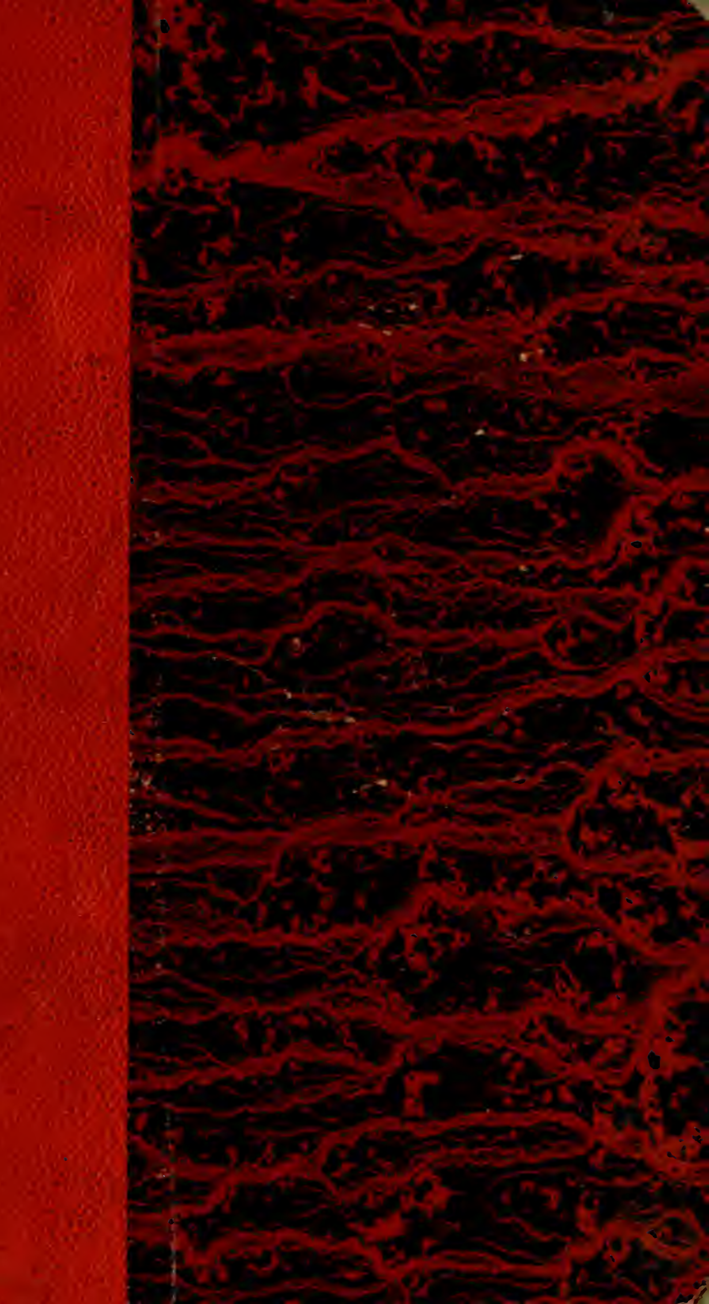


PQ
2227
.M7
1825
V. 4
SMRS

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

LES MOHICANS DE PARIS

IV

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou 2
Ascanio 2
Une Aventure d'amour 1
Aventures de John Davys 2
Les Baleiniers . . . 2
Le Bâtard de Mauléon . 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus 3
La Bouillie de la comtesse Berthe 1
La Boule de neige . 1
Bric-à-Brac 1
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul . . 1
Le Capitaine Rhino . 1
Le Capitaine Richard . 1
Catherine Blum . . . 1
Causeries 2
Cécile 1
Charles le Téméraire . 2
Le Chasseur de Sauvagine 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge 2
Le Collier de la reine . 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais . . . 1
Les Compagnons de Jéhu 3
Le Comte de Monte-Cristo 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury 2
Les Confessions de la marquise 2
Conscience l'Innocent 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux . . . 2
— La Fille du Marquis 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté . 2
Les Deux Diane . . 3
Les Deux Reines . . 2
Dieu dispose . . . 2
Le Drame de 93 . . 3
Les Drames de la mer . 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman 2
Emma Lyonna . . . 5
La Femme au collier de velours 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Filles, Lorettes et Courtisanes 1
Le Fils du forçat . . 1
Les Frères corses . . 1
Gabriel Lambert . . . 1
Les Garibaldiens . . 1
Gaule et France . . . 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu . . 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette 1
L'Homme aux contes 1
Les Hommes de fer . 1
L'Horoscope 1
L'Ile de Feu 2
Impressions de voyage : En Suisse 3
— Une Année à Florence 1
— L'Arabie Heureuse 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Capitaine Arena 1
— Le Caucase . . . 3
— Le Corricolo . . . 2
— Le Midi de la France 2
— De Paris à Cadix . 2
— Quinze jours au Sinaï 1
— En Russie . . . 4
— Le Speronare . . 2
— Le Véloce 2
— La Villa Palmieri . 1
Ingénue 2
Isaac Laquedem . . 2
Isabel de Bavière . . 2
Italiens et Flamands . 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction) . . 2
Jacques Ortis 1
Jacquot sans Oreilles . 1
Jane 1
Jehanne la Pucelle . . 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour . 2
Louis XVI et la Révolution 2
Les Louves de Machecoul 3
Madame de Chamblay . 2
La Maison de glace . 2
Le Maître d'armes . . 1
Les Mariages du père Olifus 1
Les Médicis 1
Mes Mémoires . . . 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mémoires d'une aveugle 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo . . 5
Le Meneur de loups . 1
Les Mille et un Fantômes 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite . 2
Napoléon 1
Une Nuit à Florence . 1
Olympe de Clèves . 3
Le Page du duc de Savoie 2
Parisiens et Provinciaux 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu . . 1
Le Père Gigogne . . 2
Le Père la Ruine . . 1
Le Prince des Voleurs 2
Princesse de Monaco . 2
La Princesse Flora . . 1
Propos d'Art et de Cuisine 1
Les Quarante-Cinq . . 3
La Régence 1
La Reine Margot . . 2
Robin Hood le Proscrit 2
La Route de Varennes . 1
Le Salteador 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris) 5
La San-Felice 4
Souvenirs d'Antony . 1
Souvenirs d'une Favorite 4
Les Stuarts 1
Sultanetta 1
Sylvandire 1
Terreur prussienne . 2
Le Testament de M. Chauvelin 1
Théâtre complet . . 23
Trois Maîtres 1
Les Trois Mousquetaires 2
Le Trou de l'enfer . 1
La Tulipe noire . . . 1
Le Vicomte de Bragelonne 6
La Vie au Désert . . 2
Une Vie d'artiste . . 1
Vingt Ans après . . 3

F. Aureau. — Imp. de Lagny.

LES

MOHICANS

DE PARIS

PAR

ALEXANDRE DUMAS

IV

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1885
Droits de reproduction et de traduction réservés

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesmohicansdepa04duma

LES MOHICANS DE PARIS

CXVI

La maison mystérieuse.

Un homme qui n'aurait eu rien de mieux à faire que d'observer ce qui se passait dans la rue des Postes, de huit à neuf heures du soir, c'est-à-dire deux heures après la représentation que nous avons peut-être eu le tort de raconter trop longuement à nos lecteurs, n'eût certes pas perdu son temps, pour peu qu'il eût été amateur d'aventures nocturnes et fantastiques.

Comme nous supposons que le lecteur, du moment où il s'attache à nous, n'est point ennemi de ces mêmes aventures, nous allons le prier de nous suivre sur le lieu où nous transportons notre chambre noire, pour faire défiler devant lui une foule de personnages non moins mystérieux que les ombres chinoises de M. Séraphin.

Le théâtre, nous l'avons dit, est situé rue des Postes, tou près de l'impasse des Vignes, à quelques pas du Puits-qui-Parle; le décor représente une petite maison à un seul étage, avec une seule porte et une seule fenêtre donnant sur la rue. Peut-être cette maison avait-elle d'autres portes et d'autres fenêtres: mais ces portes et ces fenêtres ouvraient sans doute sur une cour ou sur un jardin.

Il était huit heures et demie du soir, et les étoiles, ces violettes de la nuit, en reparaissant aux regards des hommes plus brillantes que jamais, célébraient, comme les violettes, ces étoiles du jour, les premières heures du printemps. C'était, en vérité, une belle nuit, claire et lumineuse, sereine et douce comme une nuit d'été, nuit de poëte ou d'amoureux.

On éprouvait un charme infini à se promener par cette première nuit attiédie, et c'était sans doute pour s'abandonner à ce sentiment, plein de voluptés tout à la fois idéales et sensuelles, qu'un homme enveloppé dans un grande redingote brune se promenait, depuis une heure environ, du haut en bas de la rue des Postes, s'effaçant dans l'angle des maisons ou dans les baies des portes, lorsque quelqu'un venait à passer.

Pourtant, en y songeant bien, on s'expliquait difficilement que cet amant de la nature eût choisi, pour aspirer les premières brises printanières, une rue aussi déserte et surtout aussi boueuse que l'était alors la rue des Postes, bien qu'il n'eût pas plu depuis une semaine; car la rue des Postes, comme ces rues dont il est question dans le livre intitulé *Naples sans soleil*, semble avoir obtenu — sans doute par l'intercession des jésuites qui l'habitaient et qui l'habitent encore — le privilége d'une ombre éternelle et d'une tutélaire obscurité.

En passant devant la maison que nous avons décrite, le promeneur s'arrêta un espace de temps inappréciable, mais qui, apparemment, suffisait à l'examen qu'il voulait faire; car, retournant sur ses pas, c'est-à-dire du côté du collége Rollin, il alla droit devant lui, rencontra un second individu, probablement aussi amateur des beautés nocturnes de la nature, et lui dit ce seul mot :

— *Rien.*

L'individu auquel ce monosyllabe venait d'être adressé re-

monta la rue des Postes, tandis que son interlocuteur la descendait.

Puis ce second personnage, après avoir exécuté le même manége que le premier, c'est-à-dire apres avoir jeté un rapide coup d'œil sur la maison, fit encore quelques pas en avant, entra dans la rue du Puits-qui-Parle, et, rencontrant là un troisième amateur de la nature, il lui adressa à demi-voix ce même monosyllabe :

— *Rien.*

Et il continua sa route, pendant que le troisième individu, le croisant et passant devant lui, s'acheminait vers la maison, la regardait comme avaient fait les deux autres, et remontait la rue des Postes jusqu'à la pointe de la rue d'Ulm ; là, se trouvant face à face avec un quatrième personnage, il lui répéta le mot que nous avons déjà entendu deux fois :

— *Rien.*

Et ce quatrième personnage, à son tour, passant devant le troisième, descendit la rue des Postes, longea la maison, la regarda comme avaient fait ses devanciers, et continua de descendre jusqu'au collége Rollin, où il rencontra le premier amant de la nature que nous avons fait remarquer à nos lecteurs, se promenant vêtu d'une redingote brune. Après lui avoir dit le même mot, que nous jugeons inutile de répéter, il passa devant lui, et le premier personnage, — l'homme à la redingote brune, celui qui semblait l'auteur du monosyllabe mystérieux, — celui-là continua pendant une demi-heure le même manége, jusqu'au moment où, apercevant deux hommes ensemble, il descendit la rue des Postes en sifflant la cavatine de *Joconde* :

J'ai longtemps parcouru le monde...

L'air était fort à la mode à cette époque-là ; aussi fut-il répété successivement, mais à demi-voix aussi toujours, par les quatre individus qui s'étaient redit les uns aux autres le mot *rien*.

Quant aux deux hommes qui avaient donné naissance à ce nocturne à cinq voix, ils s'arrêtèrent — comme tous ceux que nous avons observés jusque-là — en face de la petite maison ; seulement, différant en cela des autres, ils firent une longue station devant la porte, en causant si bas, que

l'homme à la redingote brune, qui passa sans affectation près d'eux en continuant de gazouiller sa cavatine, ne put surprendre un seul mot de ce qu'ils disaient.

Au bout de dix minutes, trois autres personnages, suivis d'un quatrième, enveloppés tous quatre de manteaux bruns vinrent accoster les deux individus qui stationnaient devant la maison.

Le plus grand des deux premiers venus prit tour à tour la main des trois nouveaux venus; puis, prononçant à l'oreille de chacun de ceux-ci la première moitié du mot samaritain *lamma*, dont ils lui dirent la seconde, il tira de sa poche une petite clef, la mit dans la serrure, entr'ouvrit doucement la porte, fit entrer ses cinq compagnons, regarda à droite et à gauche dans la rue, et entra lui-même à son tour.

Il fermait la porte en dedans au moment où le premier et le second promeneur reparurent chacun à un bout de la rue, et, marchant du même pas, se rencontrèrent devant la maison, et échangèrent ce nouveau monosyllabe :

— *Six.*

Après quoi, ils tirèrent chacun de son côté, allant répéter le mot *six* aux autres amants de la nature, qui avaient déjà entendu et répété le mot *rien*.

Ils n'avaient pas fait vingt pas dans la rue, l'un remontant, l'autre descendant, qu'ils rencontrèrent, celui qui descendait, un individu, et celui qui remontait, trois personnages, lesquels individus et personnages, quoique venant de deux côtés opposés, s'arrêtèrent en se rejoignant devant la maison mystérieuse.

Quand les quatre nouveaux arrivés furent entrés dans la maison comme les six autres, deux promeneurs se mirent de nouveau en mouvement, se rencontrèrent et échangèrent ce nouveau monosyllable :

— *Dix.*

Enfin, pendant deux heures, c'est-à-dire de huit heures et demie à dix heures et demie, les cinq laconiques promeneurs virent entrer dans la maison soixante individus, par groupes de deux, de trois, de quatre, de cinq, mais jamais de plus de six.

Il était onze heures moins un quart lorsque le dilettante qui avait fredonné la cavatine de *Joconde*, fredonna pour la

seconde fois; mais, cette fois, il tomba sur le grand air du *Déserteur :*

Ah! je respire enfin! je puis reprendre haleine!

L'Elleviou en était à peine à son quatrième vers, qu'il vit venir à lui, des deux côtés de la rue des Postes, de l'impasse des Vignes et de la rue du Puits-qui-Parle, sept autres individus qui, à cette question qu'il leur adressa : « Combien étaient-ils ? » répondirent sans hésiter :

— Soixante.

— C'est bien cela, dit le dilettante.

Puis, comme un général d'armée qui donne ses ordres :

— Attention, vous tous! ajouta-t-il.

Ceux à qui cette recommandation était faite se rapprochèrent sans répondre.

L'homme à la redingote brune continua :

— Que Papillon aille se poster derrière la maison; que Carmagnole garde l'aile droite; que Vol-au-Vent garde l'aile gauche. Longue-Avoine et les autres resteront près de moi. Vous avez bien exploré les terrains environnants, n'est-ce-pas ?

— Oui, fut-il répondu d'une commune voix.

— Vous êtes bien armés ?

— Bien armés.

— Pas fainéants ?

— Pas *feignants.*

— Tu sais ce que tu as à faire, Carmagnole ?

— Oui, répondit une voix provençale.

— Tu as tes instructions, Vol-au-Vent ?

— Oui, répondit une voix normande.

— Tu as ta pioche, Carmagnole ?

— Je l'ai.

— Tu as tes crampons, Vol-au-Vent ?

— Je les ai.

— Alors, débarrassons le pavé du roi: à la besogne, et vivement.

Les trois individus, désignés sous le nom de Papillon, de Carmagnole et de Vol-au-Vent, disparurent avec une vitesse qui prouvait que, Vol-au-Vent, et Papillon étaient dignes de leur sobriquet, et que, si Carmagnole n'en prenait pas un ana-

logue au leur, c'est qu'il avait l'orgueil de son nom de famille.

— Quant à nous, Longue-Avoine, dit le commandant de la petite escouade, promenons-nous comme de bons amis, et causons comme de bons bourgeois.

Puis, ayant pris une pincée de tabac dans une tabatière rococo, ayant essuyé le verre de ses lunettes avec son foulard, les ayant délicatement reposées sur son nez, l'amant de la nature, le dilettante, l'homme qui voulait causer comme un bon bourgeois, enfonça ses deux mains dans les poches de sa castorine, et se mit en marche avec sa patrouille.

La promenade ne fut pas longue. Le chef d'escouade entra dans la rue du Puits-qui-Parle, se plaça de façon à ne point perdre de vue la maison mystérieuse, fit signe à ses acolytes de se dissimuler dans les profondeurs de la rue, tout en demeurant à sa portée, et ne retint près de lui qu'un seul de ses compagnons, grand argousin long, maigre, efflanqué, blême, aux yeux louches, — une vraie carcasse de putois surmontée d'une tête de Basile.

— La ! maintenant, dit-il, à nous deux, Longue-Avoine !

— A vos ordres, monsieur Jackal, répondit l'agent.

CXVII

La Barbette.

— Voyons, c'est toi qui as découvert le pot aux roses, continua M. Jackal; il est donc juste que je m'adresse à toi pour en respirer tout le parfum. Comment as-tu flairé cette aventure? Sois bref.

— Voici la chose, monsieur Jackal. Vous savez que j'ai toujours eu des principes religieux?

— Non, je ne le savais pas.

— Oh ! monsieur, j'ai donc perdu mon temps, alors?

— Non, puisque tu as découvert quelque chose... Quoi?

je n'en sais rien encore; mais, enfin, il est évident que soixante personnes ne se réunissent pas rue des Postes, et n'entrent pas toutes dans la même maison pour enfiler des perles.

— Je serais, cependant, bien désespéré que vous n crussiez pas à mes principes religieux, monsieur l'inspecteur

— Va-t'en au diable avec tes principes religieux!

— Pourtant, monsieur Jackal...

— Et qu'importent tes principes religieux, je te le demande, dans l'affaire qui nous occupe?

Et M. Jackal leva ses lunettes, pour regarder son interlocuteur entre les deux yeux.

— Dame! monsieur Jackal, reprit Longue-Avoine, c'est que ce sont mes principes religieux qui m'ont mis sur la voie de cette affaire.

— Eh bien, voyons, dis un mot de tes principes; mais, s'il est possible, n'en dis pas deux.

— Vous saurez d'abord, monsieur Jackal, que je fais toujours en sorte de n'avoir que de bonnes connaissances.

— C'est difficile, dans l'état que tu exerces; mais passons.

— Je me suis donc lié d'amitié avec une loueuse de chaises de Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

— Par religion, toujours?

— Par religion, oui, monsieur Jackal.

M. Jackal se bourra le nez de tabac, avec la rage d'un homme obligé, par sa position, de faire semblant de croire à des choses auxquelles il ne croit pas.

— Or, cette loueuse de chaises demeure impasse des Vignes, dans la maison où vient justement d'entrer Carmagnole.

— Au premier, je sais cela.

— Ah! vous savez cela, monsieur Jackal?

— Cela, et bien autre chose! Tu dis donc que la Barbette occupe une chambre du premier?

— Vous savez le nom de ma loueuse de chaises, monsieur Jackal?

— Je sais le nom de toutes les loueuses de chaises de Paris, qu'elles louent des chaises au boulevard de Gand, aux Champs-Élysées ou dans les églises. Va toujours; va! va!

— Eh bien, un jour, ou plutôt une nuit que la Barbette était en train de réciter ses prières, elle entendit, derrière

le mur de sen alcôve, comme venant de la maison voisine, un bruit de voix confuses et de pas pressés. Ce bruit dura de huit heures et demie à dix heures et demie; et, quand j'arrivai, vers onze heures, elle me dit qu'il lui semblait avoir entendu, de l'autre côté de la muraille, manœuvrer un régiment tout entier. Je n'en voulus rien croire, attribuant ce récit à une de ces rêveries extatiques auxquelles elle est sujette à certains jours de l'année...

— Passons, passons, fit dédaigneusement M. Jackal.

— Mais, un soir, continua Longue-Avoine, il fallut bien me rendre à l'évidence.

— Voyons, cela.

— J'étais venu plus tôt que d'habitude, n'étant point de service ce jour-là, et je disais mes prières avec Opportune, lorsque j'entendis ce bruit étrange qu'elle caractérisait assez justement, en le comparant à une manœuvre de régiment. Alors, sans lui rien dire. nos prières terminées, je descendis pour inspecter la maison dont le mur était mitoyen avec celui de la chambre de la Barbette. Je regardai à la fenêtre; pas trace de lumière : je collai mon oreille à la porte ; pas soupçon de bruit. Je revins, le lendemain, m'embusquer justement où nous sommes; j'y restai de huit à dix heures : je ne vis rien. Je revins, le lendemain : rien encore. Enfin, quinze jours après, et il y a aujourd'hui quinze jours, je vis entrer, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, soixante hommes, par groupes de deux, de quatre, de six, et cela, dans l'espace de deux heures environ, exactement comme nous l'avons vu ce soir même.

— Et quelle est ton opinion sur cette aventure, Longue-Avoine.

— A moi?

— Oui, il est impossible que tu n'aies pas une opinion, si fausse et si absurde qu'elle soit, sur ce qui se passe dans cette maison.

— Je vous jure, monsieur Jackal...

M. Jackal releva une seconde fois ses lunettes, et regarda Longue-Avoine avec ses propres yeux.

— Voyons, Longue-Avoine, dit le chef de police, explique-moi pourquoi, la semaine passée, tu m'exposais ta découverte avec tant d'enthousiasme, et pourquoi, depuis trois jours, tu fais tant d'opposition à la poursuite, que c'est

Carmagnole, et non pas toi, que j'ai chargé d'occuper la maison de la Barbette.

— Il faut donc tout vous dire, monsieur Jackal?

— Pourquoi donc crois-tu que le préfet de police te paye, maroufle?

— Eh bien, monsieur Jackal, c'est qu'il y a huit jours, je prenais nos hommes pour des conspirateurs...

— Tandis qu'aujourd'hui...?

— Aujourd'hui, c'est autre chose!

— Que crois-tu donc?

— Je crois, sauf votre respect, que c'est une assemblée de révérends pères jésuites.

— Et qui te fait croire cela?

— C'est que d'abord, j'en ai entendu plusieurs jurer le saint nom de Dieu.

— Est-ce que tu ferais de l'esprit, Longue-Avoine?

— Dieu m'en préserve, monsieur Jackal!

— Voyons la seconde raison.

— La seconde raison, c'est qu'ils prononcent des mots latins.

— Tu n'es qu'un sot, Longue-Avoine!

— C'est possible, monsieur Jackal; mais, pourquoi ne suis-je qu'un sot?

— Parce que les jésuites n'ont pas besoin d'une maison secrète pour tenir leurs conciliabules.

— Et pourquoi donc, monsieur Jackal?

— Parce qu'ils ont les Tuileries, idiot!

— Mais, enfin, quels peuvent êtres ces hommes?

— Je pense que nous allons le savoir, car je vois venir Carmagnole.

Et, en effet, le personnage, designé sous le nom de Carmagnole, arrivait vers M. Jackal, sans que ses pas fissent plus de bruit sur le pavé que si ses souliers eussent eu des semelles de velours.

C'était un petit homme maigre, au teint vert-olive, aux yeux ardents, au parler gras, à l'accent provençal, un de ces êtres bizarres qu'on rencontre sur les bords de la Méditerranée, et qui parlent toutes les langues, ne connaissant pas leur langue maternelle.

— Eh bien, Carmagnole, demanda M. Jackal, quelle nouvelle apportez?

— La nouvelle que j'apporte, répondit Carmagnole, fidèle à la risposte, en chantant à moitié l'air de *Malbrouk*, c'est que le trou est fait : encore un dernier coup de pioche, et l'on pourra entrer.

Longue-Avoine écoutait avec l'attention la plus vive; car, à son avis, c'était lui qui eût dû être chargé de cette expédition, dont le théâtre était la maison de la Barbette.

— Et le trou, demanda M. Jackal, est assez grand pour qu'un homme puisse y passer?

— Bon! je crois bien! dit Carmagnole; un trou grand comme une porte. La loueuse de chaises et moi l'avons déjà appelé la *porte Barbette.*

— Ah! murmura Longue-Avoine, c'est dans sa chambre même! Quelle humiliation pour moi : je n'ai plus la confiance de mon chef!

— Et, continua M. Jackal, vous avez fait cette percée sans bruit?

— J'entendais respirer les mouches.

— C'est bien; retourne chez la Barbette, ne bouge pas, et attends-moi.

Carmagnole disparut ainsi qu'il était venu, c'est-à-dire rapide et silencieux comme une étoile filante.

Il était à peine rentré dans l'impasse des Vignes, qu'un sifflement aigu sembla partir du toit même de la maison suspecte.

M. Jackal sortit de sa cachette, fit quelques pas dans la rue, et aperçut un homme à cheval sur l'arête du toit.

Il joignit les deux mains pour s'en faire un porte-voix, et demanda :

— Est-ce toi, Vol-au-Vent?

— Moi-même en personne.

— Crois-tu pouvoir entrer?

— J'en suis sûr.

— Par où?

— Il y a une tabatière au toit : je saute dans le grenier, j'attends.

— Tu n'attendras pas longtemps.

— Combien de temps, à peu près?

— Dix minutes.

— Va pour dix minutes! Quand l'église Saint-Jacques sonnera onze heures, je ferai le saut.

Et il disparut.

— Bon ! dit M. Jackal. Carmagnole les surveille à gauche, Papillon par derrière; Vol-au-Vent va pénétrer dans la maison elle-même. Je crois que c'est le moment d'entrer.

Et, de l'endroit où il était, M. Jackal, en enfonçant dans sa bouche le doigt du milieu de chacune de ses mains, fit entendre un coup de sifflet auquel répondirent huit ou dix coups de sifflet semblables.

Puis, de toutes les rues affluentes à la rue des Postes, accoururent des hommes qui, réunis au premier noyau, atteignaient le nombre de quinze.

Quatre de ces hommes étaient armés de gourdins, qu'ils tenaient à la main; quatre autres avaient des pistolets à la ceinture; quatre autres avaient des épées nues sous leur manteau; deux portaient des torches.

Ces quinze hommes se rangèrent dans l'ordre suivant : les deux porteurs de torches, tout prêts à allumer leurs fanaux, se mirent, l'un à droite, l'autre à gauche de M. Jackal; les huit hommes armés, placés deux par deux, venaient derrière lui; Longue-Avoine commandait les quatre qui formaient l'arrière-garde. Ces préparatifs de siége ne se firent pas sans un peu de bruit; mais M. Jackal, se retournant et voyant chacun à son poste :

— Silence, maintenant! dit-il; et que ceux qui ont des sentiments religieux, comme Longue-Avoine, fassent leur prière, s'ils ont peur.

Puis, à ces mots, tirant un casse-tête de sa poche, il s'approcha de la porte de la maison mystérieuse, et frappa trois coups avec un des pommeaux de plomb qui garnissaient les deux extrémités de son arme, en disant :

— Ouvrez, au nom de la loi!

Après quoi, il colla son oreille à la serrure.

Pas un souffle humain n'empêchait M. Jackal d'entendre le bruit de l'intérieur : les quinze alguazils semblaient changés en autant de statues; mais rien ne troubla le silence, qui succéda au retentissement de ces trois coups.

Au bout de cinq minutes d'auscultation inutile, M. Jackal releva la tête, frappa encore trois coups à égale distance, et répéta la formule sacramentelle :

— Ouvrez, au nom de la loi !

Et il colla de nouveau son oreille contre la porte. N'en-

tendant rien, pas plus cette seconde fois que la première, il frappa une troisième fois; mais il n'obtint pas plus de réponse qu'à ses appels précédents.

— Allons, messieurs, dit-il, puisque l'on s'obtine à ne pas nous ouvrir, ouvrons nous-mêmes !

Et, tirant un clef de sa poche, il l'introduisit dans la serrure, qui céda à l'instant.

La porte s'ouvrit.

CXVIII

Partez, muscade!

Deux hommes restèrent dans la rue, le pistolet au poing, tandis que M. Jackal, passant la main dans la double corde roulée autour de son casse-tête, poussait violemment la porte, et entrait le premier.

Les deux porteurs de torches le suivirent, et le reste de l'escouade entra dans le même ordre que nous avons dit.

La pièce dans laquelle nous avons pénétré ainsi du premier coup, était une espèce d'antichambre de trois ou quatre mètres de long et de six pieds de large environ. Cette antichambre ou plutôt ce couloir, blanchi de haut en bas à la chaux, aboutissait à une porte de chêne si épaisse et si solide, que les trois coups qu'y frappa M. Jackal ne retentirent pas plus que s'ils eussent été frappés sur un mur de granit.

Aussi, l'homme de police parut-il remplir la triple formalité pour l'acquit de sa conscience; puis, cette formalité remplie, il tenta d'ébranler la porte, mais ce fut vainement : la porte était sourde, muette, insensible; on eût dit la porte de l'Enfer.

— Inutile, dit M. Jackal; il faudrait le bélier de Duilius

ou les catapultes de Godefroid de Bouillon! — Où sont les rossignols, Brin-d'Acier?

Un homme s'avança et remit à M. Jackal un trousseau de clefs et de crochets; mais la porte ne se laissa pas plus crocheter qu'elle ne s'était laissé enfoncer. Il était clair qu'elle était barricadée en dedans.

Un moment, M. Jackal crut que cette porte n'en était pas une, et qu'un artiste du plus grand talent avait tout simplement, dans un moment de caprice, peint une porte de chêne sur une muraille.

— Allumez toutes les torches! dit-il.

On alluma toutes les torches: c'était bien véritablement une porte.

Un autre eût poussé des exclamations, ou eût fait une grimace de désappointement, ou, tout au moins, se fût gratté le nez; mais les lèvres minces de M. Jackal ne remuèrent même pas; son œil fauve ne changea point d'expression; son visage affecta, au contraire, la plus béate quiétude. Il rendit clefs et rossignols à Brin-d'Acier, tira de la poche droite de son gilet sa tabatière, prit une pincée de tabac qu'il sembla tamiser et raffiner entre son pouce et son index; puis, la portant à son nez, il la huma avec volupté.

Il fut interrompu, au beau milieu de cette occupation, par un cri qui semblait poussé dans les combles de la maison, et par un bruit étrange qui retentit de l'autre côté de la porte : on eût dit le bruit de la chute d'un corps tombant d'un cinquième étage, et celui d'un crâne éclatant sur une dalle... Puis plus rien! aucun son perceptible; un silence effrayant, le silence de la mort!

— Diable! murmura M. Jackal en faisant, cette fois, une grimace qu'il eût été impossible d'analyser, tant elle était complexe, c'est-à-dire mélangée d'ennui, de pitié, de dégoût et de surprise; diable! diable! répéta-t-il sur deux ou trois tons différents.

— Qu'y a-t-il donc? demanda en blêmissant le sensible Longue-Avoine, qui étudiait la figure du patron, mais sans pouvoir la comprendre.

— Il y a, répondit M. Jackal, que le pauvre garçon est probablement mort.

— Qui cela, mort? reprit Longue-Avoine en louchant en dedans, au lieu de loucher en dehors.

— Qui cela ?... Vol-au-Vent, pardieu !

— Vol-au-Vent, mort ?... murmurèrent en chœur les argousins.

— J'en ai grandement peur, fit M. Jackal

— Et pourquoi Vol-au-Vent serait-il mort ?

— D'abord, j'ai cru reconnaître sa voix dans le cri que nous avons entendu ; et, s'il est tombé d'une soixantaine de pieds, comme je le suppose, — car on peut mesurer la hauteur d'une chute par le fracas qu'elle produit, — eh bien, s'il est tombé d'une soixantaine de pieds, il y a au moins soixante chances sur cent pour qu'il ait été tué du coup, ou pour que nous le retrouvions bien malade !

Le silence sinistre, qui avait suivi le bruit de la chute, suivit les paroles de M. Jackal ; puis on entendit le bruit d'une seconde chute, mais d'une chute plus légère : on eût dit que quelqu'un venait de sauter à pieds joints, de la hauteur d'un premier étage, sur le parquet de la salle ; — du moins, ce fut l'opinion de M. Jackal, et, malgré les arguments de Longue-Avoine, il persista dans cette opinion, qui était, on va le voir, d'une justesse admirable.

Cinq secondes après, on entendit, derrière la porte, le murmure d'une voix qui disait :

— Est-ce vous, monsieur Jackal ?

— Oui... Est-ce toi, Carmagnole ?

— C'est moi.

— Peux-tu nous ouvrir ?

— Je le crois... Seulement, il fait sombre comme dans un four : je vais allumer.

— Allume !... As-tu les rossignols ?

— Je ne marche jamais sans mes oiseaux, monsieur Jackal

Et l'on entendit le bruit d'une serrure que l'on crochetait ; mais la porte sembla redoubler de résistance.

— Eh bien ? demanda M. Jackal.

— Attendez, j'y suis, dit Carmagnole. Il y a d'abord deux verrous...

Il tira les deux verrous.

— Puis une barre... Ah ! diable ! la barre est tenue par un cadenas !

— As-tu une lime ?

— Non.

— Je vais t'en passer une par-dessous la porte.

Et M. Jackal passa, en effet, par-dessous la porte, une lime fine et mince comme une feuille de papier.

On entendit pendant une minute le bruit de l'acier qui mordait le fer.

Puis Carmagnole s'écria :

— C'est fait!

Puis la barre retomba lourdement sur la dalle.

En même temps, la porte s'ouvrit.

— Ah! dit Carmagnole en s'effaçant pour donner passage à son patron, nous en sommes venus à bout, tron de l'air! ce n'est pas sans peine!

M. Jackal, à la lueur du rat-de-cave de Carmagnole et des deux torches, jeta un coup d'œil rapide dans l'intérieur de la salle : elle était vide; seulement, vers le milieu gisait une masse informe et sans mouvement.

L'homme de police fit de la tête un geste qui signifiait : « Je l'avais bien dit! »

— Ah! oui, reprit Carmagnole, vous regardez...

— Oui... C'est lui, n'est-ce pas?

— Je l'ai reconnu à son cri : c'est ce qui m'a fait me presser... « Tiens, ai-je dit à la Barbette, voilà Vol-au-Vent qui nous souhaite le bonsoir! »

— Il est mort?

— Tout ce qu'il y a de plus mort.

— On fera deux cents francs de pension à sa veuve, dit solennellement M. Jackal. Maintenant, revenons à l'essentiel : examinons le terrain.

Et les agents, précédés de M. Jackal, entrèrent avec lui dans une chambre ou plutôt dans une salle qui mérite une description toute particulière.

Qu'on se figure, en effet, une immense rotonde construite dans toute la largeur et toute la hauteur de la maison, c'est-à-dire de soixante pieds de diamètre, sur soixante pieds d'élévation, — comme l'avait, d'après le bruit produit par la chute du corps de Vol-au-Vent, si judicieusement estimé M. Jackal; — pavée en dalles avec des murs blanchis à la chaux, s'élevant des fondations au toit bâti en coupole, et éclairée par une fenêtre en tabatière.

C'était immédiatement au-dessous de cette fenêtre que gisait le corps de Vol-au-Vent.

D'un côté, — du côté qui donnait chez la Barbette, — la

muraille était éventrée à une hauteur de douze ou quinze pieds; une vieille femme, sa chandelle à la main, regardait curieusement par l'ouverture en faisant force signes de croix.

L'ensemble du décor avait quelque analogie avec le temple de Vénus qui s'élève au bord du golfe de Baïa, ou, plus exactement encore, avec notre halle au Blé, entièrement veuve de ses sacs de farine. Ce qui complétait cette ressemblance, c'était l'absence totale de tous meubles, ustensiles et objets quelconques. Aucun vestige d'habitants, une nudité absolue, une solitude complète ! on se fût cru dans les ruines de quelque construction cyclopéenne, habitée autrefois par les titans.

M. Jackal fit le tour de la salle, et, en accomplissant le périple, il sentit la sueur de l'amour-propre blessé perler sur son front. Évidemment, il était mystifié.

Il regarda autour de lui, en haut et en bas : rien au plafond, que la fenêtre par laquelle était tombé Vol-au-Vent ; rien aux parois, que l'ouverture par laquelle avait sauté Carmagnole.

Ce point principal vérifié, on en revint à la chose secondaire, c'est-à-dire au cadavre de Vol-au-Vent, lequel, comme nous avons dit, gisait au-dessous de la fenêtre, nageant dans une mare de sang, les membres disloqués, le crane ouvert.

— Le malheureux ! murmura M. Jackal, moins par pitié, que pour prononcer, d'une façon quelconque, l'oraison funèbre d'un brave mort au champ d'honneur.

— Mais comment expliquer cela, demanda Longue-Avoine, et quelle idée a eue Vol-au-Vent de faire un saut de soixante pieds ?

M. Jackal haussa les épaules sans répondre à Longue-Avoine ; mais Carmagnole, prenant la parole dont son chef dédaignait d user :

— Quelle idée ? dit-il. Il est clair que Vol-au-Vent n'a pas eu d'idée du tout : il a cru sauter du toit dans une mansarde, et il a sauté du toit à un rez-de-chaussée... Ce n'est pas moi qui ferais une boulette comme celle-là !

— Et comment as-tu fait, toi ? demanda M. Jackal ; car je présume que tu n'as pas eu l'imprudence de faire ce que fait la Barbette, en ce moment, de regarder avec une chandelle avant de sauter.

— Ah bien, oui !

— Voyons, j'écoute, dit M. Jackal, qui n'écoutait pas du tout, mais qui n'était pas fâché de cacher son désappointement sous le voile de l'attention.

— Eh bien, vous savez une chose : c'est que nous sommes presque tous pêcheurs ou matelots, dans les villes du littoral de la Méditerranée, depuis les Martigues jusqu'à Alexandrie, et depuis Alexandrie jusqu'à Cette.

— Après ? fit M. Jackal furetant des yeux de tous côtés, et ne laissant causer son acolyte que pour gagner du temps.

— Eh bien, continua Carmagnole, qu'est-ce que nous faisons, quand nous voulons pêcher ou entrer sûrement dans le port ? Nous sondons le fond. Qu'ai-je fait ? J'ai descendu mon fil à plomb, et, quand j'ai vu qu'il n'y avait que trois brasses de vide, et fond de dalle, j'ai sauté en pliant mes jambes, ayant effleuré la gymnastique avec un pompier de mes amis.

— Mon cher Carmagnole, reprit M. Jackal, si bon pêcheur que tu sois, j'ai peur que, cette fois-ci, nous ne nous en retournions sans le moindre goujon !

— En effet, dit Carmagnole, je voudrais bien savoir ce que sont devenus les soixante gaillards que nous avons vus entrer dans la maison.

— Nous les avons bien vus, n'est-ce pas ?... demanda M. Jackal.

— Parbleu !

— Eh bien, évanouis, envolés, disparus !... Partez, muscade ! le tour est fait.

— Oh ! oh ! dit Carmagnole, soixante hommes ne disparaissent pas comme une bague, ou comme une montre, ou comme Jean Debry, quand le diable y serait !

— Le diable y est, fit M. Jackal, et ils n'y sont pas.

— Je sais bien que cette grande coquine de voûte a l'air d'un gobelet d'escamoteur ; mais soixante hommes... Il doit y avoir quelque double fond !

— Où peuvent-ils être, monsieur Jackal ? demanda Longue-Avoine à son chef, confiant qu'il était dans l'infaillible perspicacité de celui-ci.

— Mais, cette fois, M. Jackal avait complétement perdu la piste.

— Morbleu ! dit-il, tu comprends bien, imbécile, que, puis-

que je ne puis m'expliquer la chose à moi-même, je ne vais pas essayer de te l'expliquer, à toi !

Puis, se retournant vers ses acolytes :

— Voyons, que faites-vous là, à me regarder bêtement, vous autres ? Sondez les murailles avec le bout de vos bâtons, avec la pointe de vos épées, avec la crosse de vos pistolets !

Les porte-gourdins, les porte-épées, les porte-pistolets obéirent immédiatement, et se mirent à frapper avec acharnement contre la muraille ; mais la muraille, ainsi questionnée, répondit d'une voix mâle, mais non creuse, comme l'avait vaguement espéré M. Jackal.

— Décidément, mes enfants, dit-il, nous avons affaire à plus fins que nous.

— Ou, comme on dit vulgairement, ajouta Carmagnole, nous sommes refaits !

— Voyons, une dernière tournée avec les porte-torches.

Comme l'ordonnait M. Jackal, les porte-torches éclairèrent alors la marche; lui venait derrière avec son casse-tête, puis les porte-gourdins, les porte-épées et les porte-pistolets.

Quiconque fût entré en ce moment, et eût vu ces hommes ainsi acharnés contre les murailles, les eût pris, à coup sûr, pour des insensés.

Lorsque les murailles eurent partout répondu non, on passa des murailles aux dalles, et l'on exécuta sur les susdites dalles le même travail de martelage qu'on avait exécuté sur la muraille.

Peine perdue : on ne sentait pas le moindre vide, on ne voyait pas la moindre gerçure.

Au bout d'une heure de cet exercice inutile, il fallut y renoncer comme on avait renoncé au premier, et, à défaut d'autres matières, se frapper le front pour en tirer quelque chose de plus utile que ce que l'on avait tiré des murs et du parquet.

On entra donc en grande conférence; mais, comme il fut prouvé, d'après les renseignements précédemment recueillis, que cette maison n'avait pas de cave, et qu'elle n'était composée que de l'antichambre et de la salle, tous les agents donnèrent leur langue aux chiens, et trouvèrent plus simple de dire qu'il y avait là-dessous quelque mystère ou quelque

magic, que de chercher davantage le mot de ce mystère, le secret de cette magie.

Seul, M. Jackal ne désespérait pas.

CXIX

Le Puits-qui-Parle.

Deux hommes enlevèrent le cadavre disloqué de Vol-au-Vent, et le transportèrent de l'intérieur à l'extérieur.

Six hommes restèrent dans la salle.

Puis on éteignit les torches, et M. Jackal sortit de la maison, suivi de Carmagnole et de Longue-Avoine, que suivait le reste de la troupe.

On laissa dans la rue les deux hommes qui avaient fait le guet au dehors : ils devaient se promener jusqu'au jour du haut en bas de la rue des Postes.

M. Jackal, aussi pensif, aussi morne qu'Hippolyte, la tête aussi basse que les coursiers du héros classique, absorbé dans une pensée non moins triste que celle qui occupait l'esprit de ces nobles animaux, se dirigea vers la rue du Puits-qui-Parle.

Mais, au moment d'entrer dans cette rue, M. Jackal s'arrêta tout à coup. Carmagnole et Longue-Avoine, voyant leur chef s'arrêter, s'arrêtèrent à leur tour; le reste de la brigade suivit l'exemple, et fit halte.

Des gémissements semblaient sortir de dessous les pavés.

C'étaient ces gémissements qui avaient frappé l'oreille exercée de M. Jackal, et il s'était arrêté pour tâcher de découvrir d'où ils venaient.

— Aux écoutes ! dit M. Jackal.

Aussitôt chacun tendit l'oreille, les uns demeurant debout

et immobiles à l'endroit où ils se trouvaient, les autres collant leur orifice auditif le long de la muraille, les autres appliquant, comme les sauvages de l'Amérique, le même orifice auditif contre les pavés.

Le résultat de l'auscultation fut qu'un homme poussait d'effroyables gémissements, et que ces gémissements paraissaient sortir du centre de la terre. Mais à quel endroit précis ces gémissements étaient-ils poussés? C'est ce que personne ne pouvait dire.

— Décidément, fit M. Jackal, je commence à croire que je suis le jouet de quelque habile enchanteur! Soixante hommes évaporés comme autant de bulles de savon, les pavés qui appellent au secours, des gémissements qui viennent on ne sait d'où, comme dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse, tout cela, mes enfants, donne à notre recherche l'importance d'un combat avec une puissance occulte... Ne nous décourageons pas, néanmoins, et cherchons la clef de ces fantastiques incidents.

Après ce *speech*, destiné à remonter le moral de ses hommes, que la mort de Vol-au-Vent et la disparition des conspirateurs avaient quelque peu abattus, M. Jackal prêta de nouveau l'oreille; et, chaque homme retenant son souffle, on entendit distinctement les plaintes d'une créature humaine qui semblait enfouie à cent pieds sous terre.

M. Jackal se dirigea vers un point de la rue, et, frappant de la main un volet élevé à trois ou quatre pieds du sol :

— Le bruit vient d'ici, dit-il.

Carmagnole s'approcha.

— En effet, dit-il à son tour, la voix semble sortir de ce puits; et j'ajouterai que ce n'est pas étonnant, pour moi du moins, puisque nous avons affaire au Puis-qui-Parle.

Beaucoup de nos lecteurs ignorent, sans doute, l'existence du *Puits-qui-Parle*, et même celle de la rue qui porte ce nom. Hatons-nous de leur dire que cette rue est située entre la rue des Postes et la rue Neuve-Sainte-Geneviève, et qu'à l'angle de cette rue, en retour sur la rue des Postes, est un puits fermé, au-dessus de la margelle, par un volet, et qui a donné son nom à la rue.

Pendant le moyen âge, les habitants de ce quartier, une fois la nuit close, ne passaient point sans frémir dans cette rue terminée par un puits béant.

En effet, plusieurs bourgeois des plus braves, plusieurs écoliers des moins timorés, déclaraient avoir entendu sortir du gouffre des bruits étranges, des éclats de voix bizarres, des chants proférés dans une langue inconnue; d'autres fois c'était le son de marteaux gigantesques retombant sur d'immenses enclumes; d'autres fois encore, le retentissement de chaînes de fer, dont on semblait, pendant des heures entières, égrener les anneaux sur des dalles de marbre.

De plus, l'ouïe n'était pas le seul sens qui fût désagréablement affecté, lorsqu'on passait dans la rue, ou lorsqu'on demeurait aux environs de ce soupirail de l'enfer : il en sortait mille odeurs infectes, mille miasmes délétères, des émanations de soufre et de charbon, toutes causes suffisantes, aux yeux du populaire, pour expliquer les pestes, les fièvres, qui désolèrent particulièrement le XIVe et le XVe siècle.

Qui causait ce bruit? qui répandait ces miasmes putrides? Nous l'ignorons : la légende se contente de constater le fait sans remonter ou plutôt descendre à la source; seulement, — ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, — on accusait une bande de faux monnayeurs d'habiter les cavernes avec lesquelles le puits était en communication.

De leur côté, les âmes religieuses voyaient là, tout à la fois, une menace terrible et un avertissement charitable du Seigneur, qui permettait que le bruit des hurlements des damnés montât jusqu'à la terre par ce formidable puits, qui leur servait de conducteur.

Il est certain qu'un puits d'où jaillissaient de pareilles rumeurs, et qui répandait de pareilles exhalaisons, pouvait être, à juste titre, nommé le Puits-qui-Parle, et, comme venait de le faire judicieusement observer Carmagnole, ce même puits, qui, au XIVe et au XVe siècle, avait jeté de si grands cris, pouvait bien, au XIXe, pousser quelques gémissements.

Disons que, depuis plusieurs années déjà, en 1827, le puits était fermé aux habitants du quartier, soit parce qu'il était à sec, soit parce que le préfet de police avait cru devoir déférer aux réclamations de certains voisins timorés.

— Enlève-moi cette porte-là ! dit M. Jackal à un de ses hommes.

Celui auquel l'ordre était donné s'avança avec une pince; mais, au premier effort qu'il fit, il s'aperçut que le cadenas était brisé.

La porte céda donc sans résistance.

M. Jackal passa sa tête par l'ouverture, prêta l'oreille, et entendit sortir des entrailles de la terre ces mots prononcés par une voix caverneuse :

— Seigneur mon Dieu! faites un miracle pour votre tout dévoué serviteur!

— C'est une personne religieuse, dit Longue-Avoine en se signant.

— Seigneur! Seigneur! continua la voix, je confesse tous mes péchés, et je m'en repens... Seigneur! Seigneur! faites-moi la grâce de revoir la lumière du ciel, et je passerai le reste des jours que je vous devrai à bénir votre saint nom!

— C'est particulier, dit M. Jackal, il me semble que je connais cette voix-là.

Et il écouta plus attentivement encore.

La voix reprit :

— J'abjure mes erreurs, je confesse mes crimes... J'avoue avoir été toute ma vie un abominable scélérat; mais je crie grâce des profondeurs de l'abîme!

— *De profundis clamavi ad te!...* psalmodia Longue-Avoine, en priant pour le pécheur inconnu.

— Bien certainement, j'ai déjà entendu cette voix-là, murmura M. Jackal, qui avait au plus haut degré la mémoire des sons.

— Moi aussi, dit Carmagnole.

— Si Gibassier n'était pas en ce moment au bagne de Toulon, où il doit se trouver plus chaudement qu'ici, reprit M. Jackal, je dirais que c'est lui qui est *in extremis*, et qui fait son examen de conscience.

Le personnage qui était au fond du puits entendit, sans doute, que l'on parlait au-dessus de sa tête; car, changeant subitement d'intonation, il hurla plutôt qu'il ne cria :

— A l'aide! au secours! à l'assassin!

M. Jackal secoua la tête.

— Il crie à l'assassin, dit-il : ce ne peut être Gibassier.., à moins qu'il n'appelle du secours contre lui-même.

— Au secours! sauvez-moi! répéta la voix souterraine.

— Tu demeures dans le quartier, Longue-Avoine? demanda M. Jackal.

— A deux pas d'ici.

— Tu dois avoir un puits?

— Oui, monsieur.

— Alors, à ton puits il y a une corde?

— De cent cinquante pieds.

— Va chercher ta corde!

— Pardon, monsieur Jackal, mais...

— Il reste une poulie : rien de plus facile que de descendre.

Longue-Avoine fit une moue qui signifiait : « Facile pour vous peut-être, mais pas pour moi ! »

— Eh bien ? demanda M. Jackal.

— On y va, monsieur, dit Longue-Avoine.

Et il disparut du côté de l'impasse des Vignes.

Cependant, la voix continuait toujours, et sur le plus haut ton de la gamme, non plus, cette fois, en pécheur repentant, mais en blasphémateur jurant de la plus épouvantable façon.

— Sauvez-moi, mille dieux ! au secours, sacré nom ! on m'assassine, cré tonnerre !

Enfin, tous les jurons que Galilée Copernic avait exigés de Fafiou, pour donner plus de solennité à ses engagements. — Toutefois, les jurons que peut se permettre un pître sur les tréteaux ne sont point excusables de la part d'un homme enseveli provisoirement à cent pieds sous terre.

M. Jackal pencha la tête du côté du puits, et cria au patient impatienté :

— Eh ! mille noms d'un diable ! attends un peu, on y va !

— Dieu vous le rende ! répondit l'inconnu, complétement calmé par cette promesse.

Sur ces entrefaites, Longue-Avoine reparut, portant entre ses bras la corde de son puits roulée en forme de 8 .

— Bon ! fit M. Jackal, passe ta corde dans la poulie... Maintenant, tu as une ceinture solide, n'est-ce-pas ?

— Oh ! quant à cela, oui, monsieur Jackal.

— Eh bien, nous allons t'accrocher par la ceinture, et tu vas descendre au fond de cela.

Longue-Avoine recula de trois pas.

— Allons, qu'est-ce qui te prend ? demanda M. Jackal. Est-ce que tu refuses de descendre dans ce puits ?

— Non, monsieur Jackal, répondit Longue-Avoine, je ne refuse pas positivement... mais je ne veux pas accepter non plus.

— Et pourquoi cela ?

— Il m'est formellement interdit par mon médecin de séjourner dans les endroits humides, à cause de la disposition que j'ai aux rhumatismes ; et j'ose dire que je crois le fond de ce puits rempli d'humidité.

— Je te savais bien poltron, Longue-Avoine, dit M. Jackal, mais pas encore à ce point-là ! Voyons, défais ta ceinture, et donne-la-moi... C'est moi qui descendrai.

— Mais ne suis-je pas là, moi, monsieur Jackal ? dit Carmagnole.

— Oui, tu es un brave, Carmagnole ; mais j'ai réfléchi : je préfère descendre. Je ne sais pourquoi, j'ai bonne opinion de ce que j'apprendrai au fond de ce puits.

— Naturellement ! observa Carmagnole ; ne dit-on pas que c'est là qu'on rencontre la Vérité ?

— On le dit, en effet, spirituel Carmagnole ! repartit M. Jackal en fixant autour de ses reins la ceinture de Longue-Avoine, — ceinture semblable à celle de nos pompiers, c'est-à-dire large de quatre pouces environ, et au centre de laquelle était fixé un anneau. — Et, maintenant, continua M. Jackal, deux hommes vigoureux pour tenir cette corde !

— Me voilà ! se hâta de dire Carmagnole.

— Non ! pas toi, dit M. Jackal refusant aussi vivement que Carmagnole avait offert. J'ai grande confiance en tes forces morales, mais je n'ai aucune foi dans tes forces physiques.

Les deux porteurs de torches, hommes courts, trapus, carrés, robustes et noueux comme des chênes, s'emparèrent d'une des extrémités de la corde ; l'un deux l'attacha solidement autour de la taille de son camarade, et fit lui-même un nœud autour de son poignet ; après quoi, M. Jackal, ayant fait entrer l'anneau dans le crampon de fer attaché à l'autre bout de la corde, monta sur la margelle du puits, et dit à ses hommes d'une voix dans laquelle il était impossible de remarquer la moindre altération :

— Attention, enfants !

CXX

Où il est prouvé qu'il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas.

Les deux hommes, le genou gauche contre la margelle du puits, le pied droit un peu en arrière, attendaient un dernier ordre.

M. Jackal les regarda en levant ses lunettes, quoique, de la position élévée où il était, il pût parfaitement les voir sans prendre cette peine.

Puis, passant momentanément sa canne sous son bras :

— Ah ! fit-il.

Et, comme un homme qui, à l'heure du voyage, oublie quelque chose d'important, il fouilla à sa poche, en tira sa tabatière, l'ouvrit avec convoitise, y fourra le pouce et l'index, et se bourra le nez d'une énorme prise de tabac. Après quoi, il reprit sa canne, accessoire qui n'était pas sans importance dans la descente qu'il allait tenter.

— Et, maintenant, y êtes-vous ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur Jackal, répondirent les deux hommes.

— En avant, alors ! et lentement, sans secousse, les parois de ce puits n'étant pas précisément capitonnées.

Et, d'une main, saisissant la corde à un pied au-dessus de sa tête, tandis que, de l'autre, et à l'aide de sa canne, il comptait toujours se tenir à une distance convenable de la muraille, il se laissa aller, le corps en parfait équilibre au milieu de l'espace, au centre du puits.

— Lâchez doucement, et, de temps en temps, quelques secondes d'arrêt... Allez !

Les deux hommes lâchèrent la corde pouce à pouce, et M. Jackal disparut bientôt dans le puits.

— Très-bien ! très-bien ! dit-il d'une voix qui, grâce à l'immense entonnoir qui lui servait de conducteur, commençait à devenir aussi lugubre que celle de l'inconnu.

Celui-ci, qui sentait venir à son secours, avait cessé ses lamentatins.

— Oh ! ne craignez rien ! cria-t-il à M. Jackal ; ce n'est pas très-profond : une centaine de pieds à peine.

M. Jackal ne répondit rien ; l'idée qu'il avait encore une vingtaine de mètres à parcourir pour arriver jusqu'en bas lui donnait des préocupations. Inutilement son regard eût voulu plonger dans l'obscurité ; il était dans un gouffre plein de ténèbres.

— Allez toujours ! dit-il ; un peu plus vite, seulement.

Et il ferma les yeux.

Sa descente devint alors plus rapide, et, au bout de huit ou dix brasses de corde, il mettait le pied sur ce sol dont l'humidité avait tant effrayé Longue-Avoine.

— Eh ! dit-il à l'inconnu, vous ne me prévenez pas que vous êtes dans l'eau jusqu'au derrière !

— J'en suis bien heureux, monsieur, répondit l'inconnu : c'est cette eau qui m'a sauvé ; sans cette eau, je me rompais le cou... Mais, là, tenez, en face de moi, il y a une espèce de promontoire sur lequel vous serez à pied sec, ou à peu près. D'ailleurs, vous ne comptez pas séjourner ici, n'est-ce pas ?

— Non, pas indéfiniment, repartit M. Jackal ; mais, pourtant, peut-être bien pendant quelques minutes.

M. Jackal, à l'aide de sa canne, dévia de la ligne droite, et atteignit le promontoire indiqué.

A peine son pied s'y était-il posé, qu'il sentit ses jambes étreintes par les bras de l'inconnu, qui, l'enlaçant de toutes ses forces, lui baisait les pieds en signe de reconnaissance, lui répétant sur tous les tons de la joie et du bonheur :

— Vous me sauvez la vie ! vous me délivrez de la mort ! A partir de cette minute, je vous suis dévoué corps et âme !

— Bien, bien, dit M. Jackal, qui sentait que les mains reconnaissantes de l'inconnu s'égaraient du côté de sa montre. Dites-moi, d'abord, comment vous vous trouvez ici, mon ami.

— J'ai été volé, assassiné, mon cher monsieur, et jeté dans ce puits.

— C'est bien, dit M. Jackal, lâchez-moi... Et depuis combien de temps êtes-vous là ?

— Oh ! monsieur, le temps paraît bien long dans une pareille situation, et ils m'avaient pris ma montre... D'ailleurs, ajouta l'inconnu, me l'eussent-ils laissée, que je n'y verrais pas assez pour reconnaître l'heure.

— C'est plein de sens, ce que vous dites là, reprit M. Jackal. Mais, comme vous ne verriez pas plus à la mienne qu'à la vôtre, je vous prie de la laisser tranquille où elle est... ou plutôt où elle n'est pas, attendu que je viens de la mettre en sûreté.

— Eh bien, monsieur, répondit l'inconnu sans se blesser le moins du monde des soupçons injurieux de M. Jackal, — il doit y avoir une heure et demie, à peu près, que j'ai été assassiné.

— Et connaissez vous vos assassins ?

— Je les connais, oui, monsieur.

— Alors, vous pourrez les livrer à la justice.

— Non, c'est impossible, au contraire.

— Pourquoi cela ?

— Ce sont des amis.

— Très-bien ! je vous connais maintenant.

— Vous me connaissez ?

— Oui ; vous êtes même une de mes plus vieilles connaissances.

— Moi ?

— Et, quoique vous refusiez de me dire le nom de vos amis, je vous demande la permission de vous dire le vôtre.

— Vous êtes mon sauveur : je n'ai rien à vous refuser.

— Vous vous nommez Gibassier.

— Vous n'étiez pas encore dans le puits, que je vous avais reconnu, moi, monsieur Jackal... Comme on se retrouve, hein ?

— C'est vrai... Et depuis combien de temps sorti de Toulon, cher monsieur Gibassier ?

— Depuis un mois, à peu près, mon bon monsieur Jackal.

— Sans accident, j'imagine ?

— Sans accident, en effet.

— Et, depuis lors, vous vous êtes toujours bien porté ?

— Assez bien, je vous remercie... jusqu'à cette nuit, du moins, où j'ai été volé, assassiné, jeté dans ce puits, et pendant laquelle j'ai failli être rompu mille fois avant d'arriver jusqu'ici.

— Et comment se fait-il, cher monsieur Gibassier, qu'étant tombé de si haut, je ne vous retrouve pas plus bas? car vous avez l'air de vous porter merveilleusement!

— A deux ou trois coups de couteau près, oui, monsieur, cela ne va pas mal; et il faut, pour que je ne sois pas mort dix fois après une pareille chute, qu'il y ait véritablement un dieu pour les honnêtes gens.

— Je commence, en effet, à le croire aussi, dit M. Jackal. Voyons, maintenant, vous plaît-il de me conter en quelques mots comment vous vous trouvez ici?

— Avec le plus grand plaisir... Mais pourquoi pas là-haut?

— Là-haut, nous ne serions pas aussi libres que nous le sommes ici : il y aurait des oreilles qui nous écouteraient; et puis, comme le disait judicieusement Carmagnole...

— Carmagnole? Connais pas!

— Eh bien, vous ferez connaissance tout à l'heure.

— Et que disait Carmagnole, mon bon monsieur Jackal?

— Il disait que la Vérité était au fond du puits; et, vous comprenez, cher monsieur Gibassier, si c'était autre chose que la Vérité qui y fût...

— Et bien?

— Eh bien, nous l'y laisserions.

— Oh! monsieur Jackal, je vous dirai tout, tout, tout!

— Commencez, alors.

— Par quoi?

— Par le récit de votre évasion, cher monsieur Gibassier. Je vous connais pour un homme d'imagination : ce récit doit être plein d'incidents nouveaux, romanesques et...

— Oh! sous ce rapport, monsieur Jackal, dit Gibassier de l'air d'un artiste sûr de son effet, vous serez content! seulement, je regrette de ne pouvoir mieux vous faire les honneurs de la maison, et de n'avoir pas même un siége à vous offrir.

— Que cela ne vous inquiète pas : j'en ai un, moi.

Et M. Jackal poussa un ressort de sa canne, qui aussitôt, comme dans les féeries, se développa en pliant.

Relevant alors la tête :

— Hé! là-haut! dit-il.

— Plaît-il, monsieur Jackal? répondirent les agents.

— Causez de vos petites affaires, et ne vous inquiétez pas de moi : j'ai les miennes.

Puis, s'asseyant :

— Commencez, cher monsieur Gibassier; j'écoute. Les aventures arrivées à un personnage de votre importance intéressent la société tout entière.

— Vous me flattez, monsieur Jackal.

— Non, je vous jure : je proclame seulement la vérité.

— Alors, je commence.

— Je vous attends déjà depuis plusieurs secondes.

Et l'on entendit le bruit que faisait M. Jackal en aspirant une énorme prise de tabac.

CXXI

Le lierre et l'ormeau.

Cette permission donnée par M. Jackal, Gibassier commença en effet.

— Vous me permettez de donner un titre à cette romanesque aventure, n'est-ce pas, mon bon monsieur Jackal? Les titres ont cela de bon, qu'ils résument en quelques mots l'idée prédominante du poëme, du roman ou du drame.

— Vous parlez de la chose en écrivain consommé, dit M. Jackal.

— Monsieur, j'étais né pour être homme de lettres.

— Mais vous n'avez point raté votre vocation, il me semble : n'avez-vous pas été condamné une fois pour fausse lettre de change?

— Deux fois, monsieur Jackal.

— Donnez donc un titre à votre aventure ; mais faites vite, le plancher de notre parloir n'étant pas des plus secs !

— Je l'appellerai *le Lierre et l'Ormeau*, titre emprunté, si je ne m'abuse, au bon la Fontaine ou à tout autre fabuliste.

— Il n'importe.

— Je m'ennuyais au bagne... Que voulez-vous ! je n'aime pas le bagne ; je ne puis pas m'y faire, soit que la société qu'on y rencontre ne me convienne en aucune façon, soit que la vue de mes frères souffrants me remplisse l'âme de tristesse et de commisération ; enfin, tant il y a que le séjour du bagne ne me sourit point. Je ne suis plus de la première jeunesse et les illusions, dont je me berçais naguère en songeant que j'habiterais Toulon, ce Chanaan des forçats, ces illusions se sont envolées ! Je n'entre plus au bagne qu'avec fatigue, avec ennui, avec dégoût, comme un homme blasé ; le bagne n'a plus rien de séduisant pour mon imagination. La première fois qu'on y va, c'est une maîtresse inconnue ; la seconde fois, c'est votre légitime, c'est-à-dire une femme dont les charmes n'ont plus aucun secret pour vous, et que la satiété est tout près de vous faire prendre en exécration... J'arrivai donc, cette fois, à Toulon, plein de mélancolie, morose, presque spléenétique... Encore si l'on m'eût envoyé à Brest ! je ne connais pas Brest ; le séjour de Brest m'eût rajeuni, réconforté peut-être... Mais point ! j'eus beau adresser, sous prétexte d'hygiène, pétition sur pétition au ministre de la justice ; Son Excellence fut inexorable. Je repris donc ma chaîne ; et il est probable que je l'eusse apathiquement traînée jusqu'à ma dernière heure, si a société d'un camarade jeune, naïf et bon, comme je l'ai été moi-même autrefois, ne m'eût tout à coup rendu à mes premiers enthousiasmes d'amour de la liberté.

M. Jackal, qui avait légèrement toussé quand Gibassier avait rappelé sa naïveté et sa bonté primitives, profita de la halte qu'en orateur habile faisait son interlocuteur.

— Gibassier, lui dit-il, si l'Amérique perdait son indépendance, je suis sûr que c'est vous qui la retrouveriez.

— Je n'en doute pas plus que vous, monsieur Jackal, épondit Gibassier. — Je disais donc que le jeune homme auquel j'étais accouplé, avec lequel j'allais à la fatigue, mon compagnon de chaîne en un mot, était un enfant de vingt-trois à vingt-quatre ans. Il était blond, frais et rose comme

une paysanne normande; la limpidité de ses yeux, la sérénité de son front, la pureté virginale de son visage, tout, jusqu'à son nom de Gabriel, faisait de lui une sorte de martyr, lui donnait, enfin, je ne sais quel air solennel qui l'avait, à l'unanimité, fait surnommer *l'ange du bagne.* Ce n'est pas tout: sa voix était en harmonie avec son visage; on eût dit le son d'une flûte; c'est au point que, moi qui adore la musique, ne pouvant pas me donner là-bas le luxe d'un concert, je le faisais parler, rien que pour écouter sa voix.

— En un mot, dit M. Jackal, une attraction indicible vous attirait vers votre compagnon.

— Attraction, c'est le mot... D'abord, j'étais attiré vers lui par ma chaîne: mais ce n'est pas la chaîne, il s'en faut, qui fait l'amitié! il y avait, en outre, une sympathie mystérieuse qui est restée une énigme pour moi... Il parlait peu: mais, bien différent en cela des autres, chaque fois qu'il parlait, c'était pour dire quelque chose; un jour, c'était pour laisser tomber une sentence morale; — il savait son Platon par cœur, et il en tirait des adages qui le consolaient sur la terre d'exil; — un autre jour, il se livrait à des outrages et à des diffamations envers les femmes, outrages et diffamations dont je vous prie de croire que je le reprenais, monsieur Jackal! d'autres fois, au contraire, il s'enthousiasmait hautement pour le sexe tout entier, à l'exception d'une seule créature qui, disait-il, était la cause première de sa fausse position : aussi la maudissait-il à cœur joie!

— Et quel était son crime, à lui?

— Un crime de rien, une bêtise de jeune homme, un mauvais faux.

— A combien d'années était-il condamné?

— A cinq ans.

— Et il songeait à faire son temps?

— En entrant au bagne, ce fut d'abord son idée : il appelait cela une expiation; mais, précisément parce qu'on l'appelait l'ange du bagne, un jour il se rappela qu'il avait des ailes, et songea à les déployer et à s'envoler.

— Vous êtes tout à fait poëte, Gibassier!

— J'étais président de l'Académie de Toulon, monsieur Jackal.

— Continuez.

— Une fois l'idée de recouvrer sa liberté éclose en lui, il changea tout à coup de visage et d'allure : de tranquille, il devint grave; de mélancolique, il devint sombre. Il ne m'adressait plus la parole qu'une ou deux fois par jour, et ne répondait à mes questions qu'avec le laconisme d'un Spartiate.

— Et vous ne deviniez pas la cause de ce changement, avec un esprit aussi profond que l'est le vôtre, cher monsieur Gibassier?

— Oh! que si fait! de sorte qu'un soir, en rentrant de la fatigue, j'échangeai avec lui les paroles suivantes :

« — Jeune homme, je suis un vieux de la vieille; je connais les bagnes comme maître Galilée Copernic connaît les principales cours de l'Europe! J'ai vécu avec des bandits de toutes les nuances, des forçats de toutes les encolures; j'ai expérimenté la matière, et je puis dire à première vue : « Voilà un confrère qui pèse trois, quatre, cinq, six, dix, » vingt ans de travaux forcés. »

» — Eh bien, me demanda Gabriel de sa voix douce, où voulez-vous en venir, monsieur?

» Il m'appelait *monsieur*, et ne me tutoyait jamais.

» — Appelez-moi *milord* tout de suite; j'aime mieux cela, lui répondis-je. Eh bien, où j'en veux venir, *monsieur*, c'est fort simple. Je suis un physionomiste de seconde force... »

Et, en ne m'attribuant que le second rang, je pensais à vous, monsieur Jackal.

— Vous êtes bien bon, mon cher Gibassier! mais je vous avoue que, pour le quart d'heure, j'aimerais mieux une chaufferette que vos compliments.

— Croyez, monsieur Jackal, que, si je possédais ce meuble, je m'en dessaisirais en votre faveur.

— Je n'en doute pas... Allez toujours.

Et M. Jackal aspira une prise de tabac, afin de se réchauffer le nez à défaut des pieds.

Gibassier reprit :

« — Je suis donc un physionomiste de seconde force, dis-je à Gabriel, et je vais vous prouver, mon jeune ami, que je sais quelles pensées vous agitent. »

« Il écouta attentivement.

« — Quand vous êtes arrivé ici, la nouveauté, le pittoresque, le côté original du bagne vous a séduit comme l'aspect

d'un site iconnu, et vous vous êtes dit : « Eh bien, avec un » peu de philosophie et mes souvenirs de Platon et de saint » Augustin, peut-être m'accoutumerai-je peu à peu à cette » vie simple, frugale, naïve; à cette existence de pasteurs. » Peut-être, en effet, si vous aviez été doué d'un tempérament lymphatique, vous y fussiez-vous habitué comme un autre ; mais, vif, ardent, passionné comme vous êtes, vous avez besoin d'espace et de grand air, et vous songez que cinq années — dont une bissextile — à passer ici, sont cinq de vos plus belles années perdues sans retour. Or, par une déduction toute logique de cette pensée, vous désirez vous soustraire au plus vite à la destinée à laquelle une justice marâtre vous a condamné... Ou je suis un faux Gibassier, ou voilà le sujet de votre méditation.

» — C'est la vérité, monsieur, répondit franchement Gabriel.

» — Je ne trouve rien de blâmable dans une pareille méditation, mon jeune ami; seulement, permettez-moi de vous dire qu'elle dure depuis un mois; que, depuis un mois, vous êtes fort maussade; que cela m'ennuie d'avoir un disciple de Pythagore à l'autre bout de ma chaîne, et qu'à mon avis, le moment est arrivé de *festinare ad eventum*, comme dit Horace. Expliquez-moi donc quels sont vos projets et vos moyens d'exécution.

» — Mon projet est de recouvrer ma liberté, répondit Gabriel ; quant aux moyens d'exécution, je les attends de la Providence.

» — Allons, vous êtes encore plus jeune que je ne pensais, jeune homme !

» — Que voulez-vous dire?

» — Je veux dire que la Providence est une vieille usurière qui ne prête qu'aux riches...

» — Monsieur, interrompit Gabriel, ne blasphémez pas!

» — Dieu m'en garde!... Si cela me rapportait quelque chose, je ne dis pas. Mais où diable avez-vous vu que la Providence s'occupât des malheureux? Le mot de notre destinée est en nous, et il y a un vieux proverbe qui dit : « Aide-» toi le ciel t'aidera! » Ce vieux proverbe, mon cher monsieur Gabriel, est d'une justesse parfaite. Donc, présentement, la Providence n'a rien à voir ici, et c'est en nous-mêmes qu'il faut chercher les moyens d'évasion ; car

il va sans dire, jeune homme, que vous ne vous en allez pas sans moi : vous m'intéressez à ce point que je ne vous quitte pas d'une semelle, morbleu! Ne songez pas à limer un de vos anneaux sans que je m'en aperçoive : je ne dors jamais que d'un œil; d'ailleurs, vous avez le cœur bien placé, et vous comprenez qu'il serait par trop ingrat d'abandonner un vieux compagnon. Ne tentez donc rien seul, attendu que nous sommes enlacés l'un à l'autre comme le lierre à l'ormeau; — ou, je vous le déclare, mon cher ami, au premier demi-tour à droite ou à gauche que je vous vois faire sans m'en prévenir, je ne suis pas cafard, moi, je vous dénonce!

» — Vous avez tort de me dire cela, monsieur : je comptais vous proposer de fuir ensemble.

» — Bien, jeune homme! ce point arrêté, procédons méthodiquement. — En premier lieu, votre franchise me plaît, et je vais vous donner une preuve d'affection que je pourrais dire paternelle, en vous confiant mes plans, et en vous emmenant avec moi, au lieu d'être emmené par vous.

» — Je ne vous comprends pas, monsieur.

» — Naturellement, jeune homme; car, si vous me compreniez, je ne me donnerais pas la peine de m'expliquer. Savez-vous, d'abord, — je vais voir tout de suite où vous en êtes; — savez-vous quel est le premier élément d'une évasion?

» — Non, monsieur.

» — C'est, cependant, l'alpha du métier.

» — Faites-moi la grâce de me l'apprendre, alors.

» — Eh bien, c'est une *bastringue*.

» — Qu'est-ce que c'est que cela, une bastringue? »

« Il ne savait pas ce que c'est qu'une bastringue, monsieur Jackal!

— J'espère, Gibassier, que vous ne l'avez pas laissé dans une pareille ignorance?

— Une bastringue, jeune homme, lui répondis-je, c'est un étui de fer-blanc, de sapin ou d'ivoire — la matière n'y fait rien — de six pouces de long et de dix ou douze lignes d'épaisseur, pouvant contenir à la fois un passe-port et une scie faite avec un ressort de montre.

» — Et où cela se trouve-t-il? demanda Gabriel.

» — Cela se trouve... Enfin, n'importe, voici le mien. »

Et, à son grand ébahissement, je lui montrai l'étui en question.

« — En ce cas, nous pouvons fuir? s'écria-t-il naïvement

» — Nous pouvons fuir, lui dis-je, de même que vous pouvez, de vos pieds légers, allez vous promener jusqu'à l'endroit où la sentinelle fera feu sur vous.

» — Mais, alors, demanda Gabriel découragé, à quoi vous sert cet ustensile?

» — Patience, jeune homme! chaque chose viendra à son tour. J'ai l'intention d'aller passer le carnaval à Paris, ensuite, j'ai reçu une lettre d'intérêts, qui me force à aller faire un tour dans la capitale, et, cela d'ici à une quinzaine de jours. Je vous offre de m'accompagner.

» — Nous allons donc fuir?

» — Sans doute, mais avec les précautions nécessaires, trop ardent jeune homme! Vous avez du courage et de la résolution, n'est-ce pas? »

» — Oui.

» — Un ou deux hommes à laisser derrière nous, sur notre chemin, ne vous effrayeront pas? »

L'ange Gabriel fronça le sourcil.

« — Dame! on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, comme disait la cuisinière de feu Lucullus; c'est à prendre ou à laisser. S'il y a un homme ou deux à renverser en passant, il faut me dire : « *Monsieur* Gibassier, ou *milord* Gibas-
» sier, ou *signor conte Gibassiero*, je les renverserai. »

» — Eh bien, soit, je les renverserai! dit résolûment mon compagnon.

» — Bravo! dis-je; vous êtes digne de la liberté, et je vous la rendrai.

» — Comptez sur ma reconnaissance, monsieur.

» — Appelez-moi *mon général*, et n'en parlons plus... Quant à la reconnaissance, nous en reparlerons sur des bords plus fortunés. En attendant, voici ce dont il s'agit. Vous voyez bien cette herbe?

» — Oui.

» — Je la tiens de la main d'un ami; je vais la partager avec vous.

» Et je lui en offris la moitié en lui disant solennellement :

» — Qu'ainsi mon âme soit séparée de mon corps, si je ne vous rends pas à votre liberté native!

» — Qu'est-ce que c'est que cette herbe? demanda Gabriel.

» — C'est une herbe merveilleuse avec laquelle vous allez vous frotter le corps. A peine votre chair sentira-t-elle le contact de cette graminée bienfaisante, que vous verrez sourdre de toutes parts des centaines de boutons de la nuance des roses du Bengale; cela vous démangera d'abord un peu, puis beaucoup, puis, enfin, d'une façon insupportable, et que, cependant, il faudra supporter.

» — Mais quel est le but de cette friction?

» — C'est, mon cher ami, de vous faire croire atteint d'une des maladies dites urticaire, érésipèle ou autres dont les noms scientifiques ne me reviennent pas, afin d'être envoyé à l'hôpital. Une fois là, vous êtes sauvé, mon bonhomme!

» — Sauvé?

» — Oui; je suis étroitement lié avec un des infirmiers de l'hôpital... Rapportez-vous-en à moi, et attendez patiemment. »

— Je sais bien des choses, mon cher Gibassier, interrompit M. Jackal; mais je ne sais pas encore comment, même avec l'aide d'un infirmier, on s'échappe d'une infirmerie gardée par tout un poste.

— Vous êtes aussi impatient que l'ange Gabriel, monsieur Jackal, reprit Gibassier. Mettez-y un peu de patience, et, dans cinq minutes, vous saurez le dénoûment.

— Allez! je vous écoute, dit M. Jackal en bourrant son nez de tabac, et, vous le voyez, avec cette patience que vous me recommandez, et dont il me semble que je fais preuve, dans la conviction qu'il y a toujours quelque chose à apprendre avec vous, cher monsieur Gibassier.

— Vous êtes bien honnête, monsieur Jackal, dit le narrateur.

Et il continua :

— Gabriel se frictionna tant et si bien, qu'au bout de deux heures, il était couvert de boutons de la tête aux pieds! On l'envoya à l'hôpital. C'était justement l'heure de la visite . le médecin le déclara atteint d'un érésipèle de la plus belle venue. — Le lendemain du jour où Gabriel avait fait son entrée à l'hôpital, je subis, de mon côté, une attaque d'épilepsie si effrayante, que les carabins me déclarèrent

d'abord hydrophobe, et m'envoyèrent à mon tour à l'hôpital. En vain je protestai, en vain j'invoquai le témoignage de mes camarades, constatant que je n'avais jamais essayé de les mordre, je fus traîné de force à l'infirmerie, et frictionné comme cataleptique. J'avais l'air furieux : j'étais enchanté! Mon ami l'infirmier était prévenu de longue main : comme il était déferré, il allait et venait à sa convenance; cela veut dire qu'il allait de mon lit au lit de Gabriel, et venait du lit de Gabriel au mien, — le tout pour nous porter des paroles d'encouragement.

Un matin, le brave homme vint m'annoncer que tout était prêt, et que, dès le même soir, nous pourrions fuir. La journée se passa à convenir sans affectation de nos faits et gestes. Vous connaissez, au moins par ouï-dire, la distribution des salles de l'hôpital? A l'extrémité de celle où l'on nous avait placés, Gabriel et moi, se trouvait une petite pièce qui servait de salle des morts. Mon infirmier était le dépositaire de la clef de cette salle, qui ne s'ouvrait jamais que pour donner entrée aux corps des forçats décédés. Nous pouvions donc, l'obscurité venue, nous introduire dans cette salle; les seuls meubles dont elle fût ornée, et qui la rendaient semblable à un amphithéâtre de dissection, étaient des tables de marbre noir sur lesquelles on couchait les cadavres; sous une de ces tables, l'infirmier et moi, nous avions creusé un trou par lequel, avec les draps de nos lits, nous pouvions descendre dans des magasins appartenant à la marine.

L'heure arrivée, et pendant le sommeil de nos camarades de chambre, Gabriel, qui se trouvait le plus près de la porte, descendit de son lit le premier, et, semblable à une ombre, se dirigea lentement et vaporeusement vers la salle des morts. — Je le suivis de près... Par malheur, ce jour-là, on avait déposé sur une des tables le corps d'un des vétérans du bagne ; le pauvre Gabriel, qui prenait encore les morts au sérieux, eut la mauvaise chance de poser, en tâtonnant, sa main sur le cadavre, au lieu de la poser sur le marbre. Une venette épouvantable s'empara de lui, de sorte qu'il faillit tout faire découvrir !... Heureusement, au cri qu'il poussa, je devinai ce qui se passait, et, tâtonnant à mon tour, après l'avoir inutilement appelé, je le découvris, adossé contre la muraille et grelottant de terreur.

« — En route, mon gentilhomme! lui dis-je; tout est prêt: partons!

» — Oh! c'est horrible! s'écria-t-il.

» — Quoi? lui demandai-je. »

» Il me raconta ce qui venait de se passer.

« — Allons, pas d'attendrissement poétique, lui dis-je; nous n'avons pas une minute à perdre... Filons!

» — Impossible... les jambes me manquent.

» — Mille tonnerres! c'est fâcheux; car il est assez difficile de vous en passer pour fuir.

» — Partez seul, mon cher monsieur Gibassier.

» — Jamais, mon cher monsieur Gabriel! »

» Et, allant à lui, je le forçai de s'approcher du trou, de s'accrocher au drap, et je le descendis comme on vous a descendu vous-même ici tout à l'heure. — Lui descendu, j'attachai un des coins du drap au pied de fer de la table, et je descendis à mon tour... Nous étions, comme je vous l'ai dit, dans les magasins de la marine, situés au rez-de chaussée du bâtiment dont l'hôpital occupe le premier étage. J'allumai un rat-de-cave, et je me mis à la recherche d'une dalle, sur laquelle mon infirmier avait tracé une lettre à la craie, et sous laquelle il avait dû cacher deux déguisements complets. Je trouvai la dalle marquée de la lettre G; cette délicate attention de mon infirmier me fit verser une larme d'attendrissement, qui tomba, comme un hommage de reconnaissance, sur l'initiale de mon nom! Je soulevai la pierre, et j'aperçus un uniforme de gendarme complet, armement, équipement et perruque.

— Un seul? demanda M. Jackal.

— Un seul... C'était là que je me réservais de tâter mon camarade. J'eus l'air désespéré.

« — Un seul habit! m'écriai-je, un seul!

Gabriel fut sublime.

« — Endossez-le, me dit-il, et partez!

» — Partir! Et vous?

» — Moi, je resterai ici pour expier mon crime.

» — Allons, dis-je, vous êtes un brave compagnon! Je n'avais, pour l'accomplissement de mon projet, besoin que d'un seul costume de voyage : deux m'eussent fort embarrassé; mais je voulais voir jusqu'à quel point un ami pouvait compter sur vous... Aidez-moi à m'habiller, si cela ne vous

humilie pas trop d'être le valet de chambre d'un gendarme.

» — Et moi?

» — Vous, vous restez comme vous êtes.

» — Avec ce costume?

» — Oui, vous ne comprenez donc pas?

» — Non.

» — Laissez-moi vous lier les mains, alors.

» — Je comprends de moins en moins.

» — Je suis un gendarme; vous êtes un forçat que l'on transfère, des bagnes, dans une prison quelconque... nous trouverons bien le nom d'une prison, que diable! les prisons ne manquent pas en France. Au point du jour, nous sortons, l'un conduisant l'autre.

» — Ah! fit-il. »

Il avait compris.

Nous restâmes cachés dans les magasins, et, le lendemain, au point du jour, dès que le canon annonça l'ouverture du port, nous nous dirigeâmes, mon prisonnier et moi, vers la grille de l'arsenal; elle venait d'être ouverte : les ouvriers de la marine arrivaient en foule. Je me frayai, pour Gabriel et pour moi, un passage au milieu d'eux, et nous franchîmes la grille sans obstacle. — Le pauvre Gabriel tremblait de tous ses membres! — En moins de dix minutes, nous avions traversé la ville, et nous prenions la route du Beausset.

A quelques portées de fusil de Toulon, nous entrâmes dans un bois; à peine y avions-nous fait dix pas, que trois coups de canon, tirés à intervalles égaux, annoncèrent aux habitants de Toulon et des villages voisins qu'une évasion venait d'avoir lieu. Nous nous jetâmes dans le plus épais du fourré; nous nous couvrîmes de branches et de fougère, et nous demeurâmes immobiles, attendant la nuit pour traverser le bourg du Beausset.

Par bonheur, une pluie torrentielle vint à tomber au moment où les gendarmes commençaient à fouiller le bois : arrivés à vingt pas de nous, ils se mirent à pester si cruellement contre l'intempérie de l'atmosphère, qu'il nous parut à peu près sûr qu'ils allaient abandonner la recherche à laquelle ils se livraient, pour se réfugier dans le plus prochain cabaret. En effet, nous n'en entendîmes plus reparler de toute la journée. — Vers les huit heures du soir, nous

reprîmes notre route; nous franchîmes le Beausset, et, le matin, à quatre heures, nous avions atteint l'inextricable forêt de Cuges. Nous étions sauvés! Je n'ai pas besoin de vous dire, mon bon monsieur Jackal, les divers incidents dont fut émaillée notre route, du bois de Cuges jusqu'ici : vous avez trop d'expérience pour vous figurer que nous cheminions par des sentiers de fleurs. Nous sommes arrivés sains et saufs, ce qui est le principal, et vous voyez qu'à cela près de quelques coups de couteau, et d'une chute de cent pieds dans un puits, je me porte à merveille.

— C'est prodigieux, cher monsieur Gibassier!

— N'est-ce pas?

— C'est-à-dire que, si j'étais préfet de police, je vous donnerais un brevet d'évasion et une récompense honnête; par malheur, je ne le suis pas, et, si mes sympathies d'artiste sont flattées, mon opinion d'inspecteur de la sûreté publique les combat avec tant d'énergie, que je vous avoue que je ne sais encore à qui demeurera la victoire : cela tiendra, probablement, à la sincérité dont vous ferez preuve. Permettez-moi donc de continuer mon interrogatiore, ne fût-ce que pour faire l'expérience de ce que disait Carmagnole, et pour voir si, comme le prétend le proverbe, la Vérité est au fond du puits. — Veuillez m'expliquer d'abord, cher monsieur Gibassier, comment vous vous trouvez ici.

— Je m'y trouve fort mal, monsieur Jackal, dit Gibassier se méprenant ou feignant de se méprendre au sens des paroles de l'inspecteur; et, si ce n'était l'honneur de votre compagnie...

— Ce n'est pas cela : je vous demande par quelle cause vous êtes ici.

— Ah! oui, je comprends... Eh bien, mon bon monsieur Jackal, je venais d'hériter d'une somme de cinq mille francs.

— C'est-à-dire que vous veniez de voler cinq mille francs.

— Aussi vrai que vous êtes mon sauveur, monsieur Jackal, je ne les avais pas volés : je les avais, au contraire, gagnés loyalement, laborieusement, à la sueur de mon front.

— Alors, c'est vous qui avez travaillé dans l'affaire de Versailles... Je vous avais reconnu à la façon habile dont la porte avait été refermée.

— Qu'appelez-vous l'affaire de Versailles?... demanda

Gibassier appelant à son secours l'air le plus innocent qu'il put prendre.

— Quel jour êtes-vous arrivé à Paris?

— Le dimanche gras, monsieur Jackal, juste pour voir passer le bœuf, qui était magnifique cette année. On dit qu'il avait été nourri dans les gras pâturages de la vallée d'Auge; cela ne m'étonne point : la vallée d'Auge est dans une admirable situation, abritée d'un côté par...

— Laissons la vallée d'Auge, si cela vous est égal.

— Volontiers.

— Voyons, maintenant : comment avez-vous passé le dimanche gras?

— Assez gaiement, monsieur Jackal ; nous avons fait, avec cinq ou six camarades que nous avons retrouvés à Paris, quelques bonnes folies.

— Et le lundi?

— Le lundi, je l'ai passé en visites.

— En visites?

— Oui, monsieur Jackal, quelques visites officielles, et une visite de digestion.

— Vous parlez de la journée?

— Oui, monsieur Jackal, je parle de la journée.

— Mais le soir?

— Le soir?

— Oui.

— Diable!

— Qu'y a-t-il?

— Il est vrai, dit Gibassier comme s'il se parlait à lui-même, que je ne puis rien refuser à mon sauveur.

— Que voulez-vous dire?

— Vous me demandez de lever pour vous le voile épais de ma vie privée : je vais le lever. Le lundi, à onze heures...

— Inutile! Passons sur les mystères de votre vie privée, et continuons.

— Je ne demande pas mieux.

— Qu'avez-vous fait le lendemain, jour du mardi gras?

— Oh! je me suis livré à un plaisir bien innocent ; je me suis promené sur l'esplanade de l'Observatoire avec un faux nez.

— Mais vous aviez une raison pour vous promener sur l'esplanade de l'Observatoire avec un faux nez ?

— Dédain ! mépris ! misanthropie ! pas autre chose... J'avais été, le matin, regarder passer les masques sur les boulevards, et je les avais trouvés pitoyables. Hélas ! encore un de nos vieux us, qui va disparaître, monsieur Jackal ! Je ne suis pas ambitieux ; mais, si j'étais seulement préfet de police...

— Passons là-dessus, et venons vite au soir du mardi gras.

— Au soir du mardi gras ?... Ah ! monsieur Jackal, vous voulez que de nouveau je lève le voile épais de ma vie privée...

— Vous avez été à Versailles, Gibassier !

— Je ne m'en cache pas.

M. Jackal laissa errer sur ses lèvres un indéfinissable sourire.

— Qu'alliez-vous faire à Versailles ?

— Me promener.

— Vous promener à Versailles, vous ?

— Que voulez-vous, monsieur Jackal ! j'aime cette ville, toute pleine des souvenirs du grand roi : ici, c'est une fontaine ; là, un groupe...

— Vous n'étiez pas seul à Versailles ?

— Eh ! qui donc est absolument seul sur la terre, mon bon monsieur Jackal ?

— Je n'ai pas de temps à perdre à écouter vos sottises, Gibassier. C'est vous qui avez dirigé l'enlèvement de la jeune fille du pensionnat de madame Desmarets ?

— C'est la vérité, monsieur Jackal.

— Et, en récompense, vous avez reçu les cinq mille francs en question.

— Vous voyez bien que je ne les ai pas volés ; car, enfin, si je n'étais pas condamné aux galères à perpétuité, j'en aurais au moins pour vingt ans de plus.

— Qu'est devenue cette jeune fille, une fois aux mains de M. Lorédan de Valgeneuse ?

— Comment ! vous savez donc... ?

— Je vous demande ce qu'est devenue cette jeune fille, après que mademoiselle Suzanne vous l'a eu livrée.

— Ah! monsieur Jackal, si M. Delavau vous perdait, quelle perte pour lui et pour la France!

— Encore une fois, Gibassier, qu'est devenue cette jeune fille ?

— Quant à cela, je l'ignore entièrement.

— Faites attention à ce que vous dites!

— Monsieur Jackal, foi de Gibassier, nous l'avons mise en voiture, la voiture est partie, et nous n'en avons plus entendu parler. J'espère que ces jeunes gens sont heureux, et que, par conséquent, j'aurai, pour ma part, contribué au bonheur de deux de mes semblables.

— Et, vous, qu'êtes-vous devenu depuis ce jour? L'ignorez-vous aussi?

— Je suis devenu économe, mon bon monsieur Jackal; et j'ai cherché, sachant que la clef d'or ouvre toutes les portes, à me créer un état honorable au milieu de cette intelligente et laborieuse cité de Paris. Or, j'ai passé en revue toutes les professions, et n'en ai trouvé qu'une à mon goût.

— Peut-on savoir laquelle?

— Celle d'agent de change... Malheureusement, je n'avais pas les capitaux nécessaires pour acheter soit un quart, soit un demi; mais, pour être prêt à tout événement, dans le cas où la Providence, comme dit le pauvre Gabriel, jetterait les yeux sur moi, j'allai chaque jour à la Bourse m'initier aux mystères du grand œuvre. Je compris l'agiotage, et je rougis honteusement d'avoir si mal volé toute ma vie, en voyant combien il était plus facile de gagner son existence de cette façon! Je fis donc la connaissance de plusieurs agioteurs distingués, qui, reconnaissant en moi une perspicacité peu commune, me firent bientôt l'honneur de me consulter sur la hausse et la baisse, en me donnant une petite part dans leurs bénéfices.

— Et ces consultations vous réussirent?

— C'est-à-dire, mon bon monsieur Jackal, qu'en un mois, je réalisai trente mille francs! le double, le triple, le quadruple de tout ce que j'avais gagné dans ma laborieuse vie; et, une fois à la tête de cette petite fortune, je devins honnête homme.

— Alors, vous devez être méconnaissable, dit M. Jackal en tirant de sa poche un briquet phosphorique, et en allu-

mant un petit rat-de-cave qu'il avait toujours sur lui, et qui éclaira le fond du puits, de manière à ce qu'il pût, en effet, reconnaître le pénitent Gibassier, tout souillé de fange, tout couvert de sang.

CXXII

Où étaient passés les soixante hommes que cherchait M. Jackal.

M. Jackal demeura un instant en contemplation devant le forçat. Il éprouvait une satisfaction visible, une satisfaction d'artiste, à se retrouver, avec les quatre as dans la main, en face de cet habile joueur.

— C'est bien en effet, dit-il, votre noble visage, Gibassier. Les années ont passé sur votre front comme des ombres légères, ne laissant nulle trace ! Et, à propos d'ombres, faites-moi donc le plaisir de prendre cette lumière, et de m'éclairer : j'ai un mot pressé à écrire.

Gibassier prit le rat-de-cave ; M. Jackal tira un carnet de sa poche inépuisable, déchira une feuille de papier, et se mit à écrire sur son genou à l'aide d'un crayon, tout en invitant Gibassier à continuer.

— La suite de mon histoire est lugubre, dit le forcat. Etant riche, j'ai eu des amis; ayant des amis, j'ai eu des ennemis ! Cette fortune, amassée au prix de mes sueurs, m'a rendu le point de mire de tous les déshérités ; de sorte que, hier au soir, au moment où je revenais de chez mon banquier, j'ai été pris au collet, terrassé, assassiné, dépouillé et, finalement, précipité dans ce puits, où j'ai eu l'honneur de vous rencontrer.

M. Jackal se releva, prit le bout de la corde qui l'avait aidé à descendre, y attacha avec une épingle le papier sur

lequel il venait d'écrire ses instructions, et cria à ses argousins :

— Tirez !

Le papier, comme un papillon de nuit, s'envola du fond du puits vers la terre, et la corde, veuve de son léger fardeau, redescendit rapidement,

Un des argousins s'en alla sous un réverbère, et lut :

« Je vais vous envoyer un individu que vous garderez précieusement ; il vaut son pesant d'or !

» Le susdit individu aux mains de quatre d'entre vous, — qui le conduiront à l'hôpital, et le garderont à vue, — vous me redescendrez la corde. »

— Votre histoire est fort touchante, cher monsieur Gibassier, dit l'inspecteur ; mais, après les heures orageuses que vous avez passées, vous devez avoir besoin de repos. Les nuits sont encore fraîches en cette saison : permettez-moi de vous offrir un abri plus sûr, un logement plus hygiénique que celui-ci.

— Vous êtes mille fois bon, monsieur Jackal !

— Point du tout... entre vieilles connaissances.

— Alors, c'est à charge de revanche.

— La reconnaissance vous pèse-t-elle déjà ?

— Peut-être, dit philosophiquement Gibassier, est-il plus difficile de recevoir un service que de le rendre.

— Les anciens ont écrit là-dessus de fort belles choses, Gibassier ! Mais, en attendant que nous reprenions ailleurs cette intéressante conversation, arrangez-vous pour vous attacher à cette corde le plus solidement possible. Vous savez où le bât vous blesse : c'est à vous de vous accommoder de votre mieux.

Gibassier fit un nœud coulant au bas de la corde, passa ses deux pieds dans l'œillet, puis s'accrocha des mains à la corde, et cria :

— Tirez !

— Bon voyage, mon cher Gibassier ! dit M. Jackal suivant avec un vif intérêt une ascension que, dans peu d'instants, il allait faire lui-même. — Bien ! ajouta-t-il lorsque le forçat eut disparu à fleur d'air.

Puis, haussant la voix :

— Renvoyez vivement la corde ! cria-t-il ; je commence à trouver le plancher humide.

La corde redescendit ; M. Jackal passa le porte-mousqueston dans sa ceinture, s'assura que les ardillons étaient bien bouclés, cria de nouveau : « Tirez ! » et commença l'ascension à son tour.

Mais à peine s'était-il élevé à la hauteur de dix mètres, qu'il cria :

— Halte !

La corde obéissante s'arrêta.

— Ouais ! dit M. Jackal, que diable vois-je donc là ?

En effet, il lui était difficile de se rendre compte de ce qu'il voyait, tant ce qu'il voyait se présentait à lui sous un aspect fantastique.

Au travers d'une énorme éraillure pratiquée à l'une des parois du puits, le regard de M. Jackal plongeait sous des voûtes sombres comme celles d'une carrière, coupées par de grandes portions d'ombre et de lumière : la lumière venait d'une dizaine de torches attachées aux piliers d'une espèce de carrefour, et éclairant une réunion d'une soixantaine d'hommes. — L'assemblée avait lieu à deux cents pas, à peu près, de M. Jackal ; ces hommes paraissaient réunis pour une affaire de la plus haute importance, car ils se pressaient autour d'un orateur qui parlait avec feu, et gesticulait avec énergie.

— Tiens, tiens, tiens ! fit M. Jackal.

Puis, après quelques secondes de contemplation :

— Où diable sont ces hommes, et que font-ils là ?... se demanda le chef de police.

Et, en effet, ainsi éclairés par le reflet des torches, n'eût été le costume moderne, on les eût pris pour les sorciers de la ballade arrivant au sabbat.

M. Jackal tira de sa poche une lunette, chef-d'œuvre de l'ingénieur Chevalier, laquelle, dans son plus grand développement atteignait six ou huit pouces de long, et qu'il portait toujours avec lui, la braqua sur le singulier spectacle qu'il avait devant les yeux, et chercha à deviner ce dont il était question.

Grâce au reflet des torches et à la perfection de son instrument, M. Jackal put voir que la physionomie de chacun des individus qui composaient le nocturne conciliabule, exprimait le ravissement le plus complet. Tous étaient dans

l'attitude où sont les membres d'une assemblée quand un orateur célèbre fait un discours sympathique : les oreilles tendues, les lèvres entr'ouvertes, les yeux fixés vers le personnage qui discourait, chaque visage dénotait l'attention la plus soutenue, et cette attention, comme nous venons de le dire, semblait s'élever par degrés jusqu'au plus complet ravissement.

Soit que l'orateur eût la voix faible, soit qu'il parlât doucement avec intention, soit enfin que la distance à laquelle M. Jackal se trouvait du groupe fût trop grande, l'inspecteur de la sûreté publique, quelque attention qu'il prêtât, et si fin et si exercé que fût chez lui le sens de l'ouïe, n'avait pas encore, au bout de cinq minutes d'attention, pu entendre un traître mot de ce qui se disait dans le groupe mystérieux.

Au reste, une partie de ces personnages semblait à M. Jackal ne lui être pas complétement inconnue; néanmoins, il eût été bien embarrassé de mettre un nom sur les figures, ou même d'assigner une profession quelconque à aucun de ceux qu'il avait sous les yeux. — Vêtus à peu près uniformément de grandes redingotes brunes ou bleues, boutonnées jusqu'au menton; la lèvre supérieure presque généralement ombragée d'une moustache longue, épaisse et grisonnante; il n'était pas difficile, pour un physionomiste comme M. Jackal, de reconnaître là de vieux militaires. Ceux qui n'avaient pas de moustaches, — le nombre en était minime, — bien qu'ils affectassent les mêmes dehors que leurs compagnons, étaient tout simplement des bourgeois paisibles, et la placidité de leurs figures, que ne pouvait rébarbativer l'enthousiasme dont ils étaient atteints, témoignait suffisamment de leurs professions peu belliqueuses.

M. Jackal avait certainement vu celui-ci, honnête boutiquier de la rue Saint-Denis, sur le pas de sa porte, souriant aux passants, essayant d'attirer la pratique dans son magasin par un regard affable, par une mine engageante; il avait vu cet autre dans une antichambre quelconque, soit la chaîne au cou comme huissier, soit la chaîne au pied comme solliciteur; enfin, aucun de ces hommes ne lui était entièrement étranger, quoique nul ne lui fût particulièrement connu.

Mais ce qu'il connaissait encore moins que les personnages, c'était le décor du théâtre.

Accrochons-nous à la corde de M. Jackal : elle est assez solide pour nous porter tous deux, et même tous trois, cher lecteur, — et tâchons de reconnaître la mystérieuse et funèbre localité où se passe la scène que nous avons à décrire.

Avez-vous quelquefois traversé la halle aux vins, et avez-vous eu la curiosité d'inspecter un de ces longs tunnels qu'on appelle les caves ? En regardant d'une extrémité à l'autre, et en voyant le jour au bout de ces voûtes gigantesques, il semble que l'on doive mettre des heures à parcourir cette longue et ténébreuse avenue qui vous sépare du point lumineux que vous apercevez ; eh bien, le décor que M. Jackal avait sous les yeux représentait un de ces immenses souterrains aboutissant à une sorte de carrefour éclairé, comme nous l'avons dit, par les torches des personnages qui le peuplaient momentanément.

— Ah ! mordieu ! j'y suis ! s'écria tout à coup M. Jackal en se frappant le front d'un geste si brusque et si inconsidéré, qu'il faillit perdre l'équilibre, et que le choc qu'il imprima à la corde lui fit faire, pendant quelques secondes, un mouvement de rotation semblable à celui d'un poulet qui rôtit au bout d'une ficelle.

Le mouvement finit par se calmer, et M. Jackal en fut quitte pour la perte de ses lunettes, qui tombèrent au fond du puits.

Mais l'homme de police fouilla dans cette poche fantastique que nous avons déjà dite, en tira un étui, et, de cet étui, dégaina une seconde paire de lunettes qu'il s'ajusta, non pas sur le nez, mais sur le front ; seulement, les verres de ces lunettes, au lieu d'être teintés de bleu, étaient teintés de vert.

— J'y suis ! répéta M. Jackal, et voilà mes soixante gaillards !... Je sais, maintenant, où ils sont passés : nous sommes dans les catacombes... Ah ! ah ! ah ! et le préfet de police qui prétend en connaître toutes les issues !

Et, en effet, M. Jackal était dans le vrai : cette voûte qui se déroulait sous ses yeux, ce carrefour qui en bornait la perspective, c'était un coin de l'immense et funèbre souterrain qui s'étend de Montrouge à la Seine, et du jardin

des Plantes à Grenelle. — Quant à M. le préfet de police, comme le faisait judicieusement observer M. Jackal, il avait bien tort lorsqu'il prétendait connaître toutes les issues du vaste ossuaire · les issues des catacombes dépendent, numériquement, du caprice du premier habitant de la rive gauche, puisque, pour ajouter une issue nouvelle aux mille issues qu'elles ont déjà, il suffit — dans le faubourg Saint-Marcel, par exemple — de creuser un trou de vingt-cinq à trente pieds.

Au moment où M. Jackal venait de faire, à sa grande joie, bien qu'un peu tardivement, cette importante découverte, il entendit le bruit éclatant de bravos et d'applaudissements suivis de ce cri, quelque peu séditieux à cette époque :

— Vive l'empereur!

— Vive l'empereur? répéta M. Jackal se mêlant innocemment à la sédition. Ah çà! mais ils sont stupides : il y a six ans qu'il est mort, l'empereur!

Et, comme pour éclaircir ses idées, avec une difficulté inouïe dans sa position, M. Jackal fouilla à sa poche, en tira sa tabatière, et se fourra avec rage une prise de tabac dans le nez.

Le même cri fut poussé une seconde fois, et plus énergiquement encore que la première.

— Volontiers, dit M. Jackal; mais je vous répète que l'empereur est mort... M. de Béranger a même fait une chanson là-dessus.

Et il se mit à fredonner :

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire
Aux bords lointains où tristement j'errais...

M. Jackal savait toutes les chansons de Béranger.

Il fut interrompu dans son fredonnement par un troisième cri de « Vive l'empereur! »

Puis tous les personnages, un instant agités et confus reprirent leurs places, à l'exception d'un seul qui resta debout, et qui sembla vouloir faire un discours comme le premier orateur.

— Après tout, dit M. Jackal continuant de rêver à ce que

pouvait être cet étrange conciliabule, ces braves gens sont peut-être de vieux militaires inoffensifs qui vivent là depuis 1815, et qui ne savent pas encore la mort de leur empereur... Il y aurait vraiment charité à leur apprendre cette nouvelle. — Quel malheur de ne pouvoir assister de plus près à leurs ébats, et d'être privé du plaisir de leur conversation, qui doit être aussi pittoresque que celle d'Épiménide, si, comme je le présume, ils vivent depuis douze ans dans ce pays-ci !

Tout à coup, une idée vint à M. Jackal.

— Mais, reprit-il, pourquoi donc n'entendrais-je pas ce que va dire l'orateur ?

Puis, relevant la tête vers l'orifice du puits :

— Tenez-vous toujours ferme, là-haut? cria-t-il.

— Oh ! n'ayez pas peur, monsieur Jackal !

— Eh bien, descendez-moi d'un pied ou deux.

L'ordre fut aussitôt exécuté que donné. Alors, grâce à sa canne, avec laquelle il pouvait toucher les parois du puits, M. Jackal donna à la corde un mouvement d'oscillation pareil à celui du balancier d'une pendule, mouvement qui, arrivé à un certain point, lui permit d'atteindre la fissure du puits, de s'accrocher à une pierre, et de mettre le pied sur le même terrain que ceux dont il voulait surprendre les secrets.

Une fois sur la terre ferme, il décrocha le porte-mousqueton de sa ceinture, et, se penchant vers le puits, où pendait de nouveau la corde :

— Tenez-vous là, enfants ! cria-t-il aux argousins, et ne bougez pas que je ne vous le dise.

Puis, à pas aussi légers que l'animal dont le nom se rapprochait du sien, M. Jackal s'avança vers le carrefour où se tenait la réunion napoléonienne.

CXXIII

Qui, à la volonté du lecteur, fait ou ne fait point partie du roman.

Que nos lecteurs nous permettent, arrivés où nous en sommes, — c'est-à-dire au moment où M. Jackal, complétement caché dans l'ombre que projette un des piliers massifs qui soutiennent la voûte colossale, s'apprête à écouter le nouvel orateur, — que nos lecteurs nous permettent de jeter un regard sur ces catacombes où nous aurons plus d'une fois, dans le cours de ce livre, occasion de descendre à la suite des conspirateurs.

Nous retrouverons M. Jackal au même endroit, et nous tâcherons que notre excursion soit assez courte pour qu'à notre retour, l'orateur n'ait pas encore commencé son discours.

Vers la fin de l'hiver dernier, sachant que nous aurions à décrire les catacombes, nous avions manifesté le désir de les visiter. Alors, sur la demande d'un de nos plus célèbres mathématiciens, M. Bertrand, — qui était déjà, au reste, un de nos savants les plus célèbres à l'âge où l'on bégaye d'ordinaire les premières lettres du livre de la science, — M. l'ingénieur en chef des mines nous envoya un permis de visite et de circulation dans les catacombes.

Le jour fixé pour la visite arriva, et, comme toujours ou presque toujours en pareil cas, il me fut impossible de profiter de la permission de M. l'ingénieur en chef des mines : ce travail éternel qui me cloue à mon bureau refusait de me contre-signer un congé de quelques heures.

J'appelai Paul Bocage, mon premier aide de camp ; je lui tendis la permission, et je lui dis :

— Allez là, cher ami ! je verrai par vos yeux aussi bien et peut-être mieux que par les miens.

Le même soir, Paul Bocage revint.

Il voulut me raconter ce qu'il avait vu.

— Je n'ai pas le temps de vous écouter, lui dis-je. Établissez-vous là, et faites-moi votre rapport.

Voici donc le rapport de Paul Bocage; nous le mettons textuellement sous les yeux de nos lecteurs.

LES CATACOMBES.

Rapport au maestro.

« Aujourd'hui 12 octobre 1853, à une heure de l'après-midi, nous partîmes pour la barrière d'Enfer, par une de ces belles journées de soleil dont l'hiver semble avoir accaparé le privilége. Avec nous était une jeune, grande et belle personne aux yeux bleus, qui s'en venait gaiement visiter cette souterraine nécropole, avec l'insouciance des roses qui fleurissent autour des tombeaux, avec cet audacieux sourire du défi de la jeunesse à la mort.

» En arrivant au pavillon de la barrière d'Enfer, on nous donna à chacun, — il y avait une soixantaine de personnes environ, — on nous donna à chacun une bougie et un avis : la bougie, c'était pour voir clair dans les souterrains; l'avis, c'était de ne pas allumer la bougie.

» Ces deux dons contradictoires nous surprirent momentanément, mais nous furent bientôt expliqués.

» Nous attendions là depuis une heure environ, quand la porte de l'escalier qui conduit aux catacombes s'ouvrit tout à coup, et donna passage à une centaine d'ombres qui semblaient avoir forcé la porte de leur tombe pour revoir la lumière du jour.

» Les visages de toutes les personnes qui firent tout à coup irruption dans la cour où nous attendions, étaient pâles, verts, jaunes, violets, décomposés, de ce ton livide que peuvent produire sur la chair les dix premières heures de la mort.

» Ces ombres ou plutôt ces visiteurs qui nous avaient précédés, et au nombre desquels était un bel Égyptien que les gens qui savent tout appelaient autour de nous, je ne sais pas pourquoi, Reschid-Pacha ; — ces visiteurs pâles et hâves avaient passé deux heures à fouler des ossements, à côtoyer des crânes, des tibias, des fémurs, des squelettes entiers ; et, comme s'il n'était pas permis de toucher impunément aux dépouilles des êtres, ils avaient gardé quelque chose de la teinte cadavéreuse de leurs sinistres hôtes.

» Je regardai ma compagne : ses yeux bleus ne se rembrunirent pas ; l'incarnat de ses joues ne s'affaiblit point ; elle était enjouée, pleine de vie et de force ; elle s'appuya sur mon bras, et, en voyant que nos compagnons commençaient à entrer, elle me dit gaiement, comme si nous allions assister à la représentation de quelque pièce de la Foire :

» — Suivez le monde !...

» Et nous entrâmes.

» Je serais bien tenté de faire un rapide historique des catacombes ; mais j'aime mieux montrer l'effet avant de dire la cause. Je vais donc décrire d'abord les catacombes telles que je les ai vues, empruntant la description locale à l'excellent livre de M. Héricart de Thury, ingénieur des mines et inspecteur des travaux souterrains, livre publié vers 1815. — A cela près de quelques ouvrages de consolidation faits depuis cette époque, ces vastes cryptes sont en ce moment dans le même état où M. Héricart de Thury les a décrites.

» Disons, en passant, qu'en entrant dans ce souterrain, nous avions le cœur serré et le cerveau rempli de l'histoire de toutes les catacombes du passé (1), depuis celles du pays de Chanaan, où Abraham, étranger dans Hébron, demande aux habitants la permission de déposer Sara dans les tombeaux de leurs ancêtres (*Advena sum et peregrinus apud vobis ; date mi jus sepulcri vobiscum, ut sepeliam mortuum meum.* — (Genèse, chap. XXIII) ; depuis, disons-nous, les

(1) Catacombes d'Égypte, de la Phénicie, de la Paphlagonie, de la Cappadoce, de la Crimée, de la Perse, de la Grèce, de l'Asie Mineure, des Guanches, de l'intérieur de l'Afrique, de la Scythie, de la Tartarie, des deux Bucharies, de l'Étrurie, de Rome, de la Toscane, de Naples, de la Sicile, de Malte, de Gozzo, de l'île de Lipari, de l'Espagne, des Gaules, de la France, de l'Angleterre, de la Suède, de l'Allemagne, de l'Amérique septentrionale et méridionale, etc.

catacombes de Chanaan jusqu'aux cavernes souterraines des Indiens de Mayras, près de la rivière des Amazones.

» Trois escaliers conduisent de la surface du sol dans les catacombes de Paris : le premier est situé dans la cour du pavillon occidental de la barrière d'Enfer ou d'Orléans (c'est lui par lequel nous sommes descendus); le second, à la Tombe-Issoire : il fut fait lors de l'établissement, et condamné vers l'année 1794, époque de la vente du domaine de la Tombe-Issoire; le troisième, enfin, dans la plaine de Montsouris, sur le bord de la voie Creuse ou ancienne route d'Orléans, à peu de distance de l'aqueduc souterrain d'Arcueil. — Trois portes ferment l'enceinte des catacombes : l'une, à l'ouest, connue sous ce nom, et par laquelle on arrive communément; la seconde, à l'est, appelée la porte du Port-Mahon : elle n'est point ouverte au public, et n'est destinée qu'au service du monument; la troisième, au sud, près la Tombe-Issoire, dont elle a pris le nom.

» C'est par l'escalier de la barrière d'Enfer que l'on descend le plus généralement; c'est donc de ce point que nous allons tracer l'itinéraire du touriste dans les catacombes, en lui faisant observer, en passant, les objets et les curiosités les plus remarquables de la route.

» Le pied de l'escalier est appuyé sur la masse de pierres, qu'on peut reconnaître avant de descendre les dernières marches; la hauteur totale, de la surface au sol de la galerie, est de dix-neuf mètres quatorze centimètres, qu'on descend au moyen de quatre-vingt-dix marches.

» A sept ou huit mètres de l'escalier, on trouve la galerie de l'Ouest, qui est à l'aplomb de la rangée occidentale des arbres de la route d'Orléans. Cette route était entièrement encavée : l'inspection en a fait remblayer partout les excavations; et, suivant son système de consolidation, elle s'est ménagé, de gauche et de droite, à l'aplomb des deux rangées des arbres, une grande galerie de service avec des traverses qui recoupent le massif du dessous de la chaussée de distance en distance.

» Dans la galerie de l'est de la route d'Orléans, on reconnaît les exploitations ou les travaux des anciens. En suivant cette galerie vers le nord, on voit, dans la partie inférieure du banc d'appareil qui lui sert de ciel, un échantillon remarquable du criblage ou forage des couches.

» L'extrême nord, qu'on suit dans une longueur de cinquante ou soixante mètres, à cause des éboulements et des fontis qui se trouvent sur la ligne directe de l'escalier aux catacombes, ramène sous la demi-lune intérieure du côté du pavillon oriental de la barrière d'Enfer, près des murs et contre-murs qui ont été construits pour fermer la communication des vides de l'intérieur et de l'extérieur de Paris, à l'effet d'empêcher la contrebande, qui se faisait autrefois par-dessous terre, au préjudice de l'octroi.

» Après avoir suivi, environ pendant cent mètres, la galerie pratiquée sous la contre-allée du boulevard Saint-Jacques, du côté du midi, sous un ciel fracturé, fendu, lézardé, diversement incliné, ruisselant de gouttes d'eau qui étincellent comme des diamants à la lueur des torches, on trouve les grands ouvrages de consolidation de l'aqueduc d'Arcueil.

» On laisse à sa gauche les murs et contre-murs faits contre la fraude des droits d'octroi ; on suit l'aqueduc d'Arcueil, un des ouvrages dus à la passion de Marie de Médicis pour l'architecture. Cet aqueduc, construit par Jean Loing, maître maçon, suivant un traité passé le 18 octobre 1612, pour la somme de quatre cent soixante mille livres, fut commencé le 11 juillet 1613, et achevé en 1624. Il avait pour but de recueillir les sources situées dans le plateau de Rungis et de Cachant, et que l'empereur Julien avait anciennement fait conduire à son palais des Thermes, rue de la Harpe, par un acqueduc dont on voit encore à Arcueil des restes remarquables, derrière les constructions de Marie de Médicis. Ce premier aqueduc, dont l'ancien cours a été en partie reconnu dans la plaine de Montsouris et de la Glacière, — cette prairie si chère à tous les patineurs de Paris, — avait été ruinée par le fait de l'exploitation des carrières.

» Le nouvel aqueduc d'Arcueil fut construit avec une magnificence vraiment digne des Romains, comme nous l'avons dit, par Marie de Médicis, qui en posa la première pierre avec Louis XIII, en présence des principaux seigneurs de sa cour, du gouverneur, du prévôt et des échevins de la ville de Paris, le 13 juillet 1613.

» Depuis Arcueil jusqu'à Paris, l'aqueduc forme une grande galerie souterraine qui fut établie, dans quelques

parties de la plaine de Montsouris, sur des carrières très-anciennes et alors inconnues; les infiltrations, les pertes d'eau, les tassements et les affaissements qui en furent la suite, l'éboulement d'une portion de l'aqueduc, l'inondation de toutes les carrières, et l'interruption du service des fontaines de Paris que les eaux de Rungis alimentent, nécessitèrent de très-grands travaux de restauration.

» Les premiers ouvrages de consolidation datent de 1777; ils furent faits en grandes pierres d'appareil auxquelles on a, depuis, substitué une maçonnerie en moellons de roche, à mortier de chaux et de sable, comme moins dispendieuse et plus facile à exécuter dans les souterrains, et, d'ailleurs, très-suffisante pour le but qu'on se proposait.

» L'endroit le plus favorable pour bien juger et reconnaître ces opérations sur le chemin des catacombes, est à quatre-vingt-dix mètres sud du boulevard Saint-Jacques. Dans cet endroit, on voit à découvert le massif fait sous le cours de l'aqueduc, les deux galeries longitudinales de l'est à l'ouest, et leurs murs de contre-fort. Une ligne rouge au ciel de la galerie indique le milieu du chenal.

» Le chemin le plus direct pour se rendre de cet endroit aux catacombes, c'est de suivre tout le cours de l'aqueduc dans l'une ou l'autre de ces galeries inférieures sur une longueur de deux cent cinquante mètres; mais on prend ordinairement le chemin des doubles carrières, dit du Port-Mahon, pour voir les grandes excavations faites par les anciens. C'est donc celui que nous allons prendre.

» On se dirige au sud-ouest par une galerie irrégulière de deux cents mètres environ de longueur, pratiquée dans les vides et remblais des anciens. Cette galerie, après quelques sinuosités, va aboutir à l'aplomb de l'ancienne route d'Orléans, près du boulevard extérieur de la barrière Saint-Jacques ou d'Arcueil, en passant sous l'aqueduc de l'empereur Julien.

» Malgré les piliers de pierre et les remblais de terre, les tassements ont fait éprouver leur puissance avec tant de force sur cette partie, que la grande construction n'a pu résister, et que tous les piliers voisins sont également écrasés.

» Plus loin, on voit une longue suite de piliers en pierre sèche, grossièrement ébauchés, élevés de gauche et de droite

sur deux lignes de remblais, travaux exécutés en 1790, par l'ordre de Louis XVI.

» Après plusieurs sinuosités dans les remblais des anciennes carrières, on trouve un escalier pratiqué dans les tailles d'un atelier inférieur. Un des ouvriers de l'inspection des carrières, le nommé Decare, dit Beauséjour, ancien militaire vétéran, reconnut cette carrière en 1777, par un éboulement de couches de pierres qui la séparaient de la carrière supérieure. L'étendue du local, et sa disposition naturelle, engagèrent cet homme à y former un petit atelier particulier, où il venait prendre ses repas, tandis que les autres ouvriers remontaient à la surface de la terre.

» Peu après son établissement dans cette double carrière, Decare, se rappelant sa longue captivité dans les casemates des forts du Port-Mahon, résolut d'en faire un plan en relief dans les couches des bancs de lambourdes, qui, d'ailleurs, assez tendres, sont effectivement susceptibles d'être sculptées (1).

» Decare se mit donc à l'œuvre. Il travailla sans relâche à son relief du Port-Mahon pendant cinq années consécutives, de 1777 à 1782. Quand il l'eut terminé, il fit un vestibule orné d'une grande mosaïque en silex noir.

» Au bout de ces cinq années de travaux exécutés dans l'ombre, le silence et la solitude, l'entrée de son atelier étant à peu près impraticable pour tout autre que lui, Decare voulut compléter ses travaux par la construction d'un escalier commode, taillé dans la masse. Une fois le projet conçu, il se mit à l'œuvre. L'escalier avançait; malheureusement, en élevant le dernier pilier, il se fit un terrible éboulement, et le courageux Decare, dangeureusement blessé, périt peu de temps après.

» Pour conserver la mémoire de ce grand ouvrier, de cet artiste inconnu, on fit graver l'inscription suivante sur une

(1) Sous le nom de lambourdes, on comprend les bancs de pierre calcaire grenue, tendre et de même qualité. Il n'existe entre eux d'autre différence que le plus ou le moins de dureté; on ne peut guère les distinguer que par les nuances, et quelquefois par une petite veinule de marbre qui se perd même souvent dans la masse. Les lambourdes sont d'un blanc jaunâtre et composées d'une pâte grossière, qui n'est, à proprement parler, que l'agrégat d'une multitude de coquilles brisées.

table de pierre, près du relief du Port-Mahon, avec la plaque d'honneur des vétérans :

Cet ouvrage fut commencé en 1777,
par DECARE, *dit* BEAUSÉJOUR,
vétéran de Sa Majesté,
et fini en 1782.

» On avait conservé sa table et ses bancs de pierre dans un endroit qu'en termes de carrières, on nomme taille, chambre ou atelier, et que le malheureux Decare appelait son salon. En 1787, le comte d'Artois et plusieurs dames de la cour, qui visitaient le Port-Mahon, déjeunèrent dans ce salon sur la table de Decare. Depuis, le relief a disparu, ou à peu près, mutilé par la main des hommes, ou noyé sous les larmes des voûtes. Il en reste pourtant encore assez de vestiges pour faire juger de la patience, de la mémoire et du talent naturel de cet ouvrier, qui fût peut-être devenu, au soleil, un de nos plus grands sculpteurs.

» Le Port-Mahon n'est pas la seule curiosité que cette carrière offre aux visiteurs : on y voit encore les traces d'un éboulement du plus pittoresque effet dans les bancs de pierre qui séparaient les deux carrières. Les rochers sont rompus, fracassés, isolés les uns des autres, épars çà et là comme si la tempête avait passé dans ces souterrains, et entassés confusément, pêle-mêle, les uns au-dessus des autres, prêts à s'abîmer; une faible pierre, un moellon, arrêté dans sa chute, a été saisi au passage, et étreint par deux blocs énormes, lors du grand éboulement : il semble la clef de voûte de cet édifice étrange. Vu à distance, cet ensemble de rochers rappelle les récifs les plus sauvages des côtes de Bretagne. Si votre conducteur vous abandonnait tout à coup au milieu de ces ruines, les terreurs de l'inconnu vous monteraient au cœur ; car nulle part le mot du chaos n'est écrit en caractères plus terribles et plus ineffaçables !

» A cent mètres environ de l'escalier de Decare, à la rencontre de deux chemins, on voit un grand pilier taillé dans la masse par les anciens, et, sur le bord du chemin, un autre pilier revêtu d'incrustations d'albâtre calcaire gris et jaunâtre.

» A quatre-vingts mètres de là, on trouve le vestibule des catacombes, construit en 1811. Ce vestibule, dans lequel on

arrive par un corridor de six mètres de longueur, est de forme octogone. Deux bancs de pierre ont été placés sur les grands côtés, et, de gauche et de droite de la porte, sont deux piliers qui portent l'inscription du cimetière Saint-Sulpice :

Has ultra metas requiescunt,
Beatam spem expectantes.

» Sur le linteau de la porte d'entrée des catacombes, on lit, taillée dans la roche même, cette phrase, en douze syllabes, de l'abbé Delille :

Arrête! c'est ici l'empire de la mort!

» Et on entre dans l'ossuaire.

» Je regardai ma belle compagne : j'espérais vaguement que ce vers de l'abbé Delille produirait sur elle un certain effet ; mais, soit que ma compagne ne prît pas la mort au sérieux, soit qu'elle prît le vers de l'abbé Delille au plaisant, je ne la vis point sourciller ; et je pénétrai avec elle dans les catacombes, enviant et admirant cette puissance de la beauté, de la force et de la jeunesse, qui ne doute de rien.

» Je me rappelai, que, quelques mois auparavant, j'avais vu deux Anglaises déjeuner sur le vieux gazon de la rue des Tombeaux, à Pompéi.

» Après avoir examiné la collection minéralogique, la collection pathologique et la crypte de Saint-Laurent, on voit l'autel des Obélisques, copié sur un tombeau antique, découvert entre Vienne et Valence, sur les bords du Rhône. A droite et à gauche de l'autel sont deux piédestaux construits en ossements.

» Plus loin, on aperçoit un monument sépulcral appelé le sarcophage du Lacrymatoire, ou le tombeau de Gilbert, à cause des vers qui servent d'inscription :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs...
Je meurs, et, sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs!

» A quelques pas de là, on vous fait remarquer une lampe

sépulcrale, lampe en forme de coupe antique, portée sur un piédestal; à droite de la lampe, un grand pilier cruciforme, ou la croix triangulaire, appelé le pilier du Memento, parce que, sur ses trois faces, il présente ces paroles vraies, quoique peu consolantes.

Memento quia pulvis es,
Et in pulverem reverteris!

» A quoi bon s'escrimer à sortir de la poussière, pour y rentrer tôt ou tard?... Enfin!...

» Derrière le pilier du Memento est celui de l'Imitation, qui a reçu ce nom de ses quatre inscriptions, tirées de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

» On arrive à un endroit dit, fontaine de la Samaritaine; ce nom a été donné à une source découverte dans le sol des catacombes par les ouvriers, qui y avaient établi un réservoir pour recueillir l'eau nécessaire à leur usage. Cette fontaine avait été désignée d'abord sous le nom de source du Léthé ou de l'Oubli, à cause de ces vers de Virgile :

. . . . *Animæ quibus altera fato,*
Corpora debentur Læthei ad fluminis undam
Securos latices et longa oblivia potant!

que l'abbé Delille (déjà nommé) a traduits de cette malplaisante façon :

. . . . Tu vois ici paraître
Ceux qui, dans d'autres corps, un jour doivent renaître;
Mais, avant l'autre vie, avant ses durs travaux,
Ils cherchent du Léthé les impassibles eaux;
Et, dans le long sommeil des passions humaines,
Boivent l'heureux oubli de leurs premières peines.

» M. Héricart de Thury — dans le livre duquel je prends, comme je vous l'ai dit, tous ces détails — n'a probablement pas été ravi de ce madrigal funèbre de l'abbé Delille; car il y a fait substituer ces paroles, dites par Jésus-Christ à la femme samaritaine, près du puits de Jacob, aux portes de la ville de Séchar :

Omnis qui bibit ex aqua hac, sitiet in æternum. Qui autem biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in æternum; sed aqua quam ego dabo ei

fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. — (Évangile selon saint Jean, chap. IV, vers. 13-14) (Quiconque boit de cette eau aura encore soif; au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra, en lui, une fontaine d'eau qui rejaillira jusque dans l'autre vie.)

» Quatre poissons rouges, cyprins dorés ou dorades chinoises, ont été jetés dans le bassin de la Samaritaine, le 25 novembre 1813. Depuis ce temps, ces dorades se sont parfaitement apprivoisées : elles répondent aux signes et à la voix du conservateur. Elles paraissent avoir fait quelques progrès; mais elles n'ont, jusqu'à ce jour, donné aucun signe de reproduction (je le crois bien!); leur belle couleur s'est conservée; elle est aussi vive que le premier jour sur trois d'entre elles, mais la quatrième présente quelques nuances qui la distinguent des autres. — Les ouvriers de l'inspection croient avoir remarqué que ces dorades indiquent d'avance les changements de temps, et qu'elles restent à la surface de l'eau, ou occupent le fond du bassin, suivant que le temps se met à la pluie ou au beau, au froid ou au chaud. C'est possible, après tout, et on aurait mauvaise grâce à contester à ces malheureux poissons ce dédommagement hygrométrique.

» On voit, enfin, les tombeaux de la Révolution, l'escalier des catacombes basses, le pilier des nuits Clémentines, — ainsi nommé à cause des quatre strophes qui le décorent, et qui sont tirées du poëme sur la mort de Ganganelli (Clément XIV), — et on sort des catacombes par la porte de l'Est ou de la Tombe-Issoire, au-dessus de laquelle on lit ce vers de Caton :

Non metuit mortem, qui scit contemnere vitam.

vers célèbre, qui m'a toujours semblé une naïveté, celui qui n'aime pas la vie n'ayant d'autre parti à prendre que d'aimer la mort.

» Tel est l'itinéraire qu'on parcourt maintenant. A quelques travaux et quelques éboulements près, les catacombes sont, je le répète, dans le même état pittoresque que du temps du bon Héricart de Thury.

» Peu de Parisiens les ont visitées; et pas un Parisien, cependant, le guide du voyageur à la main, ne quitterait

Naples sans avoir vu Pompéi et Herculanum. Pourquoi ? Je ne saurais le dire, sinon que le Parisien ressemble aux hommes mariés qui ne visitent que la femme des autres. Parlez de tous les pays à un Parisien : de l'Italie, de la Suisse, de l'Allemagne, de l'Europe entière ; mais ne lui parlez pas de Paris ; sur sa ville natale, il est d'une ignorance crasse. — — Je puis le dire, je suis de Paris. — Il ne connaît dans sa ville que son quartier ; dans son quartier, que sa rue ; dans sa rue, que sa maison, et, dans sa maison, que son étage. Sortez-le de là, rien !... J'ai demeuré rue Saint-Jacques pendant sept ans, sur le même palier qu'un individu dont je n'ai su le nom qu'en lisant *le Siècle*, à l'article des décès.

» Il n'est donc pas étonnant que les Parisiens n'aient jamais visité les catacombes, et que plus des deux tiers ignorent jusqu'à leur existence ! Quoi qu'il en soit, c'est un des plus beaux décors que je connaisse, et je l'ai visité comme un pays connu depuis longtemps.

» Dans ce quartier Saint-Jacques, où fleurissaient autrefois, aux fenêtres des mansardes, ces belles demoiselles qu'on appelait des grisettes, les catacombes sont connues au moins par ouï-dire. Il n'est pas un propriétaire qui, en faisant un trou dans son puits, ne puisse, comme M. Jackal, pénétrer dans ces souterrains.

» Du temps que j'étais enfant, je voyais, le dimanche, venant du côté de la porte Saint-Jacques, près du Panthéon, et se rendant à la barrière, des groupes de jeunes gens et de jeunes filles amoureusement enlacés. Où allaient-ils ainsi, joyeux, jeunes, chantants, vivants ?... Pendant longtemps, je l'ai ignoré. Le soir, quand on oubliait de me coucher, je les voyais revenir, non plus gais ni souriants, mais pensifs, les jeunes filles languissantes, les jeunes gens songeurs. J'appris, quelque temps après, qu'ils revenaient des catacombes.

» En quoi ! ces beaux jeunes gens, si étroitement enlacés, qu'ils me semblaient des frères et des sœurs ; eh quoi ! ils avaient fait, de ces souterrains funèbres, des retraites d'amour ? de ces tombeaux, des lits de joyeux hyménée ? Oui, pour une pièce de trente ou quarante sous, le gardien de l'escalier ouvrait la porte... et ils entraient allégrement, n'écoutant aucune des recommandations du gardien, et ils s'enfonçaient chacun dans un de ces immenses souterrains,

grands comme des villes, songeant bien à mourir vraiment, eux, jeunes, forts, amoureux ! Et la vue de ces milliers d'ossements ne les arrêtait pas !

» Sur un des piliers de l'entrée de la crypte de Legouvé, ils lisaient ce vers de Ducis :

Nos jours sont un instant : c'est la feuille qui tombe

Et ils effeuillaient cette fleur de la vie qu'on appelle le premier amour, sans respect du passé, sans souci de l'avenir ; — le présent des amoureux n'est-il pas éternel ?

» Un soir, le gardien attendit vainement le dernier groupe... En vain il appela, en vain il descendit, en vain il parcourut les innombrables souterrains de cette nécropole : rien !...

» Descendez encore aujourd'hui dans les catacombes, marchez plus de temps que la durée de votre torche, et en vain vous aurez pris mille points de repère, vous ne vous retrouverez pas, vous ne reviendrez pas plus de là qu'un caillou jeté dans un gouffre !

» C'est ainsi que les catacombes engloutirent les deux amoureux.

» Le gardien pleura amèrement; mais c'est la mère de la fillette qui fut à plaindre ! Son chagrin traversa toute notre rue ; ses sanglots arrivaient jusqu'à ma fenêtre... — Un jour, je vous conterai ce drame en détail, maestro, et vous frémirez !

» Les plaintes de cette mère et de beaucoup d'autres obligèrent le gouvernement à fermer au public l'entrée des catacombes, et il fallut des permissions extraordinaires pour les visiter.

» Je les ai visitées cinq ou six fois, et, comme je vous l'ai dit, c'est un pays connu pour moi ; seulement, il diffère pour moi des pays connus, en ceci, que je l'ai trouvé plus grand chaque fois que je l'ai revu. Un récit écrit (celui-ci est déjà trop long) ne vous donnerait pas une idée nette des impressions que produit sur le visiteur le pays des catacombes : je préfère vous les raconter de vive voix. Comme vous le dites si justement, le récit écrit est mort; le récit parlé est vivant.

» Je finirai en vous faisant un historique rapide des catacombes.

» On ne saurait déterminer précisément à quelle époque remonte l'origine de ces grandes voies souterraines, c'est-à-dire de ces carrières qui ont reçu, au XVIIIe siècle, le nom de catacombes ; on retrouve les premiers vestiges d'extraction de pierres au bas de la montagne Sainte-Geneviève, sur les rives de l'ancien lit de la Bièvre, dans l'emplacement de l'abbaye Saint-Victor, du Jardin des Plantes et du faubourg Saint-Marcel.

» Jusqu'au XIIe siècle, les palais, les temples et les autres monuments publics de Paris furent construits en pierres extraites des carrières de ce faubourg, et celles qui furent ensuite ouvertes au midi des remparts de Paris, vers les places Saint-Michel, de l'Odéon, du Panthéon, des Chartreux, des barrières d'Enfer et de Saint-Jacques.

» En 1774, plusieurs éboulements et graves accidents attirèrent l'attention du gouvernement, et fit connaître l'étendue et l'imminence d'un péril inconnu jusque-là : la rive gauche était tout simplement menacée d'être engloutie, un jour ou l'autre, à une centaine de mètres, dans ces souterrains.

» Du reste, la légende, à peu près historique, que j'ai entendu raconter autrefois dans le quartier Saint-Jacques, vous donnera l'idée de ces accidents.

» Le jour même où le conseil d'État, ayant eu connaissance de l'alarme générale, venait de se faire rendre compte de l'état des carrières par MM. Soufflot et Brebion, membres de l'académie d'architecture, et de créer l'administration générale des carrières, dont M. Charles Axel-Guillaumot avait été nommé le premier inspecteur général, ce jour-là même, son installation fut signalée par un événement qui jeta la consternation dans Paris.

» On était au mois de mai de l'année 1777. Un homme d'un certain âge, et une femme d'un âge certain, respiraient à leur fenêtre de la rue d'Enfer, à peu près où demeure notre ami M. Bertrand (faisons des vœux pour qu'il ne lui arrive rien de semblable !) ; un couple respirait donc à sa fenêtre les premières délices du printemps.

» L'homme dit :

» — Une belle matinée !

» La femme répond :

» — Pas si belle que cela !

» Le mari reprend :

» — Tu n'es jamais de mon avis !

» — C'est vrai, dit la femme, et ce n'est pas au bout de vingt-huit ans de mariage que je t'approuverai en quoi que ce soit.

» — Il y a donc vingt-huit ans que nous sommes mariés ?

» — Vingt-huit ans juste... Cela t'a paru court?

» Le mari haussa les épaules, baissa les yeux vers les pavés, semblant ainsi les prendre à témoin des infortunes dont il avait été victime pendant ces vingt-huit ans de mariage.

» La femme reprit :

» — Avoue que tu serais bien heureux d'être débarrassé de moi.

» — C'est vrai ! dit franchement le mari.

» — Que tu donnerais beaucoup de livres pour me voir à cent pieds sous terre, continua aigrement la femme.

« — C'est-à-dire, répondit l'homme marié, que je donnerais ma fortune entière, ma vie même, pour que la terre t'engloutît à trois fois autant de pieds que nous avons vécu d'années ensemble !

» Comme il disait ces mots, l'ange du mariage plana au-dessus de ces deux compagnons ; il déploya ses ailes d'un brun fauve, et, décrivant autour de leur tête des cercles gigantesques, d'un coup d'aile il effleura la maison, qui s'engloutit bruyamment à vingt-huit mètres de profondeur au-dessous du sol de la cour, c'est-à-dire à trois fois autant de pieds que leur mariage avait duré d'années ! Et ainsi allèrent se dénouer dans la mort ces deux âmes indissolublement nouées dans la vie.

» Ce drame bourgeois éveilla de plus belle, quoique un peu tard, l'attention du gouvernement, et on commença un travail de réparation d'après un système qui est encore à peu près celui que l'on suit aujourd'hui.

» L'idée de faire une nécropole de ces carrières est due à M. Lenoir, lieutenant général de police ; ce fut lui qui en provoqua la mesure, en demandant la suppression de l'église des Innocents et l'exhumation de son cimetière, dont les cadavres envoyaient des miasmes mortels aux habitants de

ce quartier. On comprend, en effet, les odeurs fétides que devait dégager ce cimetière, qui contenait les dépouilles de millions d'individus, et que Philippe-Auguste avait déjà eu l'intention d'entourer de murs.

» En 1780, c'est-à-dire après deux ou trois cents ans de réclamations, — car, dès 1554, des médecins de la Faculté avaient demandé la suppression du cloaque; — en 1780, on songea à faire droit à cette requête séculaire, *considérant que le nombre des corps, excédant toute mesure et ne pouvant se calculer, avait exhaussé le sol de plus de huit pieds au-dessus des rues et des habitations voisines.*

» La quantité des corps déposés annuellement était, en effet, si effrayante, que le dernier fossoyeur, François Poutrain, en avait déposé, pour son seul compte, plus de quatre-vingt-dix mille!

» On s'attendrit pendant cinq ans encore sur les malheurs qu'occasionnait cette pourriture, et, le 9 novembre 1785, le conseil d'État prononça enfin la suppression du cimetière des Innocents.

» Les anciennes carrières situées sous la plaine de Montsouris, au lieu de la Tombe-Issoire ou Isouar, — ainsi appelé du nom d'un fameux brigand qui régnait dans les environs, — semblèrent, par leur proximité de la ville, leur étendue, leur silence mystérieux, un endroit favorable pour l'établissement d'un cimetière souterrain.

» Cette opération eut lieu en trois époques différentes; du mois de septembre 1785 au mois de mai 1786, — du mois de décembre 1786 au mois de février 1787, — et du mois d'août 1787 au mois de janvier 1788.

» C'est donc à une mesure de salubrité qu'on doit l'établissement de cette merveilleuse ville souterraine qu'on appelle les *catacombes*, élevée à la mémoire des ancêtres :

Memoriæ majorum!

» En sortant de là, ma compagne et moi, nous avons béni le soleil comme des Indiens.

» Je regardai le visage de cette belle personne : il me paraissait impossible qu'une émotion quelconque ne se trahît pas au sortir de cet intérieur des tombeaux... Rien! absolument rien! le front avait toute sa splendeur; l'œil,

toute sa sérénité. La bouche seule exprimait quelque chose; un certain pli qui n'était pas coutumier, une contraction de la lèvre inférieure décelait clairement cette pensée :

« — Pouah! c'est très-laid, ce que nous avons vu là, et je ne comprends pas que des amoureux aient choisi un pareil autel pour leur sacrifice!... »

Tel est le rapport de Paul Bocage, rapport fidèle, j'en mettrais ma main au feu, — Paul Bocage ayant des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

Maintenant qu'on connaît le décor, nous allons faire mouvoir les personnages.

CXXIV

Où M. Jackal commence à comprendre que c'est lui qui se trompe, et que l'empereur n'est pas mort.

L'aspect de ces lieux n'avait pas été sans faire éprouver à M. Jackal une certaine sensation nerveuse dont il n'avait pas été le maître.

M. Jackal était brave, nous l'avons dit, et, dans plus d'une circonstance, le lecteur a déjà pu apprécier sa bravoure; seulement, il y a certaines conditions de localités, de ténèbres, d'atmosphère, qui font passer un frisson dans le cœur des plus courageux.

Le frisson passa dans le cœur de M. Jackal; mais c'était un homme qui mettait dans l'exercice de son état cet amour-propre d'exécution et cet orgueil de réussite qui font, d'un métier, un art. Puis M. Jackal était curieux : il voulait absolument savoir quels étaient ces hommes qui se réunissaient à cent pieds sous terre pour crier : « Vive l'empereur! »

Cependant, comme M. Jackal ne poussait pas le courage jusqu'à la témérité, il acheva de prendre toutes les précautions nécessaires à sa sûreté, gagna un enfoncement qui paraissait lui offrir un abri encore plus sûr que l'ombre de ce pilier derrière lequel il s'était blotti d'abord, fit jouer, à tout hasard, dans sa gaine le poignard qu'il portait toujours sur lui, et, voyant, au geste de l'orateur, qu'il allait parler, et, aux gestes des spectateurs, qu'ils allaient écouter, il ouvrit ses oreilles et ses yeux aussi grands qu'il les pouvait ouvrir.

Des *chut!* prolongés se firent entendre, et l'orateur commença d'une voix grave et sonore, qui fit que, dès les premières paroles, M. Jackal comprit qu'il ne perdrait pas un mot de son discours.

— Frères, dit-il, je viens vous rendre compte de mon voyage à Vienne...

— A Vienne! murmura M. Jackal; à Vienne en Autriche ou en Dauphiné?

— Je suis arrivé la nuit dernière, continua l'orateur, et c'est pour vous communiquer une nouvelle de la plus haute importance que je vous ai fait convoquer pour ce soir, par le ministère de notre chef, à une assemblée extraordinaire...

— Une assemblée extraordinaire! fit M. Jackal. En effet, l'assemblée que j'ai sous les yeux ne ressemble à aucune de celle que j'ai vues jusqu'à présent.

— Deux hommes dont il suffit de prononcer les noms pour éveiller en vous des souvenirs de gloire et de dévouement, M. le général Lebastard de Prémont et M. Sarranti, sont arrivés à Vienne il y a deux mois...

— Voyons, voyons un peu, dit M. Jackal; il me semble que je connais aussi ces deux noms-là, moi! Sarranti, Lebastard de Prémont... Ah! oui, Sarranti! il est revenu des Grandes-Indes... Si l'honnête M. Gérard n'est pas mort, il va être bien heureux d'apprendre des nouvelles de l'assassin de ses neveux! Diable! ceci devient intéressant.

Et, au risque de se trahir par le bruit de l'aspiration, M. Jackal se fourra dans le nez une énorme prise de tabac.

L'orateur continuait; mais, tout en se livrant à sa voluptueuse occupation, M. Jackal ne perdait pas un mot de ce qu'il disait.

— Ils ont tous deux traversé les mers pour venir nous aider dans nos projets. Le général Lebastard de Prémont met à la

disposition de la cause toute sa fortune, c'est-à-dire des millions, et M. Sarranti, investi de toute la confiance du roi de Rome, est chargé par lui d'organiser sa fuite...

Un murmure de joie circula dans l'assemblée.

— Oh ! oh ! fit M. Jackal, écoutons ! écoutons !

— Or, voici ce qui a été arrêté, et ce dont je suis chargé de donner communication à la vente suprême...

— Ah ! dit M. Jackal, — qui ne pouvait s'empêcher de faire, ne fût-ce que pour lui-même, de l'esprit à sa manière, — je m'explique maintenant pourquoi il fait si noir : nous sommes en pleine charbonnerie ! Je croyais cette mine éventée depuis l'affaire des sergents de La Rochelle... Suivons le filon !

— Notre projet, continua l'orateur, est d'enlever le prince, de l'amener à Paris, de combiner son arrivée avec une émeute, de jeter tout à coup par les places et par les carrefours son nom, si puissamment populaire, et, à l'aide de ce nom, de soulever tous les cœurs restés fidèles à la vieille gloire française.

— Ouf ! dit M. Jackal, ces gens n'étaient donc pas si fous que je le croyais quand ils criaient : « Vive l'empereur ! »

— Le prince, vous le savez, demeure dans le château de Schœnbrünn, où il est exposé à toute sorte de vexations de la part de la police autrichienne...

Un murmure d'indignation parcourut l'assemblée.

— Bon ! fit M. Jackal, voilà qu'ils injurient la police de M. de Metternich, à présent ! Mais ces gens-là ne respectent rien !

— Il habite la partie droite du château, appelée l'aile de Meidling. Toute approche nocturne est expressément défendue, empêchée d'ailleurs : une sentinelle est placée au-dessous des fenêtres du duc, non pas pour faire honneur au fils de Napoléon, mais pour garder le prisonnier de l'Autriche...

Quelque chose comme un rugissement de colère s'éleva du groupe des soixante conspirateurs.

— De ce côté, il était, par conséquent, impossible de parvenir auprès de lui. Vous connaissez, mes frères, toutes nos tentatives infructueuses jusqu'aujourd'hui. Il a donc fallu, en quelque sorte, que l'ombre de notre grand empereur planât au-dessus de cette prison pour nous ouvrir les portes du cachot de son fils...

De bruyantes approbations éclaterent.
L'orateur fit signe d'écouter.
— Chut! silence! répéta-t-on de tous côtés.
— C'est donc muni d'un plan conçu et tracé par l'empereur lui-même que M. Sarranti a pu pénétrer jusqu'à l'héritier du grand homme. Or, après avoir cherché, pendant près d'un mois, tous les moyens de fuite, on s'est arrêté à celui-ci. Le duc a la permission de se promener chaque jour à cheval deux ou trois heures; il lui est arrivé quelquefois de ne rentrer qu'à la nuit. Il a décidé avec M. Sarranti qu'il sortirait une après-midi pour faire sa promenade ordinaire et que, cette fois, au lieu de rentrer, il viendrait rejoindre M. Lebastard de Prémont, qui l'attendrait, avec des voitures, des chevaux et vingt hommes bien armés, au pied du mont Vert. Des relais seront préparés sur toute la route pour l'envoyé de Rundjet-Sing; l'or donnera des ailes aux chevaux. Le jour de la fuite est soumis à la volonté de la vente supréme. M. Lebastard de Prémont recevra l'avis, et le fera passer au duc; la veille du jour de la fuite, M. Sarranti partira, afin de précéder le prince à Paris d'au moins vingt-quatre heures. La présence de M. Sarranti sera donc le signal d'un soulèvement à Paris et dans les principales villes de France, parmi le peuple et dans l'armée. Voici de quelle façon le signal doit être transmis au prince...
— Oh! mais, murmura M. Jackal, si préoccupé, qu'il ne songeait même plus à tirer sa tabatière, voilà qui devient de plus en plus intéressant!
— Écoutez! écoutez! firent les conspirateurs.
L'orateur continua :
— Entre la porte grillée de Meidling et le mont Vert, est une villa qui porte, inscrit à son fronton, le mot grec Χαῖρε. Il est convenu que, le jour où la dernière lettre de ce mot manquera, sera le jour de la fuite. Une fois le premier relais franchi, il n'y aura plus à s'inquiéter de rien : des relais sont établis sur toute la route, depuis Baumgarten jusqu'à la frontière. N'ayons donc nulle inquiétude de ce côté; seulement, prenons un parti au plus vite. Encore quelques mois, et le royal enfant aura peut-être perdu les forces nécessaires pour accomplir ce projet : quoique jouissant, à cette heure, d'une excellente santé, il porte sur son front les traces du martyre qu'il subit depuis tant d'années!

Les conspirateurs parurent redoubler d'attention ; quant à M. Jackal, il ne respirait pas.

— Dans un des carrefours de ces souterrains, continua l'orateur, est réunie une vente centrale. Je vous prie de déléguer, séance tenante, un député auprès d'elle, afin de l'instruire de nos projets. Un jour, une heure, une minute de retard peut tout faire avorter ! Avant huit jours, selon toute probabilité, M. Sarranti sera à Paris. Veuillez donc prendre une décision rapide : l'avenir de la France, celui du monde, dépendent de cette décision, puisque chacun de nous représente une vente, et que chaque vente représente des milliers d'hommes.

Tous les membres de l'assemblée se pressèrent autour de l'orateur, comme des officiers qui s'avancent à l'ordre.

— Diable ! diable ! fit M. Jackal, mais c'est donc une mine de charbon que ces catacombes ? J'avoue que j'aimerais à ouïr ce qui va se débiter dans la vente centrale ; mais comment faire ?

M. Jackal jeta un regard autour de lui.

— Le pays est vaste, sinon aéré... Ma foi ! ils ont choisi là un joli petit endroit, bien tranquille, bien retiré ! Et moi qui les traitais de fous !... Ah ! l'on se rassied : ils ont pris un parti, à ce qu'il me semble.

Et M. Jackal prêta une attention tellement profonde, qu'il paraissait aussi immobile que le pilier de granit auquel il était appuyé.

Celui qui avait parlé le premier, celui que M. Jackal n'avait pas entendu, et qui, assis sur une pierre élevée, semblait le président du groupe que le hasard avait placé sous les yeux de l'inspecteur de police, celui-là seul resta debout, et, faisant signe à l'orateur — qui s'était rassis avec les autres — de venir à lui, il lui dit à demi-voix quelques mots qu'à son grand regret M. Jackal ne put entendre. Mais le mouvement qui s'exécuta aussitôt dans l'assemblée lui fit comprendre le sens de ces paroles.

En effet, l'orateur, après avoir remercié ses frères par un signe de tête, — ce qui prouvait qu'on venait de lui accorder quelque chose d'important, — l'orateur prit une torche, et se dirigea vers une espèce de grotte où il ne tarda pas à disparaître, au désespoir croissant de M. Jackal.

Toutefois, ce départ était bien facile à expliquer, et M. Jackal connaissait trop bien la charbonnerie pour ne pas comprendre que l'orateur venait d'être nommé député auprès de la vente centrale.

Mais, comme nos lecteurs ne sont peut-être pas aussi bien renseignés que M. Jackal, qu'ils nous permettent de leur dire, en quelques mots, quelle était l'organisation de la charbonnerie.

Les républicains du royaume de Naples, sous le règne de Murat, animés d'une haine égale contre les Français et contre Ferdinand, s'étaient réfugiés dans les gorges profondes des Abruzzes, et avaient formé une alliance sous le nom de *carbonari*.

En 1819, le carbonarisme italien prit un grand développement, par ses affiliations avec les patriotes de France. Cet accroissement éveilla l'attention et les soupçons du gouvernement de la Restauration.

Un fait surtout l'étonna.

Le carbonaro Querini fut poursuivi criminellement pour tentative d'homicide : dans l'instruction, on découvrit qu'il n'avait fait qu'exécuter un jugement de *alta vendeta* en frappant un carbonaro accusé d'avoir révélé le secret de l'association.

Informé de ce fait par les magistrats, le ministre de la justice avait fait arrêter le cours des poursuites.

« Une enquête et des mesures trop sévères, écrivait-il, décèleraient une crainte que de pareilles sociétés ne peuvent inspirer, sous une forme de gouvernement où les droits du peuple sont reconnus et assurés. »

Le ministre dissimulait sa propre pensée : la charbonnerie, au contraire, était alors l'objet des plus opiniâtres investigations ; mais il craignait que des poursuites exécutées avec trop d'éclat ne fussent un avis, aux nombreuses ventes de Paris et des départements, de se tenir plus que jamais sur leurs gardes.

Le berceau de la charbonnerie française était un café de la rue Copeau ; et ses fondateurs étaient Joubert et Durier, qui, après l'avortement du complot du 19 août 1820, — à la suite duquel M. Sarranti avait quitté la France, — avaient, de leur côté, été chercher en Italie un refuge contre la

police de la Restauration. Reçus alors carbonari, durant leur séjour à Naples, ils avaient, à leur retour, fait connaître à plusieurs de leurs amis l'organisation de la charbonnerie napolitaine.

Dans une réunion qui se tint rue Copeau, au coin de la rue de la Clef, chez un étudiant en médecine nommé Buchez, et à laquelle assistaient M. Rouen aîné, avocat, les étudiants en droit Limperani, Guinard, Sautelet et Cariol, l'étudiant en médecine Sigond, et les deux employés Bazard et Flottard, — dans cette réunion, disons-nous, Durier communiqua les statuts et règlements de la charbonnerie.

Les dix jeunes gens réunis ce jour-là convinrent de rallier tous les membres épars des diverses conjurations formées jusque-là, et de les soumettre à une même direction, en constituant une société française de carbonari.

Trois d'entre eux : Bazard, — le grand organisateur de cette société, — Buchez et Flottard, se chargèrent d'introduire, dans les règlements de la charbonnerie italienne, les dernières modifications que nécessitaient les mœurs du pays où elle était importée.

On se mit sur-le-champ à l'œuvre, et voici quelles furent les principales dispositions des statuts de la charbonnerie en France :

La société entière se composait de trois ventes : la haute vente, la vente centrale, la vente particulière. — La haute vente, autorité suprême, absolue, souveraine, invisible, inconnue, était unique; le nombre des ventes centrales et particulières était illimité.

Chaque réunion de vingt carbonari formait une vente particulière.

Trois ventes particulières se trouvaient donc réunies sous les yeux de M. Jackal.

Chacune de ces ventes isolées élisait dans son sein un président, un censeur, un secrétaire-caissier recevant les cotisations, et un député.

Le but de toute vente particulière était le renversement de la monarchie, — but commun et en vue duquel la charbonnerie avait été fondée. On s'occupait peu de reconstruire, de reconstituer : chasser les jésuites, chasser le roi, briser le joug, voilà où voulait atteindre d'abord tout carbonaro, quel-

que sympathie qu'il eût pour telle ou telle forme de gouvernement.

Bonapartistes, orléanistes, républicains, se trouvaient donc confondus, et, si M. Jackal avait eu les cent yeux d'Argus, il eût vu, sans doute, rayonner au fond des catacombes, dans quelque angle opposé à celui des bonapartistes, les torches des orléanistes et des républicains.

Chaque vente particulière, comme nous l'avons dit, avait un député.

La vente centrale, de même que la vente particulière, se composait de vingt membres, lesquels membres n'étaient autres que les vingt députés élus par vingt ventes particulières.

La vente centrale était organisée comme la vente particulière : à son tour, elle élisait un président, un censeur et un député.

Le député de cette vente était délégué près de la haute vente, laquelle se composait de toutes les notabilités militaires et parlementaires de l'époque; elle ne formait pas de réunion, et le député de la vente centrale n'était jamais délégué qu'auprès d'un de ses membres.

Aussi les affiliés eux-mêmes ne savaient-ils à peu près aucun des noms des membres de la vente suprême, et à peine, aujourd'hui, est-on certain d'en connaître la moitié.

Les principaux étaient : la Fayette, Voyer-d'Argenson, Laffitte, Manuel, Buonarotti, Dupont (de l'Eure), de Schonen, Mérilhou, Barthe, Teste, Baptiste Rouer, Bonnevilliers, les deux Scheffer, Bazard, Cauchois-Lemaire, de Corcelles, Jacques Kœchlin, etc. etc.

Finissons en répétant que les éléments dont se composait le carbonarisme étaient loin d'appartenir aux mêmes doctrines politiques, et que bourgeois, étudiants, artistes, militaires, avocats, quoique marchant dans des voies différentes, étaient dirigés par la même cause, c'est-à-dire par une haine ardente contre les Bourbons de la branche aînée.

Au reste, nous tâcherons de les montrer à l'œuvre.

Et maintenant que nos lecteurs savent aussi bien que M. Jackal que l'orateur vient d'être délégué à la vente centrale comme député, reprenons notre récit.

Après le départ du député, ce fut un brouhaha effroyable; chacun des membres voulut parler sans attendre son tour;

les uns, cherchant à se faire entendre, poussaient des cris féroces; les autres agitaient leurs torches comme si elles eussent été des sabres et des épées; enfin, ce fut une confusion terrible, et les rayons des torches agitées, en se dirigeant en mille sens divers, devinrent l'image des pensées confuses et divergentes de tous les membres de cette mystérieuse assemblée.

— Oh! oh! murmura M. Jackal, on dirait qu'ils sont déjà à la tête du gouvernement : ils ne s'entendent plus.

Au bout d'une demi-heure de ce tumulte, on vit, au fond de la grotte, derrière le président, sourdre la lumière d'une torche, et l'orateur ou plutôt le député à la vente centrale reparut.

Il ne prononça qu'un mot; mais ce mot, comme le *quos ego* de Neptune, suffit pour rendre le calme aux flots tumultueux.

— Convenu! dit-il.

Tout le monde applaudit, et trois fois fut poussé de nouveau ce cri de « Vive l'Empereur! » que M. Jackal avait entendu dès son entrée dans les catacombes.

Puis la séance fut levée.

Alors, tous les conspirateurs, les uns après les autres, montèrent sur la pierre qui avait servi de fauteuil au président, et s'enfoncèrent dans la grotte où nous avons vu entrer l'orateur.

Cinq minutes après, le silence et l'obscurité de la mort régnaient seuls sous ces épaisses voûtes.

— Je crois que je n'ai plus rien à faire ici, dit M. Jackal, que ce silence et cette obscurité ne remplissaient pas précisément d'enjouement. Remontons sur la terre ferme; il ne serait pas de bon goût de faire attendre plus longtemps notre féal Gibassier.

Et M. Jackal, s'assurant qu'il était bien seul, alluma son rat-de-cave, et se dirigea vers cette gerçure du puits qui était venue si inopinément trahir, aux yeux exercés du chef de police, ce rassemblement séditieux, composé d'hommes qu'il croyait évaporés, volatilisés, évanouis.

— Eh! fit M. Jackal, sommes-nous toujours là-haut?

— Ah! c'est vous, monsieur Jackal, s'écria Longue-Avoine; nous commencions à être inquiets.

— Merci, prudent Ulysse! dit M. Jackal. La corde est-elle solide ?

— Oui, oui, répondirent en chœur les voix des cinq ou six agents qui gardaient l'entrée du puits.

— Alors, enlevez! dit M. Jackal, qui, pendant ce temps, avait passé le porte-mousqueton dans l'anneau de sa ceinture.

Aussitôt ce dernier mot prononcé, M. Jackal se sentit enlever de terre avec une force et une volonté qui indiquaient à la fois et le désir que les argousins avaient de ramener leur chef à eux, et le désir qu'ils avaient de l'y ramener sans accident.

– Ah! il était temps! dit M. Jackal en remettant le pied sur le pavé de Sa Majesté Charles X; un quart d'heure plus tard, j'étais rongé par les rats qui émaillent ce charmant endroit.

Les argousins s'empressèrent autour de M. Jackal.

— C'est bien, c'est bien, dit celui-ci; je suis sensible à votre empressement, mes amis; mais nous n'avons pas de temps à perdre. Où est Gibassier?

— A l'Hôtel-Dieu, avec Carmagnole, qui est chargé de ne pas le perdre de vue.

— Bien, dit M. Jackal. Reporte la corde chez toi, Longue-Avoine. Referme avec soin la porte du puits, Maldaplomb. Et vous autres, en marche, s'il vous plaît!... Dans une demi-heure, rendez-vous, tout le monde, à la préfecture.

Et la petite troupe se mit silencieusement en chemin par la rue des Postes et la rue Saint-Jacques, se dirigeant vers l'Hôtel-Dieu.

On arriva sur le seuil de l'hôpital juste au moment où M. Jackal, aspirant bruyamment une prise de tabac, se livrait à ces réflexions humoristiques :

— Quand je pense que, si, moi, Jackal, il ne me plaisait pas d'y mettre bon ordre, nous aurions probablement l'Empire la semaine prochaine... Et ces idiots de jésuites qui se croient maîtres absolus du royaume! Et cet honnête homme de roi qui chasse sur la terre, tandis qu'on est en train de le chasser dessous!

Pendant ce temps, la porte de l'Hôtel-Dieu s'était ouverte au bruit de la sonnette tirée par un des agents.

— C'est bien, dit M. Jackal en abaissant ses lunettes sur son nez; allez m'attendre à la préfecture.

Et le chef de la police de sûreté entra dans l'hôpital, dont la porte se referma lourdement derrière lui.

Quatre heures sonnaient à Notre-Dame.

CXXV

Où il est prouvé que la fortune vient encore en dormant.

Au fond d'un des grands dortoirs de l'Hôtel-Dieu, à côté de la petite chambre de la sœur de garde, dans un cabinet faisant pendant à cette chambre, et servant de succursale à l'infirmerie, reposait, depuis deux heures à peu près, ce forçat blasé que nous avons présenté à nos lecteurs sous le nom de Gibassier.

Ses blessures pansées, — et, hâtons-nous de le dire pour rassurer nos lecteurs, ces blessures n'étaient pas dangereuses, — il s'était endormi, écrasé par la fatigue, et cédant à ce besoin de sommeil que l'homme éprouve à la suite d'une certaine quantité de sang perdu.

Toutefois, son front était loin d'exprimer cette quiétude et cette sérénité qui sont les anges gardiens du sommeil des honnêtes gens Il était facile de lire sur le visage de Gibassier les effets d'une lutte intérieure; le souci de son avenir était écrit en lettres majuscules sur son front haut, vaste, lumineux, et dont les proportions eussent déconcerté les naturalistes et les phrénologues.

Couvrez le visage d'un masque pour en cacher l'expression bassement cupide, et ce front pourra appartenir à un Gœthe ou à un Cuvier inconnu.

Il était tourné de face, par rapport à la porte d'entrée, et de dos, par rapport au compagnon qui, assis dans l'angle de la chambre et dans la ruelle du lit, faisait la lecture dans

un livre relié en veau, et semblait marmotter des prières pour le salut éternel, ou, du moins, pour le repos momentané du forçat endormi.

Ce n'étaient cependant pas des prières que murmurait ce garde-malade, qui n'était autre — nos lecteurs sans doute l'ont déjà reconnu — que le méridional Carmagnole.

M. Jackal, on se le rappelle, avait recommandé tout particulièrement Gibassier, et Carmagnole, chargé de sa garde, l'avait, il faut lui rendre justice, veillé avant son sommeil, et même depuis qu'il dormait, avec la tendresse dévouée d'un frère, ou avec la sollicitude non moins attentive d'un garde du commerce.

Cette surveillance n'avait pas, au reste, été difficile à exercer, puisque Gibassier dormait déjà depuis près de deux heures, et paraissait devoir dormir encore pendant un certain temps; c'était même, sans doute, contre les probabilités d'un long sommeil du prisonnier que Carmagnole avait tiré de sa poche un petit volume à tranche rouge, relié en veau, et intitulé *les Sept Merveilles de l'Amour*.

Nous ignorons ce que pouvait contenir ce livre, écrit en langue provençale; disons cependant qu'il semblait faire sur le poétique Carmagnole une agréable impression : sa lèvre inférieure pendait comme celle d'un satyre; son œil étincelait de désirs, et son visage, du crâne au menton, rayonnait de félicité.

En ce moment, la sœur de garde entr'ouvrit la porte du cabinet, passa doucement la tête, regarda son malade avec une expression de charité toute chrétienne, et se retira en voyant que Gibassier dormait encore.

Quelque minutieuse précaution qu'eût prise la bonne religieuse, le bruit qu'elle fit en refermant la porte réveilla Gibassier, qui avait le sommeil du lièvre; il ouvrit l'œil gauche, et regarda d'abord du côté droit; puis, enfin, il ouvrit l'œil droit, et regarda du côté gauche.

Alors, se croyant seul :

— Ouf! dit-il en se frottant les yeux, et en se mettant sur son séant, j'étais en train de rêver que j'étais écrasé par la roue de la Fortune... Que peut signifier ce rêve?

— Je vais vous le dire, maître Gibassier, répondit derrière lui Carmagnole.

Gibassier se retourna vivement, et aperçut le Provençal

— Ah! dit-il, je crois, autant que me permet de me le rappeler le trouble de mes idées, que j'ai eu le plaisir de faire route, cette nuit, en compagnie de Votre Excellence.

— Justement, reprit Carmagnole avec un accent qui ne laissait aucun doute sur son origine.

— C'est à un compatriote que j'ai l'honneur de parler? demanda Gibassier.

— Je croyais que Votre Seigneurie était du Nord, repartit Carmagnole.

— Oh! dit philosophiquement Gibassier, la patrie n'est-elle pas le coin de terre où sont nos amis? Je suis du Nord, c'est vrai; mais mon pays de prédilection, c'est le Midi. Toulon est, en réalité, ma patrie adoptive.

— Et pourquoi donc l'avez-vous quitté, alors?

— Que voulez-vous! reprit Gibassier avec mélancolie, c'est toujours la vieille histoire de l'Enfant prodigue! J'ai voulu revoir le monde, jouir de la vie; en un mot, me donner quelques mois de récréation.

— Votre début, cependant, ne me semble pas des plus récréatifs.

— J'ai été victime de ma loyauté!... j'ai cru à l'amitié; on ne m'y reprendra plus!... Mais vous prétendiez tout à l'heure m'expliquer mon songe; seriez-vous parent ou allié de quelque magicienne?

— Non; mais des études sérieuses que j'ai faites moi-même avec un académicien de Montmartre, qui s'est fort occupé de chiromancie, géomancie et autres sciences exactes, — une disposition naturelle au sommeil somnambulique, et un tempérament nerveux, m'ont mis à même d'expliquer les songes.

— Alors, parlez, cher ami, et expliquez-moi le mien. Je voyais la Fortune venir à moi avec une telle rapidité, que je ne pus me ranger. En me heurtant, elle me renversa, et elle allait me passer sur le corps et m'écraser, quand la bonne sœur Sainte-Barnabée ouvrit la porte et me réveilla.
— Qu'est-ce que cela signifie?

— Rien de plus simple, dit Carmagnole, et un enfant expliquerait la chose aussi bien que moi. Cela signifie purement et simplement qu'à partir d'aujourd'hui votre fortune va devenir écrasante.

— Oh! oh! fit Gibassier, dois-je vous croire?

— Comme le Pharaon crut Joseph, comme l'impératrice Joséphine crut mademoiselle Lenormand.

— Mais, s'il en est ainsi, dit Gibassier, permettez-moi de vous offrir une part dans les bénéfices.

— Ce n'est pas de refus, dit Carmagnole

— Eh bien! quand commençons-nous à partager?

— Quand la Fortune vous prouvera que j'ai raison.

— Mais quand me prouvera-t-elle cela?

— Demain, ce soir, dans une heure peut-être; qui sait?

— Pourquoi pas tout de suite, cher ami? et, si la Fortune est à notre disposition, nous serions bien fous de perdre une heure!

— Ne la perdons pas, alors.

— Bon! et qu'y a-t-il à faire?

— Appelez la Fortune, et vous allez la voir entrer.

— Vraiment?

— Parole d'honneur.

— Elle est donc là?

— C'est-à-dire qu'elle est à la porte.

— Ah! mon cher monsieur, je suis si moulu de ma chute, que je ne saurais aller lui ouvrir moi-même; rendez-moi le service d'y aller pour moi.

— Volontiers.

Et Carmagnole, se levant avec le plus grand sérieux, quitta sa place, remit dans sa poche *les Sept Merveilles de l'Amour*, et, entr'ouvrant la porte par laquelle la sœur de charité a ait passé sa tête, prononça quelques mots que Gibassier n'entendit point, et prit pour des paroles cabalistiques.

Après quoi, Carmagnole rentra gravement dans la chambre.

— Eh bien? demanda Gibassier.

— C'est fait, Votre Honneur, répondit Carmagnole en reprenant sa place.

— La Fortune est convoquée?

— Elle va venir en personne.

— Oh! que je regrette donc de ne pouvoir aller au-devant d'elle!

— La Fortune est sans façon, et il est inutile de se déranger pour elle.

— De sorte que nous allons l'attendre... patiemment, dit Gibassier, qui, voyant le sérieux de Carmagnole, com-

mençait à croire que son interlocuteur sortait de la fantaisie.

— Vous ne l'attendrez pas longtemps : je reconnais son pas.

— Oh! oh! il me semble qu'elle a des bottes fortes!

— C'est qu'elle a du chemin à faire pour venir jusqu'à vous...

La porte s'ouvrit sur ces derniers mots de Carmagnole, et Gibassier vit entrer M. Jackal en costume de voyage, c'est-à-dire vêtu d'une polonaise et chaussé de bottes fourrées.

Gibassier regarda Carmagnole d'un air qui voulait dire : « Ah! c'est cela que tu appelles la Fortune, toi? »

Carmagnole comprit, car il répondit avec un aplomb qui commença à faire douter Gibassier :

— La Fortune même!

M. Jackal fit signe à Carmagnole de se retirer, et Carmagnole, obéissant à ce signe, opéra sa retraite, après avoir lancé un coup d'œil affectueux à son associé.

Une fois seul avec Gibassier, M. Jackal regarda autour de lui pour s'assurer s'il n'y avait pas dans la chambre d'autre habitant que Gibassier, et, prenant une chaise, il vint s'asseoir au chevet du lit du malade, et entama la conversation en ces termes :

— Vous vous attendiez sans doute à ma visite, cher monsieur Gibassier?

— Le nier serait mentir effrontément, mon bon monsieur Jackal; d'ailleurs, vous me l'aviez promise, et, quand vous promettez une chose, je sais que vous ne l'oubliez pas.

— Oublier un ami serait un crime, répondit sentencieusement M. Jackal.

Gibassier ne répondit point, mais s'inclina en signe d'assentiment.

Il était évident qu'il redoutait M. Jackal et se tenait sur la défensive.

De son côté, M. Jackal avait cet air paterne qu'il savait si bien prendre lorsqu'il s'agissait de confesser ou d'enjôler ce qu'il appelait une pratique.

Ce fut M. Jackal qui prit le premier la parole.

— Comment vous trouvez-vous depuis que nous ne nous sommes vus?

— Assez mal; merci.

— N'aurait-on pas eu pour vous tous les soins que j'avais recommandés ?

— Au contraire : je n'ai qu'à me louer de tout ce qui m'entoure, et de vous le premier, mon bon monsieur Jackal.

— Et, ayant à vous louer de tout ce qui vous entoure, vous trouvant dans un bon cabinet bien sec, dans un bon lit bien chaud, — et, cela, en sortant du fond d'un puits humide et malsain, — vous avez l'ingratitude d'accuser la fortune !

— Nous y voilà, dit Gibassier.

— Ah ! mon cher monsieur Gibassier, continua le chef de police, que faut-il donc faire pour vous prouver qu'on est votre ami ?

— Monsieur Jackal, répondit Gibassier, je serais indigne de l'intérêt que vous me témoignez si je ne vous donnais pas à l'instant même l'explication de mes paroles.

— Donnez-la-moi donc, dit M. Jackal en prenant avec bruit et volupté une énorme prise de tabac. J'écoute.

— Quand j'ai dit que je me trouvais mal, je savais parfaitement ce que disais.

— Communiquez-moi votre pensée.

— Je me trouve bien pour l'heure présente, mon bon monsieur Jackal.

— Alors, que vous faut-il de plus ?

— J'aimerais à avoir un peu de sécurité pour l'avenir.

— Eh ! mon cher Gibassier, qui est sûr de l'avenir ? La seconde qui vient de s'écouler ne nous appartient plus ; celle qui va venir ne nous appartient pas encore.

— Eh bien, c'est cette seconde qui va venir dont je suis inquiet, je ne vous le cacherai pas.

— Et que craignez-vous ?

— Je trouve l'endroit où je suis délicieux... Relativement à l'endroit d'où je sors, c'est un paradis terrestre ! mais vous connaissez mon caractère capricieux...

— Dites blasé, Gibassier.

— Blasé, si vous voulez.

— Si bien que je sois ici, je ne pourrai pas plus tôt me bouger, que l'envie me prendra d'en sortir.

— Eh bien ?

— Eh bien, je crains, au moment où me prendra cette fantaisie, de trouver quelque obstacle inattendu qui me

forcera de rester ici, — ou quelque volonté brutale qui me contraindra d'aller tout autre part que ne serait mon intention.

— Je pourrais vous répondre que, puisque vous vous trouvez bien ici, le mieux serait d'y rester; mais je connais votre humeur changeante, et je ne veux pas disputer de vos goûts. Je préfère donc vous répondre franchement.

— Oh! mon bon monsieur Jackal, vous n'avez pas idée avec quel intérêt je vous écoute!

— Alors, laissez-moi vous dire une chose : c'est que vous êtes libre, cher monsieur Gibassier.

— Hein? fit Gibassier en se soulevant sur son coude.

— Libre comme l'oiseau dans l'air, libre comme le poisson dans l'eau, libre comme l'homme marié quand sa femme est morte!

— Monsieur Jackal!

— Libre comme le vent, comme le nuage, comme tout ce qui est libre, enfin!

Gibassier secoua la tête.

— Comment! dit M. Jackal, vous n'êtes pas encore content?... Ah! par ma foi, vous êtes difficile, alors!

— Je suis libre? je suis libre? répéta Gibassier.

— Vous êtes libre.

— J'entends bien; mais...

— Mais quoi?

— A quelles conditions, mon bon monsieur Jackal?

— A quelles conditions?

— Oui.

— Des conditions, à vous, cher monsieur Gibassier!

— Pourquoi pas?

— Moi, vous rendre la liberté à vil prix!

— Le fait est que ce serait abuser de la position.

— Trafiquer de l'indépendance d'un ami de vingt ans moi, moi, Jackal, qui vous ai jusqu'ici porté tant d'intérêt, que mon intention était de ne jamais vous perdre de vue; de sorte que, quand je vous eus perdu de vue, voilà un mois, je fus désespéré! moi qui ai tout fait pour adoucir vos différentes captivités, moi qui vous ai sauvé depuis?

— Du puits, vous voulez dire, cher monsieur Jackal.

— Moi qui ai fait veiller sur vous avec une sollicitude toute fraternelle, continua l'homme de police sans s'arrêter

au coq-à-l'âne de Gibassier; moi, abuser de la position,— vous avez dit cette phrase-là, Gibassier ! — de la position d'un ami dans le malheur? Ah! Gibassier! Gibassier! vous me faites de la peine !

Et M. Jackal, tirant de sa poche un foulard rouge, le leva à la hauteur de son visage, non point pour essuyer ses larmes, dont les sources semblaient aussi taries que celles du Mançanarès, mais pour se moucher bruyamment.

Le ton larmoyant avec lequel M. Jackal avait reproché à Gibassier son ingratitude avait attendri celui-ci.

Aussi répondit-il d'une voix dolente, et avec la justesse d'intonation d'un comédien à qui l'on donne la réplique :

— Moi, douter de votre amitié, mon bon monsieur Jackal? moi, mettre en oubli les services que vous m'avez rendus?... Mais, si j'étais capable d'une pareille ingratitude, je serais un misérable sceptique sans cœur et sans entrailles! mais, alors, je renierais les choses les plus sacrées, les vertus les plus saintes! Non, Dieu merci, monsieur Jackal, elle fleurit encore dans mon sein, cette plante céleste qu'on appelle l'amitié! Ne m'accusez donc pas avant de m'avoir entendu; et, si je vous ai demandé à quelles conditions je devais recouvrer ma liberté, croyez que c'est moins par défiance de vous que par défiance de moi-même.

— Allons, essuyez vos larmes, et parlez clairement, mon cher Gibassier.

— Ah! reprit le forçat, je suis un grand pécheur, monsieur Jackal.

— Eh! mon Dieu! l'Écriture ne dit-elle pas que le plus grand saint pèche sept fois dans un jour?

— Il y a des jours où j'ai péché quatorze fois, monsieur Jackal.

— Vous ne serez canonisé qu'à moitié.

— Oh! il faudrait pour cela que je n'eusse commis que des péchés.

— Oui, vous avez commis des fautes.

— Ah! si je n'avais commis que des fautes...

— Vous êtes plus grand pécheur que je ne le supposais, Gibassier.

— Hélas!

— Seriez-vous bigame, par hasard?

— Qui est-ce qui n'est pas un peu bigame et même polygame ?

— Vous avez peut-être tué monsieur votre père et épousé madame votre mère, comme Œdipe ?

— Tout cela peut arriver par accident, monsieur Jackal, et la preuve, c'est qu'Œdipe ne se croit pas coupable pour cela, puisque M. de Voltaire lui fait dire :

Inceste, parricide, et pourtant vertueux !

— Tandis que vous, c'est tout le contraire : vous n'êtes pas vertueux, quoique vous ne soyez ni inceste ni parricide.

— Monsieur Jackal, je vous l'ai dit, c'est moins le passé qui m'inquiète que l'avenir.

— Mais d'où diable vous vient donc cette défiance de vous-même, mon cher Gibassier ?

— Eh bien, s'il faut que je vous le dise, j'ai peur d'abuser de ma liberté dès qu'elle me sera rendue.

— De quelle façon ?

— De toutes façons, monsieur Jackal.

— Mais entre autres ?

— J'ai peur d'entrer dans quelque conspiration.

— Ah ! vraiment ?... Diable ! c'est sérieux ce que vous me dites là, Gibassier.

— On ne peut plus sérieux.

— Voyons, expliquez-vous...

Et M. Jackal s'accommoda sur sa chaise de manière indiquer que la conférence allait durer un certain temps.

CXXVI

La mission de Gibassier.

— Que voulez-vous, mon bon monsieur Jackal! continua Gibassier avec un soupir, je ne suis plus d'âge à me bercer des vagues illusions de la jeunesse.

— Bon! quel âge avez-vous donc?

— J'ai près de quarante ans, mon bon monsieur Jackal; mais je saurais arranger mon visage de façon à en paraître, au besoin, cinquante ou soixante.

— Oui, je connais votre talent sous ce rapport : vous jouez agréablement les grimes... Ah! vous êtes un grand acteur, Gibassier, je sais cela, et voilà pourquoi j'ai des vues sur vous.

— Auriez-vous un engagement à me proposer, mon bon monsieur Jackal? hasarda Gibassier avec un sourire qui indiquait qu'à tort ou à raison il croyait avoir pénétré quelque chose des secrets de son interlocuteur.

— Nous parlerons de cela tout à l'heure, Gibassier. En attendant, reprenons la conversation où nous l'avons laissée, c'est-à-dire à votre âge.

— Eh bien, je disais donc que j'avais quarante ans bientôt. C'est l'âge de l'ambition chez les grandes âmes.

— Oui ; et vous êtes ambitieux?

— Je l'avoue

— Vous voudriez bien faire fortune?

— Oh! pas pour moi...

— Occuper une place dans l'État?

— Servir mon pays fut toujours mon plus ardent désir.

— Vous avez fait votre droit, Gibassier; cela conduit à tout.

— Oui, mais j'ai eu le malheur de ne pas prendre mes licences.

— C'est impardonnable de la part d'un homme qui sait son Code comme vous, c'est-à-dire sur le bout du doigt.

— Non-seulement notre Code, mon bon monsieur Jackal, mais le Code de tous les pays.

— Et quand avez-vous fait ces études ?

— Pendant les heures de loisir que m'accordait le gouvernement.

— Et le résultat de vos études ?...

— A été qu'il y avait beaucoup à réformer en France.

— Oui, la peine de mort, par exemple.

— Léopold de Toscane, un duc philosophe, l'a réformée dans ses États.

— C'est vrai, et, le lendemain, un fils a tué son père, crime qui n'était pas arrivé depuis un quart de siècle.

— Mais ce n'est pas la seule chose que j'aie étudiée.

— Oui, vous avez étudié les finances aussi.

— Spécialement. Eh bien, à mon retour, j'ai trouvé celles de la France dans un état déplorable. Avant deux ans, la dette s'élèvera à un chiffre exorbitant!

— Ah! ne m'en parlez pas, cher monsieur Gibassier.

— Non, car mon cœur se brise rien qu'en y songeant, et, cependant...

— Quoi?

— Si l'on me consultait, les caisses de l'État seraient pleines au lieu d'être vides.

— Je croyais, cher monsieur Gibassier, qu'un négociant, vous ayant confié sa caisse, l'avait trouvée, au contraire, vide au lieu de pleine.

— Mon bon monsieur Jackal, on peut être un très-mauvais caissier et être un excellent spéculateur.

— Revenons aux caisses de l'État, mon cher monsieur Gibassier.

— Eh bien, je connais un remède au mal cuisant qui vide les nôtres. Je sais comment arracher ce ver rongeur des nations qu'on appelle le Budget; je sais comment soutirer les haines amassées comme des nuages orageux au-dessus du gouvernement.

— Et ce moyen, profond Gibassier?

— Je n'ose pas trop vous le dire.

— C'est de changer le ministère, n'est-ce pas?

— Non; c'est de changer le gouvernement.

— Oh! fit M. Jackal, Sa Majesté serait bien heureuse si elle vous entendait parler ainsi!

— Oui, et, le lendemain du jour où j'aurais exprimé mon opinion avec la liberté d'un homme de conscience, on m'arrêterait nuitamment, on fouillerait ma correspondance, on plongerait dans les secrets de ma vie privée.

— Bah! fit M. Jackal.

— On le ferait, et c'est pour cela que je ne m'associerai jamais à aucun complot... Cependant...

— A aucun complot, mon cher monsieur Gibassier? dit M. Jackal en relevant ses lunettes, et en regardant fixement le forçat.

— Non... et cependant, de fameuses propositions m'ont été faites, je puis m'en vanter!

— Vous êtes plein de réticences, Gibassier.

— C'est que je voudrais que nous nous comprissions.

— Sans nous compromettre l'un l'autre, n'est-ce pas?

— Justement.

— Eh bien, mais causons; nous avons le temps... Quand je dis : nous avons le temps...

— Ah! vous êtes pressé?

— Un peu.

— Ce n'est pas moi qui vous retiens, j'espère?

— Au contraire, il n'y a que vous qui me reteniez. Ainsi donc, continuez.

— Où en étions-nous?

— Vous en étiez à votre deuxième *cependant*.

— Cependant, disais-je, j'ai peur, une fois libre...

— Une fois libre?...

— N'ayant pas une vieille habitude de la liberté...

— Vous avez peur d'abuser de la vôtre?

— Précisément... Ainsi supposez que je me laisse entraîner, — je suis un homme d'entraînement...

— Je le sais, Gibassier : tout au contraire de M. de Talleyrand, votre premier mouvement est le mauvais; mais vous y cédez.

— Eh bien, supposez donc que j'entre dans quelqu'un de

ces complots qui se trament autour du trône du vieux roi; qu'arriverait-il alors ? Je serais entre deux écueils : garder le silence, et risquer ma tête, ou dénoncer mes complices, et risquer mon honneur!

M. Jackal semblait arracher avec ses yeux chaque parole de la bouche de Gibassier.

— De sorte, lui dit-il, mon cher Gibassier, que vous persistez à douter de l'avenir?

— Ah! mon bon monsieur Jackal, insista le forçat, qui paraissait craindre d'en avoir trop dit, et revint sur ses pas, — si vous aviez pour moi un quart de l'amitié que j'ai pour vous, savez-vous ce que vous feriez ?

— Dites, Gibassier, et, si cela est en mon pouvoir, je le ferai, aussi vrai que le soleil nous éclaire!

Peut-être M. Jackal employait-il cette expression par habitude; mais le fait est que, pour le moment, le soleil éclairait les îles Sandwich.

Aussi, Gibassier tourna-t-il les yeux vers la fenêtre, et son regard fut-il une éloquente ironie : le soleil était absent juste à l'instant où M. Jackal le requérait de lui servir de témoin! Mais il fit semblant de ne pas s'en apercevoir, et eut l'air de tenir pour bonne l'invocation de l'inspecteur.

— Eh bien, dit Gibassier, si vous êtes disposé à faire quelque chose pour moi, faites-moi voyager, mon bon monsieur Jackal. Je ne serai dans mon assiette que quand je me sentirai hors de France.

— Et où voudriez-vous donc aller, cher monsieur Gibassier?

— Partout, excepté dans le Midi...

— Ah! vous détestez donc bien Toulon?

— Ou dans l'Ouest.

— Oui, à cause de Brest et de Rochefort... Allons, fixez vous-même votre itinéraire.

— J'aimerais l'Allemagne... Croiriez-vous que je ne connais pas l'Allemagne?

— Ce qui fait qu'on ne vous y connaît pas non plus. Je conçois l'avantage que vous trouveriez à voyager dans pays vierge.

— Oui, on explore

— Voilà!

— Je me fais une joie d'explorer, moi... la vieille Allemagne surtout.

— L'Allemagne des châteaux ?

— Oui l'Allemagne des burgraves, l'Allemagne des sorciers, l'Allemagne de Charlemagne, *Germania mater!*

— Alors, vous seriez heureux d'avoir une mission sur les bords du Rhin ?

— Le jour où je l'obtiendrai, tous mes souhaits seront accomplis !

— Vous parlez à cœur ouvert ?

— Aussi vrai que le soleil ne nous éclaire pas, mon bon monsieur Jackal !

Cette fois, ce fut M. Jackal, à son tour, qui tourna la tête vers la fenêtre, et qui, remarquant l'absence de l'astre pris à témoin par son interlocuteur, put ajouter foi aux allégations de Gibassier.

— Je vous crois, dit M. Jackal, et je vais vous le prouver.

Gibassier écouta de toutes ses oreilles.

— Ainsi, vous dites, mon cher Gibassier, que l'objet de tous vos désirs serait une mission sur les bords du Rhin ?

— Je l'ai dit et je ne m'en dédis pas.

— Eh bien, la chose n'est pas impossible.

— Ah ! mon bon monsieur Jackal !

— Seulement, je ne vous dis pas si la mission sera en deçà ou au delà du Rhin.

— Du moment où je me trouverai sous votre protection immédiate... et, cependant, je ne vous cache pas que j'aimerais mieux...

— De la défiance, Gibassier ?

— Eh bien, non ; car, enfin, vous n'avez aucune raison de me tromper...

— Aucune ; je vous connais.

— De perdre votre temps avec moi, si vous n'aviez rien à me dire.

— Je ne perds jamais mon temps, Gibassier, et, du moment où vous me voyez en costume de voyage et prêt à partir, si je ne pars pas, c'est que je fais ou que l'on fait pour moi, pendant ce retard, quelque chose d'utile.

— A mon intention ? demanda Gibassier avec une certaine inquiétude.

— Je ne saurais dire non. J'ai un si grand faible pour

vous, mon cher Gibassier, que, depuis que je vous ai retrouvé, je ne m'occupe que d'une chose : c'est de ce que l'on peut faire de vous.

— Monsieur Jackal, on peut en faire bien des choses.

— Je le sais ; mais tout homme a une vocation. Voyons, Gibassier, vous n'êtes pas de grande taille, mais vous êtes solidement bâti.

— J'ai gagné jusqu'à dix francs par jour comme modèle.

— Eh bien, voyez ! Vous êtes, en outre, d'un tempérament sanguin, d'un caractère énergique.

— Trop ! C'est de là que viennent tous mes malheurs.

— Parce que vous vous étiez détourné de votre voie ; engagé dans une autre route, vous eussiez atteint le but.

— Je l'eusse dépassé, monsieur Jackal.

— Voyez-vous ! c'est mon avis. Permettez-moi donc de vous dire que vous êtes du bois dont on fait les grands capitaines, Gibassier, et, ce qui m'étonne depuis longtemps, c'est de ne pas vous voir suivre la carrière des armes.

— J'en suis encore plus étonné que vous, monsieur Jackal.

— Eh bien, que diriez-vous si je réparais vis-à-vis de vous les négligences de la fortune ?

— Je ne dirais rien, monsieur Jackal, tant que je ne saurais pas de quelle façon vous les réparez.

— Si je vous faisais général !

— Général ?

— Oui, général de brigade.

— Et quelle brigade aurais-je l'honneur de commander, monsieur Jackal ?

— Une brigade de sûreté, mon cher Gibassier.

— C'est-à-dire que vous me proposez tout simplement d'être mouchard ?

— Oui, tout simplement.

— De renoncer à mon individualité ?

— La patrie vous demande de lui faire ce sacrifice.

— Je ferai ce qu'exigera la patrie ; mais, de son côté, que fera-t-elle pour moi ?

— Formulez vos désirs.

— Vous me connaissez, mon cher monsieur Jackal...

— J'ai cet insigne honneur.

— Vous savez que j'ai de grands besoins.

— On y pourvoira.

— Des fantaisies démesurément coûteuses !

— On les satisfera.

— En un mot, je puis vous rendre de grands services.

— Rendez-les, mon cher Gibassier, et on les payera.

— Maintenant, laissez-moi vous dire quelques mots qui vont vous prouver ce dont je suis capable.

— Oh ! je vous crois capable de tout, général !

— Et de bien d'autres choses encore ; vous allez voir.

— J'écoute.

— De quoi dépend la grandeur et le salut d'un État ?.. De la police, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, général !

— Un pays sans police est un grand navire sans boussole et sans gouvernail.

— C'est à la fois juste et poétique, Gibassier.

— On peut donc regarder la mission de l'homme de police comme la plus sainte, la plus délicate et la plus utile à la fois de toutes les missions.

— Ce n'est pas moi qui vous dirai le contraire.

— D'où vient donc, alors, que, pour occuper cette fonction importante, pour remplir cette mission conservatrice, on chosit d'ordinaire des idiots de la plus laide espèce ? d'où vient cela ? Je vais vous le dire : c'est que la police, au lieu de s'occuper des grandes questions gouvernementales, entre dans les détails les plus infimes et se laisse aller à des préoccupations tout à fait indignes d'elle.

— Continuez, Gibassier.

— Vous dépensez plusieurs millions à rechercher les complots politiques, n'est-ce pas ? Eh bien, combien en avez-vous découvert depuis 1815 ?

— Depuis 1815, dit M. Jackal, nous en avons découvert...

— Pas un seul, interrompit Gibassier, car c'est vous qui les avez faits tous.

— C'est vrai, répondit M. Jackal, et, maintenant que vous êtes des nôtres, je n'essayerai pas de vous rien cacher.

— Conspiration Didier, affaire de police ; — conspiration Tolleron, Pleignies et Carbonneau, affaire de police ; — conspiration des quatre sergents de la Rochelle, affaire de police ! Comment en êtes-vous réduits-là ? Parce que vous n'osez aborder franchement les quatre ou cinq grands chefs de complot que vous coudoyez tous les jours dans les rues

de Paris. Vous élaguez l'arbre, et vous n'osez porter la cognée sur le tronc ; et pourquoi cela ? Parce que les malheureux agents que vous employez ont des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre ; parce que vous avez rendu leur mission déshonorante et impopulaire ; parce que vous avez ravalé le mot police en consacrant des intelligences d'élite, non pas à veiller à la sûreté de l'État, mais à arrêter des voleurs.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, Gibassier, fit M. Jackal en prenant une prise de tabac.

— Mais que vous ont-ils fait, ces malheureux voleurs ? Ne pouvez-vous donc pas les laisser travailler en paix ? Est-ce qu'ils vous tourmentent ? est-ce qu'ils se plaignent de la loi contre la presse ? est-ce qu'ils font des satires contre vous ? est-ce qu'ils crient au jésuite ?... Non ! ils vous laissent faire tranquillement votre petite politique ultrà. En avez-vous jamais trouvé un seul dans un complot ? Au lieu de leur accorder aide et protection comme à des gens paisibles et inoffensifs, — au lieu de fermer paternellement les yeux sur leurs petites frasques, vous vous acharnez à leurs trousses comme à une proie ; et vous appelez cela faire de la police ? Fi ! monsieur Jackal, c'est de la petite taquinerie mesquine et basse ; c'est l'enfance de l'art, c'est la police comme elle était faite au paradis terrestre, du temps qu'on arrêtait Adam et Ève pour une malheureuse pomme, au lieu d'appréhender au corps le serpent qui conspirait. Tenez, monsieur Jackal, pas plus tard qu'avant-hier, on a arrêté... qui ? je vous le demande : l'ange Gabriel !

— Votre ami ?... Oh !

— Cela vous indigne... ?

— On l'a donc reconnu ?

— Non pas même ; il avait faim, l'honnête garçon, et il était entré, pauvre innocent, pour demander un pain, chez un boulanger. Le boulanger était de mauvaise humeur, parce qu'il venait d'être pris en flagrant délit de vente à faux poids, et qu'il allait en avoir pour douze francs d'amende en police correctionnelle. Il refusa brutalement le pain que le pauvre affamé lui demandait. Alors, lui, prit le pain, mordit dedans, et, malgré les cris du boulanger, il l'avait dévoré avant que vos agents arrivassent : les agents

arrivèrent, et, au lieu d'arrêter le boulanger, ils arrêtèrent Gabriel.

— Oui, dit M. Jackal, je sais bien qu'il y a des vices dans notre législation ; mais, avec vos avis, on les combattra, honnête Gibassier.

— Or, pendant que vos agents se livraient à ce méchant exercice, savez-vous ce qui se passait au-dessous d'eux, à cent pieds environ ?

— On conspirait, n'est-ce pas ?

— Et savez-vous quel était le cri de ralliement de la conspiration ?

— *Vive l'empereur !* Allons, je vois bien que le Puits-qui-parle a parlé pour vous comme pour moi, Gibassier... Et quelles conséquences avez-vous tiré de ce cri ?

— Qu'avant un mois, trois semaines, quinze jours peut-être, nous jouirions d'une autre forme de gouvernement.

— Eh bien, cet aveu fait, je crois qu'il me reste peu de choses à vous dire.

— Mais, moi, il me reste à attendre vos ordres, mon maréchal, dit Gibassier en faisant le geste d'un officier qui porte la main à son chapeau devant un supérieur.

— Quand pourrez-vous vous tenir sur vos jambes ?

— Quand il le faudra, dit Gibassier.

— Je vous donne vingt-quatre heures.

— C'est plus qu'il ne me faut.

— Demain matin, vous partirez pour Kehl. Longue-Avoine vous remettra vos passe-ports. A Kehl, vous vous arrêterez à l'auberge de la Poste. Un homme, venant de Vienne, passera dans une voiture de poste : quarante-huit ans, yeux noirs, moustaches grisonnantes, cheveux coupés en brosse, taille de cinq pieds sept pouces. Il voyagera sous un nom quelconque ; son vrai nom est Sarranti. Du moment où il se sera offert à vos yeux, vous ne le perdrez plus de vue. Les moyens, c'est votre affaire. A mon retour ici, je désire savoir où il loge, ce qu'il fait, ce qu'il fera. Voilà un bon de mille écus payable rue de Jérusalem. Il y a douze mille francs pour vous si vous accomplissez ponctuellement mes instructions.

— Ah ! dit Gibassier, je savais bien, moi, que le mérite était récompensé un jour ou l'autre.

— Ce que vous dites là est d'autant plus vrai, Gibassier,

que si je connaissais un mérite plus grand que le vôtre, c'est à lui que je confierais la mission que je vous confie, à vous. Et, maintenant, mon cher Gibassier, recevez tous mes souhaits de bonne santé et d'heureuse réussite.

— Ah ! quant à ceux de bonne santé, je suis guéri. Le désir d'être utile à Sa Majesté a fait cette cure miraculeuse. Quant à ce qui est de réussir, rapportez-vous-en à moi.

En ce moment, Longue-Avoine entra et parla bas à M. Jackal.

— Vous connaissez le mot du roi Dagobert, mon cher Gibassier, reprit M. Jackal : « Il n'y a si bonne compagnie qu'il ne faille quitter ; » mais le devoir avant le plaisir, la vertu avant l'amitié. Adieu et bonne chance !

Et M. Jackal quitta rapidement Gibassier.

Arrivé sur le parvis Notre-Dame, il y trouva une berline de voyage, attelée de quatre chevaux montés par deux postillons.

— Es-tu là, Carmagnole ? dit M. Jackal en entr'ouvrant la portière de la voiture.

— Oui, monsieur Jackal.

— Alors, restes-y.

— Vous m'emmenez donc à Vienne ?

— Non, je te laisse en route.

Puis, se retournant vers Longue-Avoine :

— On a arrêté avant-hier, rue Saint-Jacques, un malheureux qui avait volé un pain ; qu'on me le mette à part : j'ai à lui parler à mon retour ; il répond au nom de l'ange Gabriel.

S'élançant alors dans la voiture, et s'établissant carrément au fond, tandis que Carmagnole se tenait modestement sur le devant :

— Route de Belgique ! dit-il au postillon qui refermait la portière, et six francs de guides !

— Eh ! entends-tu, Jolibois ? cria le postillon à son camarade ; six francs de guides !

— Mais on marchera vivement, dit M. Jackal en passant sa tête par la portière.

— On brûlera les pavés, mon prince, dit le postillon en se mettant en selle. Hourra !

Et la voiture disparut au moment où le jour paraissait.

CXXVII

Mignon.

Laissons M. Jackal et Carmagnole courir en poste sur la route d'Allemagne; mettons entre eux et nous la frontière de France, et revenons à cette maison de la rue de l'Ouest, devant laquelle nous avons vu s'arrêter, un matin, la voiture armoriée de la princesse Régina de Lamothe-Houdan.

Faisons comme elle, entrons sous la voûte de la porte cochère; mais, au lieu de nous arrêter là comme elle, montons les trois étages d'une maison nouvellement bâtie, et arrêtons-nous en face d'une porte garnie de clous et sculptée comme une porte arabe.

Maintenant, agissons en amis, tournons le bouton sans frapper, et nous nous trouverons sur le seuil de l'atelier de notre ancienne connaissance, Pétrus Herbel.

C'était un adorable atelier que celui de Pétrus; atelier de peintre d'abord, mais aussi de musicien, de poëte et de prince; car le vulgaire se trompe en pensant que les peintres ont le privilége exclusif des ateliers. Dès cette époque, tout ce qui pense, tout ce qui compose, tous les manœuvres de l'esprit en un mot, se sentaient à l'étroit dans ces espèces de ratières qu'on appelle des cabinets de travail. Il semble que, pour s'élever à sa véritable hauteur, la pensée, cette esclave reine, a besoin, comme les grands aigles, d'espace et d'air. Or, un temps sera, nous l'espérons, où les propriétaires, devenus eux-mêmes des gens d'esprit, comprendront le bienfait des ateliers et forceront les locataires, qui ne le comprendraient pas encore, à les habiter par ton, sinon par préférence ou par besoin.

A cette époque, où l'atelier pittoresque succédait à peine à l'atelier classique, celui de Pétrus pouvait être pris pour type du logement d'un Raphaël de la nouvelle école.

Nous avons dit, d'ailleurs, que c'était un atelier qui pouvait également convenir à un peintre, à un musicien, à un poete et à un prince.

Le lecteur nous est témoin que nous avons nommé le prince le dernier, la noblesse du génie étant, à notre avis, plus vieille même que celle de M. le comte de Mérode, qui prétend descendre de Merovée, même que celle de M. le duc de Lévis, qui pretend être parent de la Vierge! Nous ne contestons pas ces deux descendances; mais la noblesse de Shakspeare et de Dante est bien autrement antique et respectable, à notre avis. L'un descend d'Homère; l'autre de Moïse.

En entrant chez Petrus, on était étonné, surpris, charmé. Tous les sens tressaillaient, car tous les sens étaient éprouvés à la fois: l'ouïe, par les gémissements de l'orgue; l'odorat, par le parfum du benjoin et de l'aloès brûlant dans des cassolettes turques; la vue, par l'aspect des mille objets divers qui tiraient l'œil de tous côtés.

C'étaient des prie-Dieu du XIV[e] siècle avec des sculptures à clochetons, des peintures roides et à couleurs vives, chefs-d'œuvre du règne de Charles IV, de Louis XI et de Louis XII, dont on ne connaît pas plus les auteurs qu'on ne connaît les architectes et les statuaires de nos plus belles cathédrales; c'étaient des bahuts de la renaissance, de Henri III et de Louis XIII, avec des incrustations d'écaille, de nacre et d'ivoire; c'étaient des statuettes détachées des tombeaux des ducs de Bourgogne ou de Berry, moines priant, saintes mélancoliques, saints Georges et saints Michels domptant des dragons, les uns peints comme les apôtres de la Sainte-Chapelle, les autres dorés comme les évangélistes de Montréal; c'étaient, suspendues au plafond, des cages hollandaises, comme on en voit aux fenêtres des femmes de Miéris, des lampes de cuivre aux becs contournés, comme on en trouve dans les intérieurs de Gérard Dow; c'étaient des armes de toutes les espèces, de toutes les époques, de tous les pays, depuis la framée des rois chevelus jusqu'à ces belles et bonnes carabines qui, à cette époque, commençaient à sortir des ateliers de Devisme, depuis le casse-tête

primitif, l'arc et les flèches empoisonnées des sauvages de la Nouvelle-Zélande, jusqu'aux sabres recourbés des pachas turcs et les pistolets à crosse d'argent ciselé des soldats arnautes; c'étaient, au milieu de tout cela, soutenus par des fils invisibles qui leur donnaient l'air de voler de leurs propres ailes, des oiseaux de mer et de terre, d'Europe et d'Afrique, d'Amérique et d'Asie, de toutes tailles et de toutes couleurs, depuis le gigantesque albatros, qui se laisse tomber des nues sur sa proie comme un aérolithe, jusqu'à l'oiseau-mouche, qui semble une escarboucle ou un saphir emporté par le vent; puis, des plâtres, reproduction des chefs-d'œuvre de Phidias et de Michel-Ange, de Praxitèle et de Jean Goujon, des torses moulés sur nature, des bustes d'Homère et de Chateaubriand, de Sophocle et de Victor Hugo, de Virgile et de Lamartine; enfin, sur tous les murs, des études d'après le Poussin, Rubens, Vélasquez, Rembrandt, Watteau, Greuze, des esquisses de Scheffer, de Delacroix, de Boulanger et d'Horace Vernet.

Quand l'œil étonné, inquiet même à l'aspect de tant d'objets divers, se laissait guider par l'oreille, et cherchait l'instrument et le musicien dont les sons mélodieux et les doigts savants emplissaient l'appartement de flots d'harmonie, le regard pénétrait dans l'enfoncement d'une fenêtre aux vitraux de couleur, dont l'embrasure servait de cadre à un orgue, et il s'arrêtait sur un jeune homme de vingt-huit à trente ans, au visage pâle, aux traits mélancoliques, qui laissait errer ses doigts sur le clavier en improvisant des accords d'un sentiment exquis, mais d'une tristesse profonde.

Ce musicien, cette espèce de maître Volfrang, c'est notre ami Justin. Depuis plus d'un mois, il a demandé à tout le monde des nouvelles de Mina, et, malgré les promesses de Salvator, il n'a rien appris.

Il semble attendre, pour en faire la musique, des vers qu'un autre jeune homme compose ou plutôt traduit. Cet autre jeune homme, au teint basané, aux cheveux crépus, à l'œil intelligent, aux lèvres charnues et sensuelles, c'est notre poëte Jean Robert. Il pose et traduit tout à la fois.

Il pose pour un tableau de Pétrus et traduit des vers de Gœthe.

En face de lui est une adorable enfant de quatorze ans a peine, avec un de ces costumes de fantaisie qu'elle aime

tant à porter, des sequins d'or au cou et sur le front, une écharpe rouge autour de la taille, une robe à fleurs d'or et de charmants petits pieds nus, des yeux de velours, des dents de perle et des cheveux d'ébène tombant jusqu'à terre.

C'est Rose-de-Noël dans le costume de Mignon.

Elle danse, pour son ami Wilhelm Meister, la danse des œufs, qu'elle a refusé de danser dans la rue pour son premier maître.

Wilhelm Meister compose pendant qu'elle danse, la regarde, sourit et en revient à ses vers.

Nous avons dit que Wilhelm Meister, c'était notre poëte.

A côté de Rose-de-Noël, couché à terre, et expliquant le sourire mélancolique de l'enfant, est cet autre petit Mohican du bon Dieu que nous avons vu chez le maître d'école et chez la Brocante, Babolin, vêtu d'un costume de baladin espagnol. Il complète le merveilleux tableau de genre que Pétrus est en train de fixer sur la toile, et qui tient, comme art, le milieu entre un Isabey et un Decamps.

Pétrus est toujours ce jeune homme moitié artiste, moitié aristocrate, à la belle et noble figure que nous connaissons. Seulement, cette figure est couverte d'un voile de tristesse profonde, qu'attriste encore, au lieu de l'égayer, le sourire amer qui passe de temps en temps sur ses lèvres.

Ce sourire amer, c'est la pensée intérieure et inconnue qui éclate; elle n'a rien de commun avec ce qu'il fait ni avec ce qu'il dit.

Ce qu'il fait, nous le répétons, c'est un tableau représentant Mignon dansant, devant Wilhelm Meister, la danse des œufs.

Ce qu'il dit, c'est :

— Eh bien, Jean-Robert, cette chanson de Mignon est-elle achevée? Tu vois bien que Justin attend.

Ce à quoi il pense, ce qui fait qu'un sourire amer se dessine sur ses lèvres, c'est qu'à cette heure même où il achève son tableau, auquel il travaille depuis trois semaines, où il demande à Jean Robert : « As-tu fini? » où il essuie avec un mouchoir de batiste son front où perle la sueur, c'est qu'à cette heure même, disons-nous, la belle Régina de Lamothe-Houdan épouse le comte Rappt à l'église Saint-Germain-des-Prés.

Maintenant, vous le voyez, il y a cependant une certaine

analogie entre ce qui se passe et le tableau que fait Pétrus.

Rose-de Noël, qui pose pour Mignon, c'est un souvenir de cette belle Régina, qu'il aime d'un si profond amour, et qui lui échappe en ce moment même pour jamais. Un instant, la vie sombre de la pauvre petite bohémienne s'est éclairée au reflet éclatant de la vie de Régina. Pour avoir un prétexte de s'occuper, ne fût-ce qu'indirectement, de la fille du maréchal, de la femme du comte Rappt, — car Régina va être la femme de son rival, — Pétrus a cherché cette Rose-de-Noël dont il avait déjà esquissé le portrait sans la connaître; il l'a trouvée, et, avec l'aide de Salvator, l'a enfin décidée à venir poser chez lui.

Et, vous le voyez, Rose-de-Noël pose, enchantée du beau costume que lui a fait faire Pétrus, et regardant avec ses grands yeux étonnés et ravis cette magique reproduction de sa personne sur la toile.

Il faut le dire aussi, aucun peintre, aucun poëte, ni Pétrus, qui voulait reproduire son image, ni Gœthe, qui l'avait rêvée, personne n'eût pu imaginer, et encore moins formuler une Mignon semblable à celle que Pétrus avait là sous les yeux.

Imaginez la misère enfant, ou plutôt l'enfance misérable, avec sa beauté naïve, son insouciance d'or, et, cependant, à travers cette beauté et cette insouciance, je ne sais quoi de mélancolique et de songeur.

Vous rappelez-vous cette fiévreuse beauté, cette grelottante jeune fille assise dans la barque de ce beau tableau d'Hébert qu'on appelle *la Malaria?...*

Non, n'imaginez rien, ne supposez rien; voyez avec les yeux de votre imagination, et vous verrez mieux qu'il ne nous est donné de vous faire voir.

Maintenant, à qui ressemblait cette Mignon de Pétrus?

C'était difficile à dire.

Si Rose-de-Noël eût été consultée, elle eût dit certainement, en voyant la petite bohémienne du tableau, que la Mignon de Pétrus ressemblait à la fée Carita ou plutôt à mademoiselle de Lamothe-Houdan.

Tandis que — expliquez la chose comme vous voudrez, lecteurs, — si Régina eût été interrogée, elle eût trouvé incontestablement que cette Mignon ressemblait à Rose-de-Noël.

D'où vient cela?

C'est que Pétrus regardait Rose-de-Noël et pensait à Régina. Or. c'était en regardant Rose-de-Noël et en pensant à Régina qu'il venait de dire à Jean Robert: « Eh bien, Jean Robert, cette chanson de Mignon est-elle achevée? Tu vois bien que Justin attend. »

— La voici, dit Jean Robert.

Justin se tourna à moitié sur son tabouret, Pétrus abaissa son appuie-main et sa palette sur son genou, Rose-de-Noël alla regarder par-dessus l'épaule de Jean Robert les pattes de mouche raturées qui représentaient les trois couplets de la chanson de Mignon, si populaire en Allemagne, et Babolin se souleva sur ses coudes.

— Lis; nous écoutons, dit Pétrus.

Jean Robert lut :

Connais-tu le pays où les citrons fleurissent,
Où l'orange jaunit sous son feuillage vert,
Où les jours sont de flamme, où les nuits s'attiédissent,
Où règne le printemps en exilant l'hiver?
Ce doux pays où croit le myrte solitaire,
Où le laurier grandit dans un air embaumé,
Dis moi, le connais-tu? Non? Eh bien, c'est la terre
Où je veux retourner avec toi, bien aimé!

Connais-tu la maison où s'ouvrit ma paupière,
Où ces dieux de granit qui faisaient mon effroi,
En me voyant rentrer, de leurs lèvres de pierre
Murmurerent : « Enfant, qu'avait-on fait de toi? »
Chaque nuit, comme un phare, en mon rêve étincelle
Sa vitre, qui s'allume au couchant enflammé.
Cette maison, dis-moi, la connais-tu? C'est celle
Où j'aurais voulu vivre avec toi, bien-aimé!

Connais-tu la montagne où l'avalanche brille,
Où la mule chemine en un sentier brumeux,
Où l'antique dragon rampe avec sa famille,
Où bondit sur les rocs le torrent écumeux?
Cette montagne, il faut la franchir dans la nue,
Car c'est de son sommet que le regard charmé
Découvre à l'horizon la terre bien connue
Où je voudrais mourir avec toi, bien-aimé!

A ce dernier vers, Justin poussa un soupir, Rose-de-Noël essuya une larme, et Pétrus tendit la main à Jean Robert.

— Ah! donnez-moi ces vers bien vite, dit Justin; je crois que je ferai là-dessus de bonne musique.

— Et vous m'apprendrez à les chanter, n'est-ce pas? dit Rose-de-Noël.

— Sans doute.

Pétrus allait dire aussi quelque chose, lorsqu'on frappa à porte trois coups espacés d'une certaine façon.

— Ah! dit Pétrus en pâlissant, c'est Salvator.

Puis, d'une voix à laquelle il essayait de rendre sa fermeté :

— Entrez, dit-il.

On entendit alors la voix de Salvator qui disait :

— Couche là, Roland!

Puis la porte s'ouvrit, et Salvator parut avec son costume de commissionnaire.

Roland resta couché sur le palier en dehors de la porte.

CXXVIII

Le rendez-vous.

Salvator s'avança lentement, et, à mesure qu'il s'avançait, Pétrus se levait comme malgré lui.

— Eh bien, demanda Pétrus, est-ce fini?

— Oui, répondit Salvator.

Pétrus chancela.

Salvator s'avança rapidement comme pour le soutenir; Pétrus vit l'intention et s'efforça de sourire.

— Inutile; je savais que cela devait arriver, dit-il.

Et il passa encore une fois son mouchoir de batiste sur son front humide.

— J'ai quelque chose à vous dire, continua Salvator à voix basse.

— A moi? demanda Pétrus.

— A vous seul.

— Venez dans ma chambre, alors.

— Te gênons-nous, Pétrus? demanda Jean Robert.

— Allons donc!... J'ai à causer avec M. Salvator; je passe dans ma chambre; restez ici, vous autres. Justin a sa musique à faire.

Et il entra le premier dans sa chambre, en faisant signe à Salvator de le suivre, et en lui laissant le soin de refermer la porte.

Puis, là, comme s'il était arrivé à la fin de ses forces, Pétrus se laissa tomber sur un fauteuil en s'écriant :

— Oh! elle, elle, cet ange! la femme de ce misérable! Il n'y a donc pas de Providence en ce monde!

Salvator regarda un instant le jeune homme, qui, la tête entre ses mains, retenant à peine ses sanglots, tressaillait convulsivement.

Il se tenait debout devant lui, et son œil exprimait une profonde pitié.

Cet homme devait connaître la mesure de toutes les souffrances pour les avoir épuisées.

Alors, il tira lentement de sa poche une lettre finement pliée dans une enveloppe de papier satiné, et, la présentant à Pétrus avec une certaine hésitation :

— Tenez, dit-il.

Pétrus écarta ses mains de son visage, secoua la tête, et ramena sur Salvator ses yeux un instant hagards.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

— Vous le voyez, une lettre.

— Une lettre de qui ?

— Je l'ignore.

— Mais, enfin, où vous l'a-t-on remise ?

— En face de l'hôtel de Lamothe-Houdan.

— Qui vous l'a remise ?

— Une femme de chambre qui cherchait un commissionnaire, et qui m'a trouvé là.

— Cette lettre est pour moi?

— Voyez : « A Monsieur Pétrus Herbel, rue de l'Ouest. »

— Donnez.

Pétrus prit vivement la lettre des mains de Salvator, jeta un regard sur l'adresse, et, devenant pâle comme un mort :

— Son écriture! s'écria-t-il; — une lettre d'elle, à moi, — aujourd'hui ?

— Je m'en doutais, dit Salvator.

— Oh! mon Dieu! que peut-elle donc m'écrire?

Salvator indiqua la lettre avec un geste qui voulait dire : « Lisez. »

Pétrus décacheta la lettre en tremblant; elle ne contenait que deux lignes : ces deux lignes, il essaya à plusieurs reprises de les lire, mais un nuage de sang voilait ses yeux.

Enfin, avec un violent effort, en se rapprochant de la fenêtre pour concentrer sur le papier les derniers rayons du jour qui commençait à s'éteindre, il parvint à lire ces deux lignes.

Sans doute elles contenaient quelque chose de bien étrange, car, à deux fois différentes, il reprit :

— Mais non, mais non, impossible! cela n'y est pas, c'est une hallucination.

Enfin, saisissant Salvator par le bras :

— Écoutez, lui dit-il, tout à l'heure je vous donnerai cette lettre à lire afin que vous me disiez si je suis fou ou si j'ai mon bon sens; mais, en attendant, dites-moi la vérité... Quelque incident imprévu que vous ne connaissiez pas vous-même a fait manquer le mariage?

— Non, dit Salvator.

— Ils sont mariés ?

— Oui.

— Vous les avez vus?

— Je les ai vus.

— A l'autel?

— A l'autel.

— Vous avez entendu le prêtre les bénir?

— J'ai entendu le prêtre les bénir. Ne m'aviez-vous pas dit d'aller là, et de ne perdre aucun détail de la cérémonie, de les suivre jusqu'à l'hôtel de Lamothe-Houdan, et de ne revenir qu'à la nuit vous rendre compte de tout?

— C'est vrai, mon ami, et, avec votre admirable bonté, vous avez consenti.

— Si je vous raconte un jour mon histoire, dit Salvator avec un doux et triste sourire, vous comprendrez que tout homme qui souffre peut disposer de moi comme d'un frère.

— Merci... Alors, vous l'avez vue?

— Oui.

— Toujours bien belle, n'est-ce pas?

— Mais bien pâle; plus pâle encore que vous, peut-être.

— Pauvre Régina!

— Lorsqu'elle est descendue de voiture à la porte de l'église, ses genoux ont plié sous elle, et j'ai cru qu'elle allait tomber; son père l'a cru aussi, car il s'est avancé pour la soutenir.

— Et M. Rappt?

— Il s'est avancé de son côté; mais elle s'est éloignée de lui en se jetant pour ainsi dire au bras du maréchal. M. Rappt a donné le bras à la princesse.

— Alors, vous avez vu sa mère?

— Oui, une étrange créature, allez! belle encore, et qui a dû être magnifique; une pâleur singulière, comme si du lait, au lieu de sang, coulait dans ses veines, pliant sous elle-même, inhabile à marcher comme les femmes chinoises dont on a brisé les pieds, inquiète et clignotant des yeux à la vue du soleil comme un oiseau de nuit.

— Mais elle, Régina?

— Eh bien, cette marque de faiblesse est la seule que je lui aie vu donner. Par un effort suprême de sa volonté, elle est redevenue à l'instant même cette jeune fille maîtresse d'elle-même que vous connaissez; elle s'est avancée d'un pas assez ferme jusqu'au chœur, où deux fauteuils et deux coussins de velours rouge aux armes de Lamothe-Houdan attendaient les deux futurs époux. Tout le faubourg Saint-Germain était là; et, au milieu de tout cela, ses trois amies de Saint-Denis, priant pour celle qui avait tant besoin de prières.

Pétrus prit ses cheveux à pleines mains.

— Oh! la pauvre créature! dit-il, sera-t-elle malheureuse!

Puis, faisant un effort :

— Après? demanda-t-il.

— Après, la messe a commencé : c'était une messe solennelle. Le prêtre a fait un long discours pendant lequel deux ou trois fois Régina a regardé autour d'elle; on eût dit qu'elle avait à la fois la crainte et l'espérance que vous fussiez là.

— Qu'aurais-je été y faire? demanda Pétrus avec un soupir. Un instant — comme les hommes qui ont fumé de l'opium ou mangé du hachich — j'ai fait un rêve, un rêve délicieux... Je suis réveillé, et vous voyez la réalité, mon ami!

Pétrus se leva, fit quelques tours dans sa chambre, et, revenant en face de Salvator :

— Mais cette lettre? dit-il; par grâce, mon cher Salvator, comment vous a-t-elle été remise?

— Pendant le discours du prêtre, j'ai regagné le boulevard des Invalides, et j'ai attendu le retour des époux; à deux heures, ils sont rentrés. Là encore, en descendant de voiture, Régina a regardé autour d'elle. — C'était vous qu'elle cherchait encore des yeux, j'en suis sûr; c'est moi que ses yeux ont rencontré. — M'a-t-elle reconnu? C'est probable; mais il m'a semblé qu'elle me faisait un signe. Peut-être me trompé-je...

— Vous croyez que c'était moi qu'elle espérait voir?

— C'était vous. — J'ai attendu... j'ai attendu pendant une heure, pendant deux heures. Quatre heures ont sonné aux Invalides. Alors, la petite porte placée à côté de la grille s'est ouverte; une femme de chambre est sortie, et a regardé autour d'elle. J'étais caché derrière un arbre; j'ai deviné que c'était moi qu'elle cherchait, et je me suis montré. Je ne me trompais pas; elle a tiré une lettre de sa poche, — et vivement : « Cette lettre à son adresse, » a-t-elle dit; puis, elle est rentrée. J'ai lu votre nom, et je suis accouru.

— Eh bien, dit Pétrus, maintenant, voulez-vous voir ce que contient cette lettre?

— Si vous me jugez digne de partager votre secret, et si vous me croyez capable de vous rendre un service, oui.

— Eh bien, dit Pétrus en présentant la lettre à Salvator, lisez, mon ami, et dites-moi si j'ai mal vu ou si je suis fou.

Salvator s'approcha à son tour de la fenêtre, car le jour baissait de plus en plus, et lut à demi-voix :

« Promenez-vous ce soir, de dix à onze heures, devant l'hôtel; quelqu'un ira vous prendre, et vous introduira chez moi.

» Je vous attendrai.

» RÉGINA. »

— Il y a donc bien cela ? répéta Pétrus, qui avait écouté avec plus d'attention que le condamné qui écoute la lecture de sa grâce.

— Il y a mot pour mot ce que je viens de vous lire, Pétrus.

— Eh bien, que pensez-vous de ce rendez-vous?

— Je pense qu'il s'est passé quelque chose de terrible dans cette maison, que Régina a besoin d'un défenseur, et que, vous tenant pour un brave cœur et pour un honnête homme, elle a jeté les yeux sur vous.

— C'est bien, dit Pétrus; ce soir, à dix heures, je serai devant l'hôtel.

— Avez-vous besoin de moi?

— Merci, Salvator.

— Eh bien, allez; mais faites-moi une promesse.

— Laquelle?

— C'est de ne prendre aucune arme.

Pétrus réfléchit un instant.

— Vous avez raison, dit-il; j'irai complétement désarmé.

— Bien! du calme, de la prudence, du sang-froid.

— J'en aurai; mais rendez-moi un service.

— Dites.

— Emmenez Jean Robert et Justin, mettez en voiture Babolin et la petite Rose-de-Noël; j'ai besoin d'être seul.

— Soyez tranquille; je me charge de tout.

— Vous reverrai-je demain matin?

— Le désirez-vous?

— Oui, ardemment... bien entendu, cependant, que je ne vous dirai du secret que la partie dont je pourrai disposer.

— Mon ami, un secret vaut toujours mieux dans un seul cœur que dans deux; gardez donc le vôtre si vous pouvez; un proverbe arabe dit: « La parole est d'argent, mais le silence est d'or. »

Et, serrant la main de Pétrus, Salvator rentra dans l'atelier juste au moment où Roland, qui s'ennuyait probablement de l'absence de son maître, et le sentant se rapprocher de lui, poussait une espèce de tendre gémissement, et grattait à la porte de l'atelier avec la même délicatesse qu'un courtisan du XVIIe siècle eût gratté à la porte de Louis XIV.

CXXIX

Où Jean Robert donne sa langue au chien

Au moment où Salvator rentrait dans l'atelier, Justin venait de trouver la dernière note du chant de Mignon : on avait allumé les candélabres de l'orgue, et, prêt à chanter, le compositeur appuyait ses doigts sur le clavier et son pied sur la pédale.

Mais, aux premiers accords que le musicien tira de l'instrument, aux premières notes que sa voix fit entendre, Roland, soit qu'il aimât, soit qu'il détestât la musique, commença un accompagnement de cris plaintifs et de grattements acharnés qui rendaient impossible d'entendre une seule mesure.

— Mais, dit Jean Robert, n'est-ce donc pas Roland qui est à la porte ?

— Si fait, dit Salvator.

— Faites-le entrer.

— Ah ! oui, faites-le entrer ; je veux le voir, dit Rose-de-Noël. — Babolin, va ouvrir à Roland.

Babolin, enchanté de faire la connaissance du chien de Salvator, courut à la porte, et ouvrit en disant :

— Viens, Roland !

Roland n'avait pas besoin de cette invitation ; en deux bonds, il fut près de Salvator. Mais, tout à coup, au lieu de carresser son maître, comme il semblait s'y apprêter, il s'arrêta et tourna ses regards vers Rose-de-Noël.

— Eh bien, Roland, demanda Salvator, qu'y a-t-il donc ? Et toi, qu'as-tu, Rose-de-Noël ?

Cette demande était faite, comme on le voit, de compte à demi au chien et à l'enfant.

En effet, le regard du chien était devenu extraordinaire, flamboyant, magique en quelque sorte, et celle sur laquelle le regard de Roland s'arrêtait, fixait à son tour sur le chien deux yeux étonnés, étranges, hagards pour ainsi dire, et dont le rayon se croisait avec celui qui jaillisait des yeux de l'animal.

Deux ennemis prêts à s'élancer l'un sur l'autre ne se regardent pas d'un œil plus fixe et plus enflammé; et, cependant, ce n'était point la colère, c'était l'étonnement qui brillait dans les yeux du chien; ce n'était point la haine, c'était une sorte de crainte joyeuse qui brillait dans les yeux de la petite fille.

Les yeux de la petite fille semblaient dire : « Oh ! mon bon chien, est-ce bien toi ? »

Les yeux du chien disaient : « Est-ce bien toi, petite fille ? »

Puis, tout à coup, comme si la reconnaissance était suffisamment faite, et comme si Roland ne doutait plus, au moment où Rose-de-Noël tendait les bras vers lui, il bondit vers Rose-de-Noël.

Le chien et l'enfant se rencontrèrent et roulèrent à terre, l'enfant ayant les bras passés autour du cou du chien.

Quoique Salvator connût bien le doux caractère de Roland, il crut à une folie comme les chiens en ont parfois, et poussa un cri en même temps que, frappant du pied, il disait d'une voix impérative:

— Ici, Roland !

On sait si Roland comprenait et aimait son maître; on sait s'il lui obéissait aveuglément, à lui, qui était non-seulement son maître, mais encore son sauveur. Eh bien ! Roland n'entendit rien, ne comprit rien : il ouvrit sa gueule énorme comme pour dévorer l'enfant.

Justin et Jean Robert crurent le chien enragé.

Chacun d'eux sauta sur une arme, et se précipita vers l'animal.

Mais Rose-de-Noël devina leur intention.

— Oh ! s'écria-t-elle, ne faites pas de mal à *Brésil!*

Personne ne pouvait comprendre ce cri, mais chacun pouvait voir que la petite fille ne courait aucun danger.

D'ailleurs, le chien venait de se coucher près d'elle, et se

roulait sur ses pieds avec des hurlements de joie qui firent sortir Pétrus de sa chambre.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il.

— Quelque chose d'étrange, dit Salvator, mais sans aucun danger.

— Mais voyez donc votre chien, Salvator !

— Oui, je le vois.

Il fit signe à Pétrus de se taire, et à Jean Robert et à Justin de s'éloigner.

Babolin battit en retraite de son côté.

L'enfant et le chien restèrent seuls au milieu de l'atelier.

C'était à qui des deux pousserait les plus joyeux cris.

— Oh ! mon beau, mon bon, mon cher Brésil ! disait la petite fille, c'est donc toi ! te voilà donc ! tu m'as donc reconnue ?... Moi aussi, je te reconnaissais !

Et le chien, de son côté, répondait par des cris, des hurlements, des culbutes qui indiquaient que sa joie n'était pas moindre que celle de l'enfant.

Il y avait à la fois quelque chose de touchant et de terrible dans cette scène.

Tout à coup, Salvator, qui avait inutilement appelé le chien du nom de Roland, eut l'idée de l'appeler Brésil, comme avait fait la petite fille.

Brésil se retourna.

— Brésil ! répéta Salvator.

Brésil, d'un bond, fut près de son maître, se dressant sur ses pattes de derriere, lui appuyant les pattes de devant sur les épaules, et secouant sa tête avec une expression de bonheur qu'on n'eût jamais cru que pouvait rendre la physionomie d'un chien.

Puis, prenant Salvator à belles dents par sa veste de velours, il le tira du côté de Rose-de-Noël.

— Brésil ! Brésil ! répétait l'enfant en frappant ses mains l'une dans l'autre.

— Mais tu te trompes, Rose-de-Noël, dit Salvator avec intention. *Mon* chien ne s'appelle pas *Brésil !* il s'appelle Roland.

— Ah bien, oui ! Voyez plutôt : viens ici, Brésil !

Et de nouveau le chien quitta son maître, et bondit vers l'enfant.

Il n'y avait pas à demeurer dans le doute : Rose-de-Noë

et Brésil s'étaient vus, Rose-de-Noël et Brésil s'étaient connus.

Mais quand ?

Sans doute, à cette époque que Rose-de-Noël ne se rappelait jamais sans épouvante, et dont les événements avaient produit sur elle une si profonde impression, que ces événements, même à Salvator, son meilleur ami, elle n'avait jamais voulu les raconter.

La curiosité de tous ceux qui assistaient à cette scène, et même celle de Pétrus, si préoccupé qu'il fût de sa propre situation, était vivement excitée.

Jean Robert voulait adresser quelques questions à Rose-de-Noël; mais Salvator lui saisit la main, et lui fit signe de se taire.

Il se rappelait cette exclamation échappée à Rose-de-Noël dans son délire : « Oh! ne me tuez pas, madame Gérard! »

Il se rappelait que la Brocante lui avait dit avoir trouvé un soir Rose-de-Noël fuyant à travers champs à la hauteur du village de Juvisy; elle était vêtue d'une robe blanche couverte du sang qui coulait d'une blessure qu'un instrument tranchant lui avait faite au cou.

Il se rappelait, enfin, en rapprochant les époques, que, le même jour ou le lendemain, il avait, en chassant dans la plaine de Viry, trouvé sur le bord d'un fossé un chien percé d'une balle, qu'il avait pansé ce chien, l'avait guéri, et, ne sachant quel nom lui donner après sa guérison, l'avait baptisé du nom de Roland.

Or, voilà que Roland s'appelait Brésil de son vrai nom, et que Brésil connaissait Rose-de-Noël.

Restait à savoir s'il y avait quelque rapport entre Brésil et cette madame Gérard qui, si l'on en croyait les cris de délire de l'enfant, avait voulu tuer Rose-de-Noël.

Toutes ces réflexions passèrent rapides comme la pensée dans l'esprit de Salvator.

— Eh bien, soit! dit-il à Rose-de-Noël, Roland ne s'appelle pas Roland, il s'appelle Brésil.

— Mais certainement qu'il s'appelle Brésil.

— Je le crois. Seulement, peux-tu me dire où tu as connu Brésil.

— Où j'ai connu Brésil? répondit Rose-de-Noël en pâlissant.

— Oui, peux-tu me le dire?

— Non, non, répondit, l'enfant pâlissant de plus en plus, non, je ne le peux pas.

— Eh bien, dit Salvator, je le sais, moi!

— Vous le savez, fit Rose-de-Noël en ouvrant ses yeux d'une grandeur double de leur grandeur ordinaire.

— Oui; c'est chez...

— Ne le dites pas, mon bon ami Salvator! ne le dites pas! s'écria l'enfant.

— C'est chez madame Gérard.

Rose-de-Noël jeta un cri, chancela, et se laissa aller presque évanouie dans les bras de Salvator.

Brésil jeta un hurlement lugubre...

Si lugubre, que ceux qui étaient là sentirent un frisson passer dans leurs veines.

Quant à Rose-de-Noël, son front s'était couvert de sueur, et ses lèvres étaient devenues violettes.

Salvator s'effraya lui-même de l'effet qu'il avait produit.

— Allons, dit-il, il faut mettre cette petite dans un fiacre avec Babolin, et la reconduire chez elle. Qui s'en charge?

— Moi! dirent à la fois Jean Robert et Justin; mais pourquoi pas vous?

— Moi, j'ai autre chose à faire.

— Puis-je aller avec vous?... demanda Jean Robert à Salvator.

— Où cela?

— Où vous allez.

— Non.

— Je crois, cependant, qu'il y a quelque chose comme un roman dans ce qui vient de se passer là.

— Quelque chose de mieux qu'un roman, mon poëte : il y a une histoire, et qui m'a l'air même d'une terrible histoire!

— La saurons-nous, cette histoire?

— C'est probable, puisque vous y jouez un rôle.

— Mon cher Salvator, dit Justin, n'oubliez point que le cœur d'un de vos amis souffre, et si, au milieu de tout cela, vous apprenez quelque nouvelle de ma pauvre chère Mina...

— Soyez tranquille, Justin; vous êtes, vous et Mina, dans ce coin de ma pensée où je mets mes plus chers amis.

Et, donnant la main à Pétrus en même temps qu'il

échangeait avec lui un signe d'intelligence, il prit Rose-de-Noël dans ses bras, — car, quoique revenue à moitié à elle, l'enfant était incapable de marcher, — descendit avec elle les trois étages, la mit dans un fiacre qu'alla chercher Jean Robert, et, sous la garde de Babolin et des deux jeunes gens, la renvoya chez elle.

— Comprenez-vous quelque chose à ce qui vient de se passer, Justin ? demanda Jean Robert.

— Non ; et vous ?

— Absolument rien ! Aussi, comme il est dit dans les jeux innocents, *je donne ma langue au chien* ; bonne affaire pour Brésil !

Brésil avait voulu d'abord monter dans la voiture avec la petite Rose-de-Noël, puis il avait voulu la suivre ; mais, chaque fois, Salvator l'avait retenu, et, chose singulière ! plutôt avec le raisonnement, comme s'il eût retenu un homme, qu'avec un ordre, un commandement, un juron, comme on retient un chien.

Puis, la voiture qui emportait Rose-de-Noël disparue, il avait redescendu l'allée de l'Observatoire en murmurant :

— Allons, viens, Brésil, viens avec moi ! — Il faut bien que tu m'aides à retrouver l'assassin de cet enfant.

Et, comme si Brésil eût compris, il n'avait plus fait mine de suivre la voiture de sa petite amie, se contentant de tourner deux ou trois fois la tête du côté où elle avait disparu, et de lui adresser à chaque fois un hurlement plus tendre que douloureux !

CXXX

L'homme qui connaît son chien, et l'homme qui connaît son cheval.

Au bout de dix minutes, Salvator était rue Mâcon, et il ouvrait la porte de cette petite salle à manger dont les fresques pompéiennes avaient tant émerveillé Jean Robert la première fois qu'il les avait vues.

Au bruit qu'il fit en entrant, à sa manière d'ouvrir la porte de la salle à manger, sans doute Fragola reconnut son bien-aimé Salvator ; car, en même temps que la porte de la salle à manger, la porte de la chambre à coucher s'ouvrit, et les deux beaux jeunes gens se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre.

Il était six heures, le dîner attendait.

— Nous allons dîner vite, dit Salvator ; j'ai un petit voyage à faire.

Fragola laissa glisser le long du corps du jeune homme les deux bras dont elle avait enveloppé son cou.

— Un voyage ? dit-elle avec tristesse, mais avec résignation.

— Oh ! sois tranquille, ma bien chérie, il ne sera pas long. Demain, au jour, je serai ici.

— Maintenant, reste à savoir s'il n'est pas dangereux. demanda Fragola.

— Je crois pouvoir te répondre que non.

— Bien sûr ?

— Bien sûr.

— Alors, me donnes-tu congé ?

— Sans doute !

— Carmélite est justement revenue à Paris aujourd'hui ;

nous lui avons loué, avec Lydie et Régina, un petit appartement, afin qu'elle n'ait à s'occuper de rien. Nous y avons fait transporter tous les meubles du pavillon de Colomban Madame de Marande donne un grand bal ce soir; Régina se marie, ou plutôt s'est mariée ce matin : ce sera une triste soirée pour Carmélite si elle la passe seule, et, avec ta permission...

Salvator coupa la parole sur les lèvres de Fragola.

— J'irai lui tenir compagnie, ajouta-t-elle en souriant.

— Va, mon enfant, va !

Malgré cette permission, les bras de Fragola, qui s'étaient renoués autour du cou de Salvator, resserraient leur chaîne au lieu de l'élargir.

— Tu as encore quelque chose à me demander? dit le jeune homme en souriant.

— Oui, répondit Fragola en faisant de haut en bas un signe de sa charmante tête.

— Eh bien, dis.

— Carmélite est toujours horriblement triste, et il me semble que, si je lui racontais une histoire presque aussi triste que la sienne, plus triste même dans les commencements, et qui a néanmoins fini par une grande joie, cela la consolerait.

— Et quelle histoire voudrais-tu donc lui raconter, à ta pauvre amie, ma bonne Fragola ?

— La mienne.

— Raconte, mon enfant, dit Salvator, et, pendant que tu parleras, les anges écouteront.

— Merci !

— Et où loge Carmélite ?

— Rue de Tournon.

— Que va-t-elle faire, pauvre créature ?

— Tu sais, elle a une voix magnifique.

— Eh bien ?

— Eh bien, elle dit qu'une seule chose peut, sinon la consoler, du moins lui faire supporter la vie.

— Oui, elle veut chanter, elle a raison. C'est des cœurs brisés que sortent les chants sublimes. Dis-lui que je me charge de son maître de chant, Fragola. Je sais l'homm qu'il lui faut, et je l'ai sous la main.

— Oh ! toi, tu es comme ce Fortunatus dont tu me ra-

contais un jour l'histoire, et qui avait une bourse dont il tirait les uns après les autres tous les objets qu'il désirait.

— Alors, désire quelque chose, Fragola.

— Oh ! tu sais bien que je ne veux que ton amour.

— Et, comme tu l'as tout entier...

— Je désire une seule chose, le conserver.

Et la jeune fille, se souvenant que Salvator lui avait recommandé de se hâter, l'embrassa une dernière fois, et entra dans la cuisine, tandis que lui entrait dans la chambre à coucher.

Dix minutes après, tous deux rentraient dans la salle à manger, Fragola ayant mis la table en état de recevoir des convives, Salvator ayant revêtu un costume complet de chasseur, veste, gilet, pantalon à grandes guêtres et casquette de velours.

Fragola regarda Salvator avec étonnement.

— Tu vas à la chasse ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Je croyais la chasse fermée.

— Elle l'est, en effet ; mais je vais à une chasse ouverte en tout temps, à la chasse de la vérité.

— Salvator, dit Fragola en pâlissant légèrement, si je ne regardais pas comme un crime de la Providence qu'il t'arrivât un malheur, je n'aurais pas un instant de tranquillité en voyant la singulière vie que tu mènes.

— Tu as raison, dit Salvator avec cette solennité que l'on remarquait parfois en lui ; je suis sous la protection du Seigneur ; tu n'as donc rien à craindre.

Et il tendit la main à Fragola.

De cette main, Fragola essuya une larme.

— Eh bien ? demanda Salvator.

— Oui, oui, je suis folle, mon bien-aimé. D'ailleurs, il y a une chose qui me rassure : c'est que tu sors en chasseur, et, par conséquent, avec ton fusil...

— Et avec Roland.

— Oh ! alors, je suis tout à fait tranquille ; et la preuve, tiens !

Et l'enfant sourit de ce charmant sourire aux lèvres roses et aux blanches dents, qui n'appartient qu'à l'adolescence.

Tous deux se mirent à table en face l'un de l'autre. A défaut

de leurs mains, leurs pieds se touchaient ; à défaut de paroles, ils échangaient des sourires.

Pendant le dîner, Salvator eut un soin tout particulier de Roland ; seulement, il lui échappa de l'appeler Brésil, ce qui fit bondir le chien de joie.

— Brésil ? répéta Fragola avec un accent interrogateur.

— Oui, j'ai eu des nouvelles de la jeunesse de notre ami, dit en riant Salvator. Avant de s'appeler Roland, il s'est appelé Brésil. Ne prétends-tu pas quelquefois qu'avant de m'appeler Salvator, j'ai porté un autre nom, et qu'avant d'être commissionnaire, j'ai été autre chose ? Il en est de Roland comme de moi, chère Fragola. Tel maître, tel chien.

— Tu es mystérieux comme un roman de M. d'Arlincourt.

— Et toi, tu es belle et charmante comme une héroïne de Walter Scott.

— Saurai-je l'histoire de Roland ?

— Dame ! s'il me la raconte.

— Comment, s'il te la raconte?

— Oui, tu sais que je cause quelquefois avec Roland.

— Et moi aussi ; il m'entend et me répond.

— Belle malice ! toi, n'est-ce pas moi ?

— Et il t'a déjà dit quelque chose de son histoire ? demanda Fragola, qui mourait de curiosité.

— Il m'a dit qu'il s'appelait Brésil. — N'est-ce pas, Roland, que tu m'as dit que tu t'appelais Brésil ?

Roland fit un ou deux tours sur lui-même, comme s'il courait après sa queue, et aboya joyeusement.

— Devines-tu où nous allons, Brésil ? demanda Salvator.

Le chien grommela.

— Oui, tu le devines.

— Trouverons-nous ce que nous cherchons, Brésil ?

Brésil grommela de nouveau.

— Alors, tu es prêt à me conduire ?...

Pour toute réponse, le chien se dirigea vers la porte, se dressa sur ses pattes de derrière, et se mit à gratter le panneau.

Il eût répondu à Salvator : *Suis-moi*, que ces deux mots n'eussent pas été plus expressifs.

— Tu vois, dit Salvator, Brésil n'attend plus que moi. A demain matin, ma belle chérie. Remplis ta mission de consolatrice. Peut-être vais-je faire mon devoir de vengeur.

Ce dernier mot fit pâlir pour la seconde fois Fragola; mais Salvator ne reconnut sa crainte qu'à un embrassement plus tendre et à un serrement de main plus expressif.

Au moment où Salvator mettait le pied dans la rue, sept heures sonnaient à Notre-Dame.

Salvator se dirigea vers le pont Saint-Michel, Brésil marchant fièrement à vingt pas devant lui.

A cette époque, si rapprochée qu'elle soit de nous, il n'y avait encore que trois façons de faire un voyage de cinq lieues : à pied, à cheval ou en voiture.

On n'apercevait que dans le lointain de la civilisation la fumée des chemins de fer.

Aller à pied à Juvisy, c'eût été certainement pour un employé un exercice salutaire; mais, pour un homme comme Salvator, c'est-à-dire ayant l'habitude de la marche, cet exercice n'offrait absolument rien de récréatif.

Restait le cheval ou la voiture.

Un chasseur, avec ses guêtres, son carnier et son fusil, a toujours une étrange tournure à cheval, et surtout sur un cheval de louage. Salvator n'eut donc pas un instant l'idée d'aller à cheval.

Restait la voiture.

Sur la place du Palais-de-Justice, vis-à-vis le poteau où l'on exposait les condamnés à la marque, stationnait une espèce de caisse, ou coucou, ou voiture à volonté, nommée de ce dernier nom sans doute parce qu'elle n'allait qu'à l'endroit où la volonté de son conducteur était de la faire aller.

La destination habituelle de celle-là était la Cour-de-France, et, plus d'une fois, le passant, en voyant, affichés sur les vitres d'une des boutiques devant laquelle stationnait le susdit coucou, ces trois mots : *Fromage de Viry*, le passant, quel qu'il fût, avait été tenté de prendre une voiture conduisant à un pays qui fait de si bons fromages.

En effet, les fromages de Viry, crème double, ont joui et jouissent encore, auprès des véritables amateurs, d'une réputation incontestable et incontestée, comme il appert des cartes des trois ou quatre restaurateurs célèbres de Paris.

Salvator connaissait donc bien la voiture qui menait au pays fortuné; de son côté, le conducteur connaissait parfaitement Salvator. Il en résulta que le prix fut bien vite fait,

et que, moyennant la somme de cinq francs, Salvator eut le droit de disposer, pour lui et son chien, de la voiture pendant toute la nuit.

Cet arrangement terminé, Salvator fit signe à Roland, qui, sans faire de cérémonies, s'élança d'un seul bond dans la voiture, et, en chien bien élevé, s'allongea immédiatement sous la banquette.

Salvator monta après lui, s'accouda dans un des angles, étendit ses jambes sur la première traverse, accommoda son fusil du mieux qu'il put pour épargner les secousses à deux excellents canons de Reynette, et, ses précautions prises, donna congé au conducteur en disant :

— Quand vous voudrez.

Mais ce n'était point le tout que le conducteur voulût : il fallait à la volonté du conducteur ajouter celle du cheval.

Or, jamais cheval ne parut moins disposé à obéir aux injonctions de son conducteur que ne l'était l'animal efflanqué qui venait de recevoir de la Providence la mission de conduire Salvator à la recherche du crime mystérieux dont la reconnaissance de Rose-de-Noël avec Brésil lui avait donné le soupçon.

Enfin, après dix minutes de lutte, l'animal vaincu se décida à se mettre en route.

— Ah! dit le conducteur avec l'assurance d'un homme qui connaissait son cheval à fond, en voilà un qui, s'il a jamais douze mille livres de rente, n'achètera pas un coucou!

CXXXI

A travers champs.

Nous aurions grand plaisir à raconter la conversation de Salvator, du conducteur et du chien : le récit de cette con-

versation montrerait une fois de plus au lecteur la réputation universelle de Salvator; mais nous aurons tant d'occasions de faire ressortir les qualités éminentes de notre héros, que nous négligerons les détails.

On arriva à Juvisy : il était dix heures du soir à peu près. Salvator sauta à bas de la voiture; Roland sauta après lui.

— Passez-vous la nuit ici, monsieur Salvator? demanda le conducteur.

— Probablement, mon ami.

— Faut-il que je vous attende?

— Jusqu'à quelle heure comptes-tu rester toi-même?

— Mais cela dépendra... Si j'avais l'espoir de vous ramener, j'attendrais bien jusqu'à quatre heures du matin.

— Eh bien, alors, si tu te contentes de la même somme pour me reconduire que pour m'amener...

— Oh! vous savez bien, monsieur Salvator, que je vous reconduirais pour le seul plaisir de vous rendre service.

— Eh bien, alors, c'est dit : attends jusqu'à quatre heures, et, que je sois ou non revenu à quatre heures, voici dix francs, cinq francs pour l'aller, cinq francs pour le retour.

— Mais pardon : si cependant je ne vous ramène pas?...

— Eh bien! les cinq francs seront pour m'avoir attendu.

— Va comme il vous fait plaisir! et l'on boira à votre santé par-dessus le marché, monsieur Salvator.

Salvator fit un signe de tête en manière de remercîment, et disparut par une petite ruelle qui donnait sur la plaine, en appelant son chien. Roland — ou Brésil, comme on voudra l'appeler, car nous lui donnerons indifféremment ces deux noms, — était une bête d'une admirable intelligence : depuis le moment du départ, il semblait avoir compris où l'on allait et même dans quel but on y allait. Aussi, Salvator se laissait-il en quelque sorte conduire par lui.

Au bout de cinq minutes, il était aux fontaines de la Cour-de-France.

Il traversa la route, et s'engagea dans la plaine.

Salvator continûait de le suivre.

Roland coupa à travers champs, et conduisit Salvator au fossé où, sept ans auparavant, Salvator l'avait trouvé blessé, sanglant, et le corps traversé d'une balle.

Arrivé là, le chien se coucha et poussa un sourd gémissement, comme pour dire : « Je me souviens de ma blessure »;

puis, se levant, il vint lécher la main de Salvator, comme pour dire : « Je me souviens de mon sauveur. »

Maintenant, veut-on connaître exactement la localité où nous transportons notre drame? veut-on voir d'avance le terrain que nous allons parcourir?

Rien de plus facile.

Le village de Juvisy ou la Cour-de-France, qui en est distante d'une centaine de pas seulement, forme juste le sommet de l'angle des deux lignes du chemin de fer de Corbeil et d'Orléans; c'est-à-dire qu'en allant de Paris à Essonne, et en s'arrêtant à Fontainebleau, on a, à sa gauche, la ligne du chemin de fer qui conduit à Corbeil, et, à sa droite, la ligne du chemin de fer qui conduit à Étampes et à Orléans.

Là, le pays est peu pittoresque.

Mais avancez de cent pas à gauche, c'est-à-dire du côté de la Seine, vers ce petit bourg de Châtillon, qui, de loin, fait l'effet d'une seule cabane de pêcheur, assise sur la berge de la rivière; alors, vous découvrirez d'immenses horizons de monticules et de forêts; alors, s'il vous prend la fantaisie de détacher un bateau du rivage, et de côtoyer la Seine au clair de la lune, il vous arrivera, à travers la forêt de Sénart, qui semble lever ses mille bras au ciel, des bruits tristes comme des plaintes, des murmures mélancoliques comme des prières.

La forêt de Sénart prépare aux grès de Fontainebleau, comme les grès de Fontainebleau préparent aux rochers de la Suisse.

La forêt de Sénart est le Fontainebleau de Paris, et Fontainebleau est la Suisse de la France.

A présent, si, au lieu de prendre à gauche, vous prenez à droite, c'est-à-dire du côté d'Étampes et d'Orléans, le pays est tout différemment accidenté.

Alors vous rencontrez Savigny, célèbre par son magnifique château, bâti du temps de Charles VII; Mortan, célèbre par son beurre; Viry, célèbre par ses fromages; dix petits bourgs juchés au sommet de verdoyants monticules ou perdus au fond d'une petite vallée, au milieu de groupes d'arbres qui semblent se serrer les uns près des autres pour leur faire rempart; — puis, dominant tout le paysage, la tour de Montlhéry, qui, de loin, comme une sentinelle attentive, veille jour

et nuit, l'arme au bras, l'œil ouvert, au point le plus élevé de l'horizon; une petite rivière, la rivière d'Orge, jetée à travers tous ces villages comme une écharpe moirée, bariolée, changeante, où, tout le jour, le battoir des jeunes filles des villages voisins retentit sur la rive, comme à minuit le battoir des lavandières des légendes. Enfin, mille accidents de terrain inattendus : des saules qui trempent leurs cheveux blonds dans les ruisseaux, et qui font, quand le vent les balance, jaillir au soleil des gouttes étincelantes comme des diamants; des maisons blanches, des sentiers verts, un air pur, une brise fraîche qui semble l'haleine d'un pays vierge, tout donne à ce charmant coin de terre un parfum de douceur et de sérénité que l'on chercherait vainement ailleurs.

Un dernier mot, une dernière coïncidence.

Les deux petits villages de Viry et de Savigny ressemblent, à s'y tromper, à leurs deux homonymes, c'est-à-dire aux deux villages de Viry et de Savigny situés à deux lieues de Genève.

C'est entre ces deux premiers bourgs, — à droite du sommet de l'angle que forme aujourd'hui la bifurcation du chemin de fer, absent à cette époque, — que se trouvait le fossé que Roland venait de reconnaître, d'une façon si intelligente, pour lui avoir servi de lit de douleur.

— Ah ! fit Salvator, c'est donc là, mon bon chien ?

— Oui, fit Brésil en poussant un gémissement.

— Mais nous ne sommes pas venus seulement pour reconnaître cette place, n'est-ce pas, mon pauvre Brésil ?

Le chien releva la tête, regarda son maître ; ses yeux brillèrent dans la nuit comme deux escarboucles, et il s'élança en avant.

— Oui, oui, murmura Salvator, tu as compris, mon brave compagnon. Ah ! combien d'hommes qui te méprisent comme une brute, sont, cependant, moins intelligents que toi ! Viens, ou plutôt, allons... Je te suis.

Brésil semblait s'éloigner du fossé avec joie. L'animal conservait-il, comme eût fait l'homme, le sentiment de la douleur passée au fond de sa mémoire ?

Tant il y a qu'il suivit pendant quatre ou cinq cents pas la route de Juvisy ; puis, arrivé à une petite butte, il s'arrêta et flaira la terre autour de lui.

Cette butte était côtoyée par un sentier qui conduisait à un pont.

Arrivé devant cette butte, Roland semblait hésiter.

— Cherche, Roland, cherche! dit Salvator.

Roland s'arrêta comme découragé.

— Allons, Brésil, reprit Salvator, allons, mon bon chien!

Ce nom de Brésil parut lui rendre son courage.

— Cherche! continua Salvator, cherche!

— Un moment, maître, sembla répondre le chien; il faut que, moi aussi, je me souvienne.

Salvator s'approcha de lui avec de douces paroles, le caressant tout ensemble de la voix et de la main. Mais Brésil, comme un chien absorbé par une grande pensée et comprenant l'importance de la résolution qu'il allait prendre, semblait indifférent à cette voix et à ces caresses qui le rendaient si heureux d'ordinaire.

Tout à coup, il releva la tête comme illuminé, regarda Salvator, et sembla lui dire :

— J'y suis, maître.

— Va, mon bon Brésil! va! dit Salvator.

Le chien s'élança de la butte et descendit rapidement le sentier en pente qui conduit au petit pont dont nous avons parlé.

C'est un petit pont de deux arches, et qui a nom *le pont Godeau.*

Salvator le suivait avec la rapidité du chasseur qui sent son chien sur une voie.

Arrivé là, le chien entra dans une allée de pommiers en fleurs. L'obscurité empêchait qu'on ne vît ces beaux arbres tout empanachés de leur neige rosée; mais l'atmosphère était toute parfumée de leur odeur.

Salvator suivit Brésil dans ce nouveau chemin, véritable chemin normand, verdoyant et frais.

Brésil marchait précipitamment, sans s'arrêter une seconde, sans regarder en arrière.

On eût dit qu'il se sentait suivi de près par son maître.

Il est vrai que, tout en le suivant, Salvator lui disait bas, mais avec cette voix stridente qui excite si bien la recherche des chiens :

— Cherche, Brésil! cherche!

Le chien allait toujours.

En ce moment, il se fit une éclaircie au ciel. La lune sortit d'un profond océan de nuages noirs, et l'on arriva devant la grille d'un parc.

Alors, chose étrange! au moment où la lune se montrait, la lune claire, large et haute, le chien se retourna, regarda le ciel et hurla lamentablement.

Il fallait avoir le calme courage de Salvator pour ne pas se sentir pris du frisson de la terreur au milieu de cette nuit silencieuse, à cette heure où la lune donne à chaque objet des aspects fantastiques et où l'on n'entend d'autre bruit que les aboiements lointains des chiens qui veillent dans les fermes, et le murmure des branches sèches qui se froissent les unes les autres, avec un cliquetis pareil à celui des squelettes que le vent balance à des gibets.

Salvator comprit la pensée du chien.

— Oui, dit-il, mon bon Brésil, oui, c'est par une nuit pareille, n'est-ce pas? que tu as quitté cette maison... Cherche, Brésil! cherche! c'est pour ta petite maîtresse que nous travaillons.

Le chien demeura immobile devant la grille.

— Eh bien, oui, je vois bien, dit Salvator, c'est derrière cette grille qu'était la maison ou tu fus élevé avec ta petite maîtresse, n'est-ce pas?

Le chien semblait comprendre. Il longeait la grille tantôt allant de gauche à droite, tantôt allant de droite à gauche, agitant bruyamment sa longue queue et en frôlant chacun des barreaux.

On eût dit un de ces beaux lions du Jardin des Plantes, sillonnant avec majesté le plancher de sa cage.

— Allons, Brésil! allons! dit Salvator, nous ne pouvons passer la nuit ici. N'y-a-t-il pas une autre entrée? Cherche, mon bon chien! cherche!

Alors, Brésil parut prendre un parti. On eût dit qu'il reconnaissait lui-même que de ce côté l'entrée était impossible. Il se mit donc à longer rapidement le mur pendant l'espace de cent cinquante pas; puis il s'arrêta et se dressa, appuyant son museau contre la pierre.

— Oh! oh! dit Salvator, il y a quelque chose ici, à ce qu'il paraît.

Il s'approcha du mur, regarda avec attention, et, malgré le frissonnement des branches d'un arbre dont l'ombre

s'interposait entre lui et la clarté de la lune, il vit se dessiner au milieu de la teinte grise et uniforme du mur, une plaque irrégulière de plâtre dessinant un cercle de quatre ou cinq pieds de tour, à peu près.

— Bon ceci, ami Brésil, bon! dit Salvator! il y avait là une brèche que tu es étonné de ne plus trouver; elle a été fermée depuis, mon bon chien. Tu es sorti par cette brèche, tu comptais rentrer par le même chemin; mais le propriétaire y a mis bon ordre. C'est bien cela, n'est-ce pas?

Le chien regarda Salvator comme pour lui dire :

— C'est bien cela, en effet. Maintenant, comment allons-nous faire?

— Oui, comment allons-nous faire? répéta Salvator. Outre que je ne possède aucun des outils dont on se sert pour perforer un mur, on ne manquerait pas de m'accuser d'effraction, et j'en aurais pour mes cinq ans de travaux forcés, ce que tu ne peux vouloir, mon bon Brésil... Et, cependant, mon brave ami, oui, je suis aussi curieux que toi de visiter ce parc; d'abord, parce que je m'imagine, je ne sais pourquoi, qu'il renferme quelque secret important.

Le grognement de Roland ou plutôt de Brésil sembla corroborer ces paroles.

— Eh bien, Brésil, je ne demande pas mieux, moi, dit Salvator, s'amusant, en artiste et en observateur, de l'impatience de son chien ; voyons ! trouve le moyen, toi, puisque tu te fâches. J'attends, mon bon Brésil, j'attends.

Brésil semblait ne pas perdre un mot de ce que disait son maître. Aussi, ne pouvant, à lui tout seul, appliquer le moyen, se contenta-t-il de l'indiquer.

Il plia sur ses jarrets de derrière et s'élança avec tant de force, que l'extrémité de ses pattes arriva au chaperon du mur.

— Tu es la suprême sagesse, mon cher Brésil, dit Salvator, et tu as parfaitement raison. Il est inutile d'enfoncer un mur quand on peut passer par-dessus. Ce n'est plus de l'effraction, ce n'est que de l'escalade. Escaladons, mon bon chien, escaladons ; et passe le premier ; tu es chez toi ici, à ce qu'il me semble du moins : c'est à toi de me faire les honneurs. Allons, hop !

Et, avec ces deux bras dont nous avons vu Salvator si vaillamment se servir à l'endroit de Barthélemy Lelong, dit

Jean Taureau, dans l'un des premiers chapitres de cette histoire, avec ces deux bras aux muscles d'acier, il enleva le chien géant à la hauteur du mur aussi facilement qu'une marquise ou une duchesse élève un king's-charles jusqu'à ses lèvres.

Le chien, élevé ainsi, touchait avec ses deux pattes de devant l'arête du mur ; mais il lui fallait un point d'appui pour s'élancer.

Salvator baissa la tête en arc-boutant, l'appuya contre la muraille, posa chacune des pattes de derrière du chien sur chacune de ses épaules, et, posant Brésil bien en équilibre sur cette base qui semblait un socle de granit :

— Allons, saute, Brésil ! dit-il.

Et Brésil sauta.

— Maintenant, dit-il, à mon tour.

Et, assurant solidement son fusil sur son épaule, il atteignit, en sautant, le chaperon du mur, y resta suspendu par les mains, puis, à la force des poignets et en s'aidant des genoux, il arriva, avec une facilité qui indiquait son habitude de la gymnastique, à se mettre à califourchon sur la muraille.

Il en était là, lorsqu'il entendit le trot d'un cheval, et qu'il vit s'approcher rapidement un cavalier enveloppé d'un manteau.

Le cavalier suivait lui-même le chemin qui longeait le mur.

Salvator se hâta de rejeter tout son corps dans le parc, soutenu par l'admirable vigueur de ses bras ; sa tête seule dépassa le mur. Un arbre projetait son ombre sur lui, et, à moins d'une attention toute particulière, empêchait le cavalier de le voir.

Au moment où le cavalier passa à quatre pas de Salvator, la lune brillait de tout son éclat, de sorte que Salvator put distinguer les traits d'un jeune homme de vingt-neuf à trente ans.

Ces traits le frappèrent sans doute d'un grand étonnement ; car, d'un mouvement calculé des mains et des genoux, il se rejeta en arrière, et, lâchant le haut du mur, il tomba à côté de Brésil, en disant.

— Lorédan de Valgeneuse !

Puis, après un moment de silence et d'immobilité auquel l'impatient Brésil semblait ne rien comprendre :

— Que diable, ajouta-t-il, mon cher cousin vient-il faire ici ?

CXXXII

Le parc où le rossignol ne chantait pas.

Salvator écouta jusqu'à ce que le bruit du trot du cheval se fût éteint, et, alors, il regarda autour de lui.

Il était dans un immense parc et dans la partie la plus boisée de ce parc.

Brésil semblait n'attendre qu'un ordre pour se remettre en chemin. Il était assis ; mais le frissonnement de son corps trahissait son impatience, et ses yeux brillaient dans l'obscurité comme des feux follets.

La lune glissait dans un ciel nuageux, et tantôt éclairait vivement la terre, tantôt, en disparaissant derrière une vague de vapeur sombre, replongeait la terre dans l'obscurité.

Salvator, ne sachant pas où le chien allait le conduire, attendit un de ces moments de ténèbres qui lui permettrait de se risquer dans les éclaircies.

Ce moment ne tarda point à arriver.

Ce serait mentir, peut-être, que de dire que le cœur ne battait point au jeune homme ; mais, comme la conscience du motif qui l'amenait le faisait calme, il eût été impossible de voir sur son visage le reflet des pensées qui l'agitaient.

Seulemem, il détacha son fusil de son epaule, passa la baguette dans chacun des canons pour s'assurer que les bourres adhéraient aux balles, souleva les batteries pour

inspecter l'amorce, mit le fusil dans son bras au lieu de le garder en bandoulière, et, profitant d'un moment où le ciel et la terre étaient redevenus sombres :

— Allons, mon bon chien, allons, dit-il, en route !

Le chien s'élança en avant, et Salvator suivit le chien.

Mais ce n'était pas chose facile : les broussailles et les jeunes plants avaient poussé de tous côtés, et faisaient des fourrés où le gibier devait demeurer avec délices, mais où l'homme manœuvrait difficilement.

A tout instant, un bruit rapide et brusque s'élevait dans les broussailles, à la droite, à la gauche de Salvator, et derrière lui. C'était quelque lièvre ou quelque lapin qui détalait, tout étonné d'être troublé dans son gîte.

On arriva à une allée où l'herbe avait poussé à un pied et demi de hauteur.

Cette allée conduisait à une espèce de prairie. Au fond de cette prairie, on voyait une surface noire qui, tout à coup, étincela comme un miroir d'argent.

La lune sortait des nuages et éclairait l'eau calme et profonde d'un étang.

Autour de cet étang, et, de place en place, comme des fantômes immobiles, se détachaient des statues mythologiques.

Brésil semblait avoir hâte d'arriver à cet étang ; mais Salvator, ne sachant pas si la maison à laquelle devait attenir ce parc était habitée ou non, longea le bois de manière à rentrer rapidement dans le fourré, au premier sujet de crainte, et retint l'ardeur de son chien, qui, obéissant à sa parole, marchait à dix pas devant lui, sans plus s'écarter que s'il eût été maintenu par un collier de force.

Il y avait quelque chose de profondément funèbre dans l'aspect de tous les objets qui frappaient les yeux de Salvator.

— Je serais bien surpris, murmura-t-il, s'il ne s'était pas commis dans cet endroit quelque crime épouvantable. L'ombre y est plus noire qu'autre part, la lumière y est plus blafarde qu'ailleurs, les arbres ont un air affligé qui serre le cœur. N'importe ! puisque nous y sommes, allons toujours.

Et, un nuage plus épais que les autres ayant de nouveau passé sur la lune, Salvator résolut de profiter des ténèbres que ce voile aérien répandait sur la terre pour se hasarder

à traverser l'intervalle découvert qui séparait la lisière du bois du bord de l'étang.

Cependant, à l'extrémité du bois, Salvator s'arrêta et retint Brésil.

Devant lui, de l'autre côté de l'étang, s'élevait, comme une masse sombre et gigantesque trouée par une seule lumière brillant derrière la vitre d'un petit cabinet, le château de Viry.

Le château était donc habité,— malgré l'état du parc, qui semblait une forêt vierge, malgré l'état des chemins, qui semblaient des prairies abandonnées, — puisqu'une lumière brillait à une fenêtre.

C'était une double précaution à prendre.

Salvator plongea tout autour de lui ce regard du chasseur habitué à voir dans les ténèbres, et se résolut à pousser l'investigation jusqu'au bout.

Et, cependant, il n'avait aucune certitude; de vagues soupçons, inspirés par les terreurs muettes de Rose-de-Noël, voilà tout. — Pourquoi cette persistance? pourquoi volontairement s'en aller ainsi à la recherche de l'inconnu? Parce qu'il lui semblait que cet inconnu, c'était quelque crime horrible, et qu'il n'allait pas à sa recherche volontairement, comme nous l'avons dit, mais fatalement poussé par cette Providence qu'on appelle le hasard, et qui donne aux gens de bien une faculté supérieure, une puissance de divination extraordinaire.

Un massif d'arbres verts s'élevait à quelques pas de l'étang; le massif d'arbres offrait un abri. C'était vers l'étang que semblait tendre le but de la course de Brésil.

Salvator laissa la lune briller et s'éteindre de nouveau; puis, profitant du moment où elle se cachait, il gagna le massif, suivi pas à pas de Brésil, à qui il avait ordonné de se tenir derrière lui.

Une fois caché dans le massif de sapins, Salvator caressa de la main le cou de Brésil, et lui dit ce seul mot :

— Cherche!

Aussitôt Brésil s'élança vers l'étang, disparut dans les roseaux qui faisaient une ceinture à sa rive, puis reparut derrière cette ceinture de roseanx, nageant la tête hors de l'eau.

Il nagea ainsi pendant une vingtaine de pas environ.

Puis, il s'arrêta, nagea en cercle, au lieu de nager diagonalement, puis il plongea.

Salvator ne perdait pas de vue un seul des mouvements du chien; on eût dit qu'il devinait ses intentions avec la même intelligence, disons mieux, avec le même instinct que Brésil devinait les siennes.

Salvator se dressa sur la pointe des pieds pour mieux voir.

Au bout de quelques secondes, Brésil reparut.

Puis il replongea.

Mais, comme la première fois, il reparut sans rien ramener à la surface.

Alors, il nagea vers le bord, en traçant une ligne qui faisait l'angle en la comparant à celle qu'il avait suivie pour atteindre le milieu de l'étang. Arrivé au bord, Brésil, comme s'il suivait une piste, fit cinq ou six pas, le nez sur le gazon.

Puis il leva la tête, poussa un hurlement sourd et lamentable, et reprit sa course vers le bois.

Il passait à vingt pas du massif où était caché Salvator.

Salvator comprit que ce n'etait pas sans raison que Brésil revenait sur ses pas et rentrait dans le bois.

Il fit entendre un simple sifflement entre ses dents serrées. Le chien s'arrêta, pliant sur ses jarrets comme fait un cheval dont son cavalier serre le mors.

Salvator ne voulait pas perdre de vue Brésil, pour n'avoir pas besoin de l'appeler.

Il regarda donc de nouveau autour de lui, et, reconnaissant que tout était silencieux et solitaire, il franchit l'intervalle qui séparait le massif du bois avec autant de bonheur qu'il avait franchi celui qui séparait le bois du massif.

Brésil se remit en marche. Salvator le suivit et disparut bientôt avec lui dans le taillis.

Il savait que tous ces mouvements de son chien, si contradictoires qu'ils parussent, avaient une raison d'être.

Je ne sais qui a dit qu'à la chasse, c'était le chien qui était le chasseur, et le chasseur qui était le chien. C'est peut-être moi; c'est peut-être aussi mon ami Léon Bertrand, ce grand chasseur devant l'Éternel, qui sait, depuis vieux temps, tous les mystères de la vénerie et toutes les

ruses de la race canine. Répétons cette vérité, antique ou nouvelle : la vérité ne saurait trop être dite

En rentrant dans le bois, chien et maître traversèrent une plate-bande où commençaient à renaître les premières plantes du printemps, comme si, malgré la sombre fatalité qui pesait sur cette maison maudite, la nature, bonne et miséricordieuse, lui pardonnait en fleurissant.

On arriva à une allée qui bifurquait à son extrémité.

Là, le chien s'arrêta encore, et parut hésiter.

Un des chemins conduisait au jardin potager; l'autre, à un sentier qui s'enfonçait dans le bois.

Après quelques secondes d'hésitation, ou plutôt de réflexion, Brésil se décida pour le sentier qui conduisait dans le bois.

Salvator s'engagea dans le sentier derrière le chien.

Ils marchèrent ainsi pendant une ou deux minutes.

Au bout de ce temps, le chien s'arrêta encore.

Puis, au lieu de continuer à suivre le sentier, il entra dans un massif que dominait un grand arbre, et à la lisière duquel s'élevait un banc qui paraissait, de ce côté, le but d'une promenade.

Salvator entra dans le massif derrière Brésil.

Là, le chien fureta un instant à travers les branches et les feuilles mortes qui couvraient la terre.

Puis il appuya ses naseaux contre le sol, aspirant bruyamment les émanations qui s'en échappaient.

Enfin, arrivé au centre d'un cercle décrit par lui-même, il s'arrêta immobile, fixe et dans l'attitude de la contemplation.

On eût dit qu'il essayait de voir dans la terre.

— Eh bien, demanda Salvator, qu'y a-t-il donc là, mon bon Brésil?

Le chien courba la tête jusqu'au sol, y appuya son museau, et resta aussi immobile que s'il n'eût point entendu la question de son maître.

C'est ici, n'est-ce pas? c'est ici? demanda Salvator, mettant un genou en terre, et touchant du bout du doigt la place indiquée par l'intelligent animal.

Le chien se retourna vivement, regarda son maître avec ses grands yeux expressifs, poussa un faible gémissement, et se remit à flairer.

— Cherche! dit Salvator.

Roland, en grognant sourdement, posa ses deux pattes rapprochées l'une de l'autre à l'endroit où Salvator avait posé le doigt.

Puis il flaira de nouveau.

Le cri d'Archimède se présenta au souvenir du jeune homme.

— *Eurêka!* dit-il, comme le mathématicien de Syracuse.

Puis, pour encourager le chien :

— Cherche! dit Salvator, cherche!

Alors, Brésil se mit à gratter la terre avec une fureur telle, qu'on eût dit que le bout de toute cette course dans les ténèbres, de cette chasse nocturne, c'était là, et non autre part.

— Cherche! répéta Salvator, cherche!

Et, avec la même furie, le chien continua de fouiller la terre.

Après dix minutes de ce travail, qui semblèrent un siècle à Salvator, Brésil recula précipitamment.

Tout son corps semblait agité d'un tremblement de terreur.

— Qu'y a-t-il donc, mon bon chien? demanda Salvator toujours incliné sur un genou.

Le chien le regarda et sembla dire :

— Mais vois donc toi-même!

Salvator essaya, en effet, d'y voir; mais la lune était cachée, et ses yeux cherchaient vainement à percer l'obscurité, plus profonde encore dans le trou creusé par le chien qu'à la surface de la terre.

Il allongea la main et atteignit le fond du trou : il essayait de voir avec la main, ne pouvant voir avec les yeux.

Ses doigts se retirèrent crispés.

Il venait de toucher quelque chose de doux, de fin, de soyeux.

Il trembla à son tour comme avait tremblé le chien, plus fiévreusement, plus terriblement que s'il avait rencontré la dent d'une vipère.

Cependant, il fit un effort sur lui-même.

Il remit la main sur l'objet terrible.

— Oh! murmura-t-il, il n'y a pas à s'y tromper, ce sont des cheveux!...

Le chien accroupi gémissait ; l'homme, la sueur au front, hésitait à tirer à lui cette chevelure.

La lune, qui venait de sortir de son nuage, donnait à l'un et à l'autre un aspect fantastique.

En ce moment, le chien se rapprocha du trou, y fourra la tête tout entière, et Salvator sentit qu'il léchait tendrement ces cheveux entre ses doigts.

— Oh! murmura-t-il, qu'est-ce que cela, mon pauvre Brésil?

Mais Brésil releva la tête, et, au lieu d'écouter son maître, au lieu de continuer à lécher ces cheveux au-dessous desquels Salvator sentait se modeler un crâne, il dirigea son regard vers le chemin, en faisant claquer ses dents les unes contre les autres.

Salvator tourna la tête comme lui, mais il ne vit rien.

Alors, il appuya son oreille contre la terre, et entendit un bruit de pas qui s'approchait.

Puis il releva la tête, et, cette fois, il lui sembla voir comme un fantôme suivant l'allée, et s'approchant de son côté.

Brésil voulait s'élancer en grondant; mais Salvator le saisit par la peau du cou, et, l'aplatissant sur le sol :

— A terre, Brésil! dit-il, à terre!

Et il se coucha lui-même, côte à côte du chien, tout en ayant soin de placer son fusil à la portée de sa main.

Alors, quel que fût le silence, l'oreille d'Argus elle-même n'aurait pu entendre ni l'haleine de l'homme ni le souffle du chien.

Minuit sonna à l'horloge du clocher de Viry, et les tintements du bronze passèrent en frémissant dans l'air.

CXXXIII

Pourquoi le rossignol ne chantait pas

Le fantôme continuait de s'approcher. Il passa à trois pas de Salvator, et vint s'asseoir sur le banc.

Un instant, Salvator put croire que c'était l'ombre de ce corps que quelque crime inconnu tenait couché à ses pieds.

Cependant, il avait entendu un bruit de pas, et une ombre n'eût point assez pesé pour briser les branches sèches, pour faire résonner les feuilles mortes.

C'était donc, non pas un fantôme, mais une jeune fille.

Seulement, comment une jeune fille errait-elle à minuit dans un parc. et venait-elle ainsi seule s'asseoir sur un banc?

Un rayon de la lune éclaira la promeneuse nocturne et, sur ce rayon, son regard sembla monter au ciel.

Salvator put voir son visage : il lui était complétement inconnu.

C'était celui d'une enfant de seize ans, aux yeux d'azur, aux cheveux blonds, au teint plein de jeunesse et de fraîcheur; ses yeux, dirigés vers le ciel, avaient la fixité de l'extase. Il sembla seulement à Salvator que des larmes silencieuses coulaient sur ses joues.

En effet, à cette heure-là, les heureux dorment.

Roland, qui comprenait que ce n'était point là un ennemi bien à craindre, s'était adouci.

Salvator regardait avec plus d'étonnement que d'inquiétude.

Tout à coup, un nom prononcé dans le lointain passa dans l'air. La jeune fille tressaillit et pencha la tête du côté du

château. Salvator sentit un frisson passer sous la peau de Roland.

Il comprit que le chien allait faire entendre un grondement.

Il se rapprocha de lui, et, à son oreille :

— Silence, Roland ! dit-il.

Un second appel fit dresser la jeune fille sur ses pieds.

Salvator ne put s'empêcher de se soulever de terre. Il lui avait semblé entendre prononcer le nom de Mina.

Au bout de cinq minutes, pendant lesquelles la jeune fille, Salvator et le chien demeurèrent tous trois aussi immobiles que des statues, on entendit distinctement le nom de Mina jeté au vent par une voix d'homme.

Salvator porta sa main à son front, en laissant, malgré lui, échapper une exclamation de surprise.

Roland releva ses lèvres d'une façon menaçante; mais Salvator, lui appuyant la main sur la tête, le força d'allonger son cou sur ses deux pattes, lui répétant le mot *silence!* avec cette intonation prolongée et sifflante que les animaux comprennent si bien.

Sans doute que, si toute l'attention de la jeune fille n'avait pas été portée sur un autre point, elle eût compris qu'il se passait quelque chose d'étrange à côté d'elle.

n entendit le bruit d'un pas pressé qui se rapprochait.

Un instant, la jeune fille parut avoir l'intention de s'élancer dans le bois pour s'y cacher ou fuir ; mais elle secoua la tête comme si elle se disait elle-même : « Inutile ! » et elle se rassit.

Une exclamation annonça qu'elle était découverte.

Alors, d'un pas rapide, un jeune homme passa dans l'allée, et Salvator reconnut le cavalier qu'il avait vu passer au moment où il enjambait le mur.

— Oh ! Providence, murmura-t-il, si c'était elle !

— Mina!... Ah ! c'est vous, enfin ! dit le jeune homme. Comment êtes-vous dehors à cette heure, seule au milieu du bois, à l'endroit le plus épais, le plus sauvage du parc ?

— Et vous-même, monsieur, comment êtes-vous à cette heure dans cette maison, demanda la jeune fille, lorsqu'il était convenu que vous ne viendriez jamais la nuit?

— Mina, pardonnez-moi ! Je n'ai pu résister au désir de vous voir Si vous saviez comme je vous aime !

La jeune fille ne répondit point.

— Dites-moi, Mina, n'aurez-vous pas pitié de moi? Cet amour insensé, j'en conviens, mais invincible, ne trouvera-t-il pas grâce à vos yeux? Sans m'aimer encore, ne me haïssez-vous pas moins?

La jeune fille garda le silence.

— Est-il possible que deux cœurs battent près l'un de l'autre, Mina, l'un d'un si grand amour, l'autre d'une si grande haine?

Le jeune homme voulut prendre la main de Mina.

— Vous savez qu'il est convenu encore, monsieur Lorédan, que vous ne me toucherez jamais, dit-elle en retirant sa main, et en reculant sur le banc, où le jeune homme n'osa pas s'asseoir.

— Mais, enfin, reprit-il, visiblement dominé par cette glaciale dignité, dites-moi pourquoi je vous trouve ici?

— Vous voulez que je vous je dise?

— Je vous en supplie.

— Eh bien, écoutez, et vous verrez que je n'ai rien à craindre de vous, puisque, quand vous manquez à votre promesse, le ciel m'envoie ses avertissements.

— Je vous écoute, Mina.

— J'étais couchée, je dormais... Aussi vrai que je vous vois dans ce moment-ci debout devant moi, je vous vis ouvrir la porte de ma chambre avec une double clef, et entrer; je me réveillai, j'étais seule; mais je me dis que vous alliez venir. Je me levai, je m'habillai, je sortis dans le parc, et je suis venue m'asseoir sur ce banc.

— Mina, impossible...

— Est-il vrai, dites-moi que vous soyez entré dans ma chambre avec une double clef?

— Mina, pardonnez-moi!

— Je n'ai rien à vous pardonner. Vous me retenez ici malgré moi; j'y reste parce que, si je fuyais, vous l'avez dit, la liberté et la vie de Justin sont menacées. Mais vous savez aussi à quelles conditions je reste. Eh bien! vous avez manqué à ces conditions, monsieur!

— Mina, il est impossible que vous ayez pu deviner que j'étais en route pour venir ici... prévoir que j'allais entrer...

— Je l'ai cependant deviné, monsieur, je l'ai cependant

prévu; et cela vous a épargné un remords éternel, si tant est que vous puissiez avoir un remords.

— Que voulez-vous dire?

— Qu'en vous voyant entrer dans ma chambre, je me serais tuée avec ce couteau.

Et elle tira de sa poitrine une lame fine et aiguë, cachée dans une gaine de ciseaux.

Le jeune homme frappa du pied avec impatience.

— Ah! oui, dit Mina, je comprends, il est cruel, n'est-ce pas? d'être riche, tout-puissant, de plier le Code à son caprice, de pouvoir disposer de la liberté et de la vie d'un innocent, quand on est criminel, soi, et de se dire : « Je peux tout cela, et je ne peux pas empêcher cette petite fille de se tuer si je la déshonore! »

— Oh! je vous en empêcherai bien, cependant.

— Vous m'en empêcherez, vous?

— Oui, moi!

Et le jeune homme, d'un mouvement rapide, saisit la main dont Mina tenait le couteau.

— En m'arrachant cette arme? dit Mina. Eh bien! mais cette arme n'est qu'un moyen de mort; ce moyen ôté, il m'en restera dix autres. N'y a-t-il pas l'étang qui est en face du château? ne serai-je pas toujours libre de monter au second étage, et de me jeter par la fenêtre sur les dalles du perron? Oh! mon honneur est bien gardé, je vous jure; car il est sous la garde de la mort.

— Mina, vous ne ferez pas ce que vous dites!

— Aussi vrai que je vous hais, aussi vrai que je vous déteste, aussi vrai que je vous méprise, aussi vrai que j'aime Justin, aussi vrai que je n'aimerai jamais que lui, je me tuerai, monsieur, au jour, à l'heure, à la minute où je ne serai plus digne de reparaître devant lui! Après cela, vous êtes libre de me garder ici tant qu'il vous plaira.

— Soit! dit le jeune homme, dont Salvator entendit les dents grincer les unes contre les autres, nous verrons qui se lassera le premier.

— Ce sera, à coup sûr, celui avec lequel Dieu n'est pas, répondit la jeune fille.

— Dieu!... murmura le jeune homme. Dieu! toujours Dieu!

— Oui, je sais qu'il y a des gens qui n'y croient pas ou

qui font semblant de ne pas y croire, à Dieu; et, si vous aviez le malheur d'être un de ces hommes-là, monsieur, je vous dirais : » A ce rayon de lune qui nous éclaire tous deux. regardez moi, moi l'opprimée, moi la prisonnière, moi l'esclave; eh bien! c'est moi qui suis calme et croyante, et c'est vous qui êtes plein de doute et de colère. Il y a donc un Dieu, puisque ce Dieu permet que je sois tranquille, et que vous soyez agité. »

— Mina, dit le jeune homme en se jetant à ses genoux, vous avez raison, il faut croire au Dieu qui vous a faite. Il ne me manque qu'une chose pour y croire, c'est votre amour. Aimez-moi, et j'y croirai.

La jeune fille se leva et fit un pas en arrière pour s'éloigner de Lorédan.

— Le jour où je vous aimerai, dit-elle, c'est que je n'y croirai plus, puisque je préférerai à l'honneur et à la loyauté la trahison et le crime.

— Mina, dit le jeune homme en se relevant et en affectant un calme qui était évidemment loin de lui, je vois bien qu'il faut que je sois le plus raisonnable des deux; prenez mon bras, et rentrons.

— Tant que vous serez dans ce château, je ne rentrerai pas, monsieur.

— Mina, je vous jure qu'aussitôt que vous serez rentrée, je partirai.

— Partez d'abord, je rentrerai ensuite.

— Vous serez cause que je me porterai à quelque extrémité! s'écria le jeune homme.

— Ici, à la face de Dieu, dit Mina en montrant le ciel, vous n'oserez pas.

— Eh bien! je m'en vais, puisque vous me chassez : mais c'est vous qui me rappellerez, Mina!

Mina sourit dédaigneusement.

— Adieu, Mina!... Ah! si Justin est perdu, ne vous en prenez qu'à vous!

— Justin est, comme moi, sous la garde de Dieu, et les méchants ne peuvent pas plus contre lui qu'ils ne peuvent contre moi.

— C'est ce que nous verrons... Adieu, Mina!

Et le jeune homme s'éloigna rapidement en poussant une espèce de rugissement de colère.

Au bout de dix pas, il s'arrêta et se retourna pour voir si Mina ne le rappellerait point.

Mina, debout, immobile, n'avait même pas daigné répondre à son adieu.

Il fit un geste de menace, et disparut.

Le fort venait de se briser contre le faible.

Mina le regarda s'éloigner sans faire un mouvement ; mais, quand elle l'eut perdu de vue, quand le bruit de ses pas se fut éteint dans l'éloignement, quand elle se crut bien seule et abandonnée à sa faiblesse, sans doute le sentiment de cette faiblesse se présenta à son esprit, car elle se laissa retomber sur le banc comme anéantie, et ses larmes, contenues pendant toute cette scène par le seutiment de sa dignité, jaillirent impétueusement.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle en élevant d'un mouvement désespéré ses deux bras au ciel, mon Dieu ! n'étendrez-vous pas la main sur moi, votre main miséricordieuse? Oh ! mon Dieu ! vous le savez, ce n'est point pour moi, ce n'est point pour ma vie que je vous implore, mais c'est pour celui que j'aime. Disposez de votre humble servante, mais grâce pour Justin ; la mort ou une existence de douleurs pour moi, mais sauvez Justin ! Seigneur ! Seigneur ! ajouta-t-elle en se laissant glisser de son banc et en tombant à genoux, Seigneur, écoutez-moi ! Seigneur, répondez-moi !

Puis, avec un sanglot déchirant :

— Hélas ! hélas ! êtes-vous donc trop loin pour m'entendre ?

— Non, Mina, dit Salvator d'une voix douce et vibrante à la fois, il vous à entendu, et il m'envoie à votre secours.

— Grand Dieu ! s'écria Mina en se relevant épouvantée et prête à fuir; qui est là et qui me parle?

— Un ami de Justin. N'ayez pas peur, Mina !

Mais, malgré les paroles rassurantes qu'elle venait d'entendre, Mina poussa un cri d'effroi en voyant sortir du massif cet homme accompagné d'un chien de la grandeur démesurée des animaux de l'Apocalypse, et qui se prétendait l'envoyé de Dieu et l'ami de Justin.

C'était véritablement une appartion fantastiqne, et la jeune fille, cherchant vainement à se l'expliquer, jeta ses deux mains sur ses yeux, et courba la tête en murmurant :

— Oh ! qui que vous soyez, soyez le bienvenu ! Tout, tout, tout, plutôt que d'appartenir à cet infâme !

Et, maintenant, le lecteur s'explique pourquoi le rossignol ne chantait pas dans un parc où se passaient de si terribles choses.

CXXXIV

Explications.

Le premier mouvement de Mina, on l'a vu, et la chose est facile à comprendre, avait été tout à l'effroi ; mais, en entendant la voix douce et sympathique de Salvator, en comprenant qu'il s'était arrêté à trois pas d'elle et demeurait là, n'osant avancer, de peur de redoubler sa terreur, elle laissa doucement tomber les mains dont elle s'était voilé le visage, et, ses yeux ayant échangé un regard avec ceux de Salvator, elle comprit qu'ainsi que l'avait dit le jeune homme, là était le salut.

Certaine alors d'avoir affaire à un ami, ce fut elle qui franchit la distance qui les séparait encore.

— Ne craignez rien, mademoiselle, dit Salvator.

— Vous voyez bien que je ne crains rien, monsieur, puisque c'est moi qui viens à vous.

— Et vous avez raison, car vous n'avez jamais eu d'ami meilleur, plus tendre, plus dévoué que moi.

— Un ami ! voilà la seconde fois que vous prononcez ce nom, monsieur, et, cependant, je ne vous connais pas.

— C'est vrai, mademoiselle ; mais, dans un instant, vous me connaîtrez...

— D'abord, dit Mina en interrompant Salvator, y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

— J'y étais déjà lorsque vous vîntes vous asseoir sur ce banc.

— Alors, vous avez entendu... ?

— Tout ! C'est ce que vous désirez savoir avant de me répondre, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien ! croyez que je n'ai pas perdu un mot de ce que vous a dit M. Lorédan de Valgeneuse, pas un mot de ce que vous lui avez répondu, et que mon admiration pour vous et mon mépris pour lui ont grandi en mesure égale.

— Maintenant, monsieur, encore une question.

— Vous désirez savoir comment je me trouve ici, sans doute?

— Non, monsieur... J'ai foi en ce Dieu que j'invoquais quand vous m'êtes apparu, et je crois que c'est la Providence qui vous a placé sur mon chemin. Non, — la jeune fille jeta un regard de curiosité sur le costume de chasseur que portait le jeune homme, et qui n'accusait aucun rang social, — non; je voulais vous demander seulement à qui j'ai l'honneur de parler.

— A quoi bon vous dire qui je suis ? Je suis une énigme dont le mot est aux mains de la Providence. Quant à mon nom, je vous dirai celui sous lequel on me connaît. Je m'appelle Salvator ; acceptez ce nom comme de bon augure, il veut dire *Sauveur*.

— Salvator ! répéta la jeune fille. Un beau nom, dans lequel je me fie.

— Il y en a un autre auquel vous vous fieriez bien davantage.

— Vous l'avez déjà prononcé une fois, n'est-ce pas ? — Celui de Justin ?

— Oui.

— Vous connaisez donc Justin, monsieur ?

— A quatre heures de l'après-midi, j'étais encore près de lui.

— Oh ! monsieur, il m'aime toujours, j'espère ?

— Il vous adore !

— Pauvre Justin, et il est bien malheureux sans doute ?

— Il est au désespoir.

— Oui ; mais vous lui direz que vous m'avez vue, n'est-ce pas ? vous lui direz que je l'aime toujours, que je n'aime que lui, que je n'aimerai jamais que lui, et que je mourrai plutôt que d'appartenir à un autre.

— Je lui dirai ce que j'ai vu et entendu ; mais écoutez : nous devons profiter de cette étrange combinaison d'événements qui, à l'heure même où je poursuis la trace d'un crime, me conduit à un autre, comme si se croisaient les réseaux infâmes du meurtre et du rapt. Il n'y a pas un instant à perdre ; la nuit s'avance. Vous avez mille choses à me dire, à me raconter, qu'il est important que je sache, qu'il est important que Justin sache lui-même...

Mina fit un mouvement.

— Or, je commencerai, moi, pour que vous ne conserviez aucun doute, et vous ne parlerez que quand vous saurez à qui s'adressent vos paroles.

— Monsieur, c'est inutile !

— J'ai à vous parler de Justin.

— Oh ! alors, je vous écoute.

Et Mina s'assit sur le banc, faisant près d'elle à Salvator cette place que Lorédan avait tant ambitionnée et n'avait pu obtenir.

Brésil eût bien voulu retourner vers le massif, mais un ordre impérieux de Salvator le fit coucher à ses pieds et à ceux de Mina.

— Soyez le bienvenu, monsieur, vous qui venez de la part de cet ange de bonté qu'on appelle Justin. Répétez-moi bien, n'est-ce pas ? tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait quand il ne m'a plus trouvée à Versailles.

— Tout, vous saurez tout, répondit Salvator en serrant doucement et fraternellement la main que Mina lui tendait, et qu'elle ne songea pas plus à tirer de ses mains qu'il ne songea, lui, à la lui rendre.

Alors, Salvator lui raconta mot à mot le drame au dénoûment duquel nous avons assisté ; comment, conduits par les sons du violoncelle, lui et Jean Robert, chez le maître d'école, ils lui avaient offert leur dévouement ; comment, en sortant de chez lui, ils avaient rencontré Babolin ; comment celui-ci apportait une lettre ; comment cette lettre annonçait l'enlèvement de Mina ; comment, alors, Justin et Jean Robert s'étaient rendus chez la Brocante, tandis que lui, Salvator, courait à la police et emmenait M. Jackal à Versailles. Il détailla à Mina, de manière à ce que celle-ci ne conservât aucun doute sur la part qu'avait prise le narrateur à cette expédition, et la distribution du pensionnat de ma-

dame Desmarets, et l'intérieur de la chambre de la jeune fille, et le plan du jardin par lequel elle avait été enlevée, et plus d'une fois il sentit frissonner d'effroi la main de Mina, qui, plus d'une fois aussi, trembla de pudeur au récit de ses secrets dévoilés.

Puis, lorsque Salvator fut entré dans les moindres détails des démarches qu'il avait faites pour retrouver Mina, démarches jusqu'alors inutiles ; lorsqu'il lui eut dit la tristesse et l'obscurité de cet intérieur, dont la joie et la lumière s'étaient envolées, et qui était réduit à la mère, au frère et à la sœur, il écouta à son tour, car c'était à Mina de parler et de rendre à Salvator narration pour narration.

Au moment où Mina ouvrait la bouche pour commencer, Salvator l'arrêta par une dernière recommandation.

— Surtout, lui dit-il, chère fiancée de mon Justin, chère sœur de mon âme, n'oubliez aucun des détails de votre enlèvement ; tout est important à savoir, vous le comprenez bien. Nous luttons contre un ennemi qui a pour lui les deux choses qui font l'impunité ici-bas, la richesse et la puissance.

— Oh ! soyez tranquille, répondit Mina, je vivrais cent ans que je me souviendrais des moindres épisodes de cette terrible nuit, comme je m'en souvenais le lendemain matin, comme je m'en souviens aujourd'hui.

— J'écoute.

« — J'avais passé toute la soirée avec Suzanne de Valgeneuse, elle assise dans un fauteuil au pied de mon lit, moi un peu souffrante et couchée sur mon lit, enveloppée d'un grand peignoir ; nous parlions de Justin ; le temps passait vite.

» Nous entendîmes sonner onze heures. Je fis l'observation à Suzanne qu'il était déjà bien tard, et qu'il serait temps de nous séparer.

» — Es-tu donc si pressée de dormir ? me dit-elle. Quant à moi, je n'en ai aucune envie. Causons.

» En effet, elle paraissait agitée, fiévreuse ; elle écoutait, prêtant l'oreille au moindre bruit ; elle regardait du côté de la fenêtre comme si son regard eût voulu voir dans le jardin ou à travers le double rideau. Deux ou trois fois je lui demandai :

» — Qu'as-tu donc ?

» — Moi ? Rien, répondit-elle chaque fois. »

— Je ne m'étais donc pas trompé, interrompit Salvator.

— Qu'aviez-vous pensé, mon ami?

— Qu'elle était du complot.

— A force de penser à son agitation, j'ai fini par le croire aussi, dit Mina. Enfin, à minuit moins un quart, elle se leva en me disant :

« — Ne ferme point ta porte, ma chère Mina : si je ne puis dormir, ce qui est probable, je reviendrai.

» Elle m'embrassa et sortit... Je sentis ses lèvres frissonner au moment où elles touchèrent mon front. »

— Baiser de trahison, lèvres de Judas! murmura Salvator.

— Je n'avais pas envie de dormir non plus, mais je désirais être seule...

— Pour relire les lettres de Justin, n'est-ce pas? dit Salvator.

— Oui !... Qui vous a dit cela ? demanda Mina en rougissant.

— Nous les avons trouvées éparses sur votre lit et à terre.

— Oh! mes lettres, mes chères lettres! dit Mina; que sont-elles devenues?

— Soyez tranquille, c'est Justin qui les a.

— Oh! que je voudrais les avoir, moi, et combien elles me manquent ici!

— Vous les aurez!

— Merci, mon frère, dit Mina en serrant la main de Salvator.

Elle continua :

« — Je lisais donc ces chères lettres lorsque minuit sonna; je songeai qu'il était temps de me déshabiller et de me coucher. Mais, au moment même où je faisais cette réflexion, il me sembla entendre des pas dans le corridor allant de l'escalier au jardin: je pensai que c'était Suzanne qui revenait. Les pas dépassèrent ma porte; leur bruit s'éteignit.

» — Est-ce toi, Suzanne? demandai-je.

» Rien ne répondit.

» Je crus alors entendre tirer les verrous de la porte du jardin, et cette porte tourner sur ses gonds! — Jamais personne n'allait, la nuit venue, dans ce jardin sombre, immense, et donnant sur une ruelle déserte. — Le chuchotement de plusieurs voix arriva jusqu'à moi; je me soulevai sur mon lit, et

prêtai l'oreille, toute frémissante: j'entendais mon cœur battre violemment...

» En ce moment, la bougie pétilla et s'assombrit, comme on dit qu'il arrive parfois lorsqu'elle va éclairer un malheur.

» Mes yeux étaient fixés sur la porte; je n'avais qu'un pas à faire pour tourner la clef, et pousser le verrou : je laissai glisser à terre une de mes jambes. Il me semblait qu'extérieurement une main cherchait le bouton de ma porte! Je m'élançai; mais, au moment où, du bout des doigts, j'allais pousser le verrou, la porte s'ouvrit violemment, rejetant ma main en arrière; et, dans la pénombre du corridor, j'aperçus deux hommes masqués! — Plus loin, derrière eux, comme un fantôme, je vis se glisser une femme.

» Je jetai un cri, un seul. Je me sentis prise à bras-le-corps; une main s'appuya sur ma bouche... J'entendis que l'on refermait ma porte en dedans, et que l'on repoussait les verrous; puis, au lieu de la main, ce fut un mouchoir que l'on étendit sur mes lèvres, et que l'on serra si fortement, qu'il m'était devenu impossible de respirer... Je fis ma prière: je crus que j'allais mourir étouffée!... »

— Pauvre enfant! murmura Salvator.

« — Je battis l'air de mes bras; mais une main vigoureuse les saisit, les ramena derrière mon dos, et me lia les poignets avec un mouchoir. Dès le premier choc, soit par hasard, soit à dessein, la bougie avait été éteinte. J'entendis qu'on tirait les rideaux, et qu'on ouvrait la fenêtre. Une sensation de fraîcheur vint jusqu'à moi; l'obscurité de ma chambre s'éclaircit un peu : j'aperçus, à travers le cadre de la croisée, les arbres noirs et le ciel brumeux. Un troisième homme masqué attendait près de la fenêtre, en dehors, dans le jardin. Je sentis qu'un de ceux qui m'avaient saisie me soulevait entre ses bras, et me passait de l'intérieur à l'extérieur.

» — La voilà! dit-il.

» — Il me semble qu'elle a crié? dit l'homme du jardin.

» — Oui; mais personne n'a entendu, ou, si l'on a entendu et si l'on vient, *la demoiselle* est sur l'escalier : elle dira qu'elle a fait un faux pas, que le pied lui a tourné, et que la douleur lui a arraché un cri.

» Ce mot, *la demoiselle*, me rappela cette femme que j'avais cru voir. Alors, le premier soupçon que Suzanne était com-

plice de mon enlèvement, et qu'un des hommes masqués était son frère, passa comme un éclair dans mon esprit. Si cela était, je n'avais plus rien à craindre pour ma vie; mais gagnerais-je quelque chose à sauver ma vie ?

» Pendant ce temps-là, j'étais emportée à travers le jardin; celui qui m'emportait s'arrêta au pied d'un mur, au sommet duquel était appuyée une échelle. Je me sentis enlevée par-dessus ce mur, et il me sembla que trois personnes réunies opéraient cette dangereuse translation.

» Une seconde échelle était dressée de l'autre côté du mur; une voiture stationnait au bas de l'échelle.

» Je reconnus cette ruelle déserte qui longeait le jardin.

» On me descendit avec les mêmes précautions qu'on m'avait montée. Un des hommes entra dans la voiture avant moi; les deux autres m'y poussèrent. Mon compagnon de voyage me fit asseoir sur la banquette du fond en me disant :

» — Ne craignez rien; on ne vous veut pas de mal.

» Un des deux hommes restés en dehors referma la portière; l'autre dit au cocher :

» — Où vous savez !

» La voiture partit au galop. — Dans ces quelques mots : « Ne craignez rien, on ne vous veut pas de mal », j'avais reconnu la voix du frère de Suzanne, du comte Lorédan de Valgeneuse... »

— Oui, dit Salvator, de celui qui était là tout à l'heure, à qui j'aurais pu si facilement loger une balle dans la tête ! Mais je ne suis pas assassin, moi... Continuez, Mina.

CXXXV

La route.

« — Aussitôt que nous fûmes hors de Versailles, reprit la jeune fille, le comte de Valgeneuse dénoua le mouchoir qui

me couvrait la bouche et celui qui nouait mes mains. J'avais les lèvres en sang, et, pendant plus de quinze jours, je gardai sur mes mains la marque bleuâtre du nœud... »

— Le misérable ! murmura Salvator.

« — Mademoiselle, me dit-il, vous voyez que je vous rends tout ce que je puis de liberté. Ne criez pas, n'appelez pas : je vous déclare que je tiens entre mes mains l'honneur de M. Justin, sa vie même !

» — Vous ? m'écriai-je avec dédain.

» — Je vous donnerai la preuve de ce que je dis. En attendant, je vous donne ma parole d'honneur que je vous dis la vérité.

» — Votre parole d'honneur? répétai-je. Jurez sur autre chose, monsieur, si vous voulez que je vous croie.

» — Quoi qu'il en soit, réfléchissez à mes paroles.

» — Oui, monsieur, et je vous préviens que mes réflexions m'empêcheront de vous répondre. Il est donc inutile que vous me parliez.

» Sans doute le comte se tint pour averti, car, pendant tout le chemin, il ne prononça point une seule parole.

» A la barrière, la voiture s'arrêta, et l'on ouvrit en même temps les deux portières. J'étais prête à m'élancer : le comte n'essaya point de me retenir, mais il me dit ce seul mot :

» — Vous savez que vous tuez Justin !

» Je ne savais pas comment je le tuais, mais j'appréciais mon ravisseur, et je le croyais capable de tout. Je me blottis silencieusement dans le coin de la voiture. Nous entrâmes dans Paris.

» La voiture gagna les Champs-Élysées, suivit le bord de l'eau, traversa un pont, fit quelques pas dans une rue, et s'arrêta. Le cocher cria : « La porte ! » La porte s'ouvrit lourdement ; la voiture entra dans une cour ; je descendis. La cour était fermée de tous côtés par des bâtiments, excepté sur une de ses faces, celle du mur donnant sur la rue... »

— Oui, c'est cela ! murmura Salvator.

« — Je montai un perron. »

— Cinq marches ?

« — Oui, je les ai comptées. D'où savez-vous cela ? »

« — Continuez, mon enfant, continuez, je vous suis pas à pas.

» — Nous entrâmes dans un grand vestibule. Une petite

porte s'ouvrit devant moi; un escalier sembla de lui-même se présenter à mes pieds ; je montai dix-huit marches... »

— Plus une, qui faisait le seuil de la chambre où l'on vous conduisit?

« — C'est cela ! c'est cela !... J'ignorais complétement où j'étais. »

— Je le sais, moi : vous étiez rue du Bac, dans l'hôtel dont le marquis de Valgeneuse, père du comte, a hérité de son frère aîné, *mort sans enfants*, ajouta Salvator en donnant une étrange expression à ces trois derniers mots.

« — Oui ; maintenant que j'y songe, c'est probable... Une porte s'ouvrit devant moi, presque aussi magiquement que les autres. J'étais dans une grande chambre toute tendue de tapisserie, toute meublée de meubles de chêne, et qui semblait une bibliothèque à cause de la grande quantité de livres rangés contre la muraille, entassés sur les chaises, sur les tables et même jetés à terre. »

— Oui, dit Salvator, l'atelier.

« — Veuillez attendre ici un instant, mademoiselle, me dit le comte, et ne craignez rien ! vous êtes ici chez moi; c'est vous dire que vous ne courez aucun danger. Dans un instant, j'aurai l'honneur de vous revoir; j'ai quelques dispositions à prendre, et nous repartirons immédiatement. Si vous avez besoin de quelque chose, vous n'avez qu'à sonner : il y a dans la pièce voisine une femme de chambre à votre service.

» Et il se retira sans attendre ma réponse, certain qu'il était que je ne lui répondrais pas. — A peine fus-je seule, que la pensée me vint de me jeter par la fenêtre, et de me briser la tête sur le pavé; mais la seule ouverture qu'il y eût à cette chambre, à part les portes, était placée au plafond, c'est-à-dire à plus de quinze pieds de haut ! Je me jetai à genoux, et j'invoquai Dieu. Par malheur, sans doute, je n'étais pas encore assez éprouvée : Dieu ne me répondit point comme l'a fait tout à l'heure par votre voix, et je n'eus d'autre consolation que de pleurer toutes les larmes de mes yeux. En ce moment, une idée me traversa l'esprit : écrire à Justin...

» Je trouvai du papier ; mais on avait enlevé les plumes et l'encre. Heureusement, sur la table se trouvait un portefeuille oublié; ce portefeuille contenait un crayon ; je le tirai vivement de son fourreau, et j'écrivis à la hâte deux lignes...

Je n'avais qu'une crainte : j'avais si peu dit à Justin que je l'aimais, qu'il pouvait me croire coupable ! Que lui écrivis-je? Je n'en sais plus rien... »

— Je le sais, moi, dit Salvator.

— Vous le savez ?

— Oui, puisque j'étais là quand il reçut la lettre. Vous lui écrivîtes ces quelques mots :

« On m'enlève de force, on m'entraîne... je ne sais pas où!... A mon secours, Justin! Sauve-moi, mon frère! ou venge-moi, mon époux!

» MINA »

Seulement, quels moyens avez-vous employés pour lui faire parvenir ce billet? Cela nous est toujours demeuré obscur, et je crois que, sur ce point, la Brocante a eu quelque chose à nous cacher.

« — En deux mots, je vais vous le dire, reprit Mina. A peine avais-je écrit l'adresse, que j'entendis un bruit de pas dans le couloir ; je cachai la lettre dans ma poitrine, et j'attendis. Une femme de chambre parut et se mit à ma disposition : je refusai ses services, et elle se retira.

» La lettre était écrite; mais comment la faire parvenir? Je mis l'attrait d'une forte récompense sur la suscription, et je comptai sur la Providence... J'entendis de nouveau du bruit dans le corridor, et, cette fois, ce fut le comte qui reparut.

» — Êtes-vous prête à m'accompagner? me demanda-t-il.

» — Vous savez bien que je ne puis faire autrement, lui répondis-je.

» Et je me levai.

» — Alors, venez, me dit-il froidement.

» Je le suivis.

» Nous descendîmes par le même escalier étroit, et je me retrouvai dans cette même cour que j'avais déjà franchie en venant. Au bas de l'escalier, était une voiture d'une autre forme et d'une autre couleur que celle qui nous avait amenés. Le comte me fit monter la première, et monta ensuite. La porte s'ouvrit de nouveau, et la voiture repartit.

» Je ne connais point Paris, de sorte que je ne puis dire par

quelles rues nous passâmes; d'ailleurs, je ne songeais qu'à une chose, je n'avais qu'une idée fixe : faire parvenir ma lettre à Justin. Je pouvais bien prétexter la chaleur, ouvrir la glace de la voiture, et jeter ma lettre dans la rue ; mais il faisait de la boue, et les passants eussent pu marcher dessus sans la voir... Que faire?.... J'aperçus de loin des lumières, quelque chose comme des torches que l'on agitait : c'étaient des masques, à ce qu'il me sembla. Je demandai à abaisser la glace; mais le comte, craignant probablement que je n'appelasse au secours, refusa formellement.

» — Mais, j'étouffe ! lui dis-je.

» — Dans un instant, répondit-il, vous aurez de l'air.

» Nous passâmes au milieu d'une espèce de marché, nous entrâmes dans une longue file de rues étroites et mal pavées, où les chevaux bronchaient à chaque instant. J'aperçus de loin une petite lumière tremblante et qui semblait fixée sur une borne ; puis, à la lueur de cette lumière, il me sembla que se mouvait une forme humaine. Une idée traversa mon esprit : cette forme humaine, c'était probablement quelque chiffonnier ; quel qu'il fût, si cet individu entendait tomber près de lui un objet quelconque, il ne manquerait pas de ramasser cet objet, et, en voyant quelle récompense était promise, il porterait la lettre à son adresse. Comment faire pour qu'il entendît tomber la lettre ?... Cependant, la voiture marchait rapidement ; nous approchions de la lumière ; j'entrevis clairement une femme.

» — Bon ! me dis-je, cette femme va cherchant de pavé en pavé : elle trouvera ma lettre.

» Je tirai ma lettre; mais, en portant la main à ma poitrine, je sentis une chaîne ; cette chaîne soutenait une petite montre que Justin m'avait donnée... Pauvre petite montre ! c'était tout ce que j'avais de Justin... Tout ce que j'avais de Justin ! je me trompe ; je n'avais, au contraire, rien qui ne vînt de Justin. N'était-ce pas lui qui, depuis neuf ans, me donnait tout ce dont j'avais besoin? Pauvre petite montre ! elle m'avait tant de fois dit l'heure où Justin allait arriver ; elle ne m'avait jamais quittée, ni le jour ni la nuit, et j'allais m'en séparer ! Oui, mais n'était ce pas dans l'espoir de revoir Justin que je faisais ce sacrifice ?... Je l'ôtai de mon cou, et je l'embrassai en pleurant amèrement; j'enveloppai la lettre autour de la montre, et la chaîne autour de la lettre. En ce moment,

la voiture s'arrêta. Nous étions arrivés près de la borne sur lequelle était posée la lanterne. Le comte ouvrit la glace de devant, et, s'adressant au cocher :

» — Pourquoi t'arrêtes-tu, misérable ? lui cria-t-il.

» — Monsieur le comte, répondit le cocher, c'est cette femme qui me prévient qu'on ne peut pas passer, attendu qu'on repave.

» — Retourne-t'en sur tes pas, alors, et prends une autre rue.

» — C'est ce que je fais, monsieur le comte.

» C'était une grâce du ciel qui m'était accordée ! Tandis que le comte s'était penché en avant, j'allongeai le bras à travers l'ouverture de la glace baissée, et je jetai mon petit paquet aussi lestement que je pus. Il alla frapper contre le mur le long duquel était adossée la borne, et je sentis mon cœur se briser en entendant le bruit de l'éclat du verre de ma montre... Pauvre petite montre ! j'avais eu le temps de la jeter et de retirer le bras avant que le comte se retournât : il ne s'aperçut de rien. La voiture pivota sur elle-même, et, dans le mouvement qu'elle fit, j'eus encore le temps de voir la chiffonnière prendre sa lanterne, éclairer le pavé, et ramasser le paquet. Dès ce moment, je me crus sauvée, et je résolus de m'armer de patience. Deux heures après, nous entrions dans ce château, inhabité depuis sept ou huit ans, et que le comte avait loué un mois auparavant, dans le but de m'y conduire.

» — Mademoiselle, me dit-il, vous êtes chez vous. Voici votre chambre : on n'y entrera point, que vous n'appeliez. Réfléchissez bien au sort qui vous attendait avec ce misérable maître d'école, dans son taudis de la rue Saint-Jacques, luttant chaque jour contre les besoins de la journée, et comparez-le à celui que vous offre un homme de mon rang, maître de deux cent mille livres de rente, qui fait du monde entier votre royaume. Une femme de chambre va venir se mettre à votre disposition.

» Et il sortit. — Derrière lui, en effet, une femme de chambre entra. Elle m'offrit à souper : je lui répondis de dresser le souper dans ma chambre, et que, si j'avais faim la nuit je mangerais. — Je n'avais ni le besoin ni le désir de toucher au souper ; j'avais une espérance. Cette espérance fut réalisée. Avec le dessert, on me servit des couteaux à cou

per les fruits. J'en pris un à lame mince et aigue; j'étais déjà à demi sauvée. Ignorant quelles pouvaient être les entrées secrètes de cette chambre, je ne cherchai pas même à en fermer les entrées visibles. Je résolus de ne pas me coucher, et, si je dormais, de dormir près du feu dans un grand fauteuil... Je cachai le couteau dans ma poitrine; je me mis, par une prière sainte et profonde, sous la garde du Seigneur, et j'attendis.

CXXXVI

Les articles 354, 355 et 356.

» — La nuit s'écoula tranquille, poursuivit Mina. J'étais tellement brisée par toutes les secousses que j'avais éprouvées, que, malgré mon inquiétude, je m'endormis. Il est vrai que, de cinq minutes en cinq minutes, je me réveillais en tressaillant... Le jour vint, et, avec le jour, le malaise qui accompagne une nuit passée hors du lit. Le feu était près de s'éteindre : j'ajoutai du bois à celui qui achevait de se consumer, et je parvins à me réchauffer.

» Mes fenêtres étaient situées au soleil levant, mais le soleil semblait ne pas devoir se lever ce jour-là. J'allai à la fenêtre et tirai les rideaux. La fenêtre donnait sur une prairie au milieu de laquelle dormaient, entourés de roseaux, les eaux tristes d'un étang; au delà de l'étang s'étendait un parc dont une habile disposition empêchait de voir la fin. Tout cela, eau dormante, gazon jauni, arbres dépouillés de leurs feuilles, à l'exception d'un massif de sapins, tout cela était d'une mélancolie profonde! Au reste, j'aimais mieux la nature ainsi : elle était du moins en harmonie avec les dispositions de mon cœur.

» Au moment où j'ouvrais la fenêtre, un faible rayon de soleil, le seul qui brilla dans toute cette sombre journée, filtra à travers les nuées grises. Je m'adressai à lui comme à un messager du Seigneur; je lui envoyai ma prière en le suppliant de la reporter au pied du trône de Dieu, c'est-à-dire d'où il partait; je lui parlai de Justin plus encore que de moi. Justin ne sachant pas ce que j'étais devenue, Justin ignorant si je l'aimais assez pour résister aux séductions comme aux menaces, me paraissait plus à plaindre que moi, sûre que j'étais de rester fidèle à moi-même et, par conséquent, fidèle à Justin.

» Pendant que j'achevais ma prière, il me sembla entendre ouvrir ma porte. Je me retournai... C'était le comte. Je laissai ma fenêtre telle qu'elle était : je me trouvais moins isolée ayant devant moi ce cadre ouvert sur le grand tableau du ciel. Je me camponnai à la barre.

» — Mademoiselle, me dit le comte, je vous ai entendue ouvrir votre fenêtre, et, dès lors, pensant que vous étiez levée, je me suis permis de me présenter chez vous.

» — Je ne me suis pas couchée, monsieur, comme vous pouvez voir, répondis-je.

» — Et vous avez eu tort, mademoiselle. Vous êtes ici aussi en sûreté que si vous aviez été gardée par votre mère.

» — Si j'avais le bonheur d'avoir une mère, monsieur, je ne serais probablement point ici.

» Il se tut un instant.

» — Vous regardiez le paysage? dit-il. En ce moment de l'année, il doit vous paraître triste ; mais, au printemps, on assure que c'est un des plus beaux des environs de Paris.

» — Comment! au printemps? lui dis-je. Vous pensez donc qu'au printemps, je serai encore ici?

» — Vous serez où vous voudrez, à Rome, à Naples, en Italie, partout où il vous plaira, partout où vous permettrez à l'homme qui vous aime de vous suivre.

» — Vous êtes fou, monsieur, répliquai-je.

» — Vous n'avez donc pas réfléchi? demanda le comte.

» — Si fait monsieur.

» — Et le résultat de ces réflexions...?

» — Est que, dans notre époque, on n'enlève pas sérieusement une jeune fille, si isolée qu'elle soit.

» — Je ne vous comprends pas.

» — Je vais me faire comprendre. Supposez même que je sois prisonnière dans cette chambre...

» — Vous ne l'êtes pas, Dieu merci! cette maison tout entière est à votre disposition, appartements et parc.

» — Et vous comptez que, grâce aux murs trop hauts pour être escaladés, aux grilles trop solides pour être forcées, je ne pourrai pas fuir ?

» — Vous n'aurez pas besoin, pour fuir, d'escalader les murs : les portes sont ouvertes depuis six heures du matin jusqu'à dix heures du soir.

» — Eh bien, alors, demandai-je étonnée, comment espérez-vous me retenir ici, monsieur?

» — Oh! mon Dieu, en faisant un simple appel à votre raison.

» — Expliquez-vous.

» — Vous aimez M. Justin, m'avez-vous dit?

» — Oui monsieur, je l'aime!

» — Alors, vous seriez fâchée qu'il lui arrivât malheur?

» — Monsieur!

» — Or, le plus grand malheur qui puisse lui arriver à l'heure qu'il est, c'est que vous essayiez de fuir de ce château.

» — Comment cela?

» — Parce que M. Justin payerait pour vous.

» — Justin payerait pour moi! Et qu'a donc à faire Justin avec vous?

» — Pas avec moi, mademoiselle, mais avec la loi.

» — Comment, avec la loi?

» — Oui! essayez de fuir, fuyez, et, dix minutes après que je suis prévenu de votre fuite, M. Justin est en prison.

» — En prison, Justin! Et quel crime a-t-il commis, mon Dieu? Oh! vous voulez m'effrayer; mais, Dieu merci! je ne suis encore ni assez insensée, ni assez idiote pour vous croire sur parole.

» — Ce n'est point non plus ma prétention d'être cru ainsi; mais me croirez-vous sur preuve?

» Je commençais à m'effrayer en voyant son assurance.

» — Monsieur! balbutiai-je.

» Il tira de sa poche un petit livre dont la tranche était rayée de plusieurs couleurs.

» — Connaissez-vous ce livre ? me demanda-t-il.

» — Mais, répondis-je, c'est un Code, à ce qu'il me semble.

» — Oui, c'est un Code. Tenez, prenez-le.

» J'hésitais.

» — Oh ! prenez, je vous en prie. Vous voulez des preuves ; il faut que je vous en donne, n'est-ce pas ?

» Je pris le livre.

» — Très-bien ! Ouvrez-le à la page 800, code pénal, livre III.

» — Après ?

» — Paragraphe 2.

» — Paragraphe 2 ?

» — Lisez... Remarquez bien qu'il n'est pas imprimé pour vous seule ; ce dont vous pourrez vous assurer en envoyant chercher son pareil chez le notaire ou chez le maire.

» — Que je lise ?

» — Oui, lisez.

» Je lus :

§ 2. *Enlèvement de mineurs.*

« 354. Quiconque aura, par fraude ou par violence, enlevé » ou fait enlever des mineurs, ou les aura fait entraîner, » détourner ou déplacer des lieux où ils étaient mis par ceux » à l'autorité ou à la direction desquels ils étaient soumis ou » confiés, subira la peine de la réclusion. »

» Je levai les yeux sur le comte, comme pour l'interroger.

» — Continuez, dit-il.

» Je continuai :

« 355. Si la personne ainsi détournée et enlevée est une » fille au-dessous de seize ans accomplis, la peine sera celle » des travaux forcés à temps... »

» Je commençai à comprendre : je pâlis... »

— Le misérable ! murmura Salvator.

« — C'est le cas de M. Justin, dit froidement le comte.

» — Oui, monsieur, repris-je, mais avec cette différence que je l'ai suivi volontairement, que je dirai tout haut qu'il m'a sauvé la vie, que je lui dois tout, que...

» Il m'interrompit.

» — Le cas est prévu par le paragraphe suivant, dit-il. Lisez !

» Je lus :

« 356. Quand la fille au-dessous de seize ans aurait con-
» senti à son enlèvement ou suivi volontairement le ravisseur,
» si celui-ci était majeur de vingt et un ans et au-dessus... »

» — M. Justin, interrompit le comte, avait juste vingt-deux ans; je me suis informé de son âge... Continuez...

» Je repris :

« De vingt et un an et au-dessus, il sera condamné aux
» travaux forcés à temps. »

» Le livre me tomba des mains

» — Mais, au lieu d'être puni, m'écriai-je, Justin mériterait une récompense.

» — Cela, mademoiselle, reprit froidement le comte, c'est ce que les tribunaux apprécieront. Mais je dois d'avance vous dire que, pour avoir détourné une mineure, pour l'avoir séquestrée chez lui, pour avoir voulu l'épouser sans le consentement de ses parents, sachant que cette mineure était riche, je dois vous dire que je doute que les tribunaux décernent à M. Justin le prix de vertu.

» — Oh! m'écriai-je.

» — En tout cas, continua le comte, essayez de fuir, et la question sera bientôt décidée.

» Il tira de sa poche un papier qu'il déplia. Ce papier était marqué du sceau de l'État.

» — Qu'est-ce encore? lui demandai-je.

» — Rien : un mandat d'amener délivré d'avance, portant le nom de M. Justin, comme vous voyez, et mis à ma disposition. La liberté de M. Justin est donc entre mes mains. Une heure après votre fuite, son honneur sera entre les mains des tribunaux.

» Je sentais la sueur perler sur mon front; les jambes me manquaient; je tombai sur le plus proche fauteuil.

» Le comte se baissa, ramassa le Code, et le mit sur mes genoux tout ouvert.

» — Tenez, dit-il, je vous laisse ce petit livre... Méditez les articles 354, 355 et 356, et ne prétendez plus que vous n'êtes pas libre de fuir.

» Et, me saluant avec une feinte politesse, il se retira... »

Salvator à son tour essuya son front.

— Ah! murmura-t-il, il le ferait comme il le dit, le misérable!

— Oh! je l'ai bien pensé, répondit Mina. Voilà pourquoi je n'ai pas fui, voilà pourquoi je n'ai pas écrit à Justin, voilà pourquoi je me suis tue comme si j'étais morte!

— Et vous avez bien fait.

— J'attendais, j'espérais, je priais! Vous voici : vous êtes l'ami de Justin, vous déciderez; mais dans tous les cas, dites-lui bien...

— Je lui dirai, Mina, que vous êtes un ange! reprit Salvator, se mettant à genoux devant la jeune fille, et lui baisant respectueusement la main.

— Oh! mon Dieu! dit Mina, que je vous remercie de m'avoir envoyé un pareil secours!

— Oui, Mina, remerciez Dieu, car c'est la Providence qui m'a conduit ici.

— Mais vous aviez quelque soupçon cependant?

— Non, point pour vous : j'ignorais où vous étiez, quel lieu vous habitiez ; j'avais fini par vous croire hors de France.

— Que veniez-vous donc chercher ici, alors?

— Oh! je poursuivais un autre crime que je ne puis vous dire, et dont je suis, pour le moment, obligé d'interrompre la recherche... Allons au plus pressé, c'est-à-dire à vous. Chaque chose viendra en son temps et à son tour.

— Eh bien, que décidez-vous pour moi?

— D'abord, il est important que le pauvre Justin ait de vos nouvelles, qu'il sache que vous vous portez bien, que vous l'aimez toujours.

— Vous vous chargez de le lui dire, n'est-ce pas?

— Soyez tranquille.

— Mais, à moi, à moi, dit Mina, qui me donnera de ses nouvelles?

— Demain, à la même heure, vous en trouverez dans le sable, sous ce banc, et, si je ne pouvais vous en faire parvenir demain, ce serait pour après-demain, à la même place.

— Merci, mille fois merci, monsieur!... Mais retirez-vous ou, du moins, cachez-vous : j'entends un bruit de pas sur le sable, et votre chien paraît inquiet.

— Tout beau, Brésil! dit tout bas Salvator au chien en lui montrant le fourré.

Brésil rentra dans le bois.

Salvator l'y suivit, et il y était déjà rentré à demi-corps quand la jeune fille, se penchant de son côté, lui tendit le front en lui disant :

— Embrassez-le pour moi comme vous m'embrassez pour lui !

Salvator déposa sur le front de la jeune fille un baiser aussi chaste que le rayon de lune qui l'éclairait; puis il rentra vivement dans le fourré.

La jeune fille n'attendit point que les pas se rapprochassent davantage : elle s'élança rapidement vers la maison.

Au bout de quelques secondes, Salvator entendit une voix de femme qui disait :

— Ah ! c'est vous, mademoiselle ! M. le comte, en partant, m'a ordonné de venir vous dire que l'air de la nuit était froid, et que vous pourriez prendre mal en vous y exposant plus longtemps.

— Me voici ! dit Mina.

Et les deux femmes s'éloignèrent.

Salvator écouta le bruit des pas qui allait s'affaiblissant et qui finit par s'éteindre tout à fait.

Alors, il se pencha, cherchant de nouveau le trou fait par Roland, lequel s'était remis à lécher cette chose étrange qui avait produit sur Salvator un si terrible effet.

— Ce sont les cheveux d'un enfant ! murmura-t-il. Il faut que je m'informe si Rose-de-Noël avait un frère.

Et, écartant Roland, il ramena la terre avec son pied, combla le trou, et piétina dessus pour remettre les choses dans l'état où elles étaient avant la découverte qu'il venait de faire.

Puis, l'opération terminée :

— Allons, Roland, dit-il, partons ! Mais sois tranquille, mon bon chien, nous reviendrons ici... un jour... ou une nuit !

CXXXVII

La maison de la fée.

On se souvient de la menace faite à la Brocante par Salvator à l'endroit de ce bouge malsain de la rue Triperet où nous avons vu pour la première fois la cartomancienne.

Salvator avait prononcé quelques paroles qui avaient effrayé la Brocante; et celle-ci s'était engagée à quitter au plus vite cette infecte habitation. Mais, si la menace de l'enlèvement de Rose-de-Noël l'avait effrayée, le calcul d'une dépense folle à ses yeux l'avait bien autrement effrayée encore, et l'avait empêchée de tenir sa promesse; puis, il en est des misérables comme des riches : ils quittent difficilement, plus difficilement que les riches mêmes, la maison où ils ont vécu, et, peut-être, mise en demeure de s'exécuter, la vieille avare, qui tenait à son affreuse soupente, eût-elle préféré donner l'argent nécessaire à son déménagement et rester dans son bouge.

Mais, au milieu de son doute pour savoir si elle obéirait ou désobéirait à Salvator, la Brocante avait reçu une visite qui avait décidé sa détermination.

Un jour, un beau jeune homme, d'une parfaite élégance, s'était présenté chez elle, au nom de la fée Carita.

Il y avait deux noms qui caressaient doucement le cœur de cette belle et chétive enfant qu'on appelait Rose-de-Noël : l'un était celui de mademoiselle de Lamothe-Houdan; l'autre, celui de Salvator.

Ce beau jeune homme, qui un jour était apparu sur le seuil de ce pandémonium dont nous avons risqué la description, n'était autre que Pétrus.

Alors, en répétant à la vieille bohémienne, au milieu des aboiements des chiens et des croassements de la corneille, à peu près les mêmes paroles que Salvator avait déjà dites, il avait fait comprendre à la Brocante que l'heure était venue de déloger.

Mais ce qui avait surtout déterminé la vieille, c'était la façon dont Pétrus s'y était pris.

— Voici la clef de votre nouvel appartement, avait-il dit. Vous n'avez qu'à vous présenter rue d'Ulm, nº 10; vous entrerez sous une grande porte, vous regarderez à gauche, vous verrez trois marches, vous monterez ces trois marches, vous introduirez cette clef dans la serrure de la porte qui sera devant vous, vous tournerez deux tours, la porte s'ouvrira, et vous serez dans votre appartement.

La Brocante avait, à ces mots, ouvert les yeux et les oreilles.

En effet, si, d'un côté, elle regrettait par habitude le bouge coutumier, de l'autre, comme elle n'avait pas un sou parisis à dépenser, au lieu de le mettre à la porte, elle avait offert un siége au nouveau venu, et menacé les chiens et la corneille en l'honneur de son hôte.

Peut-être, malgré la menace de la Brocante, les chiens n'en eussent-ils aboyé et la corneille n'en eût-elle croasse que plus fort; mais Rose-de-Noël les avait priés de se taire, et ils obéissaient bien mieux aux prières de Rose-de-Noël qu'aux ordres de la Brocante.

Une fois assis, Pétrus avait ajouté :

— Seulement, il faut quitter votre grenier dès demain.

— Oh! avait dit la Brocante, et le temps de déménager?

— Il ne s'agit pas de déménager; il s'agit de vendre ou de donner tout ce que vous avez ici. Le logement que l'on vous offre par ma voix est meublé à neuf. Quant au loyer, il est payé pour un an. Voici la quittance.

La Brocante ne savait si elle rêvait ou veillait.

Aussi, derrière Pétrus, la clef à la main, avait-elle couru de la rue Triperet à la rue d'Ulm.

Tout s'était passé comme l'avait dit Pétrus : au nº 10, la Brocante avait trouvé une grande porte, sous la grande porte les trois marches, la clef avait tourné dans la serrure, la porte s'était ouverte, et la vieille bohémienne avait pénétré dans l'appartement.

Cet appartement était situé au rez-de-chaussée; les fenêtres donnaient sur un jardin de six pieds de long, c'est-à-dire de la grandeur d'une tombe si la personne qui le regardait était triste, de la grandeur d'une caisse d'oranger si la personne qui le regardait était gaie.

Ce rez-de-chaussée était composé de quatre pièces et d'une charmante petite chambre à l'entre-sol.

Relativement au grenier qu'habitait la Brocante, c'était, comme on voit, un palais.

Ces quatre pièces du rez-de-chaussée étaient : une antichambre, une petite salle à manger, une chambre à coucher pour la vieille, un cabinet pour Babolin.

Il va sans dire que la chambre de l'entre-sol était pour Rose-de-Noël.

L'antichambre était tendue du haut en bas, plafond compris, d'un petit coutil blanc et bleu, avec des torsades et des glands de laine rouge; une jardinière en bois rustique, placée devant la fenêtre, renfermait quelques fleurs d'hiver. Quatre chaises en canne en formaient, avec elles, l'ameublement.

De l'antichambre, on passait dans la salle à manger. La salle à manger était peinte en bois de chêne, avec une table de chêne et six chaises de chêne. Les rideaux étaient de mérinos vert, croisant sur des rideaux de mousseline. Aux murailles étaient pendus un coucou pour indiquer l'heure, et six gravures villageoises pour récréer les yeux. Un beau poêle chauffait à la fois la salle à manger et l'antichambre.

La chambre contiguë était la chambre à coucher de la Brocante. C'était la pièce originale de l'appartement : un véritable musée, un cabinet d'histoire naturelle et surtout d'histoire surnaturelle. Bien que cette chambre eût été meublée à peu de frais, l'ornementation en était d'un goût si sympathique à la Brocante, qu'elle poussa, en le voyant, un cri d'étonnement et de joie.

En effet, aux quatre côtés de la muraille, étaient pendus mille objets insignifiants pour toute autre, mais précieux, mais merveilleux pour elle : des cornues en croix, surmontées par un crâne couvert d'un voile noir; une jambe décharnée jusqu'au fémur, qui semblait, du bout du pied, repousser dédaigneusement ce crâne; une énorme chauve-souris aux ailes étendues, et riant à gorge déployée en voyant un mannequin provoquer une chimère de faïence; un grand

cerf-volant orné de toute sorte de figures cabalistiques, pendu au plafond, et se balançant dans l'espace en face d'un crocodile qui, la gueule ouverte, semblait vouloir l'avaler; un as de pique gigantesque, combattant avec un as de carreau nain: un serpent empaillé, enveloppant de ses replis l'arbre de la science du bien et du mal; un capucin de carton, indiquant le changement de temps; un sablier mesurant l'heure; une trompette immense, qui semblait n'attendre que la dernière minute pour sonner d'elle-même le Jugement dernier; — enfin, tout un mobilier de sorcellerie, c'est-à-dire la matérialisation du rêve que la Brocante avait fait toute sa vie, le monde d'une chiromancienne réalisé par l'imagination d'un peintre.

Il n'y avait pas jusqu'à la corneille qui n'eût son clocher dans un coin de la chambre, et les chiens, qui n'eussent leur niche dans des tonneaux.

Un lit à colonnes torses complétait l'ameublement de la chambre.

Le cabinet de Babolin était une petite pièce tapissée d'un papier gris, avec un lit de fer bien blanc, bien propre, bien neuf, deux chaises, une table, une étagère formant armoire dans la partie inférieure, et supportant une quarantaine de volumes dans la partie supérieure.

Quant à la petite pièce de l'entre-sol, c'est-à-dire quant à la chambre de Rose-de-Noël, c'était un chef-d'œuvre tout simplement, chef-d'œuvre de simplicité surtout.

La pièce était grande comme une chambre de poupée, toute tendue de perse rose, avec des cordonnets bleu de ciel, rideaux et meubles pareils. Les porcelaines de la cheminée et et de la toilette étaient bleues avec des bouquets semblables à ceux de la perse; le tapis était bleu tout uni.

Le seul tableau de cette chambre était un grand médaillon doré renfermant un pastel: ce pastel était le portrait de la fée Carita, ressemblante à faire pousser un cri de surprise à ceux qui la connaissaient. La fée revêtait son costume de fée pour aller aux soirées du ciel.

En sortant de la chambre fantastique de la Brocante, et en entrant dans cette petite chambre, on était émerveillé et réjoui comme lorsqu'on revoit le soleil en sortant des catacombes.

La Brocante revint comme elle était allée, c'est-à-dire

tout courant. Elle annonça la bonne nouvelle à Rose-de-Noël et à Babolin, et il fut décidé que ce serait non pas le lendemain, mais le jour même que l'on irait habiter la maison de la fée. — Ce fut ainsi que l'on appela le nouvel appartement

On prit un fiacre dans lequel on mit les objets dont on tenait à ne pas se séparer. Rose-de-Noël voulait emporter toute sa petite soupente; quoi que pût lui dire la Brocante de l'élégance de son nouveau domicile, elle prit tout ce qu'elle pouvait prendre, et l'on partit.

Il est facile d'imaginer l'ébahissement de Babolin et de Rose-de-Noël : la joie de cette dernière fut près d'aller jusqu'à la folie quand elle vit, dans une armoire que la Brocante n'avait pas aperçue, attendu qu'elle était prise dans la muraille, toute sorte d'écharpes grecques et arabes, toute sorte de résilles et de ceintures espagnoles, toute sorte de colliers et d'épingles à cheveux.

C'était pour Rose-de-Noël, avec ses instincts pitoresques, le trésor des trésors, une véritable cachette des *Mille et une Nuits*.

Et ce tapis, ce tapis si doux et si velouté, où elle pourrait tout à son aise marcher avec ses jolis pieds nus !

On s'installa dans l'appartement dès le même jour, et nul, pas même la Brocante, ne regretta le taudis de la rue Triperet.

Le lendemain, on eut la visite de Pétrus.

Il venait voir comment se trouvaient les nouveaux emménagés.

Tout le monde était dans la jubilation, y compris les chiens dans leur niche et la corneille sur son clocher.

Cependant, on n'était pas sans inquiétude sur ce que demanderait Pétrus en échange de tout ce bien-être donné au nom de la fée Carita ; car, enfin, il était probable que Pétrus demanderait quelque chose.

Pétrus demanda purement et simplement que Rose-de-Noël vint poser dans son atelier, soit avec la Brocante, soit avec Babolin, soit même avec tous deux.

Rose-de-Noël, sans trop savoir ce qu'on lui demandait, accepta du premier bond.

La Brocante demanda jusqu'au lendemain, pour prendre conseil de quelqu'un sur ce qu'elle devait faire.

Pétrus lui laissa toute liberté.

Ce quelqu'un que la vieille désirait consulter, c'était Salvator.

Aussi, derrière Pétrus, Babolin se mettait-il en course pour relancer Salvator dans la rue aux Fers, et le prier, quand il aurait un instant, de venir voir *la maison de la fée!*

Salvator vint le même jour.

Son avis fut que Rose-de-Noël pouvait parfaitement accorder à Pétrus la faveur qu'il demandait.

Rose-de-Noël avait toujours paru à Salvator une nature fine et distinguée; il y avait une espèce d'instinct de l'art dans ce sentiment du pittoresque qu'elle déployait à tout propos.

Elle ne pouvait que gagner à être mise en contact avec ces organisations d'élite que l'on appelait Pétrus, Jean Robert, Ludovic et Justin, c'est-à-dire avec la peinture, la poésie, la science et la musique.

Quant à la façon dont on agirait avec elle, la Brocante pouvait être tranquille; Rose-de-Noël serait traitée en sœur.

Salvator invita donc la Brocante à ne pas attendre que Pétrus se donnât la peine de revenir, mais à aller chez lui la première.

Le lendemain, à dix heures, l'enfant et la vieille frappaient à la porte de Pétrus.

La porte ouverte, et à la vue de cet atelier merveilleux, Rose-de-Noël poussa bien d'autres cris de joie et d'étonnement que ceux qu'elle avait poussés en voyant la chambre de la Brocante et même la sienne.

D'abord, de tous côtés et sous toute sorte de costumes, le portrait de la fée Carita; puis, ensuite, mille objets dont elle ignorait non-seulement l'usage, mais encore le nom.

Il fallut lui dire comment s'appelait chaque chose et à quoi chaque chose servait.

Cependant, elle parut reconnaître le piano : ses doigts se posèrent sur les touches; elle en tira quelques accords qui prouvaient qu'autrefois elle avait étudié les premiers éléments de la musique.

Mais presque aussitôt, comme épouvantée par quelque souvenir terrible, elle referma le piano et s'en éloigna.

Puis elle voulut voir travailler Pétrus.

Pétrus travailla.

L'enfant jetait des cris de joyeux étonnement en voyant les objets qu'il plaisait à Pétrus de reproduire sous son pinceau.

L'artiste alors lui expliqua plus clairement ce qu'il désirait d'elle.

Pétrus ne lui eût pas demandé son portrait, que Rose-de-Noël l'eût supplié de le faire.

Tout fut donc bien vite convenu.

Dès le jour même, Rose-de-Noël poserait ; le lendemain et les jours suivants, Pétrus l'enverrait chercher et la ferait reconduire en voiture, et Rose-de-Noël viendrait, soit avec la Brocante, soit avec Babolin.

Dès le même jour, elle renouvela connaissance avec Jean Robert et Justin. — Elle les avait déjà vus chez la Brocante, on se le rappelle, le jour de la catastrophe.

Le lendemain, ce fut au tour de Ludovic.

Ludovic, sur la prière de Salvator, examina l'enfant avec la plus grande attention.

Ses membres étaient grêles, faibles, délicats, mais aucun organe n'était menacé. Ludovic traça une hygiène à laquelle Salvator ordonna à la Brocante de se conformer.

Au bout de huit jours, sous la direction de Justin, Rose-de-Noël connaissait toutes les notes, et commençait à jouer sur le piano les airs les plus faciles.

Il est vrai qu'en musique elle avait plutôt l'air de se souvenir que d'apprendre.

En outre, elle savait par cœur quelques-uns des plus beaux vers de Lamartine et de Hugo, que lui avait appris Jean Robert, et qu'elle récitait avec une justesse et une expression étonnantes.

Enfin, elle faisait à tout moment promettre à Pétrus de lui apprendre à peindre.

Le jour où nous l'avons vue posant dans l'atelier, Rose-de-Noël en était à sa dixième séance.

Salvator venait presque tous les jours. Le hasard fit que, ce jour-là, pour la première fois, il vint avec son chien, Pétrus l'ayant prié d'amener Roland pour remplir un coin vide de son tableau de Mignon.

On a vu ce qui s'était suivi de la rencontre de Roland et de Rose-de-Noël.

Le lendemain de ce jour-là, vers huit heures du matin,

au moment où Rose-de-Noël venait de se lever, on frappa trois coups à la porte, et Babolin, qui avait été chargé d'introduire les visiteurs comme étant le plus jeune et le voisin le plus proche de la porte d'entrée, Babolin alla ouvrir cette porte.

On entendit aussitôt retentir ces mots :

— Ah ! c'est notre bon ami, M. Salvator !

Le nom de Salvator était magique dans la maison. Il fut à l'instant même répété, avec une joyeuse intonation, par la Brocante et par Rose-de-Noël.

— Oui, gamin, c'est moi, répondit Salvator.

Salvator entra, et Rose-de-Noël lui sauta au cou.

— Bonjour, bon ami, dit-elle.

— Bonjour, mon enfant, fit Salvator en regardant avec attention si les tons rosés de ses joues étaient dus à un retour de bonne santé ou à la présence de la fièvre.

— Et Brésil ? demanda la petite fille.

— Brésil est fatigué ce matin : il a couru toute la nuit. Je te l'amènerai un autre jour.

— Bonjour, monsieur Salvator, dit à son tour la Brocante, qui s'était aperçue qu'il y avait une glace dans sa chambre, et qui, depuis quelques jours, avait jugé à propos de se peigner. Eh ! quel bon vent nous procure le plaisir de votre visite ?

— Je vais te le dire, répondit Salvator en regardant autour de lui. Mais, d'abord, comment te trouves-tu dans ton nouveau logement, Brocante ?

— Comme dans un vrai paradis, monsieur Salvator.

— Avec cette exception qu'il est habité par le diable. Enfin, c'est un compte à régler entre Dieu et toi. Moi, je ne m'en mêle pas. — Et toi, Rose-de-Noël, comment te trouves-tu ici ?

— Si bien, que je ne puis pas croire que j'y suis, quoiqu'il me semble que j'y aie toujours été.

— Alors, tu ne désires rien ?

— Non, monsieur Salvator, rien que votre bonheur et celui de la princesse Régina, répondit Rose-de-Noël.

— Hélas ! mon enfant, dit Salvator, Dieu ne t'accorde, j'en ai bien peur, que la moitié de ton désir.

— Il ne vous est rien arrivé de malheureux ? demanda l'enfant avec inquiétude.

— Non, dit Salvator; je suis, moi, le côté souriant et joyeux de ton souhait.

— Alors, demanda Rose-de-Noël, c'est la princesse qui est malheureuse?

— J'en ai peur.

— Ah! mon Dieu! dit Rose-de-Noël les larmes aux yeux.

— Bah! dit Babolin, puisqu'elle est fée, cela ne durera pas.

— Comment peut-on être malheureuse avec deux cent mille livres de rente? demanda la Brocante.

— Tu ne comprends pas cela, n'est-ce pas, Brocante?

— Ah! ma foi, non, dit celle-ci.

— Dis donc, la mère, fit Babolin, une idée.

— Laquelle?

— Si la fée Carita est malheureuse, c'est qu'elle désire quelque chose qui n'arrive pas.

— C'est probable.

— Eh bien! fais donc ta grande réussite à son intention.

— Je ne demande pas mieux; nous lui devons bien cela. Rose, donne-moi le jeu magique.

Rose fit un mouvement pour obéir.

Salvator l'arrêta.

— Plus tard, dit-il; je suis venu pour tout autre chose.

Puis, se retournant du côté de la vieille :

— Holà! Brocante, dit-il, à nous deux.

— Qu'y a-t-il, monsieur Salvator? demanda la bohémienne avec une certaine inquiétude dont elle ne paraissait jamais tout à fait exempte, et qui pouvait bien avoir sa source dans les ordonnances de la police sur les sorcières modernes.

— Te souvient-il de la nuit du mardi gras au mercredi des Cendres?

— Oui, monsieur Salvator.

— Te souviens-tu de ma visite à sept heures du matin?

— Parfaitement.

— Te souviens-tu de ce qui a précédé cette visite?

— Avant votre arrivée, je venais d'envoyer Babolin chez le maître d'école du faubourg Saint-Jacques.

— C'est cela même; maintenant, voyons, — rappelle bien tous tes souvenirs, — pourquoi avais-tu envoyé Babolin chez le maître d'école?

— Je l'y avais envoyé pour lui faire porter une lettre que j'avais trouvée dans le ruisseau de la place Maubert.

— Tu es bien sûre de ce que tu dis ?

— Très-sûre, monsieur Salvator.

— Silence ! tu mens...

— Je vous jure, monsieur Salvator...

— Tu mens, te dis-je ! Toi-même, tu m'as dit, mais tu ne t'en souviens plus, que cette lettre avait été jetée par la portière d'une voiture qui passait.

— Ah ! c'est vrai, monsieur Salvator ; mais je ne croyais pas qu'il y eût quelque importance à cela.

— La lettre a frappé contre le mur et est tombée contre la borne où était posée ta lanterne. Tu as entendu le bruit de quelque chose qui se brisait contre le mur : tu as pris ta lanterne, et tu as cherché.

— Vous étiez donc là, monsieur Salvator ?

— Tu sais que je suis toujours là... Maintenant, pour qu'en frappant contre la muraille, cette lettre fît un bruit que tu pusses entendre, il fallait nécessairement qu'il y eût quelque chose dans la lettre.

— Dans la lettre ? répéta la Brocante, qui commençait à voir vers quel but marchait l'interrogatoire.

— Oui, je te demande ce qu'il y avait.

— Il y avait quelque chose, effectivement, répondit la Brocante ; mais je ne me rappelle plus quoi.

— Bon !... Par malheur, je me le rappelle, moi ; il y avait une montre.

— C'est vrai, monsieur Salvator ; une toute petite montre ; mais si petite, si petite...

— Oui, que tu l'avais oubliée... Qu'as-tu fait de cette montre ? Voyons.

— Ce que j'en ai fait ?... Je ne sais, dit la Brocante en passant devant Rose-de-Noël, comme pour dérober à Salvator la vue de la chaîne qui entourait le cou de l'enfant.

Salvator prit la main de la vieille, et lui fit faire volte-face.

— Ote-toi de là ! dit-il. Qu'a donc, Rose-de-Noël, autour du cou ?

— Monsieur Salvator, répondit la Brocante en hésitant, c'est...

— C'est, s'écria l'enfant en tirant la montre de sa poitrine, c'est la montre qui était dans la lettre.

Et elle tendit la montre à Salvator.

— Veux-tu me la donner, Rosette? dit le jeune homme.

— Vous voulez dire *vous la rendre*, mon bon ami; puisqu'elle n'est point à moi, je ne pouvais la garder que tant qu'on ne la réclamait pas... Tenez, monsieur Salvator, — ajouta la petite fille avec une larme dans les yeux, car, au fond, elle éprouvait quelque peine à se séparer du charmant bijou ; — j'en ai eu bien soin, allez !

— Merci, petite ! Je tiens à te reprendre cette montre pour des raisons à moi connues...

— Oh ! je ne vous les demande pas, mon ami, interrompit Rose-de-Noël.

— Mais c'est une montre qui vaut, au moins, soixante francs! s'écria la Brocante ; et, puisque je l'ai trouvée...

— J'en donnerai une autre à Rose-de-Noël ; — et tu l'aimeras autant que celle-ci, n'est-ce pas, mon enfant ?

— Oh ! bien mieux, monsieur Salvator, puisque c'est vous qui me l'aurez donnée.

— En outre, voilà cinq louis, Brocante, avec lesquels tu lui achèteras une robe de demi-saison et un chapeau. Au premier beau jour, je l'emmènerai à la promenade : l'enfant a besoin d'air.

— Oh ! oui ! oh ! oui ! dit Rose-de-Noël en sautant et en battant des mains.

La Brocante grondait ; mais Salvator la regarda fixement, et elle se tut.

Salvator, maître de la montre qu'il était venu chercher, fit un pas pour sortir ; alors, Rose-de-Noël s'attacha à lui.

— Mais non, mais non, dit Babolin jaloux de ses fonctions, c'est à moi de reconduire M. Salvator.

— Cède-moi la place pour cette fois-ci ! demanda Rose-de-Noël.

— Oh ! dit Babolin, et moi donc... ?

Salvator lui mit dans la main une petite pièce de monnaie.

— Toi, reste ici, dit-il.

Il comprenait que Rose-de-Noël avait quelque chose à lui dire en particulier.

— Viens ! dit-il.

Et il emmena l'enfant.

Quand ils furent tous deux dans l'antichambre, Rose-de-Noël lui sauta au cou et l'embrassa.

— Oh ! monsieur Salvator, dit-elle, que vous êtes bon, et que je vous aime !

Salvator la regarda, et sourit.

— N'avais-tu rien autre chose à me dire, Rosette ? demanda-t-il.

— Non, dit l'enfant en le regardant tout étonnée ; je voulais vous embrasser, voilà tout.

Salvator l'embrassa à son tour, et sourit une seconde fois ; seulement, dans ce second sourire, il y avait une suprême félicité : cette tendresse de l'enfant faisait, sur le cœur endurci de l'homme, l'effet des premiers rayons du soleil sur la terre engourdie.

Il caressa doucement avec sa main la joue brune de Rose-de-Noël.

— Merci, petite ! dit-il ; tu ne sais pas le bien que tu m'as fait !

Puis, s'arrêtant et la regardant, il pensa qu'il devait peut-être profiter de ce moment pour lui demander si elle n'avait point un frère ; mais, après une seconde de réflexion :

— Oh ! non, se dit-il, elle est trop heureuse maintenant... Nous verrons plus tard...

Et, l'ayant embrassée encore une fois, il sortit.

CXXXVIII

Stabat mater dolorosa.

Salvator, en quittant la rue d'Ulm, prit la rue des Ursulines, la rue Saint-Jacques, et gagna le faubourg.

Le lecteur a deviné où il allait.

Arrivé devant la porte du maître d'école, il sonna.

La sonnette correspondait au premier étage, pour que les visiteurs ne dérangeassent point Justin dans ses classes.

Ce fut sœur Céleste qui vint ouvrir.

Le pâle visage de la jeune fille se teinta de rose en voyant Salvator.

— M. Justin est-il ici ? demanda le jeune homme.

— Oui, répondit sœur Céleste.

— Dans sa classe, ou chez lui?

— Chez ma mère; montez. Nous parlions de vous quand vous avez sonné.

Cela arrivait souvent à la pauvre famille, de parler de Salvator.

Ils montèrent l'escalier, laissèrent à gauche la chambre vide de Mina, et entrèrent chez madame Corbie.

Autour du poêle, qui servait de point de réunion à la famille, étaient la vieille aveugle, le bonhomme Müller et Justin.

Rien n'était changé, si ce n'est que tous les visages avaient vieilli de dix ans en six semaines.

La mère Corbie, surtout, était effrayante à voir : sa figure était jaune comme de la cire; ses cheveux étaient d'un blanc d'argent. Elle se tenait courbée vers la terre, et ne semblait pas seulement chercher à reconnaître celui qui venait d'arriver.

C'était l'incarnation de la douleur muette, immobile et sourde, de la douleur chrétienne , avec son expression sublime de patience et d'abnégation.

Elle inclina si faiblement la tête en voyant entrer Salvator, et en reconnaissant sa voix, que Salvator eût pu la prendre pour une statue en pierre de la Vierge au pied de la croix.

Le bonhomme Müller, lui aussi, ressemblait à une pétrification du chagrin. Le brave homme, qui avait eu le premier l'idée du pensionnat, et qui avait donné l'adresse de madame Desmarets, persistait à se croire le seul auteur du mal, et il venait recevoir les consolations de Justin, au lieu de lui en donner.

Lui, Justin, n'était point aussi abattu qu'on eût pu le croire. Les premiers jours, pendant tout le temps qu'il n'avait point donné à ses classes, il était resté dans sa chambre, entièrement anéanti. Mais, après avoir désespéré,

après avoir eu conscience de l'immensité de sa douleur, sa douleur même le régénéra pour ainsi dire; il s'y retrempa comme dans un bain de plantes amères, et, lui qui, au premier abord, semblait le plus impressionnable de la famille, ce fut lui qui, par une vigoureuse réaction sur lui-même, reprit de la force, et en donna à chacun.

En voyant entrer Salvator, il se leva et alla à lui.

Le jeune homme lui tendit la main et pressa la sienne fraternellement.

Le bonhomme Müller lui offrit un siége, en lui adressant, plutôt pour l'acquit de sa conscience que dans l'espérance de recevoir une réponse favorable, la question sacramentelle :

— Avez-vous des nouvelles?

Au reste, depuis le départ de Mina, c'était le mot avec lequel chacun s'abordait.

Céleste faisait-elle un tour dans le quartier, Justin et sa mère lui demandaient :

— Quelle nouvelle?

Était-ce Justin qui rentrait, après une sortie, si courte qu'elle fût, c'étaient alors la mère et Céleste qui faisaient à Justin la même question.

Et il en était chaque jour de même pour Müller, quand Müller venait faire sa visite quotidienne.

Les familles qui demeurent à cent pas des champs de bataille, et qui tremblent pour les êtres qui leur sont chers, ne demandent pas de nouvelles de la guerre avec une plus fiévreuse anxiété.

Ce jour-là, comme nous l'avons dit, ce fut Müller qui adressa la question sacramentelle à Salvator.

— Oui! répondit laconiquement celui-ci.

Céleste s'appuya contre la muraille; la mère se leva debout comme par un ressort; Justin tomba sur une chaise; Müller trembla de tous ses membres.

— Mais de bonnes nouvelles? demanda en bégayant Müller.

Aucun des autres n'avait la force de parler.

— Oui! répondit encore le jeune homme.

— Dites! dites! firent ensemble toutes les voix.

— Oh! ne vous attendez pas, dit Salvator, à trop de bonheur, de peur d'être déçus. Ce que j'ai à vous apprendre

est presque aussi triste que joyeux, presque aussi amer que doux. N'importe, je ne veux pas vous priver d'une joie, cette joie fût-elle accompagnée d'un chagrin.

— Parlez! s'écria Justin.

— Parlez! répétèrent les autres.

Salvator tira de sa poche la petite montre, et, la présentant à Justin :

— D'abord, mon ami, dit-il, reconnaissez-vous cela?

Justin s'élança sur la montre avec un cri de joie.

— La montre de Mina! s'écria-t-il en la couvrant de baisers; la montre que je lui ai donnée au dernier anniversaire de sa naissance! la montre qu'elle aimait tant, me disait-elle, qu'elle ne la quitterait ni jour ni nuit; elle l'a quittée! Oh! dites, dites... comment l'a-t-elle quittée?

La mère s'était rassise.

Elle fit un signe de tête équivalant à ce cri qui échappa à Jacob à la vue de la robe ensanglantée de Joseph : « Une bête féroce à dévoré mon fils! »

— Non! non! dit vivement Salvator, qui comprit ce geste, non, soyez tranquille, votre enfant n'est pas morte, non! Mina est vivante.

Ce fut un cri de joie parmi tous les assistants.

— Je l'ai vue! continua Salvator.

— Vous! s'écria Justin en sautant au cou du jeune homme, et en l'enlaçant de ses bras; vous avez vu Mina?

— Oui, mon cher Justin.

— Où?... quand?... M'aime-t-elle encore?

— Elle vous aime toujours, elle vous aime plus que jamais, répondit le jeune homme essayant de contenir Justin, et de garder son sang-froid.

— Elle vous l'a dit?

— Elle me l'a dit, répété, affirmé.

— Quand?

— Cette nuit.

— Mais dites-moi donc bien vite où vous l'avez vue!

— Et, vous, mon cher Justin, laissez-moi le temps de vous le dire.

— C'est vrai! dit le bonhomme Müller en tirant de sa poche un foulard pour essuyer les larmes qui jallissaient de ses yeux, c'est vrai! Tu veux qu'il parle, Justin, et tu ne lui donnes pas le temps de parler.

— Il aurait déjà parlé s'il pouvait le faire, dit madame Corbie en secouant la tête.

— Eh bien dit Justin en se rasseyant, je ne vous interroge plus, mon cher Salvator, j'écoute.

— Ecoutez donc, et patiemment, mon cher Justin. Dans un but qu'il est inutile de vous faire connaître, je suis allé me promener hier au soir à quelques lieues de Paris, entre onze heures et minuit. J'étais dans un parc. Là, au clair de la lune, j'ai vu à travers les arbres s'avancer une jeune fille qui est venue s'asseoir sur un banc, à quatre pas de la place où j'étais caché.

— C'était Mina ?... s'écria Justin, incapable de se modérer.

— C'était Mina.

— Et vous ne lui avez pas parlé?

— Je lui ai parlé, puisqu'elle m'a répondu qu'elle vous aimait toujours.

— C'est juste.

— Mais laissez donc dire ! fit Müller impatienté.

— Mon frère ! pria sœur Céleste.

La mère était retombée dans son immobilité et dans son mutisme.

— Un instant après, continua Salvator, un jeune homme parut et vint s'asseoir près d'elle.

— Oh ! fit Justin.

— Je me trompe, il ne s'assit point, dit Salvator : Mina le tint debout et respectueux devant elle.

— Et ce jeune homme, n'est-ce pas, c'était le comte Lorédan de Valgeneuse?

— C'était le comte Lorédan de Valgeneuse, répéta Salvator.

— Oh ! le misérable ! dit Justin grinçant des dents; si jamais celui-là me tombe entre les mains...

— Silence, Justin ! fit M. Müller.

— Si vous ne m'écoutez pas tranquillement, Justin, dit Salvator, je m'arrête.

— Oh ! non, non, mon ami, je vous en supplie !

— J'entendis leur conversation d'un bout à l'autre, et il résulta pour moi de cette conversation, dont je ne veux pas vous rapporter les détails, que M. Lorédan de Valgeneuse a obtenu contre vous un mandat d'amener.

— Un mandat d'amener! s'écrièrent tous les assistants.
Seule, madame Corbie resta muette.

— Mais de quoi l'accuse-t-on? demanda M. Müller.

— Oui, de quoi m'accuse-t-on? reprit Justin.

— Du crime de détournement et de séquestration de mineure, crime prévu par les articles 354, 355 et 356 du Code pénal.

— Oh! le misérable! ne put s'empêcher de s'écrier à son tour le bon M. Müller.

Justin garda le silence; la mère, immobile, nous l'avons dit, n'avait pas prononcé une parole, n'avait pas changé de visage.

— Oui, c'est un grand misérable, dit Salvator; mais c'est un misérable tout-puissant et placé si haut, que nous ne pouvons l'atteindre.

— Et, cependant!... reprit énergiquement Justin.

— Oui, et, cependant, il faut l'atteindre, n'est-ce pas? continua Salvator; c'est votre pensée, et c'est la mienne aussi.

— Si j'allais trouver c'est homme? s'écria Justin en se levant, comme prêt à partir.

— Si vous alliez le trouver, Justin, dit Salvator, il vous ferait arrêter par son suisse, et conduire à la Conciergerie.

— Mais, si j'y allais, moi, un vieillard...? dit Müller.

— Vous, monsieur Müller, il vous ferait prendre par ses domestiques, et conduire à Bicêtre.

— Mais qu'y a-t-il donc à faire? s'écria Justin.

— Faire ce que fait notre mère: prier..., dit sœur Céleste.

En effet, la mère priait à voix basse.

— Mais, enfin, dit Justin, vous lui avez parlé; vous avez donc encore quelque chose à nous dire.

— Oui, j'ai à vous achever mon récit. Mina fut admirable de pudeur et de dignité... Justin, c'est une sainte jeune fille! aimez-la de toute votre âme.

— Oh! s'écria le jeune homme, je l'aime, je l'aime!...

— M. Lorédan s'éloigna, laissant Mina seule. Ce fut alors que je pensai qu'il était temps de me montrer. Je m'approchai de la pauvre enfant, qui, agenouillée sur le sable, demandait conseil et secours à Dieu. Il me suffit de prononcer votre nom pour me faire connaître. Elle me demanda comme vous: « Qu'y a-t-il à faire? » et, comme à vous, je lui répon-

dis : « Attendre et espérer ! » Alors, elle me raconta da. tous ses détails l'enlèvement et ses suites ; comment, emportée dans une voiture à travers les rues de Paris, elle fut forcée, pou vous faire parvenir sa lettre, d'en envelopper sa montre... La montre devait être chez la femme qui vous a envoyé la lettre ; j'y allai, je la réclamai. La Brocante niait, Rose-de-Noël me la rendit.

Justin baisa de nouveau la petite montre.

— Vous savez le reste, dit Salvator ; et très-prochainement je vous dirai ce qu'il me semble convenable de faire.

Et, ayant dit ces mots, il salua, faisant, tout en saluant, signe à Justin de le reconduire.

Justin comprit ce signe, et le suivit.

Madame Corbie demeura aussi immobile à la sortie de Salvator qu'elle était restée immobile à son entrée.

CXXXIX

Initiation.

Les deux jeunes gens descendirent dans la chambre à coucher de Jus n, c'est-à-dire dans la salle où se faisait la classe.

Or, la classe était vide, les enfants ayant congé, vu la solennité du jour, qui était un dimanche.

Ce fut Salvator qui fit signe à Justin de s'asseoir.

Justin prit une chaise ; Salvator s'assit sur une table.

— Maintenant, dit Salvator en posant la main sur l'épaule de Justin, maintenant, mon cher ami, prêtez-moi toute votre attention, et ne perdez pas un mot de ce que je vais vous dire.

— J'écoute ; car je me suis bien douté que vous n'aviez pas tout dit devant ma mère et ma sœur.

— Et vous aviez raison. Il y a de ces choses qu'on ne dit pas devant une mère et devant une sœur.

— Parlez ; j'écoute!

— Justin, vous ne retrouverez pas Mina par les moyens ordinaires.

— Oui, mais par votre intermédiaire, je la reverrai, n'est-ce pas?

— Soit! seulement, tout doit d'abord être bien arrêté entre nous.

— Que je la revoie, que je sache où elle est, et le reste me regarde.

— Vous vous trompez, Justin. A partir de ce moment, c'est moi que tout regarde. Oui, vous la reverrez, puisque je vous le promets ; oui, vous l'enlèverez, c'est possible, facile même ; oui, vous la cacherez de manière à ce qu'on ne la retrouve pas, elle ; mais on vous retrouvera, vous!

— Eh bien, après?

— Vous retrouvé, vous êtes arrêté, emprisonné!

— Que m'importe! il y a une justice en France; on reconnaîtra tôt ou tard mon innocence, et Mina sera sauvée.

— Tôt ou tard, avez-vous dit? J'admets le *tôt ou tard*, quoique, sur ce point, je ne sois pas de votre avis; seulement, je suis obligé de caver au pis. Mettons que votre innocence sera reconnue... mais tard, — croyez que je vous fais une grande concession — au bout d'un an, par exemple. Eh bien, pendant cette année, qu'arrivera-t-il de votre famille? La misère entrera par la porte que votre sortie aura laissée ouverte; votre mère et votre sœur mourront de faim.

— Non! car les bons cœurs leur viendront en aide.

— Ah! comme vous vous trompez, mon pauvre Justin! Les Valgeneuse ont les cent bras de Briarée. De même qu'il leur aura suffi d'étendre un de ces bras pour vous ouvrir la porte d'un cachot, de même, des quatre-vingt-dix-neuf autres qui leur resteront, ils traceront autour de votre famille un cercle que la pitié n'osera franchir. Les bons cœurs viendront en aide à votre mère et à votre sœur! Qu'entendez-vous par les bons cœurs? Jean Robert, un poëte, qui est riche aujourd'hui comme M. Laffitte, qui demain est plus pauvre que vous; Pétrus, un peintre, homme de fantaisie,

qui fait des tableaux pour lui et non pour le public, qui vit non pas de son pinceau, mais en mangeant son pauvre petit patrimoine; Ludovic, un médecin de talent, de mérite, de génie même, si vous voulez, mais un médecin sans clientèle; moi, un pauvre commissionnaire, qui vis au jour le jour, et qui ne puis jamais répondre du lendemain... Votre mère et votre sœur sont bonnes chrétiennes, et il leur restera l'église? Un des cardinaux les plus influents de l'époque est parent des Valgeneuse. Le bureau de bienfaisance? Le président du bureau est lui-même un Valgeneuse. Elles auront recours au préfet de la Seine, au ministre de l'intérieur? Elles recevront vingt francs une fois donnés, et encore, les recevront-elles quand on saura qu'elles sont la mère et la sœur d'un homme arrêté sous la prévention d'un crime entraînant peine de galères?

— Mais que reste-t-il donc à faire? s'écria Justin tout frémissant de rage.

Salvator appuya plus fortement sa main sur l'épaule de Justin, et, fixant son regard sur le sien :

— Que feriez-vous, Justin, demanda-t-il, si un arbre menaçait de tomber sur votre tête?

— J'abattrais l'arbre, répondit Justin, qui commençait à comprendre la métaphore de son ami.

— Que feriez-vous si quelque bête féroce échappée d'une ménagerie parcourait la ville?

— Je prendrais un fusil, et je tuerais la bête féroce.

— Alors, dit gravement Salvator, vous êtes celui que j'espérais; écoutez-moi donc.

— Je crois vous comprendre, Salvator, dit Justin appuyant à son tour la main sur la cuisse de son ami.

— Certes, reprit Salvator, celui-là qui, pour venger une injure personnelle, apporterait le désordre dans la cité, celui-là qui, parce que sa maison brûle, tenterait d'incendier la ville, celui-là serait un sot, un méchant ou un fou. Mais celui-là, Justin, qui aurait sondé les plaies de la société, et qui se dirait : « Je connais à fond le mal, cherchons le remède », celui-là ferait œuvre de bon citoyen, celui-là serait un honnête homme. Justin, je suis un des membres désolés de cette grande famille humaine opprimée par quelques intrigants. Jeune, j'ai plongé à fond dans cet océan que l'on nomme le monde, et, comme le pêcheur de Schiller, j'en

suis revenu plein d'épouvante. Alors, je suis rentré en moi-même, et j'ai médité sur les misères de mes semblables. Je les ai tous vu défiler devant moi, les uns comme des bêtes de somme pliant sous un fardeau qui dépasse leurs forces, les autres comme des moutons que le boucher conduit à l'abattoir. A cet aspect, j'ai eu honte de mes semblables, j'ai eu honte de moi-même, je me suis fait l'effet d'un homme qui verrait dans un bois un autre homme attaqué par des voleurs, et qui, caché derrière un arbre, le laisserait dévaliser, meurtrir, poignarder, sans lui porter secours. Tout en gémissant sourdement, je me suis dit qu'à tout, excepté à la mort, il y avait remède, et encore que la mort n'était qu'un mal individuel, sans même être un accident pour l'espèce. Un jour qu'un mourant me montrait ses blessures, je lui ai demandé : « Qui te les a faites? » il m'a répondu : « C'est la société ! ce sont tes semblables ! » Alors, j'ai arrêté la parole sur ses lèvres, et je lui ai dit : « Non, ce n'est point la société; non, ce ne sont point mes semblables qui t'ont frappé. Ils ne sont pas mes semblables ceux qui t'attendent au fond d'un bois et te dérobent ta bourse; ils ne sont pas mes semblables ceux qui te lient les mains et qui t'égorgent. Ceux-là, ce sont les méchants qu'il faut combattre, les herbes empoisonnées de la plaine qu'il faut arracher. — Le puis-je ? me demanda le blessé. Je suis seul ! — Non ! répondis-je en lui tendant la main, nous sommes deux ! »

— Nous sommes trois ! dit Justin en saisissant la main de Salvator.

— Tu te trompes, Justin, nous sommes cinq cent mille !

— Bien ! dit Justin, dont les yeux rayonnèrent de joie; et que Dieu, qui m'a entendu, me renonce pour un des siens, le jour où j'oublierai ou renierai les paroles que je dis.

— Bravo, Justin !

— A bas ce misérable gouvernement d'idiots, d'intrigants et de jésuites, qu'on a impudemment nommé la Restauration, et qui n'est que le souffle de l'étranger répandu sur la France !

— Assez, dit Salvator; soyez à cinq heures chez moi, et prévenez que vous ne rentrerez point chez vous de la nuit.

— Où allons-nous ?

— Je vous le dirai à cinq heures.

— Faut-il prendre des armes ?

— C'est inutile.

— A cinq heures ?

— A cinq heures !

Les deux jeunes gens se quittèrent. Il ne leur avait fallu qu'un instant, comme on voit, à l'un pour faire, à l'autre pour accepter une proposition dans laquelle tous deux risquaient leur tête.

Mais il en était ainsi de l'état des esprits à cette époque. Il y avait un souvenir qui rendait braves les plus timides, — féroces les plus doux : ce souvenir, c'était celui de l'ennemi envahissant deux fois la France. Cette odieuse et terrible invasion qui n'est qu'un fait historique pour la génération de 1860, était une apparition enflammée et sanglante pour celle de 1827. Chacun de nous se rappelait, en province, les blessés de Montmirail, de Champaubert et de Waterloo; à Paris, ceux de la butte Saint-Chaumont et de la barrière de Clichy. La haine était une œuvre nationale, et le mot de la Fayette : « L'insurrection est le plus des saint devoirs », était devenu la devise de la France.

Le jour où nous raconterons cette époque au point de vue de l'histoire générale, nous serons plus juste envers elle, comme philosophe, que nous ne le sommes aujourd'hui comme romancier.

A cinq heures, Justin était chez Salvator.

Salvator présenta Justin à Fragola.

— Je t'ai promis, dit-il, un accompagnateur et un maître de chant pour Carmélite : voici déjà la moitié de ce que j'ai promis. Justin, rappelez-vous cette belle jeune fille que nous avons vue expirante, à Meudon, sur son lit de douleur ; elle souffre : c'est notre sœur. Je lui ai promis, par la bouche de Fragola, votre aide et celle de M. Müller.

Justin répondit par un sourire qui mettait sa vie à la disposition de Salvator.

— Et, maintenant, dit celui-ci, partons !

Et, se retournant vers Fragola, et l'embrassant comme un père embrasse son enfant, car, tout jeune qu'il était, Salvator avait pris à la douleur quelque chose de grave et de paternel, — l'embrassant, disons-nous, comme un père embrasse son enfant, bien plus que comme un amant embrasse

sa maîtresse, il descendit l'escalier le premier, en commandant à Brésil, tout désolé, de rester avec Fragola.

Justin le suivit silencieux.

On traversa, sans échanger une parole, toute cette portion de Paris qui s'étend de la place Saint-André-des-Arcs à la barrière de Fontainebleau.

Arrivé là, et voyant que Salvator s'engageait sur la route, Justin rompit le silence.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— A Viry-sur-Orge, dit Salvator.

— Qu'est-ce que c'est que Viry-sur-Orge ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non.

— C'est le village où j'ai vu Mina hier.

Justin s'arrêta court et tout frissonnant.

— Et vous allez me la faire voir ? s'écria-t-il.

— Oui, répondit Salvator souriant à l'aspect de cette pâleur qui envahissait les joues de Justin, signe de joie qu'il eût été difficile de distinguer d'un signe de terreur.

— Et quand me la ferez-vous voir ?

— Ce soir même.

Justin porta ses deux mains à ses yeux, et chancela ; Salvator le soutint en passant son bras autour de son corps.

— Oh ! mon cher Salvator, dit Justin, vous allez me prendre pour une femme, et vous n'aurez plus confiance en moi.

— Vous vous trompez, Justin ; car, si je vous vois faible dans la joie, je vous ai vu fort dans la douleur.

— Oh ! murmura Justin, et ma mère, ma pauvre mère qui ne sait pas combien je vais être heureux !

— Demain, vous lui direz tout, et elle n'aura rien perdu pour attendre.

Dans son désir d'arriver promptement à Viry-sur-Orge, Justin proposa de prendre une voiture ; mais Salvator lui fit observer qu'il ne pouvait voir Mina que de onze heures à minuit, et que, par conséquent, il était inutile d'arriver à Juvisy trois ou quatre heures d'avance. Sa présence réitérée à la Cour-de-France pouvait, d'ailleurs, donner des soupçons.

Justin se rendit à l'observation de Salvator. Il fut résolu que non-seulement on irait à pied, mais encore que l'on

s'arrangerait de manière à n'arriver au parc du château qu'à onze heures du soir.

Une fois en plaine, les deux voyageurs rompirent le silence qu'ils avaient gardé en traversant Paris. La conversation, contenue jusque-là, prit un tour plus libre, une allure plus vive. — Il semble que les pensées intimes ont besoin, comme les plantes, du grand air pour s'exhaler.

Salvator reprit l'initiation au point où il l'avait laissée dans la chambre du maître d'école : il expliqua à Justin dans leurs détails les plus cachés les secrets du carbonarisme ; il lui révéla l'organisation de cette société, il lui en dit le but, il lui montra la franc-maçonnerie prenant sa source mille ans avant le Christ dans le temple de Salomon ; d'abord ruisseau, puis torrent, puis rivière, puis fleuve, puis lac, puis océan !

Justin, en entendant un homme de l'âge et de la condition de Salvator faire de la société une histoire aussi complète et aussi rapide en même temps, écoutait les paroles du jeune homme avec le même respect qu'il eût écouté celles d'un apôtre.

Et, en effet, Salvator, doué de la faculté si rare de généraliser, Salvator, en peu de temps et en peu de mots, avait, comme Cuvier fit pour le monde physique, retrouvé, décomposé et recomposé l'histoire morale de la société.

La théorie de Salvator était bien simple : c'était une tendresse profonde pour l'humanité sans distinction de caste ni de race, une abolition complète des frontières pour réunir le genre humain dans une seule et même famille ; — l'accomplissement des paroles du Christ, qui, ayant éjà donné la liberté et l'égalité, avaient encore à donner fraternité.

Pour lui, et dans sa vaste appréciation sociale, tous les hommes étaient fils d'un même père et d'une même mère, tous frères, par conséquent tous libres. L'esclavage donc, sous quelque forme qu'il se cachât, était le monstre qu'il voulait terrasser comme la cause primordiale du mal. Il y avait en lui un reste de la noblesse et de la loyauté des anciens preux qui s'en allaient combattre en Palestine. Il eût volontiers, comme eux, donné sa vie pour le triomphe de sa foi, et il parlait de l'avenir des nations avec cette même élévation et dans ce même langage qui semblaient le privilége de l'abbé Dominique.

Au reste, les deux jeunes gens, — dont l'un avait eu, sans qu'il s'en doutât, sur la vie de l'autre, une si grande influence, — les deux jeunes gens, le prêtre et le commissionnaire, avaient entre eux plus d'une ressemblance : c'étaient le même amour de l'humanité, la même fraternité universelle, le même but enfin, vers lequel ils tendaient tous deux, quoique marchant dans deux voies différentes et partis de deux points opposés.

Ainsi, l'abbé Dominique partait de Dieu, et descendait de Dieu à l'humanité ; Salvator cherchait le secret de Dieu dans l'humanité, et montait de l'homme à Dieu. L'humanité, pour l'abbé Dominique, était de création divine ; Dieu, pour Salvator, était de création humaine ; l'humanité, pour l'abbé Dominique, n'avait de raison d'être que créée, soutenue, dirigée par une puissance supérieure ; l'humanité, pour Salvator, n'avait aucune raison d'être si elle n'était entièrement libre, si elle n'était elle-même sa force dirigeante.

Il y avait, en un mot, entre leurs deux théories religieuses, la même différence qu'il y a en politique entre l'aristocratie et la démocratie, entre la monarchie et la république ; et, cependant, nous le répétons, partant de ces deux principes opposés, tous deux tendaient vers le même but, l'indépendance de l'homme, la fraternité universelle.

Pour Justin, pauvre martyr, en lutte depuis son enfance avec les besoins de la vie matérielle, et qui n'avait jamais eu le temps de plonger son regard dans l'abime des abstractions sociales, cette théorie de Salvator fut un long éblouissement, allant presque jusqu'au vertige. Cette révélation fit jaillir autour de lui mille étincelles comme elles jaillissent d'un foyer dont on attaque la flamme près de s'éteindre. Son cœur, endormi dans les bras de la résignation, cette berceuse céleste, qui, depuis dix-huit siècles, endort l'humanité, tressaillit et se réveilla tout à coup aux mots de fraternité et d'indépendance, et, au bout de deux heures de marche et de causerie, il avait grandi de dix coudées.

On marche vite, on fait beaucoup de chemin sans s'en apercevoir, lorsqu'on marche poussé par le souffle d'une puissante préoccupation ou d'une grande idée. On arriva à la Cour-de-France vers neuf heures du soir.

Il restait deux heures à attendre.

Salvator se rappela une petite cabane de pêcheur où il avait dîné, il y avait sept ans, le jour où il avait trouvé Brésil. On gagna le bord de la rivière; on reconnut la cabane, on entra, et, moyennant une bouteille de vin et une matelotte, on obtint l'hospitalité.

Les yeux de Justin ne s'écartaient du coucou qui marquait l'heure que pour s'y reporter un instant après plus ardemment; sans le bruit que faisait le balancier, bruit auquel il n'y avait pas à se méprendre, Justin eût juré que les aiguilles étaient arrêtées.

Cependant, dix heures, puis onze heures sonnèrent. Salvator vit l'impatience de son compagnon et en eut pitié.

— Partons! dit-il.

Justin respira, bondit de sa chaise à son chapeau, et se trouva du même coup sur le seuil de la porte.

Salvator le rejoignit en souriant.

Ce fut à Salvator à lui montrer le chemin.

En effet, il marcha le premier dans la direction du château de Viry : on retrouva le pont Godeau, l'allée de tilleuls, la grille du parc.

— Est-ce là? demanda tout bas Justin.

Salvator fit de la tête un signe affirmatif.

Puis, en recommandation de silence, il appuya son doigt sur ses lèvres.

Salvator et Justin longèrent le mur, légers et silencieux comme deux ombres; puis, au même endroit où, la veille, il l'avait escaladé, Salvator s'arrêta.

— C'est ici, murmura-t-il.

Justin mesura des yeux la hauteur de la muraille. Moins habitué que son compagnon aux exercices gymnastiques, il se demandait comment il franchirait l'obstacle.

Salvator s'appuya contre le mur, et présenta à Justin ses deux mains comme premier échelon.

— Nous allons donc escalader cela? demanda Justin.

— Ne craignez rien; nous ne rencontrerons personne, dit Salvator.

— Oh! ce n'est pas pour moi que je crains : c'est pour vous.

Salvator fit un mouvement d'épaules dont nous n'essayerons pas de donner la traduction.

— Montez, dit-il.

Justin mit ses pieds dans les mains, puis sur les epaules de Salvator, puis il enjamba le faîte du mur.

— Et vous? demanda-t-il.

— Sautez de l'autre côté et ne vous inquiétez pas de moi.

Justin obéit comme un enfant.

Au lieu de lui dire de sauter sur le sol, Salvator lui eût dit de sauter dans le feu, qu'il eût obéi de même.

Il sauta, et Salvator entendit le retentissement de ses pieds sur la terre.

Quant à lui, il s'élança avec sa légèreté ordinaire, se hissa à la force du poignet sur le chaperon du mur, et, en une seconde, se trouva dans le parc, près de Justin.

Il s'agissait de s'orienter, afin de n'avoir pas besoin de faire les détours que Salvator avait faits, la première fois, en suivant Roland.

Le jeune homme s'arrêta un instant, rappela ses souvenirs, et coupa droit à travers le parc.

Au bout de cinq minutes de marche, il s'arrêta encore, s'orienta de nouveau, et appuya un peu à gauche.

— Nous y sommes! dit Salvator; voici l'arbre.

Sans doute en lui-même ajoutait-il :

— Et voici la tombe.

Tous deux pénétrèrent dans le fourré, et attendirent.

Au bout de quelques secondes, Salvator appuya la main sur l'épaule de son ami.

— Silence! dit-il, j'entends le frôlement d'une robe de soie.

— C'est elle, alors? dit Justin tout frissonnant.

— Oui, selon toute probabilité; seulement, laissez-moi me montrer le premier. Vous comprenez l'effet que votre apparition inattendue pourrait produire sur la pauvre enfant... Elle approche, elle est seule. Cachez-vous là, et ne paraissez que quand je vous dirai de paraître. La voici!

C'était Mina.

Elle était seule, en effet.

— Oh! mon Dieu! murmura Justin.

Et il fit mine de s'élancer.

— Vous voulez donc la tuer? dit Salvator en le retenant.

Il s'était fait dans le massif un mouvement qui avait attiré l'attention de Mina.

Elle s'arrêta, regardant avec inquiétude, et toute prête à fuir comme une gazelle effarouchée.

— C'est moi, mademoiselle, dit Salvator; ne craignez rien.

Et, écartant les branches, il apparut aux yeux de Mina.

— Ah! c'est vous! dit Mina. Que je suis heureuse de vous voir, mon ami!

— Et moi aussi, d'autant plus que je vous apporte des nouvelles.

— De Justin?

— De Justin, de sa mère, de sa sœur, du bon M. Müller.

— Ingrate que je suis! J'oubliais tout ce qui n'est pas lui. Voyons, qu'avez-vous fait depuis hier? Contez-moi cela.

— D'abord, j'ai retrouvé votre montre.

— Oh! tant mieux!

— J'ai été voir toute votre chère famille, porter à Justin l'assurance de votre amour, et recevoir la sienne.

— Oh! que vous êtes bon!... Et a-t-il été bien heureux?

— Vous demandez cela? Il a pensé devenir fou.

— Merci! trois fois merci! Lui avez-vous dit où j'étais?

— Oui.

— Et alors?...

— Alors, vous comprenez bien qu'il m'a demandé à venir.

— Oh! oui, je comprends cela.

— Mais vous comprenez aussi que ma première pensée a été de lui refuser cette satisfaction.

— Oh! non, non, cela, monsieur, je ne le comprends plus.

— Je vous dis ma premiere pensée, mademoiselle.

— Et... et la seconde? demanda Mina en hésitant.

— La seconde a été l'opposé de la première.

— De façon?... demanda Mina toute tremblante.

— De façon que, sur la promesse d'être raisonnable...

— Eh bien?

— Je suis convenu avec Justin de l'amener.

— Et quand cela devez-vous l'amener?

— Je voulais l'amener un de ces soirs.

— Un de ces soirs! dit la jeune fille en poussant un soupir; et il a consenti à attendre?

— Non.

— Comment, non?

— Il a voulu venir tout de suite... Vous comprenez encore cela?

— Oh! certes, je le comprends. J'aurais fait comme lui, moi!

— Ma première pensée a encore été de refuser, dit Salvator en riant.

— Mais la seconde? fit Mina, la seconde?

— La seconde... a été de vous l'amener ce soir même.

— De sorte?... demanda la jeune fille toute palpitante.

— De sorte que je l'ai amené.

— Monsieur, il m'a semblé entendre parler tout à l'heure. C'est à lui que vous parliez, n'est-ce pas?

— Oui, mademoiselle; il voulait se jeter au-devant de vous, et je l'en empêchais.

— Oh! si je l'avais revu ainsi, je serais morte de joie!

— Vous entendez, Justin? dit Salvator.

— Oh! oui, oui, s'écria le jeune homme en s'élançant hors du massif.

Salvator se rangea pour faire place à son ami. Les deux jeunes gens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, étouffant entre leurs lèvres les deux noms de Justin et de Mina.

Puis, presque aussitôt, deux mains s'étendirent du côté de Salvator, et deux voix pleines de larmes joyeuses murmurèrent en même temps :

— Mon ami, Dieu vous le rende!

Salvator les regarda un instant de son doux et puissant regard, qui, semblable à celui d'un dieu, semblait prendre la responsabilité de l'avenir; puis, serrant la main de Justin, et baisant Mina au front :

— Et, maintenant, dit-il, vous êtes sous le regard du Seigneur. Que Dieu, qui m'a conduit jusqu'ici, me mène jusqu'au bout!

— Vous nous quittez, Salvator? dit Justin.

— Justin, répondit Salvator, vous savez que c'est par hasard que j'ai rencontré Mina; vous savez que ce n'était point elle que je cherchais quand je suis venu dans ce parc. Laissez-moi poursuivre mon œuvre, et soyez heureux : le bonheur est un hymne à Dieu!... Dans une heure, je serai près de vous.

Et le jeune homme, prenant congé d'eux, de la main et

de la tête, disparut au tournant de l'allée qui conduisait au château.

Ce que se dirent pendant cette heure les deux amants demeurés seuls, je n'essayerai pas de vous le raconter.

Supposez, chers lecteurs, que vous avez l'oreille appuyée à la porte du ciel, et que vous écoutez parler les anges.

CXL

Investigation.

Le lendemain, à huit heures du matin, Justin, comme d'habitude, ouvrait sa classe, mais d'un visage si joyeux que les aînés de ses bambins, accoutumés à son visage triste, ou plutôt grave, se demandèrent entre eux :

— Tiens! qu'a donc le maître, ce matin? est-ce qu'il lui serait arrivé, par hasard, un héritage de vingt mille livres de rente?

Vers la même heure, Salvator, le visage un peu plus soucieux, entrait dans la rue principale, ou plutôt dans la seule rue du village de Viry; il regardait à droite et à gauche, et, apercevant, sur le seuil d'une porte, une belle jeune fille qui semblait rentrer chez elle, tenant à la main une mesure de lait, il s'approcha d'elle avec une intention si visible de lui parler, que celle-ci s'arrêta sur le seuil de la porte, et attendit.

— Mademoiselle, dit Salvator, seriez-vous assez bonne pour m'indiquer la maison de M. le maire?

— C'est bien la maison de M. le maire que vous demandez? dit la jeune fille.

— Sans doute.

— C'est qu'il y a la maison de M. le maire et la mairie, reprit la jolie fille avec un sourire qui semblait demander

pardon au jeune homme de la leçon de topographie qu'elle lui donnait.

— C'est juste, dit Salvator; j'eusse dû m'expliquer plus clairement. Je désire parler à M. le maire, mademoiselle.

— Alors, vous pouvez entrer, monsieur, ajouta la jeune fille, car vous êtes justement à sa porte.

Et, passant la première, elle indiqua le chemin à Salvator.

A la porte de la salle à manger, elle rencontra une espèce de servante à laquelle elle remit la petite mesure de lait, qui paraissait être destinée à devenir son déjeuner et celui de sa famille; puis, se tournant vers Salvator :

— Si monsieur le voyageur veut me suivre? dit-elle.

A cette époque, où l'on ne connaissait ni les chemins de fer, ni les trains de plaisir, on donnait généralement au visiteur étranger le titre de *voyageur*, comme on le donne encore aujourd'hui au touriste dans les montagnes du Jura et dans celles du Dauphiné.

Salvator sourit et suivit la belle enfant.

On monta au premier étage; la jeune fille ouvrit la porte d'une espèce de cabinet où un homme était assis à un bureau, et elle dit à cet homme :

— Papa, voilà un *monsieur* qui veut te parler.

Et, en effet, sous son costume de chasse, Salvator pouvait très-bien passer pour un *monsieur*.

Le maire fit un signe de la tête, et continua d'écrire sans regarder le survenant; peut-être craignait-il de perdre le fil de sa phrase s'il l'interrompait.

Par hasard, le maire de Viry était encore, à cette époque, le même brave homme auquel l'honnête M. Gérard avait eu affaire, il y avait sept ou huit ans, lors de l'horrible catastrophe dont ce dernier avait été victime.

C'était, comme nous l'avons dit en son lieu et place, un bon et digne maire, participant à la fois du bourgeois et du paysan, homme loyal et naïf autant que Salvator le pouvait désirer.

Sa phrase finie, il se retourna, repoussa en arrière son bonnet grec, releva ses lunettes sur son front, et, apercevant le jeune homme resté debout près de la porte :

— C'est vous qui désirez me parler ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondit Salvator.

— Alors, donnez-vous la peine de vous asseoir, fit le

maire avec un geste qui rappelait vaguement celui d'Auguste faisant la même invitation à Cinna.

Et, en même temps, il lui désignait une espèce de fauteuil romain.

Salvator avança son siége aussi près qu'il put de celui de M. le maire.

— Après les premières politesses échangées :

— Que désirez-vous, monsieur? demanda le maire à Salvator.

— Un renseignement que vous avez le droit de me refuser, monsieur, j'en conviens, dit Salvator, mais que vous aurez, cependant, j'espère, la complaisance de me donner.

— Parlez, monsieur, et, si la chose n'est pas contraire à mes doubles devoirs et de citoyen et de magistrat...

— J'ose croire que vous en jugerez ainsi, monsieur... Mais, d'abord, sans indiscrétion, depuis combien de temps êtes-vous maire?

— Depuis quatorze ans, monsieur! répondit le brave homme en se rengorgeant.

— Bon! dit Salvator. Eh bien, je désirerais savoir de vous le nom de la personne qui habitait le château de Viry vers l'année 1820.

— Oh! monsieur, le propriétaire se nommait alors M. Gérard Tardieu.

— Gérard Tardieu! répéta Salvator songeant à ce cri, échappé si souvent à Rose-de-Noël pendant sa fièvre : « Oh! ne me tuez pas, madame Gérard! »

— Un bien honnête et bien excellent homme, continua le maire; et qui, à notre grand regret à tous, quitta le pays à la suite d'une épouvantable catastrophe.

— Arrivée ici?

— Ici même.

— Alors, monsieur, c'est précisément de cette aventure que je désirais vous entretenir, dit Salvator. Vous plairait-il de me la raconter?

Ceux de nos lecteurs qui ont habité ou qui habitent encore la province, savent avec quel empressement tout habitant d'une petite ville accepte le moindre incident qui peut rompre la monotonie de sa vie; ils ne s'étonneront donc pas du rayon de plaisir qui illumina les yeux du maire de Viry lorsque celui-ci flaira la distraction quelconque que

venait lui offrir cet étranger providentiel. La joie qui éclata sur le visage du brave homme était une injure adressée à la lenteur du temps, et exprimait clairement cette moqueuse pensée : « Autant de pris sur l'ennemi ! »

Il raconta à Salvator l'histoire de M. Gérard, d'Orsola, de M. Sarranti et des deux enfants, dans ses moindres détails; il n'omit rien de ce qui pouvait intéresser son auditeur, et surtout allonger le récit : il eût voulu, le cher homme, multiplier à l'infini des épisodes de cette sanglante aventure, afin de retenir le plus longtemps possible un hôte si précieux. Malheureusement, c'était une imagination médiocre que celle de M. le maire de Viry : il raconta donc dans son effroyable simplicité, toute l'horrible histoire que nos lecteurs connaissent.

En outre, il la raconta à son point de vue, à lui ; de sorte que le personnage intéressant de ce drame fut M. Gérard, qui, dans le récit du digne maire, devenait, d'assassin, victime.

Le narrateur s'étendit sur le désespoir de ce même M. Gérard, dont il fit une longue et douloureuse description.

La perte des deux enfants, surtout, avait été, au dire de M. le maire, si terrible pour son ancien administré, à cause de la grande affection que celui-ci portait à son frère, qu'il ne parlait jamais ni de l'un ni de l'autre sans éclater en sanglots.

Salvator écouta le brave homme avec une attention qui lui conquit toute sa bienveillance.

Puis, quand il eut fini :

— Mais, demanda Salvator, vous m'avez parlé d'un M. Gérard, d'une Orsola, d'un M. Sarranti et de deux enfants...

— Oui, dit le maire.

— N'existait-il pas une madame Gérard?

— Je n'ai pas connu de femme à M. Gérard.

— Vous n'avez connu personne du nom de *madame Gérard!* Réfléchissez bien.

— Non... à moins que... attendez donc!

Et le maire se mit à rire avec finesse.

— Attendez donc, continua-t-il; si fait, si fait; il y avait, en réalité, une madame Gérard : c'était la pauvre Orsola, que les gens qui voulaient se mettre bien avec elle appe-

laient *madame Gérard* ; car, monsieur, ajouta sentencieusement le maire, vous savez que c'est la faiblesse habituelle des concubines de désirer que les inférieurs, ou ceux qui dépendent d'elles, leur donnent le nom qu'elles n'ont pas le droit de porter... Aussi savaient-ils cela, les pauvres petits enfants, et, quand ils voulaient obtenir quelque chose de leur gouvernante, ne manquaient-ils pas de l'appeler madame Gérard.

— Merci, monsieur, fit Salvator.

Puis, après une pause :

— Et vous dites, monsieur, demanda-t-il, que jamais, quelques recherches que l'on ait faites, on n'a pu retrouver ni le petit Victor, ni la petite Léonie?

— Jamais, monsieur! et, cependant, on a bien cherché.

— Vous rappelez-vous ces malheureux enfants, monsieur le maire? reprit Salvator.

— Parfaitement.

— Je parle de leur signalement.

— Comme si je les voyais encore, monsieur! Le garçon avait entre huit et neuf ans; il était beau, frais, blond...

— De grands cheveux? demanda Salvator en frissonnant malgré lui.

— De grands cheveux bouclés qui tombaient jusque sur ses épaules.

— Et la petite fille?

— La petite fille pouvait avoir de six à sept ans.

— Blonde comme son frère?

— Oh! non, monsieur; c'était une nature tout opposée: mince et brune, elle, avec de grands yeux noirs, magnifiques, qui, à cause de sa maigreur, semblaient tenir tout le visage... Il fallait que ce M. Sarranti fût un fier misérable pour voler ainsi cent mille écus à son bienfaiteur, et lui tuer ses deux enfants!

— Mais, demanda Savaltor, vous m'avez dit, je crois, que le complice de M. Sarranti, dans cet assassinat, avait été un grand chien que l'on tenait toujours à l'attache, et que l'on redoutait à l'égal d'un tigre.

— Oui, dit le maire, un chien que le frère de M. Gérard avait rapporté du nouveau monde.

— Et, ce chien, qu'est-il devenu?

— Il me semblait vous avoir dit, monsieur, que, dans un

moment de désespoir, M. Gérard avait pris sa carabine, et l'avait déchargée sur lui.

— De sorte qu'il l'a tué?

— On ne sait s'il est mort; mais, comme c'était un chien terrible, il a emporté le coup.

— Vous rappelez-vous, par hasard, le nom de ce chien?

— Attendez donc... je vais me le rappeler... Il avait un singulier nom... un nom de... comment dirai-je?... Il s'appelait Brésil!

— Ah! fit en lui-même Salvaltor. — Brésil, vous êtes sûr?

— Oui, oui, très-sûr!

— Et ce chien si féroce n'avait jamais mordu les enfants?

— Au contraire, il les adorait, et particulièrement la petite Léonie.

— Maintenant, monsieur le maire, dit Salvator, il me reste à vous demander une grâce.

— Laquelle, monsieur? laquelle?... s'écria le maire, trop heureux de faire quelque chose pour un homme qui interrogeait avec tant de courtoisie, et écoutait avec tant d'attention.

— Je ne saurais demander à visiter le château, qui est habité par des personnes inconnues, continua Salvator, et, cependant...

Il hésita.

— Dites, monsieur, dites! fit le maire; et, si le renseignement que vous désirez est à ma disposition...

— J'eusse voulu un plan des appartements inférieurs, de la cuisine, du cellier, de la serre.

— Oh! monsieur, dit le maire, c'est chose facile! Lors de l'instruction de l'affaire, instruction interrompue par l'absence de M. Sarranti, un plan a été fait en double...

— Et ces deux plans, demanda Salvator, que sont-ils devenus, s'il vous plait?

— L'un est joint au dossier qui se trouve entre les mains du procureur du roi; l'autre doit être encore dans mes cartons.

— Me serait-il permis, monsieur, demanda Salvator, de prendre une copie de celui qui vous est resté?

— Certainement, monsieur.

Le maire ouvrit inutilement deux ou trois cartons, puis, enfin, tomba sur l'objet qu'il cherchait.

— Voilà ce que vous demandez, monsieur, dit-il. Maintenant, si vous désirez une règle, un crayon, un compas, je puis vous procurer cela.

— Merci, je n'ai aucunement besoin d'établir une échelle de proportions; il me suffira de prendre un aperçu général des localités.

Salvator copia le plan avec la certitude de main d'un géomètre exercé; et, son dessin fini :

— Monsieur, dit-il en pliant le papier et en le mettant dans sa poche, il ne me reste plus qu'à vous remercier et à vous faire mes excuses de tout le dérangement que je vous ai causé.

Le maire protesta que Salvator ne l'avait nullement dérangé, et essaya même de le retenir à déjeuner avec son *épouse* et ses deux *demoiselles*; mais, si tentante que fût l'offre, Salvator crut devoir refuser. Le maire, qui ne voulait se séparer de son hôte que le plus tard possible, le reconduisit jusqu'à la porte, et, avant de prendre congé de lui, se mit à la disposition du jeune homme pour tout nouveau renseignement qui serait de sa compétence.

Le même jour, Salvator présentait Justin à la loge des Amis de la Vérité, où il le faisait recevoir maçon.

Il va sans dire que Justin accomplit sans sourciller toutes les épreuves : il eût traversé le feu, il eût franchi le pont, aigu comme le tranchant d'un rasoir, qui conduit du purgatoire au paradis de Mahomet! Mina n'était-elle pas au bout du rude et dangereux chemin ?

Le lendemain, Justin fut présenté et reçu dans une vente.

A partir de cette seconde réception, Salvator n'eut plus rien de caché pour son ami, et il lui révéla jusqu'aux derniers secrets de cette vaste conspiration qui, commencée en 1815, ne devait donner ses fruits qu'en 1830.

Laissons-les poursuivre cette grande œuvre de l'insurrection, dans laquelle notre histoire trouvera son dénoûment, en poursuivant cette histoire à travers les sinuosités qu'elle trace, revenons à Pétrus et à mademoiselle de Lamothe-Houdan.

CXLI

En attendant le mari.

Dans cette serre embaumee où nous avons vu Pétrus faire, avec tant d'amour, un portrait détruit avec tant de colère, couchée sur une chaise longue, vêtue de l'habit blanc des mariées, pâle comme la statue du Désespoir, mademoiselle Régina de Lamothe-Houdan, ou plutôt la comtesse Rappt, regardait, avec des yeux où se peignait la stupeur, une centaine de lettres éparses autour d'elle.

Celui qui fût entré dans cette chambre, ou qui, simplement, eût jeté un regard par la porte entre-bâillée, eût compris, en voyant le visage épouvanté de la jeune femme que la cause de cette terreur muette, c'était la lecture qu'elle venait de faire d'une ou de plusieurs de ces lettres qu'elle avait laissées tomber à terre avec horreur et dégoût.

Elle resta un instant silencieuse et immobile, tandis que deux larmes coulaient lentement de ses yeux sur sa poitrine.

Puis, d'un mouvement presque automatique, elle fit remonter jusqu'à ses genoux sa main pendante, y prit une lettre encore pliée, la déplia, la porta à la hauteur de ses yeux; mais, à la troisième ou quatrième ligne, comme si elle n'avait pas la force d'aller plus loin, elle laissa tomber la lettre sur le tapis où gisaient déjà les autres.

Alors, elle plongea sa tête entre ses deux mains, et médita quelques instants.

Onze heures sonnèrent dans une chambre voisine.

Elle écarta ses mains de son visage, et écouta, comptant des lèvres et silencieusement les vibrations du timbre.

Quand le onzième coup eut retenti et se fut éteint, elle

se leva, ramassa toutes les lettres, en fit un paquet, et les serra dans une chiffonnière dont elle cacha la clef derrière le pied d'un strélitzia; puis, allant à une sonnette, elle en tira le cordon d'un mouvement rapide et nerveux.

Une vieille femme de chambre parut.

— Nanon, dit la jeune fille, il est l'heure; allez à la petite porte du jardin qui donne sur le boulevard des Invalides, et amenez ici le jeune homme que vous trouverez attendant devant la grille.

Nanon traversa le corridor, descendit les quelques marches qui conduisaient au jardin, coupa diagonalement gazons et massifs, et, ayant ouvert la petite porte qui donnait sur le boulevard des Invalides, elle passa la tête par l'entre-bâillement de cette porte, et chercha des yeux celui qu'elle devait conduire près de sa maîtresse.

Pétrus, bien qu'à trois pas d'elle, lui demeurait invisible, effacé qu'il était par un grand orme contre lequel il s'était appuyé, et d'où il regardait les fenêtres de Régina.

Chose étrange! le pavillon qu'habitait la jeune fille n'était point éclairé; le pavillon qui lui faisait face ne l'était pas davantage; un voile de deuil semblait jeté du haut en bas sur l'hôtel entier.

La seule fenêtre illuminée d'une faible lueur, d'une lueur pareille à celle qu'une lampe mortuaire fait trembler dans un caveau funèbre, était la fenêtre de l'atelier de Régina.

Que s'était-il donc passé? Pourquoi donc toute cette vaste maison n'avait-elle pas un air de fête? pourquoi n'entendait-on pas la musique d'un bal? pourquoi ce silence?

En voyant s'ouvrir la petite porte et apparaître la vieill femme de chambre, Pétrus, qui, comme Régina, venait d compter les onze coups du timbre, se détacha de l'arbre au quel il semblait cloué, et demanda :

— N'est-ce pas moi que vous cherchez, Nanon?

— C'est vous, monsieur Pétrus; je viens de la part...

— De la princesse Régina, je sais cela, dit le jeune homme impatient.

— De la part de la comtesse Rappt, reprit Nanon.

Pétrus sentit un frisson passer dans ses veines; une sueur froide perla sur son front. Il appuya sa main à l'arbre pour se donner un soutien.

A ces mots : « De la part de la comtesse Rappt, » il croyait à un contre-ordre. Heureusement, Nanon ajouta :

— Suivez-moi.

Et, démasquant la porte, qu'elle referma derrière lui, elle fit entrer Pétrus dans le jardin.

Quelques secondes après, elle ouvrait la porte de l'atelier, et, dans la pénombre, le jeune homme apercevait sa bien-aimée Régina, ou plutôt, lui sembla-t-il d'abord, le spectre de celle qu'il avait connue.

— Voici M. Pétrus, dit la vieille femme de chambre en introduisant le jeune homme, qui demeura près de la porte.

— C'est bien, dit Régina; laissez-nous, et restez dans l'antichambre.

Nanon obéit, et Pétrus et Régina se trouvèrent seuls.

Régina fit signe de la main à Pétrus de s'approcher; mais le jeune homme, sans bouger de place :

— Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, madame, dit-il en appuyant sur ce dernier mot, avec la dureté impitoyable des amants désespérés.

— Oui, monsieur, dit Régina d'une voix douce, car elle comprenait tout ce qu'il devait souffrir; oui, j'ai à vous parler.

— A moi, madame? Vous avez à me parler, le soir d'un jour où j'ai failli mourir de douleur en apprenant que s'était accompli ce mariage qui vous lie à tout jamais à l'homme que je hais le plus au monde ?

Régina sourit tristement, et l'on pouvait lire dans ce sourire : « Et moi donc, croyez-vous que je le haïsse moins que vous ? »

Puis, tout haut, et avant que ce sourire fût effacé de ses lèvres :

— Prenez le tabouret d'Abeille, dit-elle, et asseyez-vous près de moi.

Dominé par la voix en même temps douce et grave de Régina, Pétrus obéit.

— Plus près, dit la jeune fille, plus près encore... La! regardez-moi bien maintenant... oui, ainsi.

— Mon Dieu! murmura Pétrus, mon Dieu! que vous êtes pâle!

Régina secoua la tête.

— Ce ne sont point là les fraîches couleurs d'une fiancée, n'est-ce pas, mon ami?

Pétrus frissonna, comme si ces deux mots : *mon ami* étaient un fer aigu pénétrant dans sa poitrine.

— Vous souffrez, madame? dit-il.

Le sourire de Régina prit une teinte de douleur inexprimable.

— Oui, je souffre, répondit-elle, horriblement!

— Qu'avez-vous, madame?... Dites-moi ce que vous avez... Je suis venu ici dans l'intention de vous maudire, et me voilà prêt à vous plaindre!

La jeune femme regarda fixement Pétrus.

— Vous m'aimez? demanda-t-elle.

Pétrus tressaillit, et, tout balbutiant, tout frissonnant :

— Madame..., dit-il.

— Je vous demande si vous m'aimez, Pétrus, répéta la jeune femme d'une voix grave jusqu'à la solennité.

— Le jour où, pour la première fois, je suis entré dans cet atelier, — et il y a de cela trois mois, madame, — je vous aimais déjà, dit Pétrus; aujourd'hui, comme il y a trois mois, je vous aime, avec cette différence que, vous connaissant mieux, je vous aime davantage!

— Ainsi, je ne m'abusais pas, reprit Régina, lorsque je m'étais dit à moi-même que vous m'aimiez tendrement et profondément. Les femmes ne se trompent point à cela, mon ami! Mais aimer tendrement et profondément, ce n'est qu'aimer un peu plus et un peu mieux qu'on n'aime d'habitude; moi, je veux être pour vous quelque chose de grave et de sacré, de respecté et de cher!... Depuis deux heures, mon ami, je n'ai que vous au monde sur qui m'appuyer, et, si vous ne m'aimiez pas à la fois comme l'amant aime l'amante, comme le frère aime sa sœur, et comme le père aime sa fille, je ne sais plus qui m'aimerait ici-bas!

— Le jour où je cesserai de vous aimer, Régina, répondit le jeune homme avec la même tristesse solennelle, ce jour-là sera mon dernier jour; car mon amour et ma vie sont animés du même souffle! C'est vous qui m'avez sauvé du désespoir dans lequel m'avait plongé cette époque de doute où nous vivons! Penchant déjà vers l'abîme du néant dont la profondeur vertigineuse attire notre jeunesse, je croyais l'art perdu pour mon pays, et je menais cette vie inintelligente des jeunes gens de mon âge; j'avais renoncé au travail, j'étais prêt à jeter par la fenêtre palette et pinceaux, et

à laisser cette force que Dieu m'avait donnée, cette énergie que je sentais en moi se consumer, s'anéantir dans une activité dangereuse ou dans une apathique résignation!... Un jour, je vous rencontrai, madame, et, de ce jour, je revins à la vie, j'eus foi dans mon art; de ce jour-là, je crus à l'avenir, au bonheur, à la gloire, à l'amour, car votre intelligente bonté me relevait à mes propres yeux, et m'ouvrait toutes les routes enchantées de l'existence! Ne me demandez donc pas, madame, si je vous dois tout mon amour, car je vous répondrai : « Non-seulement tout mon amour, Régina, mais aussi toute ma vie! »

— Dieu me préserve de douter jamais de vous, mon ami! répondit Régina, dont le visage se couvrit de la rougeur d'une orgueilleuse joie; je suis aussi sûre de votre affection que vous pouvez être assuré de la mienne.

— De la vôtre! moi, madame? s'écria Pétrus.

— Oui, Pétrus, reprit tranquillement la jeune femme; et je ne pense pas vous rien apprendre de nouveau en vous disant que je vous aime; si je vous ai interrogé, c'était moins, croyez-moi, pour entendre un serment que je savais m'être fait au fond de votre cœur, que pour écouter quelques paroles d'amour dont j'ai, aujourd'hui surtout, un immense besoin, je vous jure!

Pétrus se laissa glisser de son tabouret à genoux, et, incliné, non pas comme devant une femme qu'on aime, mais comme devant une sainte que l'on adore :

— Écoutez, madame, dit-il à son tour; vous êtes non-seulement la personne que j'aime le mieux, mais encore celle que j'estime, que je respecte, que je vénère le plus au monde!

— Merci, mon ami! dit Régina en laissant tomber sa main dans celle de Pétrus.

— Et, cependant, dit le jeune homme, pour vous aimer ainsi, convenez qu'il faut que je sois bien insensé!

— Pourquoi cela, Pétrus?

— Parce que vous n'avez pas eu en moi la confiance que j'ai eue en vous!

Régina sourit tristement.

— Je vous ai caché mon mariage, dit-elle.

Pétrus se tut ou plutôt ne répondit que par un soupir.

— Hélas! continua Régina, ce mariage, je voudrais le cacher à moi-même. J'espérais toujours que quelque catastro-

phe imprévue, quelqu'un de ces événements sur lesquels comptent les désespoirs, arriverait, qui l'empêcherait de s'accomplir. Alors, je vous eusse dit, pâle et tremblante, comme le voyageur qui vient d'échapper à un danger de mort, je vous eusse dit : « Ami! voyez comme je suis pâle et tremblante! C'est que j'ai manqué vous perdre pour toujours; c'est que nous avons failli être séparés à jamais! Mais me voilà, rassurez-vous; aucun péril ne me menace plus, et je suis à vous, bien à vous! » Les choses n'ont point été ainsi: les jours ont marché leur pas ordinaire, sans événement imprévu, sans catastrophe bienfaisante; les heures ont succédé aux heures, les minutes aux minutes, les secondes aux secondes; l'instant fatal est arrivé comme il arrive pour le condamné : après le rejet du pourvoi en cassation, le rejet du pourvoi en grâce, puis le prêtre, puis le bourreau!

— Régina! Régina! et que suis-je, moi?... Pourquoi m'appelez-vous? Que viens-je faire ici?

— Vous le saurez tout à l'heure.

Pétrus chercha des yeux une pendule: en ce moment, celle qui était dans la chambre voisine sonna la demie.

— Oh! dites-le-moi vite, madame, reprit Pétrus; car, selon toute probabilité, je n'ai plus longtemps à rester près de vous!

— Qu'en savez-vous, Pétrus, et pourquoi répondre à ma tristesse par un mot amer?

— Mais enfin, madame, vous êtes mariée, mariée d'aujourd'hui! Votre mari est dans le même hôtel que vous, et il est onze heures et demie du soir...

— Écoutez-moi, Pétrus, reprit Régina; vous êtes un grand cœur, le noble enfant d'une généreuse terre; on dirait que vous êtes né et que vous avez vécu dans un autre siècle que le nôtre. Vous avez la bravoure et la candeur, la hauteur et la loyauté des anciens preux, qui s'en allaient mourir en terre sainte; votre candeur n'admet pas la ruse, votre loyauté ne soupçonne pas le mensonge; incapable de faire le mal, à moins que vous ne soyez aveuglé par une passion quelconque, vous ne croyez qu'au bien. Le monde où je vis en réalité, mon ami, est fait de toute autre sorte que celui où vous vivez en imagination : ce qui lui paraît tout simple, à lui, vous semblerait indigne, à vous; ce qu'il croit naturel vous paraîtrait haïssable... Voilà pourquoi j'ai attendu au-

jourd'hui pour vous dire mon chagrin; voilà pourquoi j'ai attendu ce soir pour vous faire assister à quelque chose comme à la révélation d'un crime.

— D'un crime! balbutia Pétrus. Que voulez-vous dire, madame?

— D'un crime, oui, Pétrus.

— Oh! murmura le jeune homme, ce que je soupçonne est donc vrai?

— Que soupçonnez-vous? Voyons, dites-moi cela, mon ami.

— Eh bien, madame, je soupconne d'abord que l'on vous a mariée contre votre volonté; que de votre mariage dépendait la fortune ou l'honneur de l'un des membres de votre famille. Je crois, enfin, que vous êtes victime d'une de ces spéculations atroces permises par la loi, parce qu'elles sont mystérieusement abritées sous le toit discret de la famille... J'approche de la vérité, n'est-ce pas?

— Oui, dit Régina d'une voix sombre; oui, Pétrus, c'est cela!

— Eh bien, me voici, Régina, continua Pétrus en serrant les mains de la jeune femme; vous avez besoin de moi, sans doute? vous avez besoin d'un cœur et d'un bras de frère, et vous m'avez choisi pour quelque œuvre de dévouement et de protection? Vous avez bien fait, et je vous rends grâce! Maintenant, ma sœur bien-aimée, dites-moi tout ce que vous avez à me dire... Parlez, je vous écoute à deux genoux!

En ce momont, la porte de l'atelier s'ouvrit brusquement et la vieille femme de chambre qui, dix-neuf ans auparavant, avait reçu Régina entre ses bras, parut dans l'encadrement de la porte.

Pétrus voulut se relever et se rejeter sur son tabouret; mais Régina, au contraire, le maintint à la place où il était en lui appuyant la main sur l'épaule.

— Non, restez! dit-elle.

Puis, se retournant vers Nanon:

— Eh bien, qu'y a-t-il, ma bonne chérie? dit Régina.

— Pardonnez-moi d'entrer ainsi, madame, dit la vieille femme; mais c'est M. Rappt...

— Il est là? demanda Régina avec un accent de suprême hauteur.

— Non; mais il fait demander par son valet de chambre si madame la comtesse est prête à le recevoir.

— Il a dit *madame la comtesse*?

— Je répète les propres paroles de Baptiste.

— C'est bien, Nanon; dans cinq minutes, je le recevrai.

— Mais, dit Nanon en indiquant Pétrus du geste, mais monsieur...?

— Monsieur reste ici, Nanon, dit Régina.

— Mon Dieu! murmura Pétrus.

— Monsieur...? demanda Nanon.

— Va porter ma réponse à M. Rappt, et ne t'inquiète de rien, ma bonne Nanon; je sais ce que je fais.

Nanon se retira.

— Pardonnez-moi, madame, sécria Pétrus en se dressant tout debout, aussitôt que la vieille femme de chambre eut refermé la porte; mais votre mari?

— Ne doit pas vous voir, et ne vous verra point ici.

Et elle alla fermer la porte, et pousser le verrou, afin que le comte Rappt ne pût point entrer sans frapper.

— Mais moi...?

— Vous, vous devez voir et entendre ce qui va se passer, pour que vous puissiez rendre témoignage, un jour, de ce qu'a été la nuit de noces du comte et de la comtesse Rappt.

— Oh! tenez, Régina, dit Pétrus, je deviens fou; car je ne vous comprends pas, car je ne devine point ce que vous voulez dire.

— Mon ami, reprit Régina, fiez-vous à moi pour ménager votre cœur, en même temps que j'en appelle à votre loyauté. Entrez dans ce boudoir; c'est là que j'enferme mes fleurs les plus précieuses.

Le jeune homme hésitait encore.

— Entrez, insista Régina. L'obscurité dont mes paroles sont couvertes, le mystère dont ma vie à venir sera enveloppée, l'insupportable contrainte où nous serions forcés de vivre l'un vis-à-vis de l'autre, si vous ne portiez pas la moitié de mon terrible secret, tout m'impose, à titre de devoir, ce que je fais en ce moment... Oh! c'est une horrible histoire que celle qui va vous être révélée, Pétrus! Mais ne jugez pas légèrement, mon ami; ne condamnez pas avant d'avoir entendu, ne haïssez pas avant d'avoir apprécié.

— Non, Régina, non, je ne veux rien entendre; non, j'ai

foi en vous, je vous aime, je vous respecte... Non, je n'entrerai pas là !

— Il le faut, mon ami; d'ailleurs, il est trop tard maintenant pour vous retirer : vous le rencontriez sur votre chemin; je ne serais pas justifiée près de vous, et je serais soupçonnée par lui.

— Vous le voulez, Régina?

— Je vous en supplie, Pétrus, et, au besoin, je l'exige !

— Que votre volonté soit faite, ma belle madone ! ma douce reine !

— Merci, mon ami, dit Régina en lui tendant la main. Et, maintenant, entrez dans ma petite orangerie, Pétrus : elle a reçu mes plus secrètes pensées, c'est vous dire qu'elle vous reconnaîtra. C'est mon confessionnal embaumé !

Elle souleva la tapisserie.

— Asseyez-vous là, au milieu de mes camellias, près de la porte, pour tout entendre. C'est ma place favorite quand je veux rêver. Les camellias sont à la fois de brillantes et de modestes fleurs du Japon, qui ne vivent bien que dans le demi-jour; j'aurais voulu naître, vivre et mourir comme elles ! — J'entends des pas; entrez, mon ami. Écoutez et pardonnez à qui a souffert !

Pétrus ne résista pas d'avantage : il entra dans la petite orangerie, et Régina laissa retomber sur lui la portière.

En ce moment, les pas s'arrêtèrent devant la porte, et, après quelques secondes d'hésitation, on frappa.

Puis la voix du comte Rappt demanda :

— Peut-on entrer, madame?

Régina devint pâle comme si elle allait mourir, et cependant, la sueur perla sur son front.

Elle essuya son visage avec un mouchoir de fine batiste, respira, puis, d'un pas ferme, allant à la porte et l'ouvrant :

— Entrez, mon père ! dit-elle à haute voix.

CXLII

La nuit de noces de M. le comte et de madame la comtesse Rappt.

Pétrus frissonna.

Quant au comte Rappt, il pâlit et recula de trois pas en entendant cette foudroyante appellation.

— Que dites-vous, Régina? s'écria-t-il d'une voix dans laquelle se manifestait un étonnement qui allait jusqu'à la terreur.

— Je vous dis que vous pouvez entrer, *mon père,* répéta la jeune fille d'une voix assurée.

— Oh! murmura Pétrus, c'était donc vrai, ce que me disait mon oncle!

M. Rappt entra, la tête courbée. Il ne se sentait pas l'audace d'affronter le coup d'œil de la jeune fille.

— Je sais tout, monsieur, continua froidement Régina. Comment je l'ai providentiellement appris, je n'ai pas besoin de vous le dire. Dieu sans doute a voulu nous épargner à tous deux un crime terrible en mettant entre mes mains une preuve irrécusable de votre liaison avec ma...

Régina s'arrêta, n'osant pas dire : « Avec ma mère... »

— Je venais, balbutia le misérable que Régina tenait palpitant sous son regard, vous demander une entrevue, et pas autre chose. Je vous eusse expliqué mes doutes, mes craintes, que rien ne justifie, cependant.

Régina tira de sa poitrine une lettre prise au hasard dans cette correspondance que nous avons vue éparse à ses pieds, et qu'elle avait mise à part avant de serrer le reste dans la chiffonnière.

— Reconnaissez-vous cette lettre? dit-elle. C'est celle où

vous recommandez à la femme de votre ami, de votre protecteur, presque de votre père, de veiller sur votre enfant !... Au lieu de faire cette recommandation impie à une mère, vous eussiez bien dû demander à Dieu de rappeler cette enfant à lui.

— Madame, reprit le comte, plus atterré que jamais, je vous l'ai dit, je venais pour avoir une explication avec vous; mais vous êtes trop émue en ce moment, et je me retire.

— Oh ! non, monsieur, dit Régina, de pareilles explications — puisque vous appelez cela ainsi — ne se reprennent pas à deux fois. Restez et asseyez-vous.

Le comte Rappt, entièrement dominé par la fermeté de Régina, se laissa tomber sur un canapé.

— Mais que comptez-vous faire, madame? demanda-t-il.

— Oh ! je vais vous le dire, monsieur... Vous m'avez épousée, non point par amour, heureusement ! ce qui serait une action atroce, mais par cupidité, ce qui est un calcul infâme, voilà tout. Vous m'avez épousée pour que mon immense fortune ne passât point entre des mains étrangères. Vous n'eussiez pas été plus loin, je le sais, je l'espère, du moins; souillé d'un crime puni par les hommes, mais qui peut rester ignoré des hommes, vous n'eussiez point osé vous souiller d'un crime impardonnable devant ce Dieu à la justice duquel on ne cache rien. Pour tout dire, c'est l'héritière de la comtesse de Lamothe-Houdan, et non votre fille, que vous avez épousée.

— Régina ! Régina ! murmura sourdement le comte, la tête basse, les yeux fixés sur le parquet.

— Vous êtes à la fois ambitieux et dissipateur, continua la jeune femme. Vous avez de grands besoins, et ces grands besoins vous mettent en face de grands crimes. Devant ces crimes, un autre reculerait peut-être : vous, point ! Vous épousez votre fille pour deux millions; vous vendriez votre femme pour être ministre.

— Régina ! répéta le comte du même ton.

— Demander notre divorce est impossible : le divorce est aboli. Demander notre séparation serait un scandale : il faudrait en dire la cause; ma mère en mourrait de honte, mon père de douleur. Nous devons donc rester indissolublement liés l'un à l'autre, mais devant la société seulement; car, devant Dieu, monsieur, je suis libre et je veux rester libre.

— Qu'entendez-vous par là, madame? demanda le comte en essayant de relever la tête.

— En effet, il faut que nous nous comprenions bien l'un et l'autre, et je vais m'expliquer aussi clairement que possible. Pour prix de mon silence, pour prix de la vie étrange et stérile à laquelle vous m'avez condamnée, je vous demande la liberté la plus illimitée dont puisse jouir une femme : une liberté de veuve! car vous comprenez bien qu'à partir de ce jour, vous êtes mort pour moi comme mari. Quant au titre de père, vous n'aurez pas l'audace de le réclamer, je présume. D'ailleurs, mon père, mon vrai, mon seul père, celui que je peux aimer, respecter, vénérer, chérir, c'est le comte de Lamothe-Houdan. Vous me donnerez cette liberté, ou, je vous en préviens, si vous ne me la donnez pas, je la prends. En retour, je vous abandonne la moitié de ma fortune à venir, — deux millions. Vous ferez dresser l'acte par mon notaire, et, quand vous voudrez, j'y apposerai ma signature... Trouvez-vous quelque chose à redire à cela?

Le silence du comte Rappt commençait à devenir de la méditation. Il leva lentement les yeux sur Régina; mais, rencontrant le regard fier et assuré de la jeune fille, il se sentit terrassé de nouveau, et les abaissa une seconde fois. La contraction musculaire du bas de son visage indiquait seule la lutte intérieure qu'il soutenait.

Enfin, au bout de quelques instants, il reprit la parole, et, d'une voix basse encore et en pesant chacune de ses paroles :

— Avant d'accepter ou de refuser les propositions que vous me faites, Régina, dit-il, laissez-moi causer un moment avec vous, et permettez-moi de vous donner un bon conseil.

— Un bon conseil, vous, monsieur? un bon fruit sur un mauvais arbre?

Et la jeune femme secoua dédaigneusement la tête.

— Laissez-moi toujours vous le donner. Vous serez libre de le suivre ou de le repousser.

— Parlez, monsieur, dit Régina ; je vous écoute.

— Je ne tenterai pas d'excuser ce que ma conduite peut avoir d'étrange à vos yeux.

— A mes yeux! fit dédaigneusement Régina.

— Aux yeux du monde, si vous voulez... Je connais mon crime dans toute son étendue. Par bonheur, en le commettant, comme vous l'avez dit, j'ai cédé, non pas à un entraînement, mais à un calcul. Permettez-moi toutefois de vous dire qu'il n'y a de crime réel que dans l'action qui blesse la société ou qui offense Dieu. En vous épousant, je n'ai pas offensé Dieu, je n'ai pas blessé la société. La société n'est blessée que de ce qu'elle sait, et elle ne saura jamais que je suis votre père; au contraire, si quelques soupçons ont jamais plané sur la maréchale, ces soupçons se dissiperont quand on vous verra devenir ma femme; je n'ai point offensé Dieu, car, si j'ai voulu, dans un but dont la grandeur m'excuse, vous épouser aux yeux des hommes, comme vous l'avez fort bien dit, je vous eusse toujours respectée devant Dieu. Mais je ne prétends pas, je vous le répète, me justifier. Non! j'en veux simplement venir à ce conseil que je croyais de mon devoir de vous donner.

— Je vous laisse dire, monsieur, car, à la difficulté de votre élocution, à la construction embrouillée de vos phrases, je comprends que vous avez besoin d'un certain temps pour vous remettre.

— M'y voici, madame, dit le comte Rappt avec une voix qui, en effet, s'affermissait de plus en plus. Vous me demandez votre liberté illimitée : il va sans dire que je vous la donne et qu'en tout état de choses, je vous l'eusse donnée; mais, dans la situation où nous sommes, à bien plus forte raison, car je n'ai le droit d'exiger ni votre affection ni votre indulgence; seulement, rappelez-vous, madame, qu'il est des respects et des devoirs sociaux auxquels les lois condamnent la femme mariée.

— Continuez, monsieur; je n'ai pas encore saisi toute votre pensée.

— Je dis donc, madame, que je reconnais assez la grandeur de mon crime pour ne point réclamer de vous la moindre affection. Mais j'ai vécu assez pour savoir que la femme, malgré la justesse de ses répugnances, est tenue, aux yeux du monde, à certaines convenances dont dépend la position sociale d'un mari. Ainsi, permettez-moi de vous le dire, madame, depuis quelques jours, il court sur votre compte cetains bruits qui, s'ils étaient fondés, exciteraient en moi la plus profonde tristesse. Un petit journal, ce matin, en an-

nonçant notre mariage, se permet de faire des allusions fort transparentes à une histoire amoureuse dont vous seriez l'héroïne; il va même jusqu'à désigner, par des lettre initiales, le nom d'un jeune homme qui en est le héros. Eh bien, Régina, je crois devoir vous en donner l'avis paternel. Pardonnez-moi de prendre, à l'endroit de ces bruits, vos intérêts plus que vous ne le faites vous-même, et d'entrer si brutalement dans vos secrets.

— Je n'ai pas de secrets, monsieur! repartit impétueusement la jeune fille.

— Oh! je sais, en effet, Régina, que, si vous avez éprouvé un sentiment quelconque pour ce jeune homme, ce sentiment n'avait rien de sérieux, que c'était un simple caprice, ou, mieux encore, que vous avez voulu, voilà tout, vous amuser aux dépens de sa vanité...

— En vérité, monsieur, vous m'offensez! s'écria la jeune femme, et je ne vous reconnais pas le droit de m'adresser de semblables paroles.

— Écoutez-moi, Régina..., reprit le comte retrouvant ou feignant de retrouver peu à peu son sang-froid habituel. Je ne vous parle ici ni en mari ni en père; je vous parle en précepteur; car n'oubliez pas que j'eus l'honneur de vous avoir pour élève : c'est sur ce double titre que je fonde mon droit de vous avertir, de vous conseiller, de vous prémunir quand le hasard m'en donne l'occasion. A peine étiez-vous femme, Régina, que vous étiez déjà un esprit en rapport avec le mien...

Un regard dédaigneux de Régina essaya d'interrompre le mte.

— Un esprit supérieur, si vous l'aimez mieux, reprit celui-ci, un esprit fort au-dessus de votre âge et de votre sexe. Chargé par votre tante et par votre père de veiller sur vous, et de faire, autant que possible, entrer dans votre cœur la virilité qui était dans votre esprit, j'ai fécondé, par une étude patiente, par une education de toutes les heures, les germes que la nature avait déposés en vous, et, grâce à ces soins minutieux, vous possédez maintenant toute la fermeté, toute l'indomptable énergie d'un homme. Eh bien! c'est au moment de recueillir les fruits de ces incessants labeurs, c'est au moment où j'ai cru avoir fait de vous un être intelligent, une âme d'élite, une femme forte, c'est en

ce moment que vous m'abandonnez ! Mon action de m'unir à vous à tout jamais vous effraye, vous épouvante ! Je vais vous dire quel était mon projet. Notre union n'était point un mariage, Régina : c'était une indissoluble association qui, au lieu du plat bonheur conjugal réservé aux époux, devait nous donner les trois grands biens de ce monde, les trois ambitions réalisées de tous les cœurs puissants : la richesse, le pouvoir, la liberté. Quoi ! nous avons jusqu'ici, — je dis *nous*, car vous pouvez revendiquer une large part dans mes actes, — nous avons, jusqu'ici, sans que je possède aucun titre apparent dans l'Etat, aucune influence visible dans les affaires, nous avons, jusqu'ici, à peu près gouverné ce beau, ce bon, ce docile pays qu'on appelle la France, et nous nous arrêterions là ? Je suis à la veille d'être ministre; car vous devinez bien que ce ministère qui dure depuis cinq ans, ébranlé qu'il est de toutes parts, est près de céder la place à un autre ministère qui durera cinq autres années peut-être : cinq années, comprenez-vous, Régina ? le temps que dure la présidence d'un Washington ou d'un Adams ! Il ne me faut, pour arriver là, qu'une fortune visible, une position assurée, et, alors, je fais asseoir près de moi votre père, et nous commandons à trente-cinq millions d'hommes; car, sous un gouvernement constitutionnel, le chef du conseil est le véritable roi. Pour seconder ce désir ardent de ma vie, pour m'aider dans cette merveilleuse entreprise, à qui est-ce que je m'adresse ? quelle est la femme que je veux faire, non pas la compagne asservie de mon existence, non pas l'esclave de mes caprices et de ma volonté, mais l'associée de mon pouvoir? Vous, Régina. Et voilà qu'au moment où nous touchons à ce but splendide, au lieu de planer avec moi au-dessus des préjugés du monde, au-dessus des faiblesses de l'humanité, voilà que vous débutez d'abord par ne pas comprendre qu'on n'arrive point à de pareilles hauteurs sans fouler aux pieds quelques préjugés ! Mais ce n'est pas tout voilà que vous mettez sous mon pied le ridicule, ce caillou stupide qui parfois fait rouler jusqu'au fond de l'abîme le voyageur qui allait toucher le faîte de la fortune. Régina ! Régina ! je vous le déclare, je pensais mieux de vous.

La jeune femme avait écouté le comte, non pas avec un dégoût moins grand, mais avec une attention plus réelle. Elle était étonnée que l'on pût trouver une excuse, si mau-

vaise qu'elle fût, à une pareille action, et je ne sais si l'on nous comprendra, ou plutôt, si l'on comprendra, chez une femme surtout, la largeur d'horizon que pouvait embrasser un pareil caractère : elle était en quelque sorte curieuse, au point de vue de la philosophie, de voir jusqu'où l'homme détourné, soit par un méchant esprit, soit par une fausse éducation, de la bonne voie, pouvait pénétrer dans la mauvaise.

Elle répondit donc avec plus de calme que l'on n'aurait dû s'y attendre :

— Oui, vous avez raison, monsieur, je suis votre élève, et, dès mon extrême jeunesse, je reconnais avoir reçu de vous les plus pernicieux conseils. Vous avez réprimé toutes les aspirations de mon âme vers le beau, tous les élans de mon cœur vers le bon, toutes les sympathies de mon imagination vers le grand, voulant faire de moi, — et je vous comprends, maintenant que votre projet m'est révélé, — voulant faire de moi votre confidente, votre associée, votre complice, une sorte de marchepied de votre ambition. Votre scepticisme, au contraire du laboureur de l'Évangile, qui arrache l'ivraie au profit du bon grain, votre scepticisme s'est attaché à arracher les meilleurs sentiments au profit des moins bons, les moins bons au profit des pires. Vous m'avez enseigné la ruse, la dissimulation, la fausseté, et vous avez mis à me faire faire cette étude un soin minutieux, je vous l'accorde; vous m'avez appris comment, en obliquant les yeux, on peut voir les gens sans les regarder en face; comment on peut paraître calme quand on est agitée, joyeuse quand on est triste. Vous m'avez initiée à tous ces mystères du mensonge, auxquels vous avait initié madame de la Tournelle, qui les tenait directement des jésuites, ces grands maîtres dans l'art de tromper. Votre inépuisable sollicitude, je le reconnais, ne s'est pas une fois démentie pendant les huit ou dix années où vous aviez entrepris la laborieuse tâche de mon éducation; et, quand vous m'avez, enfin, crue votre égale, c'est-à-dire sans noblesse, sans franchise, sans générosité, vous avez essayé de développer en moi les désirs ambitieux et le goût de l'intrigue. Est-ce cela, monsieur ?

— Appelons les choses par leur nom, madame, dit le comte Rappt en essayant de sourire : le goût de la diplomatie.

— De la diplomatie si vous voulez, monsieur. Je hais autant l'une que l'autre, et ces deux sœurs jumelles de l'ambition me sont également et parfaitement odieuses. Oui, vous m'avez appris tout ce que je devais ignorer; oui, vous m'avez laissé ignorer tout ce que je devais savoir; oui, vous m'avez, en un mot, enseigné la terrible science du bien et du mal. J'en rougis, monsieur, je le reconnais; j'avoue même, à ma honte et à votre gloire, que j'ai éprouvé une sorte de curiosité, un semblant d'intérêt à faire avec vous autour du cœur humain le désolant voyage de la désillusion et du désenchantement. Mais, de ce voyage, monsieur, je suis revenue pleine d'épouvante. A force de vous voir mettre à nu devant moi, comme des plaies hideuses, tous les vices enfoncés dans le cœur de l'humanité, car votre scalpel ne respectait personne, j'ai acquis, jeune encore, au prix peut-être du bonheur de ma vie tout entière, cette vieillesse prématurée, cette précoce décrépitude du cœur qu'on appelle l'expérience, et qui n'est autre chose que l'ensevelissement et la mise au tombeau de tout ce qu'il y a de doux, de noble et de pur en nous... Et vous ne voudriez pas, monsieur, continua Régina avec une énergie croissante, et vous ne voudriez pas, quand je suis morte à toute chose, quand vous m'assassinez civilement, vous ne voudriez pas, moi à qui vous avez tout ôté, père, mère, famille, vous ne voudriez pas que j'acceptasse la main loyale qu'un ami me tend pour me relever? Eh bien! sachez une chose, monsieur, et qu'elle soit votre remords, c'est que, malgré vous, malgré votre éducation empoisonnée, Dieu m'a donné une vertu qui repose sur des principes arrêtés, fixes, inébranlables. Je saurai vivre irréprochable, monsieur!... mais laissez-moi vivre!

Le comte Rappt regarda un instant Régina, et, secouant sa tête :

— Au point où vous en êtes, Régina, dit-il, et pour vous dire la vérité, je vous crois incapable de ressentir une passion sérieuse, d'aimer franchement, véritablement...

Régina fit un mouvement.

— Oh! ce n'est point un reproche que je vous fais: c'est un éloge que je vous donne. L'amour n'est que la passion des gens qui n'en ont pas d'autre; c'est un détail dans la vie : ce n'en est pas le but. C'est un accident riant ou ter-

rible du grand voyage que l'homme fait en ce monde; il faut le supporter, mais non courir au-devant de lui, le dompter et non s'y soumettre. Vous avez un discernement supérieur, une raison suprême... Appelez-les à votre aide, interrogez-les, et vous verrez que ces sortes de liaisons, — que je vous invite à ne pas faire ou à ne faire que le plus rarement et le plus scrupuleusement possible — finissent toujours mal. Et cela est logique : l'adultère porte en soi sa propre condamnation, car l'homme qui aime une femme mariée, s'il est un honnête homme, ne peut estimer celle qui trompe un mari et risque de déshonorer ses enfants. Ajoutez à cela, Régina, que cet homme sera infailliblement votre inférieur, inférieur en nom, en fortune, en intelligence, — car je connais peu d'hommes d'une valeur égale à la vôtre; — étant plus forte que lui, vous le protégerez. Eh bien! ce que vous nommez aujourd'hui son amour, vous l'appelerez demain sa faiblesse; dès lors, vous mépriserez cet homme. Quant à lui, un jour ou l'autre, il reconnaîtra votre supériorité, il rougira du rôle d'amant servile que vous lui aurez fait accepter, et il vous haïra.

— Si l'homme que j'aime, entendez-vous bien, monsieur? s'écria Régina d'une voix éclatante, — je dis que *j'aime*, et non pas que j'aimerai, — si l'homme que j'aime a jamais de la haine pour moi, c'est que je serai mauvaise; c'est que vos odieux principes, votre éducation empoisonnée, malgré tous les efforts que j'ai faits pour leur échapper, auront porté leurs fruits. Alors, sa haine, jointe à la mienne, retombera sur vous, la cause, le principe, l'auteur du mal. Mais non! cela n'arrivera point; je continuerai l'œuvre commencée; tout ce que vous avez semé de mauvais en moi, je l'arracherai, et, en supposant que mon âme, ce miroir de Dieu, ait été ternie un instant, je retrouverai l'âme de mon enfance, ou je me ferai une âme nouvelle.

— Oh! quant à cela, dit le comte Rappt en souriant, il est trop tard.

— Non, Dieu clément! dit Régina avec exaltation, non! il n'est pas trop tard, et, si cet homme m'entendait, il saurait que j'ai déjà noyé toutes les misères de ma vie dans l'océan de tendresse que Dieu avait mis dans son cœur.

Le comte regarda Régina avec un certain étonnement.

— Puisque votre haute raison veut être sourde aujour-

d'hui, Régina, dit-il, redescendons des hauteurs de la philosophie sociale dans ce qu'il vous plaît d'appeler les basfonds des intérêts matériels. Je vais donc vous parler de mon plus cher désir, de mon unique ambition... Régina, vous le savez, je veux être ministre.

Régina inclina la tête, signe qui équivalait à cette réponse : « Je sais que c'est votre désir. »

— J'ai beaucoup d'ennemis, Régina, continua le comte Rappt; tous mes amis d'abord... Je me soucie fort peu du ridicule qu'on peut jeter sur ma vie politique : on sait ce que valent de pareilles attaques ; mais je ne veux pas, vous entendez, Régina? je ne veux pas que ma vie privée en soit atteinte. Vous savez le mot de cet autre ambitieux que l'antiquité nous a légué comme le type de l'espèce : « La femme de César ne doit pas même être soupçonnée. »

— Je suppose d'abord, répondit ironiquement Régina, que vous n'avez point la prétention d'être le César des temps modernes. En outre, faites attention que cette maxime, à la quelle j'applaudis de tout mon cœur quand elle s'applique aux circonstances ordinaires de la vie, dit : *La femme* de César; vous entendez, monsieur? *la femme!*

— Eh! madame, quelque chose que vous me soyez ou que vous ne me soyez pas, aux yeux du monde vous êtes toujours ma femme.

— Oui, monsieur; mais, aux yeux de Dieu, je suis votre victime, et laissez-moi partir de ce point de vue-là.

— Par grâce, madame, redescendons sur la terre!

— Vous m'y forcez?

— Je vous en prie.

— Soit, monsieur! dit Régina toute fiévreuse; c'est à regret, je vous l'avoue, que j'entre dans de pareils détails. Vous avez une maîtresse...

— C'est faux, madame! s'écria le comte Rappt bondissant à cette blessure comme le taureau sous l'aiguillon du banderillero.

— Reprenez votre sang-froid, monsieur. Devant moi, je ne vous permets pas la colère. Vous avez une maîtresse elle est petite, elle est blonde, elle a trente ans, elle est l'amie de madame de Marande; elle s'appelle la comtesse de Gasc; elle demeure rue du Bac, n° 18.

— Je ne sais si votre police vous coûte cher, madame;

mais ce que je sais, c'est que, si mal payée qu'elle soit, elle vous vole votre argent.

— Cette femme demeure rue du Bac, nº 18, continua froidement Régina; vous allez chez elle les lundi, mercredi et vendredi. Vous vous compariez tout à l'heure à César, qui était le courage; il ne vous en coûtera pas plus de vous comparer à Numa, qui était la sagesse. C'est votre seconde Égérie; la première, c'est madame la marquise de la Tournelle, votre mère... Je n'ai pas besoin de payer mal ou bien une police pour savoir ces choses; elles sont de notoriété publique : il n'y a pas une feuille libérale qui n'ait dit cela depuis deux ans.

— C'est une calomnie absurde, madame, et, en vérité, j'ai peine à comprendre comment vous vous faites l'écho de misérables pamphlétaires.

— Merci, monsieur! je ne suis point fâchée de connaître votre opinion sur les journaux. Lorsque vous viendrez désormais me dire qu'ils me font l'honneur de s'occuper de moi, je vous répondrai par vos propres paroles.

Le comte Rappt se mordit les lèvres; puis, vivement et comme un homme qui a trouvé un argument sans réplique :

— La différence qu'il y a entre vous et moi, Régina, dit-il, c'est que, moi, je nie formellement les sottises qu'on me prête, tandis que vous n'hésitez pas, vous, à avouer les torts dont on vous accuse.

— Que voulez-vous, monsieur! vous m'avez fait une position exceptionnelle; ne vous étonnez donc pas que je devienne une exception Oui, il y a une différence entre nous, une grande, monsieur. Je suis franche; vous, vous vous abaissez au mensonge; seulement, vous mentez inutilement. Depuis longtemps, — excepté la chose terrible que j'ai apprise trop tard malheureusement, car, si je l'eusse sue, aucun pouvoir humain ne m'eût forcée de dire *oui* devant l'autel, — depuis longtemps, je sais à quoi m'en tenir sur tous les détails de votre existence. Je pourrais vous dire, à mille francs près, non-seulement ce que cette femme reçoit de vous... — je ne tiens pas à l'argent, ne m'interrompez donc point, — mais ce qu'elle touche de la police, car l'honnête créature qui vous vend son corps, à vous, a vendu son âme à vos amis. Mais vous voilà riche, et je vous autorise à pren-

dre ce que vous voudrez sur ma dot pour acheter madame de Gasc, corps et âme!

— Madame!...

— Oui, je suis de votre avis, je m'éloignais de la question; je l'ai fait avec dégoût, mais loyalement. Plus un mot sur ce sujet. Je vous remercie de me le demander, car cette demande prouve que, vous qui respectez si peu de choses, vous avez, cependant, conservé quelque respect pour moi.

— Ce respect, madame, il ne tient qu'à vous de l'avoir tout entier.

—Et que faut-il faire pour cela, monsieur?

— Renoncer à l'homme qui vous aime.

— Renoncer à lui? vous me dites de renoncer à lui, je crois? Eh! monsieur, sans l'horrible secret qui m'a été révélé, c'était déjà fait, et je ne l'eusse jamais revu; car, à tout prendre, vous étiez mon mari, et, du moment que je vous avais accepté comme tel devant Dieu et devant les hommes, je vous fusse restée fidèle. Oh! vous me connaissez et vous n'en doutez pas! Mais voilà que, par un crime inouï par un de ces crimes qu'on ne retrouve que dans les sociétés antiques, échappés des mains de la fatalité, voilà que vous renversez mon existence; et vous croyez que je subirai l'arrêt de votre calcul comme je subirais celui de la fatalité, en victime résignée; que, renversée par vous, je ne me relèverai pas? Oh! vous êtes fou, vraiment! Voilà un homme qui m'est envoyé par le Seigneur pour être mon appui au moment où tout appui me manque; qui devient, par la toute-puissance divine, ma pensée unique, mon seul avenir, ma vie enfin, et vous venez me dire froidement, vous coupable, vous criminel, vous indigne, vous incestueux, vous venez me dire de renoncer à lui? Mais je ne vous ai donc pas encore dit combien je l'aimais, cet homme?

M. Rappt hésita un instant avant de savoir s'il le prendrait sur le ton de la colère ou de l'ironie.

La colère lui avait mal réussi; il essaya de l'ironie.

— Bravo, madame! bravo! dit-il en applaudissant des mains.

— Monsieur, s'écria Régina avec un mouvement de lionne blessée, je ne suis pas une comédienne pour que vous vous permettiez de m'applaudir, et, si je joue un rôle c'est dans

le drame de ma pauvre vie, auquel Dieu, je l'espère, fera le dénoûment que méritent le crime et l'innocence.

— Pardon, madame, reprit le comte avec une obéissance feinte, cela tient sans doute à l'habitude que vous avez de fréquenter des artistes; mais vous avez dit ces derniers mots si dramatiquement, que je me suis cru au théâtre.

— Vous vous trompiez, *mon père,* répondit Régina avec une implacable fermeté; vous êtes dans la chambre de *votre fille,* et, si l'un de nous deux joue une odieuse comédie, c'est vous, vous qui avez un masque au lieu d'un visage, vous qui avez de vos mains dressé les tréteaux où, depuis quinze ans, vous jouez tous les rôles. Ah! vous parlez de théâtre et de comédie; et que faites-vous donc, vous, si ce n'est jouer la comédie? La duchesse d'Hereford est toute-puissante à la cour d'Angleterre, où vous espérez être envoyé un jour comme ambassadeur, et il n'est pas de tendresses que vous ne fassiez aux enfants de lady Hereford. Comédie! car vous haïssez les enfants. Que ne haïssez-vous pas, d'ailleurs?... Quand vous vous rendez en voiture, soit à la cour, soit au ministère, soit à la Chambre, vous avez toujours un livre à la main. Comédie! car vous ne lisez pas, à moins que vous ne lisiez Machiavel... Quand la première chanteuse des Italiens chante, vous l'applaudissez et vous criez bravo, comme vous faisiez tout à l'heure, et, une fois rentré, vous lui écrivez des pages sur la musique. Comédie! car vous ne pouvez souffrir la musique; mais la première chanteuse est la maîtresse du baron Straashausen, un des plus puissants diplomates de la cour de Vienne... Pour racheter toutes ces hypocrisies, vous allez, le dimanche, il est vrai, à Saint-Thomas-d'Aquin. Comédie toujours, comédie infâme, plus infâme que les autres! car, tandis que votre voiture armoriée stationne à la grande porte, vous, vous sortez par la petite, pour aller où? Dieu le sait! peut-être rejoindre madame de Gasc dans le cabinet du préfet de police...

— Madame! rugit sourdement le comte.

— Vous êtes propriétaire ostensible d'un journal qui défend la monarchie légitime, et vous êtes rédacteur secret d'une revue qui conspire contre cette monarchie en faveur du duc d'Orléans. Le journal soutient la branche aînée, la revue soutient la branche cadette, de façon que, si l'une de ces deux branches casse, vous pouvez facilement vous rac-

crocher à l'autre. Et l'on sait cela, voyez-vous! et particuliers, et ministres, et citoyens, et gouvernement savent cela. Les uns vous saluent et les autres vous reçoivent, et vous vous dites : « Puisqu'ils font cela, ils ignorent. » Non! ils n'ignorent pas, monsieur, ils savent; mais vous pouvez devenir puissant, et on salue votre puissance à venir; mais on sait que vous serez riche, et on salue votre richesse future.

— Courage, madame! dit le comte Rappt, à demi terrassé.

— En vérité, monsieur, continua Régina, n'est-ce point là une inqualifiable comédie, dites? N'êtes-vous donc pas fatigué de tromper toujours? Voyons, répondez-moi : à quoi servez-vous sur terre? Quel bien avez-vous fait, ou plutôt quel mal n'avez-vous pas fait? qui avez-vous aimé, ou plutôt qui n'avez-vous pas haï?... Tenez, monsieur, voulez-vous savoir toute ma pensée? voulez-vous connaître, une bonne fois, ce qu'il y a pour vous au fond de mon cœur? Eh bien! il y a ce sentiment que vous éprouvez pour tout le monde, vous! et que je n'avais jamais éprouvé pour personne, moi! il y a de la haine!... Je hais votre ambition! Je hais votre orgueil! je hais votre lâcheté! je vous hais de la tête aux pieds: car, de la tête aux pieds, vous n'êtes que mensonge!

— Madame, dit le comte, voilà bien des injures pour une honte que je voulais vous épargner!

— M'épargner une honte, vous, monsieur?

— Oui; il court sur ce jeune homme certains bruits...

Régina frissonna, non pas de ce qu'allait dire le comte, mais de ce que Pétrus allait entendre.

— Je ne vous crois pas, interrompit-elle.

— Je n'ai encore rien dit, et voilà que, d'avance, vous me démentez.

— Parce que, d'avance, je sais que vous allez mentir.

— Malgré sa parenté avec le général de Courtenay, il n'est reçu dans aucune maison du faubourg Saint-Germain.

— C'est qu'il ne daigne pas se faire présenter dans un salon où il pourrait vous rencontrer.

— Il mène un train de prince, et on ne lui connaît aucune fortune.

— Ah! oui, vous l'avez rencontré une fois au bois sur un cheval de manége, et une fois au balcon du Théâtre-Français avec un billet que son ami Jean Robert lui avait donné!

— On lui prête pour banquier une certaine princesse de théâtre...

— Monsieur, s'écria Régina, pâle de colère et de terreur, je vous défends d'insulter l'homme que j'aime !

Elle jeta ces derniers mots du côté de l'orangerie, afin que Pétrus comprît bien que c'était à lui qu'ils étaient adressés ; puis, s'avançant vers la sonnette, qu'elle agita violemment :

— Si une chose peut me consoler de vous entendre calomnier un absent, monsieur, ajouta-t-elle, c'est la conviction où je suis que, si cet absent était devant vous, vous n'oseriez répéter une seule de vos paroles.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et Nanon entra.

— Reconduisez M. le comte, dit Régina à sa femme de chambre, en lui mettant un flambeau dans la main.

Puis, comme le comte, grinçant les dents de rage, semblait hésiter à se retirer :

— Sortez, monsieur le comte ! dit Régina avec un geste de suprême commandement et en lui montrant la porte ouverte.

Le comte eût voulu résister sans doute ; mais il était dominé par la grandeur d'aspect de la jeune femme.

Il jeta sur elle un regard de serpent forcé de fuir, et, les mâchoires serrées, les poings crispés, d'une voix sourde et menaçante :

— Eh bien ! soit, madame, dit-il ; adieu !

Et il sortit, suivi de Nanon, qui referma la porte derrière lui.

Mais la scène avait été trop violente : le cœur de Régina, comme un lac gonflé par une pluie d'orage, déborda tout à coup ; elle tomba sur le fauteuil en jetant un cri d'épuisement, et, pareilles à deux ruisseaux, ses larmes roulèrent sur ses joues, de ses yeux à demi fermés.

CXLIII

Causerie d'amour.

Au moment où Nanon refermait la porte, où Régina tombait, à demi évanouie, sur un fauteuil, Pétrus sortait de la petite orangerie, pâle, le front inondé de sueur, mais les yeux rayonnants de plaisir.

En effet, si ce drame intime auquel il venait d'assister l'avait rempli d'effroi et de dégoût, lui, âme candide, cœur loyal, le rôle de martyre qu'avait joué Régina lui apparaissait dans toute sa grandeur, et la profonde commisération qu'il éprouvait pour la victime lui faisait presque oublier le bourreau.

Pétrus s'approcha lentement de Régina; mais, elle, entendant venir le jeune homme, jeta ses deux mains sur son visage, et demeura dans l'attitude du condamné qui va entendre prononcer son arrêt. On eût dit qu'elle redoutait que l'infamie de son mari et la faute de sa mère, ne rejaillissent sur elle, et, de peur que son amant ne vît sa rougeur, elle se voilait le visage de ses belles mains. — Petrus comprit le combat qui s'élevait en elle, la pudique émotion dont elle était agitée : il mit un genou à terre, et, d'une voix douce et ferme à la fois, il dit ou plutôt il murmura, comme il eût fait d'une chanson pour endormir un enfant :

— Oh! ma belle Régina, je ne t'aimais que comme on aime une jeune fille; maintenant, je t'adore comme une martyre! Le crime dont tu es victime, au lieu de rejaillir sur toi, et de ternir ta robe d'innocence, te fait resplendir à mes yeux dans tout l'éclat de ta beauté! Tu peux donc me regarder sans honte et sans crainte. car c'est moi qui dois

rougir d'être si indigne de toi. A partir de cette heure, tu me deviens sacrée, et mon amour va s'élever au-dessus du vulgaire amour des autres hommes, pour arriver jusqu'à toi... Oh ! Régina, je t'aime ! je t'aime !... j'ai pour toi cette adoration que j'aurais eue pour ma mère, si elle avait vécu; j'ai pour toi ces ineffables tendresses que j'aurais eues pour ma sœur, si le ciel m'avait donné une sœur; j'ai pour toi le culte que j'avais, tout enfant, pour la madone de granit qui, du haut de nos falaises, dominait les tempêtes de l'Océan.

Régina laissa tomber ses deux mains dans celles du jeune homme, découvrant son visage, qui exprimait un profond sentiment de reconnaissance.

Pétrus continua :

— Je te disais tout à l'heure que tu m'avais rendu à la vie; que tu m'avais montré le vrai but de l'existence, que j'avais crue, jusque-là, une fantaisie inutile de Dieu. Eh bien ! à mon tour, chère bien-aimée, c'est moi qui, comme tu le disais à cet homme, c'est moi qui te tends la main, c'est moi qui te relève; et ainsi, la main dans la main, enchaînés l'un à l'autre, nous serons plus forts pour résister au mal, et nous braverons les hommes en nous rapprochant de Dieu !

Un pâle sourire se dessina sur les lèvres de Régina.

— Regarde-moi à ton tour, Régina ! poursuivit Pétrus, comme tu me disais, il n'y a qu'un instant, de te regarder. Je ne te demande pas, comme tu le faisais, si tu m'aimes; je te dis : « Tu m'aimes ! » mon cœur tremble et bat à se briser devant ce mot : *Tu m'aimes!* Tout ce qu'il y avait d'obscur en moi s'éclaire et s'illumine à ce mot divin ! tout ce que j'avais de bon devient meilleur; tout ce que j'avais de triste sourit; tout ce que j'avais de mauvais s'en va ! Il faisait jusqu'ici noir dans mon cœur comme dans la nuit, et, dans ces ténèbres, ton amour passait comme un rêve : aujourd'hui, mon cœur est d'azur comme le ciel, et ton amour y rayonne comme une seule étoile !

La jeune femme le regardait tendrement, et le laissait parler; car, semblable à ces plantes dont parle le poëte de Florence, auxquelles le givre nocturne a fait baisser la tête, et qui relèvent leurs corolles sous les rayons du soleil, elle se sentait revivre aux accents de sa parole et sous les rayons de ses yeux.

Et lui continuait :

— Je t'aime!... n'écoute pas d'autre voix que la mienne, Régina ; ne songe pas à autre chose que moi, mon adorée; ne regarde que mon amour; laisse-moi te bercer par mes paroles, comme la barque se laisse bercer par les flots, comme la fleur se laisse bercer par le vent! Abandonne-toi à moi; ta douleur n'a pas de plus sûre retraite que mon âme. Je t'aime! oublie la terre pour ce mot. Mourons au monde, et que notre amour soit une éternelle assomption. Ce que les hommes nomment Dieu, c'est l'amour immortel!

Et, peu à peu, tandis que Pétrus parlait, le visage de la jeune femme reprenait son expression naturelle, se colorait de toutes les teintes du bonheur, se couronnait de tous les rayons de la félicité. Les paroles harmonieuses de Pétrus retentissaient en elle comme de suaves accords; et, à moitié retenue par la douleur qui grondait encore sourdement au fond de son âme comme les roulements d'un tonnerre lointain, à moitié entraînée par la joie qui l'inondait comme un tiède rayon de printemps, Régina s'abaissa vers le jeune homme, toujours agenouillé devant elle, l'enlaça de ses deux bras, et murmura à son tour :

— Je t'aime! je t'aime!

Mais si bas, que ces paroles l'effleurèrent comme un souffle, et que ses yeux virent passer le doux serment aux ailes de flamme, bien plus que ses oreilles ne l'entendirent. Puis, quelques pleurs tombèrent avec effort des yeux de la jeune femme, puis des gouttes s'en échappèrent plus abondantes, puis, enfin, ses larmes coulèrent pressées comme un ruisseau.

C'était un groupe ravissant, beau, jeune, frais. On eût dit un cygne noir et un cygne blanc se caressant dans un bassin de marbre rose.

Ils restèrent ainsi pendant quelques minutes, enlacés silencieusement et amoureusement, la jeune femme pleurant, le jeune homme aspirant et buvant ses larmes.

Qu'auraient-ils pu se dire? N'en est-il pas de l'amour comme de ces ravissantes vallées des Alpes qu'on regarde, au moment où on les découvre, appuyés l'un à l'autre, avec des larmes dans les yeux, et en se taisant, parce que l'on sent bien qu'on n'en dirait jamais assez? Ils savouraient leur bonheur, comprenant qu'il n'est pas de bonheur plus

grand que de se dire tout bas à soi-même : « Je suis aimé! »

Ce duo muet de leur cœur se fût prolongé à l'infini si, en se rapprochant peu à peu du jeune homme, Régina n'eût senti errer sur son visage l'haleine brûlante de Pétrus. Elle comprit que ses lèvres allaient toucher les lèvres de son amant; elle jeta un faible cri de terreur, dénoua le nœud formé par ses deux bras autour du cou du jeune homme, posa les mains sur ses épaules, et, le repoussant doucement :

— Éloignez-vous, mon ami, lui dit-elle d'une voix dont elle ne chercha pas même à lui cacher l'émotion. Asseyez-vous près de moi comme tout à l'heure, et causons en frère et en sœur.

Le jeune homme, tout en continuant de sourire à Régina, poussa un faible soupir, avança un tabouret, et s'assit.

— Donnez-moi vos deux mains, dit la jeune femme.

Pétrus éleva ses deux mains jusqu'à celles de Régina, et, ainsi accoudé sur ses genoux, il attendit qu'elle parlât, l'interrogeant des yeux.

— Ne devinez-vous pas de qui je voudrais vous parler, Pétrus? demanda-t-elle.

— De votre mère, n'est-ce pas, Régina? dit le jeune homme de sa voix la plus caressante.

— Oui, mon ami, de ma mère, reprit-elle; et, avant tout, laissez-moi appeler sur elle votre plus tendre compassion. Le récit de la vie isolée qu'elle mène ici comme dans un cachot, l'histoire de cette immense douleur qui se peint sur son visage, et dont tout le monde ignore la cause, vous ferait, si elle était là, courber le genou devant elle.

— Oh! Régina, dit Pétrus, croyez que je la plains du plus profond de mon cœur!

— Vous m'avez souvent demandé le secret de la solitude de cette pauvre princesse d'Orient, étendue toute la journée sur des coussins, ne recevant le jour du ciel qu'à travers les ouvertures de ses persiennes, et roulant, pour toute distraction, les grains nombreux de son chapelet; vous avez souvent désiré connaître la cause de cette sauvagerie orientale, de cet isolement, de cette oisiveté que vous compariez à l'indolence des princesses des *Mille et une Nuits*. Vous saurez son secret maintenant : je viens de lire toute sa correspon-

dance... Oh! mon ami, vous frémiriez à la lecture de ces lettres de M. Rappt, écrites, moitié pour la perdre, moitié pour la consoler! Vous connaissez l'homme, n'est-ce pas? par ce que vous avez entendu sortir de sa bouche, vous devinez ce qui peut sortir de sa plume. Chacun des jours de ma mere a été un jour de ténèbres! Je vous en supplie donc, mon ami, pour l'amour de moi, soyez indulgent et miséricordieux pour ma mère!

— Pardon et bénédiction sur elle! dit Pétrus d'une voix grave. Mais quel est le cœur perfide ou stoïque qui a eu assez de lâcheté ou de force pour vous révéler un pareil secret?

— Oh! ne maudissez pas, Pétrus, et songez bien plutôt à ce qui serait arrivé si je n'eusse rien su... Ce n'est ni un cœur lâche ni un cœur stoïque qui m'a tout révélé : c'est un cœur innocent qui ne savait pas ce qu'il faisait; c'est une enfant que j'aime de toute mon âme, et que vous aimez de même; c'est notre chère petite Abeille, Pétrus, qui, deux heures après notre retour de l'église, m'a apporté ces lettres.

— Et comment des lettres qui contenaient un secret de cette importance ont-elles pu se trouver dans les mains de cette enfant?

— Rien n'est plus simple, mon ami, et le hasard, — pardon, je veux dire la Providence, — la Providence a tout fait.

— Expliquez-moi cela, Régina.

— Vous savez que ma mère, du nom de ses ancêtres, s'appelle la princesse Tchouvadiesky, et Rina, de son nom de baptême. Or, à cause de la dignité vraiment royale de celle qui portait ce nom, mon père appelait ma mère *Régina*, au lieu de Rina. Tout au contraire, moi qui reçus au baptême le nom de Régina, — comme on trouva le nom bien solennel pour une petite fille, — mon père prit l'habitude de m'appeler Rina; si bien qu'Abeille s'habitua à ce changement de nom, m'appelant comme on appelait ma mère, et appelant ma mère comme on m'appelait. Or, au retour de l'église, et tandis que tout le monde se tenait au salon, Abeille, dont le défaut principal est la curiosité, Abeille se glissa dans la chambre de la princesse, et, pour la première fois de sa vie, s'y trouva seule. Alors, elle entr'ouvrit le tiroir d'un chiffonnier où elle savait que ma mère enfermait ses

confitures de rose et ses bonbons d'Orient. — Il va sans dire qu'Abeille fit sa provision de chatteries. — Mais, au-dessus du tiroir aux confitures, si souvent mis par ma mère à contribution pour elle, était un autre tiroir qu'elle n'avait jamais vu ouvrir. Que pouvait-il y avoir dans un tiroir si bien fermé? Des confitures extrordinaires! des bonbons inconnus!... Et, le double démon de la curiosité et de la gourmandise la poussant, Abeille prit la clef du tiroir ouvert, l'introduisit dans la serrure du tiroir fermé, tourna la clef, et tira à elle... Pas le moindre bonbon! pas la plus petite sucrerie! — un paquet attaché avec un ruban noir, voilà tout. Elle le prit, cependant, le tourna et le retourna dans ses mains, espérant sans doute encore que quelque mystérieuse sucrerie allait sourdre de cette enveloppe de papier... Rien! Elle s'apprêtait, dans son dépit, à rejeter le paquet, lorsqu'elle lut cette suscription :

« A la princesse Rina. »

Je vous ai dit qu'Abeille avait pris, toute petite, l'habitude de m'appeler Rina. Soit qu'elle eût oublié que c'était aussi le nom de ma mère, soit qu'elle ne l'eût jamais su, sa première pensée fut que ce paquet m'appartenait, sa seconde pensée fut de me l'apporter à l'instant. Elle referma le tiroir, remit la clef à sa place, demanda où j'étais, apprit que j'étais dans la serre, et accourut tout en nage, comme elle était la première fois que vous l'avez vue.

« — Tiens, *princesse Rina*, dit l'enfant en tenant ses deux mains derrière son dos, je vais te faire un cadeau de noce. »

Elle riait; moi, j'étais triste.

« — Que veux-tu dire, petite folle? lui demandai-je.

» — Je veux dire qu'à mon tour j'ai quelque chose à te donner... Madame la comtesse Rappt, j'ai l'honneur de vous offrir ce petit présent; s'il ne vous plaît point, ce n'est pas ma faute, attendu que je ne sais pas moi-même ce que c'est. »

Et, après avoir jeté le paquet sur mes genoux, Abeille se sauva comme elle était venue, courant de toutes ses jambes. —Ce n'est que le soir que je la forçai de me dire comment ces lettres étaient tombées entre ses mains. — Je dénouai le ruban : une centaine de lettres tombèrent sur mes genoux; toutes portaient pour suscription le nom qu'on avait l'habitude de me donner, écrit de la main de M. Rappt. Elles

étaient écrites en allemand. J'en ouvris une au hasard : à la quatrième ligne, je n'avais plus rien à apprendre... Plaignez-moi, Pétrus, et surtout plaignez ma mère !

Et, en disant ces mots, la jeune femme laissa tomber en pleurant sa tête sur l'épaule de son amant.

Pétrus, encore une fois, murmura à son oreille de douces et consolantes paroles ; une fois encore, il recueillit avec se lèvres les larmes de la jeune femme; puis, cet orage encore une fois passé, Régina reprit la conversation sur ce ton grave et solennel où elle avait essayé de l'élever avant d'implorer pour sa mère la miséricorde de Pétrus.

— Mon ami, dit-elle, vous savez maintenant le secret de ma vie; vous tenez maintenant dans vos mains mon honneur et celui de ma famille. Il est tard ; vous allez vous retirer.

Pétrus fit un mouvement qui pouvait se traduire par une prière muette.

Régina sourit et étendit la main, en signe qu'elle avait encore quelque chose à dire au jeune homme.

— Écoutez-moi, reprit-elle; car, avant de prendre congé de vous, j'ai encore quelques paroles à vous dire.

— Dites, Régina ! dites !

La jeune femme regarda son amant avec une tendresse infinie.

— Je vous aime ardemment, Pétrus, dit-elle. J'ignore comment les autres femmes peuvent aimer, j'ignore jusqu'aux mots mêmes dont on se sert pour exprimer l'amour; mais je sais une chose, mon ami : c'est que, le jour où je vous ai rencontré pour la première fois, en vous voyant, il m'a semblé que je sortais des ténèbres, et que je n'avais pas vécu jusque-là. Donc, à partir de ce jour, Pétrus, j'ai commencé de vivre, et, en commençaut de vivre, j'ai juré de vivre et, s'il le fallait, de mourir pour vous. Devant Dieu, qui m'entend, je vous jure que vous êtes l'homme que je respecte, que j'estime, que j'aime le plus au monde. Connaissez-vous une formule plus solennelle de vous exprimer mon amour ?... Dictez-la-moi, mon ami, et, après vous, je la répéterai mot à mot des lèvres et du cœur.

— Oh! merci, ma belle Régina ! s'écria le jeune homme. Non ! non ! le serment est inutile : ton amour est écrit sur ton front en lettres d'or.

— J'ai seulement voulu vous faire comprendre, Pétrus, et cela avant tout, combien je vous aimais, afin qu'il ne vous vînt aucun doute au cœur en écoutant maintenant les paroles que je vais vous dire.

— Vous m'effrayez, Régina, murmura le jeune homme, en quittant une des mains de la jeune femme, en s'écartant d'elle et en pâlissant en effet.

Mais Régina lui tendit de nouveau cette main qu'il venait de quitter, et elle reprit d'une voix grave, quoique pleine de douceur et d'amour :

— Ce n'est pas seulement pour votre poétique beauté, ce n'est pas seulement pour votre haute intelligence, pour votre grand talent qui m'est si sympathique, ce n'est pas seulement pour tout cela que je vous aime. Non! Pétrus, je vous aime encore, et surtout, pour votre caractère chevaleresque, pour la noblesse de votre âme, pour l'honnêteté primitive de votre cœur; — je ne dirai pas pour votre vertu, le mot est trop banal, mais pour votre loyauté. Votre loyauté, comme la mienne, Pétrus, repose sur des principes arrêtés, et, comme cette blanche hermine que la Bretagne a prise pour ses armes, vous aimeriez mieux mourir qu'être souillé. C'est pour cela que je vous aime, Pétrus, c'est pour cela que je vous dis : Il ne faut plus nous voir.

— Régina! murmura le jeune homme en inclinant la tête.

— Oh! c'est votre pensée, à vous aussi, n'est-ce pas?

— Oui, certes, Régina, répondit tristement Pétrus, adhérant par cette tristesse même à la dure résolution de la jeune femme. C'était ma pensée, mais pas aussi absolue que vous la faites.

— Oh! comprenons-nous bien, Pétrus... Il ne faut plus nous voir comme nous nous voyons en ce moment. Seuls dans la nuit, chez moi ou chez vous, je ne sais si vous seriez sûr de vous, Pétrus; je ne sais si vous tiendriez résolûment les promesses faites ; mais, moi, la plus faible des deux, moi, femme, je vous dis : Je vous aime tant, mon ami, que je ne saurais rien vous refuser. Il est donc important que nous combattions ma propre faiblesse. La fraude qui convient au vulgaire des cœurs, la fraude autorisée, peut-être, par l'étrangeté des circonstances où nous nous trouvons, nous est interdite, à nous. J'ai réclamé de cet homme le

droit de vous aimer, mais non celui d'être votre maîtresse, et la première condition de notre amour, ce qui le fera profond et éternel, c'est que nous n'ayons jamais à en rougir l'un devant l'autre. Il faut donc, je vous le repète, mon bien-aimé Pétrus, cesser de nous voir comme nous nous voyons en ce moment. Croyez que tout mon être tressaille et gémit en prononçant ces paroles; mais notre bonheur à venir est dans la dure contrainte que nous impose le malheur du moment. Nous nous rencontrerons dans le monde, Pétrus; nous nous verrons au bois, dans les concerts, dans les théâtres ; vous saurez partout où je vais; des lettres de moi vous raconteront mes moindres actions accomplies, mes moindres projets à venir ; puis, rentrés chez nous, nous prierons Dieu de travailler à notre délivrance.

Comme, pendant le récit de Francesca de Rimini, c'est Paolo qui pleure, ce fut le jeune homme qui, cette fois, pleura pendant que Régina parlait. Quant à celle-ci, elle semblait avoir épuisé le trésor de ses larmes.

Il était deux heures du matin; la pendule frappa deux coups : c'était redire deux fois aux jeunes gens qu'il était temps de se séparer.

Régina se leva, tout en faisant signe à Pétrus de demeurer à la place où il était. Elle alla devant un petit *stippo* italien tout incrusté de nacre, d'écaille et d'argent; elle en tira une paire de ciseaux d'or, et, faisant agenouiller le jeune homme sur le tabouret où il était assis :

— Baissez la tête, mon beau Van Dyck, lui dit-elle.

Pétrus obéit.

Régina posa doucement les lèvres sur le front du jeune homme; puis, dans la forêt de blonds cheveux, elle choisit une mèche bouclée, la coupa à sa racine, et, la roulant autour de son doigt, elle dit au jeune homme :

— Relevez-vous, maintenant.

Pétrus se releva.

— A votre tour ! dit-elle en lui présentant les ciseaux, et en s'agenouillant elle-même.

Pétrus prit les ciseaux, et, d'une voix tremblante :

— Baissez la tête, Régina, dit-il.

La jeune femme obéit.

Suivant en tout l'exemple qui lui avait été donné, Pétrus posa ses lèvres frissonnantes sur le front de la jeune femme,

et, passant ses mains, au lieu des ciseaux, dans les beaux cheveux de Régina :

– Oh! murmura-t-il, quel ange d'amour et de pureté vous faites, Régina!

— Eh bien? demanda celle-ci.

— Oh! je n'ose...

— Coupez, Pétrus.

— Non! non! il me semble que je vais commettre un sacrilége, que chacun de ces beaux cheveux tient sa vie de vous, et, séparé de vous, me reprochera sa mort.

— Coupez, dit-elle, je le veux!

Pétrus choisit une boucle, la prit entre les deux branches des ciseaux, ferma les yeux, et coupa la boucle.

Mais, au cri que firent les cheveux sous le fer, le sang monta au visage de Pétrus, et le jeune homme crut qu'il allait se trouver mal.

La boucle était coupée.

Régina se releva.

— Donnez! dit-elle.

Le jeune homme lui présenta les cheveux, après les avoir baisés ardemment.

Régina les approcha de ceux de Pétrus, qu'elle déroula de son doigt; puis, les nattant ensemble comme des fils de soie, elle en fit une tresse qu'elle noua aux deux extrémités. Présentant alors un des bouts au jeune homme, et tirant l'autre à elle, elle prit le milieu de la tresse entre les ciseaux, et la coupa.

— Qu'ainsi, dit-elle, le fil de notre vie soit à jamais confondu et coupé ensemble!

Et, tendant pour la dernière fois au jeune homme son front blanc, elle sonna la pauvre vieille Nanon, qui attendait dans l'antichambre.

— Reconduis monsieur par la petite porte du jardin, ma bonne Nanon, dit-elle à la vieille fille.

Pétrus la regarda une dernière fois avec des yeux dans lesquels passa toute son âme, et suivit Nanon.

CXLIV

Stabat Pater.

La tour de Penhoël, débris d'un château féodal du XIIIe siècle, abattu pendant les guerres de la Vendée, — et qui paraissait lui-même, dans ce qu'il en restait, avoir été enté sur une construction romane, — la tour de Penhoël était située à quelques lieues de Quimper, au bord de cette partie de l'Océan que l'on appelle la *mer sauvage*. Placée au sommet d'un rocher à pic, enfouie dans des genévriers et des fougères, elle dominait le flot atlantique comme un nid d'aigle, et semblait placée là comme une sentinelle avancée chargée de signaler les voiles qui apparaissaient à l'horizon.

Du côté opposé à l'Océan, c'est-à-dire du côté de l'est, et, par conséquent, sur la route de Quimper, le site que l'on avait sous les yeux, bien qu'assez monotone et uniforme, ne manquait pas de grandeur, dans sa monotonie et son uniformité.

En effet, que l'on imagine, dans une plaine bosselée de collines et complétement inhabitée, une longue avenue de pins maritimes aboutissant à un village invisible, situé qu'il était dans une espèce de ravin, et qui ne dénonçait sa présence que par des spirales de fumée montant au ciel comme des fantômes bleuâtres et échevelés.

Ce village, c'était celui de Penhoël, dont cette tour isolée que nous avons essayé de décrire était autrefois la suzeraine.

L'ensemble du paysage ressemblait à une immense cathédrale dont le ciel eût été la voûte; la grande allée de pins, les colonnes, et la tour, l'autel. Cette fumée bleuâtre

qui montait au ciel, c'était l'encens que l'on brûlait sous son portique.

Ce qui ajoutait un certain pittoresque à ce tableau, c'était — au sommet de la tour, appuyé au parapet, debout et immobile — un personnage que l'on eût pris pour une statue de granit, si le vent d'ouest, qui soufflait en brise aiguë, n'eût soulevé et fait flotter ses longs cheveux blancs.

Ce personnage était un beau vieillard, tout vêtu de noir, tournant le dos à la mer, et plongeant sur l'allée immense un regard obscurci de temps en temps par des larmes qu'il étanchait avec un mouchoir. Ce mouvement était, au reste, le seul qu'il fît. Quant aux larmes, elles étaient causées par quelque profonde tristesse qui les faisait sourdre silencieusement du cœur, ou causées seulement par cette brise âpre comme celle qui fouettait le visage des sentinelles d'Hamlet sur la plate-forme du château d'Elseneur.

Un seul mot indiquera la source des larmes qui obscurcissaient les yeux du vieillard : ce vieillard, c'était le père de Colomban, le comte de Penhoël.

On était à la moitié du mois de février, à peu près.

Trois jours auparavant, il avait reçu la lettre de Colomban, lettre qui lui annonçait la mort de son unique enfant.

Le père attendait le cadavre du fils.

Voilà pourquoi ses yeux étaient si obstinément fixés sur cette allée de pins qui conduisait au village de Penhoël : c'était par cette allée de pins que devait venir le corps de Colomban.

A côté du comte, brûlaient les restes d'un feu aux trois quarts éteint.

Celui qui eût vu cette grande figure triste, immobile, muette, les cheveux au vent, les larmes aux yeux, n'eût pu s'empêcher de penser à ce vieux Grec d'Argos qui, placé au sommet de la terrasse du palais d'Agamemnon, attendait, depuis dix ans, qu'un feu allumé sur la montagne lui indiquât que Troie était prise.

Mais, cette fois, celui là, c'était le maître, et non le serviteur, car bientôt le serviteur apparut.

C'était, lui aussi, un vieillard à barbe grise, aux longs cheveux, au large chapeau, portant le costume traditionnel de la Bretagne; seulement, le costume était noir comme celui du maître.

Il apportait une charge de bois de pin, avec laquelle il comptait sans doute raviver le feu; il s'approcha du vieux gentilhomme, le regarda un instant, mit un genou à terre, déposa sa charge de bois sur la plate-forme, releva la tête pour regarder encore son maître, jeta quelques branches sur le feu, qui pétilla; puis, voyant que le comte de Penhoël, étranger à tout ce qui se passait près de lui, restait immobile comme la statue de la Douleur :

— Je vous en conjure, mon bon maître, lui dit-il, descendez, ne fût-ce qu'une heure, et je veillerai à votre place. J'ai fait un grand feu dans votre chambre, et j'ai préparé votre déjeuner. Si vous voulez ne pas dormir et rester ainsi exposé au froid, prenez au moins des forces contre la veille et la brise.

Le comte ne répondit pas.

— Monseigneur, insista le vieux serviteur en s'approchant de son maître, voici tantôt quarante-huit heures que vous n'avez pris ni repos ni nourriture, sans compter que vous ne vous inquiétez pas plus du froid que si nous étions au mois de juin.

Cette fois, le comte parut s'apercevoir que son vieux serviteur était là, car il lui adressa la parole sans répondre cependant à ce qu'il lui disait :

— N'entends-tu pas au loin le bruit d'une voiture sur la route de Paris? demanda-t-il.

— Non, mon bon et cher seigneur, répondit le vieux domestique : je n'entends que la mer qui roule, et le vent d'ouest qui pleure dans les pins. Il fait mauvais à rester ainsi tête nue à ce vent du matin. Je vous en supplie donc, mon cher maître, rentrez !

Le comte laissa tomber sa tête sur sa poitrine, comme si cette tête se courbait sous le poids d'un souvenir.

— Te souviens-tu de lui, Hervey? continua-t-il, poursuivant toujours sa sombre pensée. Quand il vint au monde, quand sa mère me le donna comme une bénédiction visible du ciel descendue sur ma maison, il y avait déjà cinq ans que tu étais avec nous.

— Oui, monseigneur, je me souviens! dit le vieil Hervey d'une voix étouffée.

— Un jour, — l'enfant avait trois ans, — on le promenait sur le sommet de la tour, d'où nous regardions la *mer sau-*

vage; la mer était dans un de ses jours de colère. La femme qui le promenait était son ancienne nourrice, devenue sa gouvernante. Elle avait amené l'enfant là, non pour le distraire, mais dans l'espérance qu'elle verrait de loin la barque de son mari, qui était pêcheur. La comtesse, qui cherchait partout son fils, monta jusqu'ici, et, voyant le vent d'orage qui soufflait dans les cheveux blonds de l'enfant :

» — Mais, nourrice, dit-elle, tu ne fais pas attention au petit! Le petit va avoir froid : songe qu'il n'a que trois ans. »

Mais la nourrice, robuste paysanne, habituée à raccommoder par tous les temps les filets de son mari au bord de la mer, la nourrice lui répondit :

« — Et mon petit, à moi, qui n'a que quatre ans, et qui est déjà en mer avec son père, parce que je soigne le vôtre, madame la comtesse, et que je n'ai pas de domestiques pour le garder, croyez-vous qu'il n'ait pas froid, lui aussi? »

Et la pauvre femme cherchait à apercevoir la barque de son mari à travers les vagues et la brume.

Alors, toi, tu te retournas et lui dis :

« — Jeanne, n'avez-vous pas de honte de comparer votre enfant à celui de madame la comtesse, vous qui n'êtes qu'une malheureuse paysanne, tandis que madame la comtesse est une grande dame? »

Mais elle répondit :

« — C'est possible, Hervey, que madame la comtesse soit une grande dame et que je ne sois qu'une pauvre paysanne; mais ce que je sais, c'est que Jemmy est mon fils comme M. Colomban est le fils de madame la comtesse. Il y a peut-être une différence devant Dieu entre les rangs de deux enfants, mais il n'y en a pas entre les cœurs de deux mères. »

Et tu vois, Hervey, continua le vieillard, le fils de la nourrice est mort, et mon fils est mort aussi! Tu vois qu'il n'y avait pas de différence entre eux, puisqu'ils étaient tous deux mortels... C'était la comtesse qui avait tort, c'était la nourrice qui avait raison, et la mort les a rendus égaux.

— Mon pauvre maître! murmura Hervey en entendant ces paroles mélancoliques du vieux gentilhomme, auquel la douleur donnait une leçon d'égalité.

— Quelques années après, poursuivit le pauvre père en renouant dans son esprit tout ce que la localité lui rappelait

de souvenirs, doux autrefois, amers aujourd'hui, quelques années après, te souviens-tu? — il avait dix ans alors, — tu étais encore là, car tu ne nous as jamais quittés, mon bon Hervey; il voulait un fusil, le pauvre enfant, et tu lui donnas le tien, ton vieux fusil des guerres civiles, dont le canon dépassait sa tête d'un demi-pied...

Hervey poussa un soupir, et leva les yeux au ciel.

— Te le rappelles-tu, Hervey, tenant ce fusil entre ses petites mains, et te suppliant de lui apprendre l'exercice? Mais, toi, tu ne voulus pas. Il eut beau pleurer, se fâcher, s'irriter, tu le laissas pleurer des larmes et se mettre en colère, lui disant :

« — Monseigneur, un gentilhomme comme vous ne doit apprendre à manier que l'épée! »

Au lieu de manier l'épée, il a manié la plume; au lieu de l'envoyer à l'école Polytechnique, je l'ai envoyé à l'école de Droit. Ne pouvant en faire un officier, puisqu'il n'y avait pas de guerre, je voulus en faire un citoyen. La guerre l'eût respecté peut-être, comme elle nous a respectés, nous; la paix l'a pris et me l'a tué!

— Ne vous arrêtez donc pas à tous ces tristes souvenirs, mon digne maître, dit Hervey.

— Tristes souvenirs! des souvenirs qui me rappellent mon Colomban, tu appelles cela de tristes souvenirs? Au contraire, parlons de lui. Si je ne parlais de lui, de quoi parlerais-je?... Si je ne parlais pas de lui, le silence me rongerait comme la rouille ronge aujourd'hui ce vieux fusil avec lequel il jouait alors.

— Parlez donc de lui, mon cher maître, parlez-en!

— Eh bien! te rappelles-tu le jour où il eut atteint sa douzième année? Nous le menions, recueillis tous deux, pleins de foi et d'espérance, à travers cette allée de pins, jonchée de roses comme elle l'est aujourd'hui de neige. Ce jour était celui de sa première communion, et, là-bas, les autres enfants l'attendaient à la chapelle du village; car c'était lui qui devait prononcer les Vœux du baptême. Comme il avait grand air dans sa petite taille! je le vois encore... Tiens, là, à droite, au vingt-quatrième arbre, — nous les avons comptés, — il y avait un caillou qui le fit trébucher. Le cierge qu'il tenait lui échappa de la main, et s'éteignit. Il se mit alors à pleurer, le pauvre enfant! Qui m'eût

dit à cette époque qu'il devait ainsi trébucher dans la vie, et voir s'éteindre le flambeau de son existence avant sa vingt-quatrième année !

— Oh ! maître, maître, s'écria Hervey en fondant en larmes, vous vous déchirez les entrailles de vos propres mains !

— Il atteignit bien vite quinze ans, reprit le comte de Penhoël, qui, ainsi qu'il l'avait dit, rappelait ses moindres souvenirs avec une douloureuse volupté. Un jour, je lui racontais l'histoire de Milon de Crotone ; je me souviens de son sourire en entendant l'histoire du chêne fendu d'abord, mais qui, en se rapprochant, prit les deux mains du terrible athlète. Il me quitta, sortit et avisa un arbre deux fois gros comme lui : c'était un saule; il sauta dans le tronc, qui était creux, et, s'arc-boutant comme un autre Milon, il fit tant des pieds et des mains, qu'il fendit l'arbre en deux comme il eût fait d'une pomme. Je l'avais suivi et le regardais faire sans qu'il sût que j'étais là. En entendant l'arbre craquer, il me sembla que les os de mon enfant se brisaient... Oui, il était fort comme celui de nos ancêtres qu'on appelait Colomban le Fort. Mais à quoi sert la force, mon bon Hervey, et que sont devenus ces jarrets de fer et ces bras d'acier? La mort les a touchés et les a brisés comme un enfant brise les fils de la Vierge qui volent en septembre dans nos plaines moissonnées... Mort ! mort ! mon enfant est mort !

Mais cette force dont le vieux gentilhomme constatait la vanité, et dont lui-même était le type vivant dans cette lutte effroyable qu'il soutenait contre la douleur, cette force, elle manqua au pauvre Hervey, qui, tombant tout à coup à genoux aux pieds de son maître, s'écria :

— Mon Dieu ! de quelle façon punissez-vous les méchants, si les bons reçoivent de pareilles blessures ?...

Le comte de Penhoël regarda le vieux serviteur, et, lui ouvrant ses deux bras :

— Embrasse-moi, Hervey, lui dit-il solennellement, c'est la seule façon dont je puisse te remercier de ta douleur.

Hervey releva la tête, et, comme un enfant qui, le cœur gonflé, se précipite sur la poitrine de son père, il se laissa tomber dans les bras du vieux gentilhomme, et resta un instant ainsi étroitement enlacé à lui.

Mais, secouant la tête, le malheureux père continuait, tout en pressant Hervey dans ses bras :

— Qu'ils sont ingrats, les enfants, mon cher Hervey! un père passe la plus belle, la meilleure partie de sa vie à les soigner, à veiller sur eux, à en faire des hommes ; il a, pour cette chair de sa chair, pour ces os de ses os, les soins attentifs qu'il aurait pour une plante délicate ; il suit, comme un jardinier haletant, les progrès des bourgeons, le développement des feuilles, l'épanouissement de la fleur. A la vue de cette fleur fraiche et embaumée de l'enfance, il se réjouit dans l'espérance de ce que seront les fruits de la jeunesse... puis, un matin, arrive une lettre cachetée de noir, qui dit au père : « Père, je n'ai pas eu la force de supporter cette vie que tu m'avais donnée, et je me tue. » Vis si tu peux, toi, après cela !

— Dieu nous l'avait donné, Dieu nous l'a ôté. Bénissons Dieu, mon maître, dit le vieux serviteur avec une certaine exaltation religieuse qu'on retrouve encore de nos jours dans cette population primitive de la vieille Bretagne.

— Que parles-tu de Dieu? s'écria le vieux gentilhomme avec une hauteur superbe. Quand la ferme de ton père, quand tous les fruits de son cellier, quand tous les grains de ses granges, quand tous les bestiaux de ses étables et de ses écuries, quand tout ce que ton père, enfin, vieillard de quatre-vingt-dix ans, avait amassé depuis cinquante ans, a été consumé, il y a dix-huit mois, par un fétu de paille, crois-tu que ton père ait béni Dieu, Hervey? Quand *la Marianne*, au moment de rentrer au port, a échoué là, sur les rochers, il y a six mois, devant le chantier où elle avait été construite, après un long et périlleux voyage dans l'Inde, engloutissant, avec sa cargaison, ses dix-huit matelots et ses cent vingt passagers, crois-tu qu'ils aient béni Dieu, ceux qui descendirent dans l'abime? Quand, il y a six semaines, la Loire a débordé, emportant avec elle les villes, les villages et les chaumières, crois-tu qu'ils aient béni Dieu, ceux qui, montés sur leur toit, criant merci et miséricorde à Dieu, ont senti leur maison chanceler, se fendre et s'écrouler sous eux? Non Hervey, non ! ils ont fait comme moi, ils ont...

— Prenez garde, mon maître, s'écria Hervey, vous allez blasphémer !

Mais, avant même que le vieux serviteur eût prononcé ces paroles, le comte de Penhoël était tombé à genoux en s'écriant à son tour :

— Seigneur, Seigneur, pardonnez-moi ! Voici venir là-bas le corps de mon enfant...

Et, en effet, à l'extrémité de la grande allée de pins, du côté où nous avons dit que montaient au ciel les fumées du village de Penhoël, on voyait s'avancer, entre la neige de la route et le fond gris du ciel, un cortége funèbre, en tête duquel marchait un moine vêtu d'une robe de laine blanche et noire, tenant élevée entre ses deux mains une grande croix d'argent.

Derrière lui venait une bière soutenue par quatre porteurs, et, derrière les porteurs, une cinquantaine d'hommes et de femmes, les hommes tenant leur chapeau à la main, les femmes encapuchonnées dans leur cagoule brune.

Le gentilhomme fit une courte prière ; puis, se relevant :

— Ce que Dieu fait est bien fait, dit-il au vieux serviteur. Hervey, allons recevoir le dernier descendant des Penhoël, qui rentre dans le château de ses pères.

Et, d'un pas ferme, il descendit l'escalier, et s'avança, tête nue toujours, jusque sur le seuil de la grande porte de la tour, qui donnait sur l'avenue de pins.

CXLV

Le *De Profundis* au bord de la mer.

Quand le comte de Penhoël, suivi de son vieux serviteur, fut arrivé sur le seuil de la porte de la tour, le cortége funèbre avait déjà parcouru les deux tiers de l'avenue, et l'on commençait à entendre les notes les plus élevées du psaume

lugubre chanté par le prêtre et répété par ceux qui le suivaient.

Aux premières perceptions de ces notes, Hervey s'agenouilla; mais le comte resta debout : il répétait tout bas le chant mortuaire, qui semblait expirer entre les lèvres d'Hervey.

Lorsque le prêtre ne fut plus qu'à vingt-cinq pas du château, celui-ci fit un signe aux porteurs, qui s'arrêtèrent.

Derrière les porteurs s'arrêtèrent les paysans.

Le cortége resta immobile, les chants cessèrent.

Le prêtre se détacha du cortége et s'avança vers le comte. Celui-ci tenta de faire quelques pas au-devant de lui; mais il lui fut impossible d'arracher ses pieds du sol.

Hervey vit ce qui se passait chez son maître à la pâleur qui couvrait son front. Il fit un mouvement pour l'aider à quitter cette place où il semblait pétrifié, et pour le soutenir s'il était besoin; mais son maître lui fit de la main signe de rester à sa place.

Il avait déjà levé un genou, il le remit en terre.

Le moine, pendant ce temps, avait franchi la distance qui le séparait de la porte. Sur le seuil de cette porte, il avait vu un homme, et, à la pâleur du visage de cet homme, il avait reconnu le père de Colomban.

— Monsieur, dit-il, j'ai accompagné depuis Paris jusqu'ici le corps du vicomte de Penhoël, et je le ramène au château de ses pères.

— Que Dieu bénisse la pieuse main qui rapporte un fils à son père! répondit le vieux gentilhomme, s'inclinant devant la double majesté de la religion et de la mort.

Le prêtre fit un signe.

Les quatre porteurs s'avancèrent lentement; deux hommes portant des tréteaux les suivaient : ils placèrent les tréteaux à terre, les porteurs déposèrent le cercueil sur les tréteaux, et tous ensemble rentrèrent dans le groupe, où ils se perdirent.

L'abbé Dominique — car c'était lui, et nos lecteurs l'ont sans doute reconnu — fit un nouveau signe : le cortége s'approcha et se forma en demi-cercle autour de la bière, qu'il enveloppa en s'agenouillant.

Il semblait que tous les membres de cette pieuse réunion

s'entendissent pour dérober au père les douloureux détails de tout cet appareil mortuaire.

Le comte et le prêtre restaient seuls debout.

Le comte, dont les yeux s'étaient d'abord fixés sur le cercueil, les en avait détournés avec peine, et semblait inspecter, les uns après les autres, jusqu'aux moindres personnages du cortége, comme s'il ne reconnaissait point parmi eux ceux qu'il s'attendait à y trouver.

Enfin, s'adressant à l'abbé Dominique :

— Monsieur, lui dit-il, je vous ai déjà remercié de ce que vous aviez fait pour mon fils et pour moi, et je vous en remercie encore. Mais pourquoi donc le curé de Penhoël n'est-il point avec vous ?

— Je l'ai prié d'accompagner le convoi, répondit Dominique, et il a refusé.

— Il a refusé ? s'écria le comte étonné.

Le moine s'inclina.

— Et depuis quand le curé du village de Penhoël refuse-t-il de prier pour le repos de l'âme des comtes de Penhoël ?

— Le vicomte Colomban de Penhoël, répondit l'abbé Dominique, est mort de mort violente, et a lui-même attenté à ses jours.

— Oui, mon père, dit le vieux gentilhomme ; mais plus le pauvre enfant a été égaré, plus il a besoin qu'on appelle sur lui la miséricorde divine. S'il n'est pas mort en bon chrétien, il est, du moins, j'en suis sûr, mort en honnête homme.

— Je le sais, monsieur le comte.

— Et comment le savez-vous ?

— J'étais son ami, et sa volonté dernière fut que j accomplisse la mission qui m'amène ici.

— Alors, c'est à titre d'ami seulement que vous venez ?

— A titre d'ami et de prêtre, monsieur le comte.

— Mais vous vous exposez à la colère de vos supérieurs, on père ?

— Je ne crains que la colère de Dieu, monsieur le comte.

— Détournez-la donc de la tête de mon fils, monsieur, et invoquez pour lui toute la mansuétude du Seigneur.

Le prêtre s'inclina, et, se retournant du côté du cercueil, il entonna le *De profundis clamavi ad te!* d'une voix si ferme et si éclatante à la fois, que son chant dut monter jusqu'au pied du trône de l'Éternel.

— *De profundis clamavi ad te!* répéta la foule de toute la puissance de sa voix.

— *De profundis clamavi ad te!* murmura le comte de Penhoël.

Puis, le chant funèbre achevé, tout le monde se leva.

L'abbé Dominique s'avança vers le vieux gentilhomme.

— Monsieur le comte, dit-il, où voulez-vous que nous déposions les restes mortels de votre fils?

— Ma famille n'a-t-elle pas son caveau funèbre dans le cimetière de Penhoël? demanda le comte.

— Le cimetière de Penhoël est fermé, et le gardien du cimetière a refusé de l'ouvrir.

— Et depuis quand, demanda le vieillard, le cimetière de Penhoël est-il fermé aux comtes de Penhoël?

— Depuis, répondit doucement l'abbé Dominique, qu'ils rendent à Dieu, avant le jour marqué pour leur mort, la vie que Dieu leur avait donnée.

— S'il en est ainsi, mon père, veuillez me suivre, dit le vieux gentilhomme d'une voix ferme, et en se redressant fièrement, tandis qu'Hervey allait prendre sa place derrière le cercueil.

Les quatre porteurs, sur un signe de l'abbé Dominique, sortirent des rangs et reprirent leur fardeau; et le cortége funèbre, précédé par l'abbé Dominique, et ayant en tête le comte de Penhoël, se mit lentement en marche.

On contourna la tour, on doubla les ruines du vieux château, on gravit une dernière arête du rocher, et l'on se trouva sur le versant occidental de la falaise, en face de l'immense Océan, grondant et tumultueux.

Les vagues étaient noires et hautes; le vent soufflait, faisant flotter les cheveux du vieillard.

Nul horizon, mieux que celui qui se déroulait aux regards de ceux qui précédaient ou qui suivaient le cercueil du jeune homme, ne pouvait donner une idée de la puissance et de la colère de Dieu; seulement, cette puissance infinie, cette colère immense, qui pouvaient soulever les flots de l'Océan, et faire heurter, dans le ciel, les nuages, ces chars qui portent les tempêtes, prenaient-elles pour objet ces questions misérables que débattent, en concile, quelques cardinaux désœuvrés?

C'est ce que l'abbé Dominique, ce grand cœur et ce grand

esprit, ne put admettre quand se déroula devant lui le gigantesque spectacle.

Un sourire amer passa sur ses lèvres; ses yeux se portèrent sur le cercueil où dormait ce cadavre inerte et insensible, et une seule chose lui parut aussi infinie que cette puissance, aussi immense que cette colère de Dieu : c'était la douleur de ce père.

Le comte s'arrêta en face d'un petit monticule de sable entouré de fougères et de genévriers.

— C'est ici, dit-il, que je désire que l'on dépose le corps de mon fils.

Les porteurs s'arrêtèrent de nouveau, les tréteaux furent dressés comme à la porte de la tour, et le cercueil y fut placé en travers.

Le gentilhomme regarda autour de lui : il cherchait le fossoyeur; mais le fossoyeur avait reçu du curé de Penhoël l'ordre de ne pas suivre le convoi.

— Hervey, dit le comte, va chercher deux bêches.

Cinq ou six paysans se précipitèrent vers le château.

Le comte leva la main.

— Laissez faire Hervey, dit-il avec un geste de commandement.

Chacun s'arrêta; Hervey seul descendit aussi rapidement que le lui permettait son âge, et disparut par une vieille poterne béante dans un mur encore debout.

Un instant après, il reparut, portant deux bêches.

Les paysans voulurent s'en emparer.

— Merci, mes enfants, dit le comte. Cela nous regarde, Hervey et moi.

Il prit une bêche des mains du vieux serviteur.

— Allons, mon bon Hervey, dit-il, préparons son dernier lit au dernier des comtes de Penhoël.

Et il se mit à creuser la terre.

Hervey suivit l'exemple qui lui était donné.

Pas un des assistants qui pût retenir ses larmes en voyant ces deux vieillards, la barbe et les cheveux au vent, creusant la fosse d'un enfant que l'un avait engendré et l'autre bercé dans ses bras.

Dominique, les yeux perdus entre ces deux infinis, le ciel et l'Océan, les bras en croix sur sa poitrine, immobile, sans voix, sans larmes, demeurait debout et comme en extase.

Le beau moine, avec son costume étrange, semblait être là pour compléter le drame pittoresque et poétique dans lequel un Dieu clément lui avait providentiellement distribué son rôle.

La fosse se creusait rapidement dans ce sol friable, et elle mesura bientôt cinq ou six pieds de profondeur.

Un des porteurs avait des cordes : on les passa sous le cercueil, qui fut descendu au fond de la fosse.

On chercha l'eau bénite.

Dominique aperçut dans l'excavation d'un rocher voisin une flaque d'eau brillante comme un miroir.

Il alla au rocher, prononça au-dessus de cette eau les paroles sacramentelles, brisa une branche de pin formant un goupillon naturel, trempa cette branche dans le réservoir, et, s'approchant de la fosse, il aspergea la bière, en disant :

— Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, je te bénis, mon frère, et j'appelle sur toi la bénédiction du Seigneur.

— Ainsi soit-il! répondirent les assistants.

— Dieu, qui connaissait ton dessein, pouvait seul arrêter ton bras et briser ta volonté : Dieu ne l'a pas voulu. Pardon et bénédiction sur toi, mon frère!

— Ainsi soit-il! dirent en chœur les assistants.

Le moine continua :

— Moi, je t'ai connu sur la terre; je puis donc dire à ces enfants, du même pays que toi, que tu n'as pas démérité de leur affection. Tu étais un digne fils de la Bretagne, tu avais toutes les mâles vertus que ses enfants empruntent à cette digne mère : tu avais la noblesse, tu avais la force, tu avais la grandeur, tu avais la beauté. Tu as joué ton rôle ici-bas, et, quoique âgé de moins de vingt-trois ans, ta vie a été un sacrifice comme ta mort a été un martyre. Je te bénis donc mon frère, et prie Dieu de te bénir comme je le fais.

— Ainsi soit-il! dit la foule.

L'abbé secoua de nouveau la branche de pin, et la passa au comte de Penhoël.

Celui-ci, debout au bord de la fosse, reçut la branche des mains du moine, jeta autour de lui un suprême regard de tristesse, d'orgueil et de dédain; puis, d'une voix sourde d'abord, mais qui, peu à peu, monta aux notes les plus élevées :

— O mes aïeux ! dit-il, vous qui avez, dans vos luttes de géants arrosé de votre sang généreux chaque grain de ce sable, que dites-vous de ceci, ô mes aïeux?... Était-ce la peine d'être d'une race de conquérants; était-ce la peine de prendre Jérusalem avec Godefroi de Bouillon, Constantinople avec Baudouin, Damiette avec saint Louis; était-ce la peine de semer vos cadavres sur tous les chemins qui conduisent au Calvaire, pour qu'une sépulture chrétienne fût refusée, par des prêtres chrétiens, à votre dernier descendant?... O mes aïeux! de l'ombre de vos vertus, comme un grand chêne de l'ombre de ses rameaux immenses, vous avez couvert toute la Bretagne, et voici qu'on refuse à votre rejeton un coin de cette terre que vous ombragiez!... O mes aïeux! n'est ce pas une grande tristesse et une grande pitié, que de voir refuser à ce noble enfant, qui était mon fils unique et bien-aimé, l'entrée du caveau funèbre de ses pères, quand Dieu, peut-être moins sévère que les hommes, ne lui refusera pas l'entrée du ciel?... O mes aïeux! c'est vous que j'adjure! Décidez si ce dernier Penhoël est indigne de reposer côte à côte avec le reste de la famille. Assemblez-vous en conseil, ombres augustes et sereines; dans le monde que vous habitez, appelez-vous par vos noms, depuis Colomban le Fort, qui fut tué dans les plaines de Poitiers en repoussant les Sarrasins, en 732, jusqu'à Colomban le Loyal, qui porta, en 1793, sa tête sur l'échafaud, et qui mourut en criant : « Gloire à Dieu dans le ciel! paix aux hommes de bonne volonté sur la terre! » assemblez-vous et jugez-le, vous les seuls juges que je reconnaisse. Jugez celui dont je viens de creuser la fosse, celui que je viens de déposer dans cette terre, celui enfin dont j'arrose le cercueil avec l'eau du ciel, conservée par le Seigneur dans le creux d'un rocher! — Moi qui ne suis pas son juge, moi qui suis son père, je lui pardonne et je le bénis!

Et, en achevant ces mots, il secoua la branche de pin au-dessus de la fosse, et voulut la passer à Hervey; mais c'était plus que le pauvre père n'en pouvait supporter : son visage se couvrit d'une pâleur mortelle, sa voix expira dans sa gorge, un cri déchirant s'échappa de sa poitrine, et il tomba sur le sable comme un chêne brisé par un coup de tonnerre.

CXLVI

Le repas mortuaire.

Un quart d'heure après la scène que nous venons de raconter sans avoir la prétention de la peindre, Hervey faisait entrer tous les personnages qui avaient suivi le convoi dans ce qui était autrefois la salle des gardes, immense pièce circulaire éclairée par des vitraux de couleur, et où brillaient dans l'ombre les blasons, les écus, les armures, les bannières et les épées des anciens seigneurs de Penhoël.

Le moine manquait seul : on comprenait qu'il était resté près du vieux comte, moins peut-être pour prendre soin de lui que pour lui parler de Colomban, et lui donner, sur la mort de son fils unique, des détails qu'il ignorait encore.

Chacun se rangea contre la muraille.

La conversation eut lieu d'abord à voix basse, puis bientôt à voix un peu plus haute. Enfin, le doyen de la société, vieillard à cheveux blancs, qui pouvait avoir quatre-vingt-dix ans, et qui avait connu les cinq derniers comtes de Penhoël, raconta ce qu'il avait entendu raconter à ses ancêtres, et ce que ses ancêtres tenaient de leurs aïeux, c'est-à-dire les exploits des dix derniers comtes. Puis, une vieille femme prit la parole à son tour, et, de même que l'homme avait raconté les exploits des comtes, elle énuméra les vertus des comtesses.

Ainsi, en attendant le maître, sur la santé duquel la présence d'Hervey rassurait les assistants, chacun faisait de son mieux pour louer grandement ce passé de dix siècles, de la grandeur duquel le présent avait hérité. Et chaque

récit, comme une machine électrique, faisait jaillir une étincelle de tous les cœurs, une larme de tous les yeux.

Le vieil Hervey allait de l'un à l'autre, serrait cordialement la main des assistants, et, soudant un récit à un autre, racontait à son tour les événements qu'il avait entendu raconter, et ceux dont il avait été le témoin. Mais, quand il en arriva à son jeune maître, quand il essaya de raconter, depuis son premier bégayement jusqu'à son dernier soupir, l'enfance pure et sereine, la jeunesse tumultueuse et agitée du pauvre Colomban, des sanglots s'échappèrent de toutes les poitrines.

Il y avait si peu de temps encore qu'il était venu à Penhoël, que chacun l'avait vu, l'avait salué, lui avait serré la main, lui avait parlé! Il est vrai qu'il avait paru triste à tout le monde. Mais comme on était loin de se douter que cette tristesse fût mortelle!

C'est une race qui s'en va, que celle de ces grands comtes aux larges épaules, aux jambes arquées par l'habitude de monter à cheval, à la tête enfoncée dans les épaules grâce aux casques massifs qui pesaient sur la tête de leurs ancêtres; mais c'est une race qui s'en va aussi, que celle de ces vieux serviteurs dévoués qui naissent chez l'aïeul et qui meurent chez le petit-fils : avec de pareils hommes, le père, en suivant sa femme dans la tombe, ne laissait pas son fils seul dans la maison.

Ce respect qu'on avait pour le vieillard trépassé se fondait en un pieux amour pour l'enfant orphelin. J'ai souvent entendu la génération actuelle nier ou railler cette respectueuse tendresse des vieux domestiques, ce dévouement absolu des anciens serviteurs que l'on ne voit plus, prétend-elle, qu'au théâtre. Il y a du vrai là dedans : la société, telle que nous l'ont faite les dix révolutions à travers lesquelles nous avons passé, n'est pas conservatrice de ces sortes de vertus; mais peut-être est-ce autant la faute des maîtres que celle des domestiques, si ces choses ont changé. Cette fidélité tenait beaucoup de celle du chien : les anciens maîtres battaient, mais caressaient. Aujourd'hui, on ne bat plus, mais on ne caresse plus; on paye, et, bien ou mal, on est servi

Oh! les vieux chiens et les vieux domestiques, ce sont encore les meilleurs amis des jours orageux! Quel ami

vaut un chien quand on est triste, un chien qui vient s'asseoir en face de nous, qui nous regarde, qui gémit, qui nous lèche ?

Supposez, au milieu d'une grande douleur, à la place de ce chien qui sait si bien vous comprendre, supposez un ami, votre meilleur ami : quelles consolations banales, quels conseils impossibles à suivre, quels raisonnements interminables, quelles discussions obstinées ne serez-vous pas forcé d'essuyer ? Dans la plus loyale et la plus tendre sympathie d'un ami pour votre douleur, il se glisse toujours une nuance d'égoïsme ; à votre place, il n'eût point agi comme vous : il eût patienté, temporisé, résisté, que sais-je, moi ? mais, en tout cas, il se fût conduit autrement que vous ne vous êtes conduit ; en un mot, il vous accuse, et, en vous plaignant et en essayant de vous consoler, il vous blâme.

Mais les vieux chiens, mais les vieux domestiques, échos fidèles de vos peines les plus intimes, ils les répètent sans les discuter, rient et pleurent, jouissent et souffrent avec vous et comme vous, et vous ne leur redevez jamais rien sur leurs sourires et sur leurs larmes.

La génération qui nous précède les nie ; la génération qui nous suit n'en aura pas même entendu parler. Les chiens de nos jours jouent aux dominos, et les domestiques de notre époque à la hausse et à la baisse.

Nous insistons comme, en temps et lieu, nous avons insisté sur les moulins ; c'est encore un us qui s'en va et que nous voudrions retenir comme tout ce qu'il y avait de bon, de poétique ou de grand dans le passé.

Le pauvre Hervey avait non-seulement la fidélité et le dévouement de ces chiens auxquels nous faisons à quelques hommes l'honneur de les comparer, mais encore il en avait les facultés.

Il entendit et reconnut le pas de son maître qui retentissait sourdement sur les marches sonores de l'escalier, courut à la porte, et l'ouvrit.

Le comte, pâle, le visage labouré par les larmes qu'il avait versées en reprenant ses sens, mais ferme et calme comme s'il ne venait pas d'être, ainsi que Jacob, vaincu par l'ange de la douleur, le comte apparut sur le seuil.

L'abbé Dominique entra derrière lui.

Le vieillard salua cette assemblée de paysans comme il eût fait d'une réunion de princes.

— Derniers amis de mon fils, dit-il, vous qui venez d'accompagner à son tombeau le nom des Penhoël, je regrette de ne pouvoir vous recevoir plus dignement dans le château de mes pères. Nous étions si chagrins, Hervey et moi, que nous n'avons peut-être pas pourvu suffisamment à vos besoins. Toutefois, veuillez entrer dans la salle à manger, et, selon l'usage de notre vieille Bretagne, accepter de bon cœur, et, comme je vous l'offre, le repas mortuaire.

Alors, traversant la salle d'un pas ferme, et faisant ouvrir à deux battants, par Hervey, la porte qui se trouvait en face de celle par laquelle il était entré, il invita tous les assistants, depuis le métayer jusqu'au gardeur de chèvres, à passer dans la salle à manger.

Là, sur des tréteaux, étaient couchées d'immenses planches de chêne formant une table gigantesque, et supportant un repas homérique. Il n'y avait à la table ni haut bout ni bas bout. On sentait que l'égalité de la mort avait passé par là.

Le vieux comte se plaça au milieu de la table, et fit signe à l'abbé Dominique de se placer en face de lui.

Les plus vieux se mirent à sa droite et à sa gauche, et, selon l'âge, chacun prit sa place, mais resta debout.

L'abbé Dominique dit, au milieu du plus profond silence, le *Benedicite*, qui fut répété en chœur par tous les assistants.

Alors, le comte de Penhoël avec une simplicité antique :

— Mes amis, dit-il, prenez part à ce repas, en l'honneur du vicomte de Penhoël, avec le même visage que si c'était lui qui vous l'offrît.

Puis, tendant son verre à Hervey, qui le remplit, il l'éleva au-dessus de la tête de tous, en disant :

— Je bois au repos de l'âme du vicomte Colomban de Penhoël.

Et tous répétèrent après lui :

— Nous buvons au repos de l'âme du vicomte de Penhoël.

Et le repas commença.

Pour quiconque ignore cette antique coutume conservée non-seulement en Bretagne, mais encore dans quelques autres provinces de France, le repas mortuaire est une des scènes les plus touchantes auxquelles on puisse prendre part

ou que l'on puisse entendre raconter. La puissante résignation dont, en cette circonstance, s'arme, comme d'une cuirasse, la famille du mort, est véritablement formidable. On a peine à comprendre, quand la solitude, ce refuge naturel des grandes douleurs, est à quelques pas de là, on a peine à comprendre comment la famille peut s'imposer cette cruelle torture de refouler ses larmes et de comprimer les battements de son cœur; et, cependant, le nombre de ces martyrs volontaires est grand, et, en Bretagne surtout, on serait mal venu à contester à ces malheureuses familles cette pratique, reste des temps barbares, inexplicable même aux jours les plus reculés.

Le repas achevé, l'abbé Dominique dit les *Grâces*, et tout le monde se leva.

Le comte de Penhoël s'avança vers la porte dont Hervey — qui, bien entendu, avait dîné à table avec tout le monde — ouvrit les deux battants.

Puis, sortant le premier, mais s'arrêtant dans l'embrasure de la porte, il s'adossa contre la muraille.

Et, quand le premier paysan sortit de la salle et passa devant lui, il lui dit en inclinant la tête en signe de reconnaissance :

— Je te remercie, un tel, d'avoir accompagné mon fils jusqu'à sa tombe.

Et ainsi de suite jusqu'au dernier assistant.

Le dernier fut l'abbé Dominique.

Le comte de Penhoël s'inclina devant lui comme il avait fait pour les autres, et, comme il avait remercié les autres, il le remercia; mais, ce devoir acompli, il posa sa main sur l'épaule du moine, fixa sur lui un regard suppliant, et prononça ces deux seuls mots :

— Mon père!...

Le moine, mieux encore que ces deux mots, comprit ce regard.

— J'aurai l'honneur de rester quelque temps près de vous si vous le souhaitez, monsieur le comte, dit-il.

— Merci mon père ! répondit le vieux gentilhomme, qui, après avoir dit un dernier adieu de la main aux assistants, reconduits par Hervey, entraina le moine vers une chambre ayant à la fois l'aspect d'un cabinet de travail et d'une chambre à coucher.

Là, présentant un siége à l'abbé, et en prenant un autre lui-même :

— C'était, dit-il, sa chambre quand il venait ici... Ce sera la vôtre, mon père, pendant tout le temps que vous voudrez bien rester à la tour de Penhoël.

CXLVII

La relique du père.

Un autre que nous essayerait de donner une idée de ce qui se passa entre ce père pleurant son fils unique, et ce moine qui venait lui raconter les derniers moments de ce fils; mais, quant à nous, Dieu nous garde de tenter cette œuvre impossible, de rendre compte de la douleur d'un père qui a perdu son fils, ou d'un fils qui a perdu son père !

Au bout d'une heure de sombres regards jetés sur les dernières heures de Colomban, le comte de Penhoël, malgré les instances du moine pour être placé dans toute autre partie du château, installa Dominique dans la chambre de son fils, et se retira pour lui laisser prendre quelque repos.

Le lendemain, le moine, redoutant que sa vue n'augmentât la tristesse du malheureux père au lieu de la calmer, annonça au comte de Penhoël qu'il allait repartir le jour même.

— Vous en êtes le maître, mon père, répondit le comte, et vous avez déjà tant fait pour moi, que je n'ose vous demander davantage... Cependant, si nul devoir pressant ne vous rappelle à Paris, je vous supplie de passer quelques jours encore auprès de moi ; la vue de l'ami de mon fils, loin de m'attrister davantage, ne pourrait que me consoler, si je pouvais être consolé.

— Je resterai près de vous, monsieur le comte, dit l'abbé, aussi longtemps que vous le désirerez.

Et ils passèrent ainsi ensemble tout un mois.

De quelle façon chaque journée s'écoulait-elle? Comme s'était écoulée la veille: en parlant de Colomban, en regardant le ciel, en mesurant des yeux l'étendue de l'Océan, en échangeant de ces hautes paroles et de ces graves pensées comme les âmes en échangent au ciel. — Une de ces journées les dira toutes.

Le matin, le comte arrivait chez l'abbé; il lui tendait silencieusement la main, le saluait de la tête, ouvrait la fenêtre, s'asseyait sur un grand escabeau de chêne sculpté, et, assis, il montrait, de sa longue main pâle et effilée, les vagues qui se soulevaient sur la vaste plaine de l'Océan.

— C'est ici qu'il s'asseyait, murmurait le pauvre père, éternellement en proie à une seule et même pensée, et, de cette même place où je suis, son regard plongeait au fond de l'horizon où plonge le mien. Il comprenait mieux la grandeur de Dieu à l'aspect du grand spectacle de la mer; souvent, il prenait sa mappemonde et la posait là, sur le rebord de la fenêtre, et, passant de l'Océan à la terre, et de la terre au ciel, son regard essayait de percer le voile épais que Dieu étend tout parsemé d'étoiles, entre la terre et lui... Tenez, mon père, continuait le comte sans quitter sa place et en désignant du doigt l'instrument, voici sa mappemonde; je vois encore sa main errant sur ces mondes inconnus... Voici ses livres de droit, ses livres de médecine, de physique, de chimie, de botanique... Voici son fusil, sa carabine, ses fleurets... Voici ses cartons à dessin, son piano, son Virgile, son Homère, son Dante, son Shakspeare, sa Bible; car, sacré ou profane, il admirait tout ce qui était beau, vénérait tout ce qui était grand! Ne dirait-on pas, à voir cette chambre ainsi, qu'il va entrer, nous sourire, s'asseoir et causer avec nous?

Le vieillard laissa tomber sa tête sur sa main, puis il ajouta, cette fois comme se parlant à lui-même :

— Une des dernières nuits qu'il a passées ici, — c'était une nuit d'orage, — il faisait une chaleur étouffante; je ne pouvais respirer dans ma chambre; j'étais triste comme si quelque oiseau funèbre eût tourné autour de ma tête. J'aperçus de la lumière à sa fenêtre, et, surpris de le voir veillant

encore à trois heures du matin, je vins le trouver. Savez-vous ce qu'il faisait, mon père? Il apprenait une langue nouvelle : il étudiait l'hébreu. C'était vraiment une organisation merveilleuse, une intelligence supérieure. Les autres hommes ont des tendances particulières, un genre spécial pour telle ou telle étude, telle ou telle science. Lui, lui, il avait le désir de tout savoir, l'ambition de tout apprendre, la faculté de tout approfondir. Ce n'est pas, croyez-moi, mon amour pour lui qui m'aveugle ; ce n'est pas mon orgueil de père qui me fait parler ainsi. Interrogez tous ceux qui l'ont connu, ses maîtres, ses camarades, vous-même, car j'oublie qu'il était votre ami... Et quand on pense que quelques livres de charbon, matière inerte, ont détruit toute cette image d'homme faite à la ressemblance de Dieu! Avec un peu de fumée! est-ce possible, et cela ne ressemble-t-il pas vraiment à une dérision?...

Dominique se leva, vint au comte, et lui tendit silencieusement la main.

— De quoi parliez-vous, quand vous étiez ensemble? demanda le pauvre père.

— De Dieu et de vous.

— De moi?

— Il vous aimait tant!

— Il a aimé une femme plus qu'il ne m'aimait, puisque son amour pour moi ne l'a pas empêché de mourir pour cette femme.

Puis, revenant à parler avec sa propre pensée :

— Oui, dit-il, c'est ainsi, et, dans l'équilibre de la nature, il faut que cela soit ainsi. Il faut que le jeune homme aime mieux la femme qui donnera le jour à ses enfants, qu'il n'aime les parents qui lui ont donné le jour. Le Seigneur n'a-t-il pas dit à la femme : « Tu quitteras ton père et ta mère pour suivre ton mari? » Il nous a quittés, nous, pour suivre la femme, et la femme l'a conduit dans ce pays inconnu qu'on appelle la mort.

— Vous l'y retrouverez un jour, monsieur le comte.

— Le croyez-vous mon père? demanda le comte en fixant ses yeux perçants sur ceux de Dominique.

— Je l'espère, monsieur! répondit celui-ci.

— Vous l'avez absous de son crime, n'est-ce pas?

— Du fond du cœur, monsieur!

— Votre absolution m'effraye pour les autres pères, monsieur. Quel encouragement terrible au suicide, si les suicidés sont absous !

— Oh ! monsieur le comte, la mort de votre fils n'est pas un suicide ; c'est un martyre... Celui qui, pour sauver son pays, se jette volontairement dans le gouffre, je l'absous. Un jour arrivera, monsieur le comte où les sociétés, plus solidement assurées, pourront juger de sang-froid les crimes de la société comme on juge le crime de l'individu ; un jour arrivera où le Code, qui vient des hommes, s'accordera avec les sympathies, qui viennent de Dieu. L'enfant que nous pleurons, monsieur le comte, vous comme un père, moi comme un frère, est mort victime d'une de ces sympathies célestes entravées par les mœurs d'une société barbare. Un homme s'est dit son ami, qui l'a outrageusement trompé ! Si la loi punissait le mensonge, la mort ne serait plus le refuge des honnêtes gens.

— Merci, mon père ! dit le comte ; je vous remercie de vos bonnes paroles. Elles me donnent l'espoir que, s'il s'est séparé de moi pour un temps, je me réunirai à lui dans l'éternité.

Puis, se levant :

— Allons le voir, dit-il.

Tous deux sortirent et s'acheminèrent vers le tombeau.

Arrivés là, le moine s'aperçut que le comte avait choisi cette place parce qu'il pouvait la voir de la fenêtre de sa chambre. Cette fenêtre ouverte indiquait qu'avant de venir trouver Dominique, le comte avait déjà salué ce tombeau.

Tous deux s'assirent sur le rocher où Dominique avait puisé de l'eau pour en asperger la bière.

Il se fit un instant de silence.

— Ainsi, demanda le comte, comme s'il reprenait une conversation interrompue, vous croyez fermement à une autre vie ?

Le moine brisa une branche de chêne rabougri, en arracha un bourgeon qui semblait complètement mort, et, au cœur du bourgeon, il montra au comte le germe du bourgeon futur.

— Oui, je comprends, dit le comte, la mort elle-même a son germe de vie ; mais, là, vous ne me montrez que la mort annuelle, c'est-à-dire le sommeil. L'arbre qui vit trois

cents ans, a son heure suprême comme l'homme; l'hiver, ce n'est pas la mort de la nature, ce n'en est que le sommeil.

— Mais, répondit Dominique, l'arbre végète et ne vit point. Il ne parle pas, il ne pense pas, il n'a point d'âme.

Le comte ne répondit pas.

Dans la chambre de Colomban, sa main s'était posée sur un livre, et, par distraction ou à dessein, il l'avait emporté.

C'était un volume de ce grand philosophe qu'on appelle Shakspeare. Il l'ouvrit et lut d'abord tout bas, puis tout haut.

Il était tombé sur ce passage du roi Lear, et sans doute y trouvait-il avec les tristesses de son cœur des analogies douloureuses, quoique vagues et lointaines :

« Celui dont l'âme est en proie à une grande douleur, est à peu près insensible à une peine légère. Qu'une bête féroce te poursuive, tu fuiras; mais, si ta fuite rencontre devant elle l'obstacle d'une mer mugissante, tu reviendras affronter la bête féroce en face. Quand l'âme est libre, le corps est délicat et sensible à la douleur. »

Et, comme pour placer l'exemple à côté du précepte, en ce moment, une des plus froides brises qui soient jamais sorties de la bouche de marbre de l'ouest commençait à souffler, et, surprenant le comte et Dominique, semblait vouloir glacer les paroles dans la bouche du comte et les larmes dans les yeux du moine.

Le jeune homme se sentit frissonner par tout le corps, et invita le comte à rentrer au château.

Mais lui semblait, avec Shakspeare, vouloir donner la preuve que, dans les grandes souffrances de l'âme, le corps est insensible à la douleur; il restait assis et immobile, continuant sa lecture d'une voix sonore.

Ainsi placé sur le rivage de la mer, qui se gonflait et venait, mugissante, se briser à ses pieds, le vieux comte ressemblait véritablement à ce géant des douleurs qu'on appelle le roi Lear. — Ses cheveux flottants, dont le vent soulevait les boucles argentées, complétaient la ressemblance ; seulement, l'un pleurait l'ingratitude de ses filles; l'autre la mort de son fils.

C'est aux pères de dire s'il ne vaut pas mieux pleurer un enfant mort qu'un enfant ingrat.

Le comte en était arrivé à ces douloureuses plaintes et à ce sombre anathème que l'Eschyle anglais met aux lèvres du père de Goneril, de Regan et de Cordelia.

« Soufflez, ô vents !... déchaînez-vous ! Orages, déployez toutes vos fureurs ! Cataractes, ouragans, tempêtes, versez vos torrents glacés sur la terre ! ensevelissez sous vos eaux la cime de nos tours et de nos clochers ! Éclairs sulfureux, rapides comme la pensée, brûlez mes cheveux blancs ! Tonnerre implacable, qui ébranles l'univers sur son axe, écrase le monde ! brise les moules de la nature ! extermine tous les germes qui produisent l'homme ingrat !

» Épuisez vos flancs, orages ; épuisez les torrents de pluie et de flammes, vents, tonnerres et tempêtes; vous n'êtes pas mes enfants, je ne vous accuse pas d'ingratitude, vous ne me devez pas obéissance. Exercez donc sur moi, à votre gré, tous les caprices furieux de vos jeux cruels : me voici votre esclave soumis, un pauvre et faible vieillard accablé sous le poids des infirmités et du mépris; et, cependant, j'ai le droit de vous appeler de lâches ministres, vous qui, du haut des cieux, vous liguez avec des enfants ingrats pour me déclarer la guerre, vous qui choisissez pour but à vos coups une tête vieille et couverte de cheveux blancs... Oh ! c'est de votre part une honteuse lâcheté ! »

Et le visage et les gestes du comte de Penhoël étaient bien d'accord avec ceux du roi Lear. Comme lui, il s'arrachait les cheveux, et le souffle qui rebondissait sur l'immense Océan, les faisait, pareils à des flocons de neige, tournoyer au milieu des airs.

D'autres fois, quand la brume du matin ou la tempête de la nuit avait rendu le sentier qui bordait la mer tout à fait impraticable, ou quand les pluies glaciales de mars tombaient d'un ciel bas et brumeux comme des lances acérées, le comte, suivi de Dominique, montait, soit sur cette plate-forme où nous l'avons vu attendre le corps de son fils, soit dans la chambre la plus élevée de la tour, qui, au temps des guerres de province à province ou de seigneur à seigneur, devait servir à placer un corps de garde.

Là, comme Priam regardant du haut des tours de Troie, le cadavre de son fils traîné sept fois autour du tombeau de

Patrocle, il appelait son enfant et récitait les lamentations que le divin Homère met dans la bouche du vieux roi.

« Priam le Grand entra sans être aperçu, et, s'approchant d'Achille, il prit entre ses bras les genoux du héros, baisa ces mains meurtrières, ces mains terribles qui lui tuèrent tant de fils. Ainsi, quand le destin a pris une homme qui, dans sa patrie, a tué un autre homme, et l'a poussé chez un peuple étranger, quand cet homme entre dans la maison d'un homme riche où il vient chercher un refuge, tous ceux qui le voient restent frappés de stupeur ; ainsi Achille fut stupéfait en voyant Priam, semblable à un dieu, et les assistants, non moins stupéfaits qu'Achille, se regardèrent les uns les autres.

» Alors, Priam, suppliant, lui adressa se discours :

» — Achille égal aux dieux, souviens-toi de ton père; il est du même âge que moi et sur le seuil mortel de la vieillesse. Peut-être des voisins ennemis le pressent-ils et n'a-t-il personne pour repousser loin de lui la guerre et la mort ; mais, certes, celui-ci du moins, entendant parler de toi, et sachant que tu vis, se réjouit dans son cœur, et, en outre, espère tous les jours qu'il reverra son cher fils de retour de Troie. Mais, moi, moi malheureux tout à fait, puisque j'engendrai tant de vaillants fils dans la vaste Troie, et qu'aucun de ces fils ne m'a été laissé... J'en comptais cinquante lorsque vinrent les Achéens ; dix-neuf étaient sortis des mêmes entrailles, et mes femmes avaient mis au monde les autres dans mes palais... L'impétueux Mars leur a brisé les genoux, et celui qui était seul près de moi, qui défendait et la ville et nous, tu l'as tué dernièrement au moment où il combattait pour la patrie... pauvre Hector ! Et, moi, je viens à présent, à cause de lui, vers le vaisseau des Achéens, afin de le racheter de toi, et j'apporte des rançons infinies. Respecte les dieux, Achille, et aie pitié de moi-même ; et, te souvenant de ton père, songe que je suis bien autrement à plaindre que lui, car j'ai supporté des choses telles qu'aucun autre homme vivant ne les a encore supportées sur terre : c'est de tendre la main vers la bouche de l'homme qui a tué mon fils ! »

Un autre jour, c'était le dixième chant de Dante qui reve-

naît à la pensée du pauvre père. Mais ce qu'il voyait dans ce dixième chant, ce n'était point Farinata des Uberti, plus tourmenté par la défaite des siens que par sa couche de feu. Non ! c'était la figure anxieuse de Cavalcanti, de cette ombre paternelle qui, aux côtés de Dante, cherche son fils.

Et, dans la langue où ils avaient été composés, il redisait ces beaux vers de l'exilé florentin :

« Lors, de la partie où la tombe était découverte, surgit la tête d'une autre ombre qui semblait s'être posée sur ses genoux.

» Le fantôme regarda autour de lui comme pour chercher quelqu'un, et, quand son espoir fut évanoui, il me dit tout en pleurs :

» — La puissance du génie t'aura ouvert cette noire prison. Où est mon fils, et pourquoi ne l'aperçois-je pas à tes côtés ?

» Et moi, à lui :

» — Je ne viens pas par mon seul pouvoir. Le sage qui me dirige est là près de nous... Peut-être votre guide dédaigna-t-il trop ce maître sublime.

» Ses paroles et son genre de supplice m'avaient révélé le nom de cette ombre. Ma réponse fut donc précise.

» Mais, se dressant soudain, le fantôme :

» — Comment as-tu dit ? *dédaigna ?...* A-t-il cessé de respirer, et la douce lumière du soleil ne réjouit-elle plus ses yeux ?

» Et, comme je tardais à répondre, il tomba renversé dans son cercueil et ne se montra plus. »

Et il avait coutume de dire en secouant la tête, le pauvre comte, qui se connaissait en douleur :

— C'est celui-ci qui souffrait le plus, puisqu'il souffrait silencieusement et sans se plaindre.

Et, cependant, peu à peu, l'abbé, comme un père qui guide et qui dirige un enfant aveugle, guidait et dirigeait la douleur du vieillard dans le chemin de la résignation.

Nous l'avons dit, cette convalescence morale dans laquelle Dominique fit entrer le père de Colomban dura un mois environ.

On était arrivé à la moitié de mars, à peu près, lorsqu'un matin, avant l'heure où le comte avait l'habitude de se pré-

senter chez l'abbé Dominique, l'abbé Dominique se présenta chez le comte.

Il tenait une lettre à la main, et son front paraissait tout à la fois joyeux et inquiet.

— Monsieur le comte, dit-il, tant que rien d'absolu ne m'a rappelé à Paris, je suis resté près de vous; mais, aujourd'hui, il faut que je vous quitte.

— Absolument? répondit le vieillard.

— Voici une lettre de mon père, qui m'annonce qu'il arrive à Paris, et, depuis près de huit ans, je n'ai pas vu mon père.

— Votre père, Dominique, est un homme heureux d'avoir un tel fils! Partez, mon ami, je ne vous retiens pas.

Mais l'abbé, calculant et la date de sa lettre et l'arrivée probable de son père à Paris, donna encore vingt-quatre heures au comte, et il fut convenu que Dominique ne partirait que le lendemain.

La journée fut ce qu'avaient été les autres journées, avec un redoublement de tristesse de plus.

On passa la dernière soirée dans la chambre de Colomban.

La revue fut faite de tout ce qui avait été dit dans ce mois, que le pauvre père eût voulu éterniser.

Le comte supplia Dominique de revenir aussitôt que ses devoirs ne le retiendraient plus à Paris. L'abbé Dominique s'y engagea de tout son cœur. Il lui promit, d'ailleurs, d'ouvrir avec lui, dès son arrivée à Paris, une correspondance qui devait être aussi précieuse au père qu'à l'ami.

Ils causèrent ainsi bien avant dans la nuit sans regarder l'heure et sans s'en inquiéter.

Dominique raconta de nouveau au comte de Penhoël, et pour la dixième fois, dans quelles circonstances il avait connu son fils. Il lui fit un détail minutieux des moindres accidents de sa vie de Paris; puis, quand, toujours pressé par le comte d'aller en avant, il arriva à la cause principale de la mort du jeune homme, il s'arrêta hésitant.

— Continuez! dit le comte.

Mais parler à ce père de la femme qui avait causé la mort de son fils, c'était un sujet qu'il n'avait point encore abordé jusque-là; c'était même, dans le cas où ce père l'exigerait, un terrible devoir à remplir. Il était donc tout simple que la parole s'arrêtât aux lèvres de Dominique.

— Continuez, mon ami, répéta le comte avec fermeté.

— Vous voulez que je vous parle d'elle? demanda le prêtre.

— Oui!... Qu'est-ce que cette jeune fille qu'il aimait?

— Une sainte tant qu'il a vécu, une martyre depuis qu'il est mort.

— Vous l'avez connue, mon ami?

— Comme j'ai connu Colomban.

Et, alors, il lui raconta la piété de Carmélite pour sa mère; comment, la mère morte sans confession, on l'avait envoyé chercher, lui, pour qu'on ne l'ensevelît pas sans prières; comment Colomban avait connu Carmélite pendant cette veillée funèbre. Puis il raconta l'arrivée de Camille, la vie des trois amis, le départ de Colomban, son retour, le départ de Camille, la longue attente de Carmélite, l'amour des deux jeunes gens pendant cette absence, la lettre annonçant le retour du créole, puis, enfin, la catastrophe terrible dans laquelle l'un succomba et l'autre survécut.

Le comte écouta tout ce récit, immobile, les mains croisées, la tête renversée en arrière, les yeux fixés au plafond. De temps en temps, une larme cachée et silencieuse sillonnait les joues du vieillard.

Puis, quand Dominique eut fini :

— Ils eussent été si heureux près de moi, dans cette vieille tour de Penhoël! dit-il.

Puis, après un soupir :

— Et, moi, ajouta-t-il, j'eusse été si heureux près d'eux

— Monsieur le comte, hasarda Dominique voyant le vieillard dans cette disposition d'esprit ou plutôt de cœur, ne reporterai-je pas à la malheureuse Carmélite le pardon du père de Colomban?

Le comte tressaillit et parut éprouver un moment d'hésitation.

Puis, avec un inexprimable accent de prière :

— Que Dieu pardonne à cette jeune fille comme je lui pardonne! dit-il en levant les mains au ciel.

Puis, ayant dit ces mots, il se leva, et, de ce pas ferme et régulier qui lui était habituel, il marcha vers le secrétaire.

La chambre, où brûlai une seule lampe près de s'éteindre, était dans l'obscurité. Il tâtonna un instant pour trouver

la clef, la trouva enfin, rabattit le devant du secrétaire, ouvrit un tiroir, y plongea la main avec la certitude d'un homme qui sait où, du premier coup, il trouvera ce qu'il cherche.

Il en tira un petit paquet enveloppé d'un papier de soie.

Il s'approcha de l'abbé, et en même temps de la lampe.

L'abbé lui tendit la main.

— Merci ! merci d'avoir pardonné à la pauvre femme : votre pardon, c'est sa vie.

— Ce n'est point assez, mon père, que de pardonner à cette jeune fille, répondit le vieillard, et je songe avec effroi à son désespoir de lui avoir survécu. Je la plains de toute mon âme, et je fais vœu, toutes les fois que je prierai pour *lui*, de prier en même temps pour elle. Enfin, comme gage de souvenir à la femme qu'avait choisie mon fils, je lui donne le seul trésor qui me reste en ce monde : c'est la boucle de cheveux blonds que sa mère a coupée sur sa tête le jour de sa naissance.

A ces mots, il ouvrit le papier, prit une plume et écrivit sur le papier ces quelques mots :

« Pardon et bénédiction à la femme que mon Colomban a aimée. »

Et il signa :

« COMTE DE PENHOEL. »

Puis il porta la boucle de cheveux à ses lèvres, la baisa longuement et tendrement, et tendit le papier au moine.

Dominique pleurait et n'essayait plus de cacher ses larmes; car ce n'étaient plus des larmes de douleur, c'étaient des larmes d'admiration qu'il répandait.

Il admirait la grandeur de ce père, qui se dépouillait de sa relique la plus précieuse en faveur de la femme qui avait causé la mort de son fils.

Et, le lendemain, les deux amis, — après avoir été faire au soleil levant, une visite au tombeau de Colomban, — les deux amis s'embrassèrent étroitement en se disant au revoir, ignorant que de si terribles événements passeraient entre eux, qu'ils ne se reverraient qu'au ciel !

CXLVIII

L'ange des consolations.

Laissons le vieux comte assis et la tête inclinée devant la tombe de son fils, et revenons à cette pauvre désespérée qu'on appelle Carmélite.

L'appartement qu'elle occupait rue de Tournon était composé de trois pièces, comme son appartement de la rue Saint-Jacques. Il avait été, ainsi que nous l'avons dit, décoré et meublé par les soins de ses trois jeunes amies : Régina, madame de Marande et Fragola ; mais celle qui avait surtout — plus avant peut-être que les autres dans la connaissance du caractère de Carmélite — donné le ton à l'ensemble, et particulièrement présidé à l'arrangement de la chambre à coucher, c'était Fragola.

Dans cette chambre à coucher, au reste, étaient entrés tous les objets meublant le pavillon de Colomban : notamment le piano où lui et Carmélite avaient chanté cette dernière symphonie, chant du cygne qui devait présager la mort des deux amants, et qui n'avait présagé que la mort d'un seul !

Les deux amies de Carmélite, Régina et madame de Marande, avaient voulu s'opposer à cette translation complète des meubles de Colomban dans la chambre de Carmélite ; mais Fragola avait compris leurs craintes, et avait insisté.

— Oui, sans doute, mes sœurs, avait-elle dit, s'il s'agissait d'une autre que Carmélite, ce que je vous demande de faire et ce que je ferai, malgré vos observations, serait une imprudence, peut-être même une cruauté. Une femme qui

aurait aimé Colomban d'un amour ordinaire eût d'abord trouvé une certaine consolation à vivre au milieu des souvenirs de cet amour; mais, peu à peu, et au fur et à mesure que le temps se serait écoulé, que l'oubli aurait monté à la surface de sa douleur, ces objets, au lieu d'être pour elle un motif de consolation, fussent devenus un motif d'ennui, puis de fatigue, et, un jour enfin, lorsqu'elle aurait été complétement guérie de cet amour, un motif de reproche peut-être. Mais soyez tranquilles, mes sœurs, je connais Carmélite, et il n'en est point ainsi d'elle : sa douleur sera éternelle comme son amour, et cette chambre deviendra un tabernacle où vivra, comme dans une arche sainte, le souvenir de Colomban. Faisons donc comme je vous dis, et, dans dix ans, comme aujourd'hui, Carmélite vous remerciera.

On avait donc donné carte blanche à Fragola à l'endroit de la chambre à coucher, et la jeune fille, de son côté, avait laissé toute liberté à ses deux compagnes pour les autres pièces.

Alors, au lieu des rideaux, des tentures, des tapisseries bariolées de vives couleurs, dont Camille avait couvert les murs de la petite maison de Meudon, Régina avait tout drapé avec une sévère simplicité; c'était la maison aux nuances brunes et sombres d'une veuve, et non l'appartement joyeux et chantant d'une jeune fille. Aussi Carmélite, en entrant, s'était-elle sentie prise d'une indéfinissable impression de mélancolie qui avait mis son cœur aussi à l'aise que l'avait été, dans une sphère opposée, celui de Rose-de-Noël en quittant son chenil de la rue Triperet pour son paradis de la rue d'Ulm.

Au moment où commence ce chapitre, Carmélite, pâle toujours, — elle devait garder cette pâleur jusqu'à la mort, — faible encore, était étendue sur une longue causeuse, et regardait, avec des yeux où se peignait une indicible mélancolie, une jeune femme qui, assise près d'elle sur un carreau assez élevé, achevait de lui conter une sombre histoire.

Cette jeune fille, c'était Fragola.

On se rappelle que la charmante enfant avait demandé à Salvator la permission de n'avoir aucun secret pour Carmélite, et que, cette permission, Salvator la lui avait accordée.

Voici ce qu'elle s'était dit à elle-même, avec cette in-

telligence du cœur qui s'élève presque jusqu'au génie :

— Carmélite guérira peut-être du corps, mais elle ne guérira certainement pas de l'âme. On dit qu'il y à une science nouvelle qu'on appelle l'*homœopathie*; cette science est l'art de guérir par les semblables. Eh bien, en racontant à Carmélite une histoire plus triste encore peut-être que la sienne, il est possible que Carmélite — ce cœur d'or, cette âme d'ange, apte à tout comprendre et à tout sentir, — cesse de verser des larmes quand je lui dirai : « Ma sœur, c'est assez pleurer ; ma sœur, c'est assez souffrir. Si tu verses tous tes pleurs sur tes propres maux, que te restera-t-il pour les douleurs des autres? Crois-tu donc, ma sœur, avoir été la seule désolée sur la terre? Ignores-tu qu'il y a des misères si profondes, que ton œil se fermerait, en proie au vertige, avant que de les sonder? Et, moi qui te parle, j'ai connu des visages que les larmes ont creusés comme les torrents creusent les ravines. Mais je connais aussi des âmes vaillantes dans des corps faibles, qui, au lieu de pleurer, ont séché les larmes des autres ; qui, au lieu de mourir, ont combattu ! »

Et, alors, pauvre enfant si durement éprouvée à dix-huit ans, elle avait raconté à Carmélite sa propre vie, c'est-à-dire une vie de souffrances, sans repos ni trêve, qui, cependant, avait complétement changé, le jour où elle avait abordé à ce port charmant de la rue Mâcon, sous le souffle de l'amour de Salvator.

Peut-être raconterons-nous un jour cette vie; mais quand? mais comment? Nous l'ignorons maintenant, engrené que nous sommes dans la série d'événements qui forme le nœud de notre livre.

Carmélite avait écouté, pleuré, frémi ; puis, sous le poids d'une profonde impression :

— Oh ! chère sœur, avait-elle dit, toi aussi, tu as été rudement éprouvée par la douleur. Embrasse-moi, et confondons les larmes de notre jeunesse, comme nous avons confondu les joies de notre enfance.

Alors, Fragola s'était élancée dans les bras de son amie, et, toutes deux, ainsi étroitement enlacées, les cheveux noirs de Carmélite mêlés aux cheveux blonds de Fragola, les lèvres pâles de l'une collées aux lèvres de pourpre de l'autre, elles avaient aspiré dans un long baiser leurs dou-

leurs communes, et l'ange des consolations avait étendu ses ailes blanches au-dessus de leurs têtes.

Puis, Carmélite, étant descendue en elle-même, reprit après un long silence :

— Tu as raison, chère et bonne Fragola, c'est le propre des âmes faibles de se laisser vaincre par la douleur. Par la douleur, au contraire, les cœurs comme le tien s'épurent et se régénèrent. Merci, ma sœur, de ta salutaire leçon. A partir de cette heure, je suivrai ton exemple, et, comme tu as été sauvée de la mort par l'amour, je veux rentrer dans la vie, conduite par la main du travail. Un jour, *il* me disait que j'étais née pour être une grande artiste. Je ne veux pas qu'il se soit trompé : la bouche de mon Colomban ne pouvait mentir... Je deviendrai cette grande artiste, Fragola. On dit qu'il faut parfois une grande douleur pour faire un grand génie : la grande douleur ne m'a pas manqué. Merci à Dieu; que sa volonté soit faite! Je demanderai à l'art ses mystérieuses et sublimes consolations. Ne t'inquiète donc plus de ma vie, chère sœur de mon âme. Je penserai à toi, et je serai forte; je penserai à lui, et je serai grande.

— Bien, Carmélite! dit Fragola, et sois sûre que Dieu t'accordera un jour la gloire, sinon le bonheur.

Au moment où Fragola achevait de prononcer ces paroles, un coup de sonnette retentit à la porte.

A ce bruit, qui n'avait cependant rien de bien alarmant, la pâleur de Carmélite augmenta tellement, que Fragola, croyant que son amie allait s'évanouir, poussa un cri d'effroi.

— Qu'as-tu donc? demanda-t-elle.

— Je ne sais, dit Carmélite, mais je viens d'éprouver une étrange sensation.

— Où cela?

— Au cœur.

— Carmélite...

— Écoute, ou je deviens folle, ou la personne qui vient de sonner m'apporte des nouvelles de Colomban.

La femme de chambre de Carmélite entra.

— Madame veut-elle recevoir un prêtre qui arrive de Bretagne?

— L'abbé Dominique! s'écria Carmélite.

— En effet, madame, c'est lui; seulement, il m'avait dé-

fendu de dire son nom, de peur que ce nom ne fît une pénible impression sur madame.

Le front de Carmélite se couvrit d'une sueur froide. Elle serra convulsivement la main de Fragola.

— Eh bien, demanda-t-elle, que t'avais-je dit?

— Remets-toi, Carmélite, dit la jeune fille en lui passant son mouchoir sur le front; remets-toi, ma sœur. Est-ce ainsi que tu es régénérée? Tu pâlis à la première lutte; et, cependant, quelle épreuve plus douce pouvait donc te faire subir la Providence que de t'envoyer cet ami de ton passé?

— Tu as raison, Fragola, dit Carmélite; mais, tiens, regarde-moi maintenant, me voilà forte.

Puis, se tournant vers sa femme de chambre :

— Faites entrer M. Dominique, dit-elle.

L'abbé Dominique entra.

C'eût été un merveilleux tableau à faire, pour un peintre qui eût pu saisir l'expression de ces trois figures, que celui de ce prêtre sur le pas de la porte, étendant, en signe de bénédiction, sa main sur ces deux jeunes filles, aux bras l'une de l'autre.

— Salut, mes sœurs! dit le moine s'adressant aux deux jeunes filles, mais s'inclinant plus particulièrement devant Carmélite avec cette déférence que l'on a pour une veuve.

Les deux jeunes filles saluèrent à leur tour, Fragola en se levant, Carmélite en inclinant la tête, car son pauvre corps était si faible, qu'elle ne devait pas songer encore à se tenir debout avant quelques jours.

Fragola avança un fauteuil à l'abbé.

Lui, à son tour, remercia Fragola de la tête; puis, se contentant d'appuyer une de ses mains au dossier, mais sans s'asseoir :

— Ma sœur, dit-il, j'arrive d'un long et douloureux pèlerinage : j'arrive du château de Penhoël.

A ces mots, les joues de Carmélite se couvrirent d'une telle pâleur, que Fragola, qui était debout, tomba à genoux devant elle, et, lui serrant la main entre les siennes :

— Ma sœur, dit-elle, rappelle-toi ta promesse.

— Du château de Penhoël..., murmura Carmélite. Alors, vous avez-vu le comte?

— Oui, ma sœur.

— Oh! malheureux, malheureux père! s'écria Carmélite comprenant qu'il avait dû exister pour un autre cœur une douleur aussi grande que la sienne, sinon plus grande encore.

Le prêtre devina tout se qui se passait dans l'âme de la jeune fille, et à quelles angoisses cette âme était en proie.

— Le comte de Penhoël, dit-il, est un digne et noble père. Il vous plaint, ma sœur, et je vous apporte sa bénédiction.

Carmélite jeta un cri; elle eut assez de force pour se soulever, et, se laissant glisser sur ses genoux, elle se trouva aux pieds de l'abbé Dominique.

— Ah! mon père! mon père! dit-elle en fondant en larmes, il ne m'a donc pas maudite...

Elle ne put en dire davantage : ses yeux se fermèrent, son visage devint blanc comme de l'albâtre, ses deux bras s'allongèrent sur les coussins du fauteuil, elle laissa aller sa tête sur ses bras, et, avec un soupir qui semblait être le dernier, la vie parut s'envoler de cette frêle enveloppe.

— Mon Dieu! dit religieusement le moine, effrayé en voyant le visage inanimé de la jeune fille, allez-vous faire de votre serviteur un nouveau messager de mort?

Fragola avait sous la main tous les sels dont elle se servait en pareille circonstance; car les évanouissements de Carmélite étaient fréquents. Elle lui fit respirer des sels; puis, voyant que les sels étaient insuffisants, elle lui frotta les tempes avec du vinaigre.

L'évanouissement persistait, et rien n'indiquait que Carmélite dût revenir à elle.

Fragola alla vers la table; elle prit un flacon dont elle se servait dans les cas désespérés. C'était de l'acide acétique, avec lequel elle avait l'habitude de frictionner la poitrine de son amie, quand les évanouissements persistaient d'une façon inquiétante.

— Mon père, dit-elle au moine, seriez-vous assez bon pour passer dans la chambre voisine?

— Je me retire, ma sœur, dit Dominique. Je suis moi-même attendu chez moi, et c'est pour accomplir un devoir que je regardais comme sacré, que je suis d'abord venu ici. Tâchez qu'elle me pardonne de lui avoir, avec si peu de ménagement, apporté les paroles du père de mon ami.

Puis, lui mettant dans la main la relique qu'il avait reçue du comte de Penhoël, et dont, en quelques mots, il expliqua à Fragola toute la valeur, il sortit, laissant la jeune fille à ses soins pieux.

Quelques frictions suffirent pour faire rentrer la vie dans ce corps immobile et qui semblait inanimé. Carmélite revint à elle, ouvrit les yeux, et chercha tout d'abord l'abbé Dominique.

— Où est-il? demanda-t-elle d'un air étonné; ou plutôt, est-ce que je n'ai fait qu'un rêve?

— Non, dit Fragola, il était là.

— Dominique, n'est-ce pas?

— Oui.

— Qu'est-il devenu?

— Tu t'es évanouie, et, par discrétion, il s'est retiré.

— Oh! que je voudrais le revoir! s'écria Carmélite.

— Tu le reverras, dit Fragola, mais demain, plus tard, quand tu auras la force de l'écouter et de lui répondre.

— Oh! je suis forte, je suis forte! s'écria Carmélite. Songe donc que j'avais mille détails à lui demander : c'est lui qui l'a quitté le dernier. Où est-il? où repose-t-il? Nous irons, n'est-ce pas, faire un pèlerinage au tombeau?

— Oui, ma sœur, oui, sois tranquille.

— Ne m'avait-il pas parlé de son père? ne m'avait-il pas dit que son père m'avait pardonné, que son père m'avait bénie?

— Oui, tu es pardonnée; oui, tu es bénie. Tu vois donc que Dieu est avec toi.

— Oh! murmura Carmélite en retombant sur sa chaise longue, que n'est-ce moi qui suis avec lui!

Et, joignant les mains, elle pria tout bas, remuant les lèvres, mais sans qu'on entendît les paroles qu'elle prononçait.

— C'est cela, dit Fragola, prie, pauvre chère âme! tout est dans la prière : le calme, la consolation, la force. Prie, ferme tes beaux yeux, et tâche de sommeiller.

— Eh! le pourrais-je? demanda Carmélite. Tiens, prends ma main.

— Elle brûle de fièvre.

— Sans la fièvre, Fragola, il me semble que je ne vivrais pas.

Fragola se remit à genoux devant son amie, et, reprenant ses deux mains entre les siennes :

— O ma sœur, dit-elle, où est donc cette force dont tu étais si fière tout à l'heure ? Le premier mot t'a courbée comme un roseau, brisée comme une fleur. Tu ne m'as pas trompée, mais tu te trompes toi-même : tu n'étais pas si forte que tu le croyais.

— Je m'étais préparée à la douleur et non à la joie, Fragola. J'eusse été forte contre la douleur, j'ai été faible contre la joie.

— Pauvre amie !

Carmélite serra convulsivement les mains de Fragola.

— Il a dit qu'il reviendrait, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Quand ?

— Bientôt; mais...

— Mais quoi ?

— Pour que tu attendisses plus patiemment son retour...

— Eh bien ?

— Il m'a laissé quelque chose pour toi.

Cette fois, Fragola, comme on voit, n'avançait que pas à pas. Elle avait peur d'une seconde crise, qui, dans l'état de faiblesse où était Carmélite, pouvait devenir plus grave que la première.

— Quelque chose pour moi ? s'écria Carmélite. Oh ! donne vite, alors !

— Attends un peu, dit Fragola en passant son bras autour du cou de Carmélite, en l'attirant à elle et en l'embrassant.

— Pourquoi attendre, Fragola ?

— Mais, dit la jeune fille, parce que...

Et elle hésita.

— Parce que...? répéta Carmélite.

— Parce que c'est un bonheur, et que je veux t'y préparer.

— Mon Dieu ! tu me fais mourir.

— Pour mieux te faire revivre, chère sœur.

— Dis, dis vite, je le veux ! que t'a laissé pour moi le bon Dominique ?

— Un présent.

— Un présent à moi ? demanda Carmélite étonnée.

— Un présent que te fait le comte de Penhoël, un don précieux... un trésor !

Et elle souriait de son sourire d'ange entre chaque parole.

— Fragola, je t'en supplie, dit vivement, presque impatiemment Carmélite, donne-moi ce que tu as à me remettre.

— Permets-moi de te traiter comme une enfant, Carmélite.

Carmélite laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Fais comme tu voudras, dit-elle ; seulement, crains de me pousser au delà de ma force.

— Te voilà abattue, tu es bien près d'être calme ; de là au sang-froid, il n'y a qu'un pas. Aie la volonté, et tu seras forte.

— Tiens, vois, dit Carmélite.

Et elle sourit à Fragola.

— Veux-tu mieux encore? continua-t-elle ; car tu as raison, raison toujours !... Je vais, pendant le temps qu'il te plaira, poser ma tête sur ta poitrine, et, dans un quart d'heure seulement, tu me donneras ce présent du comte de Penhoël...

Elle fit un effort, et, en souriant :

— Du père de Colomban, ajouta-t-elle.

— Allons, dit Fragola en souriant à son tour, tu es une héroïne, et je ne te ferai pas attendre.

Et elle se leva, et ce fut Carmélite qui la retint.

— Fragola, ma noble, ma sainte Fragola, dit-elle, qui donc t'a appris, mieux qu'aux plus célèbres médecins, cette science du cœur avec laquelle tu guéris mes blessures? Ah ! la vie me paraîtra douce tant que je te tiendrai par la main.

— Allons, dit Fragola, il faut récompenser l'enfant de son obéissance.

Et, dégageant doucement sa main de celle de son amie, elle alla chercher derrière la causeuse, sur une petite chiffonnière en bois de rose où elle l'avait déposée, la relique du comte, et, présentant à Carmélite le papier tout ouvert :

— Sa mère, dit-elle en répétant les propres paroles du comte, les a coupés sur sa tête le jour même de sa naissance.

— Dieu de bonté ! s'écria Carmélite en sautant sur la bou-

cle de cheveux avec la rage d'une lionne qui retrouverait son petit ; Dieu de bonté ! ce sont des cheveux de mon Colomban !...

Et, pour la première fois, le cœur de la jeune fille, vide et froid comme un sépulcre depuis la mort de Colomban, fut inondé d'un indicible bonheur.

Elle prit la boucle de cheveux, la tourna en tous sens, la baisa mille fois, la couvrit de larmes ; puis, la levant jusqu'aux lèvres de Fragola :

— Tu l'aimais aussi comme un frère, dit-elle ; embrasse ces beaux cheveux, ô ma sœur !...

CXLIX

Le portrait de saint Hyacinthe.

La rue du Pot-de-Fer, parallèle à la rue Férou et à la rue Cassette, était une des plus sombres rues du faubourg Saint-Germain à l'époque vers laquelle se passent les événements que nous racontons. L'herbe y croissait, dans les interstices des pavés, avec cette exubérance dont la rareté des passants explique suffisamment la cause. On eût dit le clos d'un presbytère ou l'entrée d'un cimetière de village, tant cette rue, véritable retraite au fond de la ville, inspirait de quiétude profonde et de mélancolique sérénité.

Mais, si elle était sombre du côté de la rue du Vieux-Colombier, où elle commence, en retour, elle était assez claire du côté de la rue de Vaugirard, où elle finit. Aboutissant par ce point au Luxembourg, elle recevait tous les rayons dont le soleil inonde le jardin du palais Médicis ; et, pour un savant, pour un philosophe ou pour un poëte, habiter cette petite rue silencieuse et verdoyante, c'était un rêve enchanté.

C'est là que demeurait, nous croyons l'avoir dit déjà, fra Dominico Sarranti : il occupait le second étage d'une maison située en face l'hôtel du comte de Cossé-Brissac. Les trois chambres qui composaient son appartement étaient uniformément peintes à l'huile comme les murailles d'une cellule, du ton de laine blanche de sa robe. Sept ou huit petits tableaux de maîtres espagnols, une esquisse de Lesueur et une esquisse du Dominiquin révélaient suffisamment le goût artistique du locataire.

Ce fut vers ce point de la rue du Pot-de-Fer que l'abbé Dominique se dirigea en sortant de la rue de Tournon. Au milieu des cris de joie dont elle salua son arrivée, la concierge lui remit une lettre à la seule vue de laquelle le front austère du jeune homme s'éclaira : il en avait reconnu l'écriture, et cette lettre était de son père. Dominique l'ouvrit vivement. Elle contenait ces quelques lignes :

« Mon cher fils, je suis à Paris depuis hier au soir sous le nom de Dubreuil. Ma première visite a été pour vous : on m'apprend que vous n'êtes pas encore revenu, mais que l'on vous a fait passer ma première lettre, et que, par conséquent, vous ne pouvez tarder. Si vous arriviez cette nuit ou demain matin, trouvez-vous à midi à l'église de l'Assomption, au troisième pilier en entrant à gauche. »

Pas de signature ; mais, pour Dominique, l'écriture fiévreuse de son père était bien reconnaissable. D'ailleurs, sa fuite à la suite du complot de l'année 1820, justifiait cette mesure de précaution : il craignait sans doute d'être inquiété, et le lecteur sait déjà, grâce à la conversation de M. Jackal et de Gibassier, que ces craintes n'étaient pas tout à fait illusoires.

— Pauvre père ! fit l'abbé en remontant chez lui, — car, le rendez-vous étant pour midi seulement, il avait encore une heure à attendre ; — pauvre père, bon et noble cœur, l'âge a passé sur ta tête sans enlever un battement à ton pouls, une pensée généreuse à ton esprit. Tu reviens à Paris, au milieu des dangers que tu connais et de ceux que tu ignores, pour tenter quelque nouvelle et généreuse entreprise... Que Dieu t'accorde la récompense de ton pieux dévouement et de ta courageuse et persistante résignation !

Oh! mon père, moi, je t'apporte plus que la vie, je t'apporte la preuve de l'innocence d'un crime que non-seulement tu n'as pas commis, mais dont tu ne te doutes même pas que tu es accusé.

Puis, tout en montant l'escalier, il passa les mains dans les plis de sa robe pour y chercher la déclaration qu'il avait reçue de M. Gérard à son lit de mort, et qu'il avait, étant parti le même jour pour la Bretagne, emportée avec lui.

Il rentra dans sa chambre, abandonnée depuis près de cinq semaines, et retrouva, avec un sentiment de profonde mélancolie, ce petit appartement calme et solitaire hors duquel il venait d'être entraîné comme un oiseau emporté loin de son nid dans un tourbillon d'orage.

Un beau rayon de soleil filtrait à travers les vitres de la fenêtre, et faisait entrer la vie et la chaleur dans la chambre à coucher du jeune moine.

Dominique tomba dans un grand fauteuil, et se laissa aller à une méditation profonde.

La pendule, que la concierge avait remontée avec soin pendant l'absence de Dominique, sonna onze heures et demie.

Dominique releva la tête, et son regard, encore empreint d'un reste de méditation, après avoir erré un instant sur les objets qui décoraient la chambre, s'arrêtèrent sur le pâle et blond visage d'un des saints faisant le sujet des tableaux pendus à la muraille.

Ce visage semblait s'illuminer d'une lueur prodigieuse.

C'était le portrait de saint Hyacinthe, religieux de l'ordre de saint Dominique, que les historiens ecclésiastiques appellent l'apôtre du Nord. Il était de la maison des comtes d'Oldovrans, l'une des plus anciennes et des plus illustres de la Silésie, qui formait, lors de sa naissance, c'est-à-dire vers 1183, une province de la Pologne. C'était une tradition de famille chez les Penhoël, qu'un de leurs aïeux avait été frère d'armes, à l'époque de la première croisade, d'un des aïeux de saint Hyacinthe; et, par un hasard étrange, Dominique, à qui Colomban avait, un jour, raconté cette vieille histoire, Dominique, en passant sur les quais, avait, sous une vénérable couche de poussière, découvert ce *Saint Hyacinthe*, et trouvant en lui la ressemblance de Colomban, l'avait acheté, puis, rentré chez lui, et l'ayant nettoyé et re-

verni, avait reconnu que c'était un excellent petit tableau de l'école de Murillo, sinon de Murillo lui-même.

De sorte que ce tableau lui était trois fois précieux : d'abord, en ce qu'il représentait un saint de son ordre; puis en ce que ce saint ressemblait à Colomban, et, enfin, en ce que le tableau était, comme nous le disions, sinon un tableau de Murillo, du moins celui d'un de ses bons élèves.

On comprend, dans la situation d'esprit où était Dominique, après un mois passé au château de Penhoël et une heure passée près de Carmélite, on comprend l'effet que produisit sur lui, au retour, la vue inopinée de cette peinture parfaitement oubliée.

Il se leva lentement pour se rapprocher du tableau ; mais, avant de s'en approcher, il resta debout près du fauteuil, l'œil fixé sur le portrait.

C'était bien, en effet, — et jamais la ressemblance n'avait paru à Dominique si parfaite, — c'était bien la même pureté de front, la même sérénité de visage. Les cheveux blonds du martyr polonais, complétant la presque identité, encadraient la douce figure d'Hyacinthe comme les cheveux blonds du martyr breton encadraient le suave visage de Colomban. Tous deux avaient conservé pendant leur vie, au milieu des embûches du monde, la même innocence primitive et la même chasteté d'âme et de corps; tous deux, humbles, charitables, compatissants, simples et forts, ils avaient la même haine du mal, le même ardent amour du bien, les mêmes entrailles fraternelles pour tous les hommes.

Peu à peu, et à force de regarder le portrait, cette ressemblance avec Colomban lui apparut si réelle et si extraordinaire en même temps, que, dans une de ces extases religieuses auxquelles il était sujet, adressant la parole au portrait :

— Sois heureux ! oui, bon et noble jeune homme, dit-il, et prie là-haut pour ton père, pour ton frère et pour ta sœur, comme, ici-bas, ta sœur, ton frère et ton père prient pour toi !

Alors, s'avançant vers le tableau, il le détacha de la muraille, et, l'apportant entre ses mains près de la fenêtre, il le regarda ainsi éclairé avec une expression dans laquelle

il était difficile de reconnaître s'il y avait plus de tendresse pour l'ami que de religion pour le saint.

— Oui, c'est bien toi, noble et chère créature, dit-il, et il faut que la vertu soit imprimée sur le front des hommes en sceau bien indélébile, pour qu'à huit siècles de distance, et sans que le peintre ait pu vous connaître ni l'un ni l'autre, je retrouve sur le front du saint le signe de vertu que Dieu avait placé sur le front de mon ami.

Puis, tout à coup, comme éclairé d'une pensée soudaine :

— O Carmélite ! murmura-t-il.

Et, après un instant de méditation :

— Oui, dit-il, ce sera bien ainsi.

Alors, déposant le portrait sur une chaise, il s'approcha de son secrétaire, prit une feuille de papier et une plume, avança un fauteuil de bureau, s'assit, laissa tomber un instant sa tête entre ses mains, et écrivit la lettre suivante :

« Permettez-moi, ma sœur, de vous offrir le portrait de saint Hyacinthe. Vous trouverez, ci-joint, une histoire de la vie de ce saint, vie que j'avais tenté d'esquisser il y a déja quelques années.

» En revenant de Bretagne, en sortant de chez vous, en rentrant chez moi, j'ai été frappé des affinités mystérieuses qui unissent dans une ressemblance commune le saint et l'ami que nous pleurons. Ce sont deux frères de bien, deux jumeaux de vertu ; vous, leur sœur, acceptez ce portrait comme un héritage de famille. »

Il plia la lettre, la cacheta, écrivit l'adresse; puis, allant à sa bibliothèque, il prit sur un des rayons un petit manuscrit à la première page duquel étaient écrits ces mots : *Vie abrégée de saint Hyacinthe, de l'ordre de saint Dominique.*

Il regarda tour à tour le manuscrit et le portrait ; puis, enveloppant l'un et l'autre dans une grande feuille de papier, il cacheta le tout, et, voyant qu'il était midi moins un quart à la pendule, il prit le paquet sous son bras, sa lettre à sa main, et descendit rapidement.

Il retourna chez Carmélite, et, après s'être informé près de la concierge des suites de l'évanouissement de la jeune fille, il lui donna la lettre et le portrait, avec prière de les lui remettre à l'instant même, et descendit du côté des quais,

se dirigeant, par la rue de Seine et le pont des Arts, vers l'église de l'Assomption.

L'abbé Dominique, arrivé le matin, et ignorant complètement ce qui se passait à Paris, ne pouvait comprendre pourquoi son père lui avait donné rendez-vous à l'église de l'Assomption, quand, en supposant qu'il voulût absolument lui donner rendez-vous dans une église, celle de Saint-Sulpice était à cent pas de chez lui. Mais, en entrant dans la rue Saint-Honoré, et en voyant la foule immense qui l'encombrait, la file de voitures qui commençait bien au-delà de la rue du Coq et dont on ne découvrait pas l'extrémité, il s'informa près du premier passant de la cause qui réunissait tout ce monde.

Alors, on lui apprit que la foule était venue là pour assister au convoi du duc de la Rochefoucauld-Liancourt, mort la surveille.

CL

Le convoi d'un gentilhomme libéral en 1827.

Le duc de la Rochefoucauld-Liancourt, frappé si brutalement par M. de Corbière en 1823, venait, en effet, de terminer, à l'âge de quatre-vingts ans, une vie de charité, de loyauté et d'honneur qui avait fait qu'il était mort avec la réputation d'un des hommes les plus vertueux, les plus bienfaisants, les plus honorés et les plus honorables de France. A quelque parti que l'on appartînt, on était forcé d'admirer l'insigne vertu du duc de la Rochefoucauld-Liancourt, et, depuis l'ouvrier le plus pauvre jusqu'au plus riche bourgeois, son nom, prononcé avec une vénération égale, signi-

fiait, dans toutes les bouches, grandeur d'âme, bienfaisance et probité.

En apprenant la mort du noble duc, l'abbé Dominique comprit le sens de cette démonstration sympathique et reconnaissante des habitants de Paris ; — c'était l'époque des démonstrations.

Comme l'opposition était alors, à peu d'exception près, en majorité dans toutes les classes de la société, la moindre occasion était saisie au passage, et jamais la roue sur laquelle elle tourne n'avait fait de haltes plus fréquentes.

Tout était une occasion a démonstration.

Touquet inventait les tabatières à la Charte, et Touquet vendait cinq cent mille tabatières ! Ceux qui ne prenaient pas de tabac les utilisaient en y mettant des bonbons : — c'était une démonstration.

Pichat faisait représenter Léonidas mourant pour la liberté de Sparte, et l'on s'étouffait aux portes du Théâtre-Français : — c'était une démonstrasion.

Le général Foy mourait : cent mille hommes suivaient son convoi, et la France souscrivait un million à sa veuve : — c'était une démonstration.

Enfin, le duc de la Rochefoucauld-Liancourt venait de mourir ; c'était un gentilhomme, c'était un royaliste, il est vrai ; mais, comme, en même temps, c'était un libéral, on profitait de sa mort pour faire une démonstration contre les ultras et contre les jésuites.

Aussi, toutes les classes de la société étaient-elles représentées dans cette foule. Le sarrau, la blouse, la veste de l'ouvrier, l'alpaga et la castorine du bourgeois, l'uniforme du garde national, l'habit du pair de France, la simarre du juge, tout était confondu. Une même douleur, attirant tout sur le même terrain, abaissait ce qui était trop haut, élevait ce qui était trop bas, mêlait le pauvre au riche, le civil au militaire, l'académicien et le député, le magistrat et le médecin.

Mais ce qui s'agitait le plus convulsivement au milieu de cette foule, c'était la jeunesse des écoles, c'étaient des centaines d'étudiants qui, enfants la veille, étaient sacrés hommes par le concours religieux qu'ils prêtaient à ce deuil public.

A cette époque-là, il y avait encore des Écoles.

Quand une émeute semblait prendre quelque consistance, le bourgeois, tout tremblant, mettait le nez à la fenêtre, et regardait à droite ou à gauche, mais toujours du côté du quartier Latin, disant à sa femme :

— Rassure toi, minette, ce ne sera rien; je ne vois pas descendre les Écoles.

C'était ainsi qu'en 1792, on regardait du côté des faubourgs; seulement, quand ces faubourgs descendaient, comme aux 5 et 6 octobre, comme au 20 juin, comme au 10 août, ce n'était que la force venant corroborer la force; tandis que, quand les Écoles descendaient, comme au 28 juillet, comme au 5 juin, c'était l'intelligence qui venait au secours de la force.

Aussi, quand ce même bourgeois voyait dans le lointain le vent soulever les basques des minces jaquettes des étudiants, quand on entendait leur chant gronder comme un tonnerre au sommet de cette montagne que l'on appelle la rue Saint-Jacques, alors les bourgeois, perdant tout espoir de voir se rasséréner l'horizon politique, — comme disait poétiquement *le Constitutionnel*, — les bourgeois fermaient, calfeutraient, barricadaient leur boutiques et leurs fenêtres, et les peureux descendaient dans leur cave en criant :

— Sauve qui peut, mes enfants! voilà les Écoles qui descendent!

Le nom d'Écoles signifiait jeunesse, indépendance, courage et force, mais peut-être un peu aussi turbulence et passion.

Et puis, était-ce bien là la mission qu'ils avaient reçue ?

En attendant, tous ces jeunes gens de dix-huit à vingt ans, envoyés par leurs mères du fond de toutes les provinces, donnaient du cœur aux plus faibles, de l'assurance aux plus timides. Ils étaient toujours prêts à combattre et à mourir pour un mot, une idée, un principe, pareils à de vieux soldats, ou plutôt semblables à de jeunes Spartiates, dont ils avaient les mâles vertus sous une forme plus légère et plus insouciante. Ils venaient à l'émeute en dansant, ils combattaient en chantant, ils mouraient en souriant.

Mais ce n'était point pour se rendre à une émeute qu'ils étaient — servons-nous du terme consacré — *descendus* ce jour-là. Ils ne dansaient pas, ne chantaient pas, ne souriaient

même pas. Leur jeune visage, soucieux et triste, portait les marques ce l'affliction que mettait dans le cœur de tout citoyen la mort de ce juste.

Parmi eux, on distinguait une députation des élèves de l'école des Arts-et-Métiers de Châlons, laquelle venait assister aux funérailles de leur bienfaiteur; car, entre autres titres au respect et à l'amour de ses concitoyens, M. le duc de la Rochefoucauld-Liancourt était le fondateur de l'école des Arts-et-Métiers de Châlons.

Ce fut assez difficile à l'abbé Dominique, de traverser cette foule. Lorsqu'il fut, cependant, arrivé au milieu des Écoles, les jeunes gens, en voyant ce beau prêtre, à peine leur aîné de cinq ou six ans, et que la plupart d'entre eux connaissaient, les jeunes gens s'écartèrent avec déférence pour le laisser passer.

Après une grande demi-heure de lutte, il parvint enfin devant la grille de l'Assomption, au moment où les voitures de deuil, sortant de l'hôtel de la Rochefoucauld, situé rue Saint-Honoré, commençaient à apparaître dans le lointain comme une flotte funèbre pavoisée de noir, fendant les flots houleux de cette foule.

En ce moment, et comme l'abbé Dominique traversait un groupe, il entendit un homme, vêtu d'un habit noir avec un crêpe au bras, dire à demi-voix :

— Rien avant ni pendant la cérémonie, vous entendez bien ?

— Et après ? demanda l'un des deux hommes.

— On leur signifiera de s'en aller.

— S'ils refusent ?

— On les arrêtera.

— S'ils se défendent ?

— Vous avez vos casse-têtes ?

— Oui, sans doute.

— Eh bien, vous vous en servirez.

— Et le signal ?

— Ils le donneront eux-mêmes... quand ils voudront porter le corps.

— Chut ! dit un des deux hommes, voici un moine qui nous entend.

— Bah ! qu'importe ! est-ce que les prêtres ne sont pas avec nous ?

Dominique fit un mouvement comme pour renier l'étrange solidarité; mais il se souvint que son père l'attendait, que celui-ci était sous le poids d'une double accusation, qu'il fallait donc, autant que possible, écarter l'attention non-seulement de son père, mais encore de lui-même.

En conséquence, il se tut.

Seulement, son cœur, qui s'était soulevé en entendant les paroles du chef, monta jusqu'à ses lèvres en voyant les figures des deux agents.

Il reprit sa marche, forcément interrompue, et crut reconnaître dans cette foule un grand nombre d'individus qui, à son avis, lui parurent être des porteurs de casse-têtes.

Il arriva ainsi sous le portique de l'église de l'Assomption.

Son costume, qui lui avait frayé un chemin à travers les étudiants, le servit mieux encore aux approches de l'église.

On s'écarta devant lui, et il put entrer.

Du premier coup d'œil, il aperçut, adossé contre le troisième pilier de gauche, immobile comme une statue, son père, dont le regard était fixé sur la porte : il était évident qu'il attendait. Dominique le reconnut, quoiqu'il y eût sept ans qu'il ne l'eût vu. Rien n'était changé en lui : même éclat dans les yeux, même résolution dans tous les traits du visage, même vigueur dans toute sa personne; seulement, ses cheveux avaient grisonné, et son teint avait bruni au soleil de l'Inde.

Dominique marcha droit à son père avec l'intention de se jeter dans ses bras ; mais, avant qu'il eût parcouru la moitié du chemin, M. Sarranti avait mis un doigt sur sa bouche, et, par ce signe et par le regard qui l'accompagnait, lui avait recommandé la plus profonde discrétion.

L'abbé comprit qu'il lui fallait demeurer, ostensiblement du moins, tout à fait étranger à son père. Aussi, arrivé près de lui, au lieu de l'embrasser, de lui parler ou de lui tendre seulement la main, il s'agenouilla près du pilier, et, après avoir adressé à Dieu une prière de remerciment, il chercha la main que son père laissa retomber, et, la baisant avec ferveur et respect, il se contenta de prononcer ces deux

mots, qui pouvaient aussi bien s'adresser à Dieu qu'à l'homme aux pieds duquel il était :

— Mon père!

CLI

Ce qui se passait dans l'église de l'Assomption le 30 mars de l'an de grâce 1827.

L'église de l'Assomption, dont la construction remonte à l'année 1670, est, sans doute, un des plus vulgaires monuments de Paris. La forme en est malheureuse : elle représente une tour couverte d'un immense dôme de soixante-deux pieds de diamètre, quelque chose de pareil à la halle aux blés ; « de sorte que, dit Legrand dans la *Description de Paris et de ses édifices*, de sorte que, ce monument étant trop élevé pour son diamètre, l'intérieur a l'apparence d'un puits profond, plutôt que la grâce d'une coupole bien proportionnée. »

Avant d'être érigée en église paroissiale, l'Assomption était un couvent de religieuses. Les sœurs qui habitaient ce couvent s'appelaient les *haudriettes*. Elles étaient chargées, dans l'origine, de servir un hôpital de pauvres femmes; peu à peu, l'hôpital devint un couvent, et elles vécurent inutiles et constituées en communauté religieuse.

La conduite de ces religieuses était loin d'être régulière, et l'on avait plusieurs fois tenté, mais vainement, d'établir la réforme dans leur maison. Enfin, le cardinal de la Rochefoucauld entreprit de les soumettre à la règle, et de les transférer dans un hôtel qu'il avait possédé au faubourg Saint-Honoré, qu'en 1603 il avait vendu aux jésuites, et que ceux-ci, par contrat du 3 février 1623, revendirent aux

religieuses haudriettes. Elles y étaient établies depuis six mois, et en avaient déjà fait disposer l'intérieur d'une manière convenable à leur état, lorsque le titre des haudriettes fut supprimé et les revenus réunis au nouveau monastère du faubourg Saint-Honoré, auquel on donna le nom d'*Assomption*. Seulement, la chapelle de cette maison ne parut pas suffisante aux religieuses : elles achetèrent l'hôtel d'un sieur Desnoyers, et firent commencer, en 1670, la construction de leur église, qui fut achevée six ans après.

Cette lourde coupole, ombrée par un ciel noir, était donc, ce jour-là comme toujours, d'un assez triste et vulgaire aspect, et il ne fallait pas moins que toute cette foule imposante pour donner au spectacle qu'on avait sous les yeux son côté poétique et solennel.

Au moment où le cortége funèbre fut prêt à quitter la maison mortuaire pour se rendre à l'église, les anciens élèves de cette école de Châlons, que M. de Liancourt avait fondée, demandèrent à porter le cercueil d'un de leurs bienfaiteurs. Un des ministres de Charles X, M. le duc de la Rochefoucauld-Doudeauville, proche parent du mort, et qui devait tenir un des coins du drap mortuaire, accorda la permission au nom de la famille.

Le cortége se mit donc en marche lentement, solennellement, et l'on arriva dans le plus grand ordre à l'église.

La foule entassée aux deux côtés de la rue, calme et silencieuse, s'écartait et se découvrait respectueusement au fur et à mesure que s'avançait le cercueil.

Il faudrait avoir l'armorial des notabilités du temps pour donner une idée des assistants illustres que les obsèques du noble duc avaient attirés, ce jour-là, dans l'église de l'Assomption.

C'étaient, d'abord, les comtes Gaetan et Alexandre de la Rochefoucauld, fils du défunt, et toute la famille du duc; puis les ducs de Brissac, de Lévis, de Richelieu ; puis les comtes Portalis et de Bastard, le baron Portal, MM. de Barante, Lainé, Pasquier, Decazes, l'abbé de Montesquiou, de la Bourdonnaie, de Villèle, Hyde de Neuville, de Noailles, Casimir Périer, Benjamin Constant, Royer-Collard, Béranger.

Entre deux des pilastres dont le mur circulaire de l'église est formé, un homme qui avait déjà joué en 1789 et qui devait jouer en 1830 un grand rôle dans les affaires du pays,

l'illustre et bon la Fayette, échangeait de temps en temps avec un autre homme de quarante-deux à quarante-quatre ans, mais qui en paraissait à peine trente-cinq, quelques paroles accompagnées de ce ton de déférence que l'excellent vieillard avait pour tout le monde, mais qu'il savait si bien accentuer en faveur des gens qu'il honorait particulièremen de son estime.

Cet homme, dont le nom s'est déjà deux on trois fois présenté sous notre plume, mais que nous n'avons pas encore eu l'honneur de présenter à nos lecteurs, était M. Anténor de Marande, le mari de celle des quatre sœurs de Saint-Denis que nous avons vues réunies autour du lit de Carmélite et dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, et que nous n'avons fait jusqu'à présent qu'indiquer sous le nom de Lydie.

M. de Marande, âgé, à cette époque, comme nous l'avons dit déjà, de quarante-deux à quarante-quatre ans, était un bel et élegant banquier aux cheveux blonds, à la barbe blonde, aux yeux bleus, aux dents blanches et aux joues roses. Une grande distinction, non point celle que donne la naissance, mais celle que donnent l'étude, l'éducation, l'habitude du monde, celle enfin dont les gentlemen anglais semblent avoir le privilége, était un des principaux caractères de sa personne. Il y avait en lui quelque chose de roide qui tenait à son éducation première. Destiné par son père, vieux colonel de l'Empire, tué à Waterloo, à la carrière militaire, il avait été élevé à l'école Polytechnique, d'où il était sorti en 1816. Alors, voyant que l'avenir était à la paix, il avait tourné ses études du côté de la banque. Comme il avait étudié Polybe, Montecuculli et Jomini, il avait étudié Turgot et Necker, et, comme son esprit était apte à tout comprendre, au lieu de devenir un officier illustre, il était devenu un banquier distingué.

Ainsi que nous l'avons dit, sa tournure avait gardé quelque chose du col de soie noire et de l'habit boutonné dans lequel il avait été emprisonné pendant dix ou douze ans. Une femme pouvait le trouver beau ; — car, pour la femme, l'élégance et la distinction sont déjà la moitié de la beauté ; — mais un homme devait le trouver guindé, gourmé, tendu, fat en un mot.

Au reste, il avait dû, à cette affectation du *comme il faut*

anglais, une ou deux affaires dont il s'était tiré avec un courage et un sang-froid des plus remarquables.

La première de ces affaires, qui lui était arrivée le 1er du mois, avait été vidée sans retard, à l'instant même, à l'épée, et il avait grièvement blessé son adversaire.

Pour la seconde, qui devait avoir lieu au pistolet, et qui lui était arrivée le 22 du mois, il avait demandé dix jours de délai : — le but de ces dix jours de délai était de régler son 30, comme on dit en termes de banque. Son 30 réglé, il avait écrit son testament, puis il avait fait rappeler à son adversaire que, le délai demandé par lui expirant le lendemain, il se tenait à sa disposition pour le lendemain, à l'heure et au lieu qui lui conviendraient. Les adversaires, placés à trente pas l'un de l'autre, avaient fait feu en même temps : M. de Marande avait été blessé à la cuisse; — son adversaire avait été tué roide; — tout cela sans qu'un pli de la cravate blanche qu'avait l'habitude de porter M. de Marande eût été dérangé de sa symétrie habituelle.

Jamais il n'avait parlé de ces deux affaires, et paraissait fort contrarié lorsqu'on les lui rappelait.

Quant à sa force à l'épée ou à son adresse au pistolet, il n'en avait jamais donné que ces deux preuves, et, sans ce double duel, on eût probablement ignoré, même dans son monde le plus intime, qu'il sût toucher un pistolet ou une épée. Seulement, on disait qu'il avait chez lui une salle d'armes et un tir, un tir où n'entrait jamais que son domestique, une salle d'armes où n'entrait jamais qu'un vieil Italien nommé Castelli, qui servait de répétiteur aux premiers maîtres d'escrime de Paris.

M. de Marande était, avec MM. de Rothschild, Laffitte et Aguado, un des banquiers les plus célèbres du continent, non pas comme un des plus riches, mais comme un des plus hasardeux. On citait de lui des opérations financières d'une incroyable audace, des actions d'éclat, de bonheur et de génie.

Aussitôt qu'il avait eu atteint l'âge légal, il avait été envoyé à la Chambre par son département, dans lequel il avait obtenu une majorité qui touchait presque à l'unanimité; et, quelque deux années auparavant, il avait prononcé, après un silence de près de trois ans, un discours sur la liberté de la presse qui prouvait qu'il avait étudié les orateurs antiques

et modernes avec non moins de conscience que les stratégistes et les économistes.

Ami intime de Benjamin Constant, de Manuel et de la Fayette, il siégeait au centre gauche, et paraissait enrôlé sous le drapeau des banquiers politiques, Casimir Périer et Laffitte.

Ce drapeau, quel était-il?

C'était une chose assez difficile à définir; cependant, ceux qui se prétendaient bien instruits dans les affaires du temps, disaient que ce drapeau, représentant une opinion intermédiaire entre la république et la monarchie absolue, était celui d'un prince qui, pour rester prudemment caché dans l'ombre, n'en travaillait pas moins au renversement de l'état de choses actuel.

On voit qu'il existait une nuance entre l'opinion du général la Fayette, qui représentait la monarchie républicaine avec la constitution de 89, et celle de M. de Marande, qui, s'il était, en effet, agent du prince, n'était que l'expression d'une monarchie bourgeoise avec un remaniement de la charte de 1815.

Au reste, on eût été parfaitement au courant des opinions de l'un et de l'autre, si l'on eût entendu les quelques mots que nous venons de leur voir échanger.

— Vous avez été prévenu de ce qui se passe là-bas, général?

— Oui, il y a hausse dans les fonds autrichiens.

— Jouerez-vous à la hausse ou à la baisse?

— Non, je resterai neutre.

— Est-ce votre avis seulement, ou celui des banquiers vos amis?

— C'est l'avis unanime.

— Alors le mot d'ordre?

— *Laissez faire!*... Et vous, avez-vous vu le prince?

— Oui.

— L'avez-vous instruit du mouvement qui se fait? Il a des fonds dans la maison Acrostein et Eskeles, je crois?

— Il y a une grande partie de sa fortune.

— Jouera-t-il pour? jouera-t-il contre?

— Non, comme vous, il laissera faire, dit M. de Marande.

— C'est ce qu'il y a de plus prudent, répondit le général la Fayette.

Et tous deux, à partir de ce moment, tout en étudiant avec la plus profonde attention ce qui se passait autour d'eux, gardèrent le silence.

A cinq ou six pas du général et du banquier, après avoir recueilli avec respect quelques paroles que leur adressait Béranger, quatre jeunes gens de belle mine avaient fait un pas en arrière, et causaient à voix basse juste au moment où le cercueil entrait dans l'église.

Ces quatre jeunes gens étaient nos quatre amis, Jean Robert, Ludovic, Pétrus et Justin.

Ils cherchaient des yeux au milieu de toute cette foule quelqu'un qu'ils s'attendaient à y trouver, et que, malgré leur investigation acharnée, ils n'y trouvaient pas.

Ils l'aperçurent enfin parmi les quelques personnes qui avaient pu entrer à la suite du cercueil.

C'était Salvator.

Le jeune homme les aperçut, lui, du premier regard, et, fendant la foule, il alla droit à eux.

Il mit, cependant, un assez long temps à traverser l'espace qui le séparait des jeunes gens ; car, tout le long de la route qu'il avait à faire, les mains s'étendaient par centaines pour serrer la sienne.

Lorsqu'il fut parvenu jusqu'aux pilastres à la base desquels étaient appuyés nos quatre amis, les quatre mains s'avancèrent en même temps, et les jeunes gens formèrent un cercle au milieu duquel se trouva Salvator.

— Vous avez quelque chose à nous dire ? demanda Jean Robert, qui avait lu une nuance d'inquiétude dans les yeux du jeune homme.

— Oui, et quelque chose de très-important même ! dit Salvator.

Puis, jetant autour de lui un regard de défiance :

— Quoi que vous voyiez, quoi que vous entendiez, si bonne que vous paraisse l'occasion, ne faites rien !

— Que va-t-il donc arriver ? demanda Ludovic.

— Je l'ignore, dit Salvator, mais quelque chose comme une émeute.

— Un jour d'enterrement ? demanda naïvement Justin.

Salvator sourit.

— Vous connaissez le proverbe, mon cher Justin : « Qui veut la fin, veut les moyens. »

— Alors, pourquoi nous dites-vous de ne rien faire?

— Parce qu'il y a émeute et émeute.

— Sans doute, répondit Ludovic, qui comprit le sens des paroles de Salvator; il y a les émeutes que l'on fait et les émeutes que l'on fait faire.

— Autrement dit, il y a des émeutes sans émeutiers, ajouta Jean Robert.

— Diable! dit Pétrus, celles-là sont les plus dangereuses, à ce que j'ai toujours entendu dire à mon cher oncle.

— Et votre cher oncle est un homme de sens, monsieur Pétrus, fit Salvator.

Puis, se tournant vers Justin :

— Tenez-vous donc tranquille, mon cher Justin, et, si l'on crie n'importe quoi à la sortie de l'église, soit « Vive la liberté de la presse! » soit « A bas les ministres! » soit toute autre chose, laissez crier; si l'on se donne quelques tapes, laissez taper; si l'on vous menace, ne vous rebiffez pas; en un mot, assistez à ce je ne sais quoi qui va s'accomplir, et que je sens dans l'air, avec le sang-froid d'un sourd, le calme d'un muet et l'impassibilité d'un aveugle.

— Soit, dit Justin en soupirant, et comme un homme qui voit s'échapper à regret une première occasion de faire ses preuves.

Salvator comprit le mouvement du jeune maître d'école, et, en forme de consolation, lui dit:

— Un peu de patience, cher ami; il se présentera avant peu quelque occasion plus propice. Rengainez donc votre bonne volonté jusque-là; provisoirement, le plus profond silence. Nous en avons déjà trop dit: voyez les mines patibulaires qui nous entourent.

En effet, dans toutes les directions, près des jeunes gens comme loin d'eux, se promenaient avec lenteur et componction, pareils à des assistants pieux qui craignent de troubler le recueillement général par le bruit de leurs pas, un nombre indéfini de ces hommes qu'aucune toilette ne déguise aux yeux exercés, et qui produisent toujours, en se mettant au milieu de la bonne compagnie, l'effet que font, dans un drame ou dans un vaudeville, en se mêlant aux acteurs, les comparses qui représentent les invités à une noce ou à un repas.

Au milieu de ces hommes, comme un centre sur lequel

se rattachaient tous les regards de ces étranges invités, se promenaient deux individus que nos lecteurs ne seront peut-être point fâchés de retrouver.

L'un, vêtu d'une longue lévite bleue, portant le ruban de chevalier de la Légion d'honneur, s'appuyant sur un rotin, comme un homme qu'une ancienne blessure force à chercher cette troisième jambe dont parle le sphinx d'Œdipe, semblait un ancien militaire. L'autre, vêtu d'une redingote brune, avait l'honnête aspect d'un commerçant retiré des affaires.

En se parlant, ils se donnaient pour toute qualification le titre de *voisins*.

Ces deux individus à mine placide n'étaient autres que nos vieilles connaissances Gibassier et Carmagnole.

Maintenant, comment Carmagnole, qui était parti pour Vienne avec M. Jackal, et Gibassier, qui était parti tout seul pour Kehl, se trouvaient-ils réunis dans l'église de l'Assomption, prêts à donner le mot d'ordre à toute une armée d'agents qui inquiétait Salvator ?

C'est ce qu'apprendront nos lecteurs si nous avons su leur inspirer le désir de connaître la suite de cette histoire (1).

(1) Voir *Salvator*.

FIN DES MOHICANS DE PARIS.

TABLE

Pages.

CXVI. — La maison mystérieuse.............................

CXVII. — La Barbette.............................. 6

CXVIII. — Partez muscade!.............................. 12

CXIX. — Le Puits-qui-parle.............................. 19

CXX. — Où il est prouvé qu'il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas.............................. 25

CXXI. — Le lierre et l'ormeau.............................. 29

CXXII. — Où étaient les soixante hommes que cherchait M. Jackal. 34

CXXIII. — Qui, à la volonté du lecteur, fait ou ne fait point partie du roman.............................. 51

CXXIV. — Où M. Jackal commence à comprendre que c'est lui qui se trompe, et que l'empereur n'est pas mort.......... 67

CXXV. — Où il est prouvé que la fortune vient encore en dormant.............................. 77

CXXVI. — La mission de Gibassier.............................. 86

CXXVII. — Mignon.............................. 95

CXXVIII. — Le rendez-vous.............................. 102

CXXIX. — Où Jean Robert donne sa langue aux chiens.......... 108

CXXX. — L'homme qui connaît son chien et l'homme qui connaît son cheval.............................. 111

CXXXI. — A travers champs.............................. 119

CXXXII. — Le parc où le rossignol ne chantait pas.............. 127

CXXXIII. — Pourquoi le rossignol ne chantait pas.............. 134

CXXXIV. — Explications.............................. 140

CXXXV. — La route.............................. 146

Pages.
CXXXVI. — Les articles 354, 355 et 356........................ 152
CXXXVII. — La maison de la fée........................... 159
CXXXVIII. — Stabat Mater dolorosa............................ 170
CXXXIX. — Initiation.. 176
CXL. — Investigation.. 188
CXLI. — En attendant le mari................................ 195
CXLII. — La nuit de noces de M. le comte et de madame la comtesse Rappt.. 204
CXLIII. — Causerie d'amour.................................. 219
CXLIV. — Stabat Pater....................................... 229
CXLV. — Le De Profundis au bord de la mer.................. 236
CXLVI. — Le repas mortuaire................................ 243
CXLVII. — La relique du père............................... 248
CXLVIII. — L'ange des consolations......................... 259
CXLIX. — Le portrait de saint Hyacinthe.................... 268
CL. — Le convoi d'un gentilhomme libéral en 1827........... 273
CLI. — Ce qui se passait dans l'église de l'Assomption, le 30 mars de l'an de grâce 1827.................................. 278

FIN DE LA TABLE

F. AUREAU. — IMP. DE LAGNY.

